



Marc LARMIGNY

Si je
dois
te tuer....

Thriller

Si je dois te tuer ...

OceanofPDF.com

Copyright © Marc Larmigny 2016

All rights reserved – Tous droits réservés

Couverture réalisée par Marc Larmigny

ASIN : B01B9DV1LS

Tous droits réservés. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit— sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

Marc LARMIGNY

OceanofPDF.com

Si je dois te tuer ...

R o m a n

OceanofPDF.com

Pour Chantal

OceanofPDF.com

Prologue

C'est la douleur qui la réveille.

Elle la sent dans ses bras, ils sont tendus à se rompre au-dessus d'elle. Karen tente de les baisser, mais bouger ne fait qu'intensifier le mal. Elle devine que ses poignets sont liés. Elle commence à prendre conscience qu'elle est attachée. « On » l'a attachée. Mais son esprit, trop léthargique, ne peut que constater son état, l'horreur de la situation échappe encore à la jeune femme.

Puis elle sent cette odeur écœurante, malsaine qui lui irrite les narines et lui donne envie de vomir. D'où vient-elle ?

Karen soulève lentement ses paupières. Une lueur blafarde baigne l'endroit. Dans la pénombre, le sol lui apparaît comme une flaque noire et cramoisie bizarrement incurvée. En levant les yeux, elle se rend compte qu'il se confond avec le mur d'en face : la pièce est cylindrique. Elle discerne une échelle métallique qui monte jusqu'à un sas fermé. Elle doit se trouver à l'intérieur d'une citerne de camion, quelque chose dans le genre. Elle tord sa tête sur le côté. Une bâche en plastique tendue de part en part voile la source de lumière et cache le fond de la pièce.

Que fait-elle dans un tel endroit ? L'angoisse monte en elle. Ses pensées se bousculent. Et tout lui revient en mémoire : c'était le soir, il neigeait. Elle s'approchait de sa voiture tout en cherchant ses clefs dans son sac à main. Soudain, on l'avait violemment tirée en arrière et elle s'était sentie serrée dans un étau. On lui avait plaqué quelque chose sur la bouche et le nez. Une odeur âcre lui avait saturé les sinus. La panique s'était emparée d'elle. Malgré quelques tentatives pour se débattre, ses forces l'avaient abandonnée rapidement et elle avait sombré dans le néant.

On l'a enlevée !

Et enfermée dans cet endroit glauque, infect. Son souffle s'accélère. Elle jette des coups d'œil affolés autour d'elle. Sous son épaule, elle aperçoit

une table grossièrement bricolée, posée de guingois sur le sol concave. Elle se tord le cou pour mieux voir. Ses yeux s'agrandissent quand elle distingue les couteaux, les pinces, les crochets et autres outils jetés en vrac, rouillés et maculés d'un rouge presque noir.

La terreur sature son être. Elle se met à hurler, elle se débat et ne fait qu'augmenter la douleur qui lui déchire ses bras. Encore quelques soubresauts et elle a épuisé ses forces. La tension de son corps se relâche d'un coup, Karen s'affale comme une morte, pendue par les poignets.

Puis un léger crissement la fait sursauter. Il vient du fond de la citerne. Karen se fige. Elle écoute.

Quelqu'un !

Il est présent depuis le début, immobile, silencieux. Le cœur de Karen s'emballe dans sa poitrine. La lueur qui baigne l'endroit se met à tanguer. Un bruit de froissement : on écarte la bâche. Une lumière vive envahit ce côté de la citerne. Autour de Karen, les ombres fuient dans une danse endiablée. Une lampe est portée au niveau de son visage pour la détailler en pleine clarté. Elle cligne des yeux, elle lutte contre l'aveuglement, elle veut voir qui se cache derrière la lumière. Malgré la terreur qui la paralyse, un sentiment troublant, mêlant gêne et surprise, l'envahit quand elle réussit à l'entrevoir : il est nu.

– Qu... qu'est-ce que vous... vous me voulez ? lâche-t-elle d'une voix affolée.

Des doigts s'approchent de son visage et saisissent doucement la mèche blonde qui lui tombe sur le front.

– T'entendre rire.

OceanofPDF.com

1

« Ann donne un brusque coup de volant à droite. La Toyota Starlet quitte la route. Le ciel envahit le pare-brise. La voiture flotte quelques secondes, puis bascule dans le vide. Le sol monte à une vitesse prodigieuse.

En un instant, Ann est transportée au fond du ravin. Les yeux levés, elle voit grossir un point noir. C'est la voiture en chute libre qui tombe sur elle. Ann sait qu'elle va se faire écraser, mais elle ne peut faire le moindre mouvement pour l'éviter.

Soudain, une grotesque tête humaine entourée de flammes jaillit par la fenêtre du conducteur et se précipite sur elle en grimaçant. Une terreur indicible envahit la jeune femme ».

Ann se dressa sur son lit. Quelques secondes lui furent nécessaires pour réaliser qu'elle s'était évadée de son cauchemar. Elle était en nage, haletante. Une veilleuse diffusait une petite lueur rassurante dans la chambre baignant dans une demi-obscurité. Quelques rares bruits résonnaient dans les couloirs de l'hôpital plongé dans l'apathie de la nuit.

Épuisée, la jeune femme retrouva son calme et se laissa retomber sur l'oreiller. Encore ce cauchemar qui venait la tourmenter. La première fois qu'il s'était manifesté, c'était pour la faire sortir du coma dans lequel elle était immergée depuis plusieurs mois. C'est dire la puissance de la vision. Depuis, le visage en flammes hantait ses nuits. Pourtant, Ann avait beau chercher dans sa mémoire, elle n'arrivait pas à trouver le moindre sens à l'horrible figure.

Alors pourquoi cette apparition la plongeait-elle dans la terreur ?

OceanofPDF.com

2

Mine sombre, sur la défensive, Ann était assise un peu de biais sur sa chaise. De l'autre côté du bureau, le docteur Kevin Matthews hésitait à parler. Elle lui lança un regard furtif, il lui décocha un sourire avenant. Peine perdue, elle resta de marbre.

Il croisa ses mains.

– Vos derniers examens ne montrent rien d'anormal, Mademoiselle Milande, dit-il en essayant un ton affable. Ces six semaines d'observation s'achèvent. Vous vous êtes merveilleusement remise de votre coma et je ne vois pas de raison de vous garder plus longtemps dans cet hôpital. Je suis heureux de vous annoncer que vous pouvez partir. Deux, trois formalités à remplir et vous êtes libre.

Il ferma le dossier posé devant lui. Comme Ann fuyait son regard, il en profita pour la détailler une dernière fois. C'était une très belle femme d'environ vingt-cinq ans. Avec ses cheveux noir corbeau et son teint pâle, elle avait l'allure d'une créature de la nuit échouée en plein jour. Il se dégageait d'elle un charme envoûtant auquel il était difficile de résister. Son immobilisation de plusieurs mois avait renforcé la maigreur de ses traits qui donnait à son visage fin et régulier un air de fragilité très séduisant. Ses grands yeux verts, d'un éclat quasi hypnotique, devaient faire des ravages — quand on avait la chance ou le malheur de les croiser. Kevin lui-même en était victime.

Pourtant, il ne pouvait se cacher son soulagement de la voir partir. Malgré son attirance pour elle, il s'était toujours senti mal à l'aise en sa présence. Depuis sa sortie du coma, elle se montrait méfiante, hostile parfois. Pas seulement à son égard, mais envers tout le personnel médical. Il savait que son passé psychiatrique en était la cause. Ann Milande se dissimulait derrière un masque froid et hermétique, elle adoptait une attitude prudente et calibrant ses réponses pour en dire le moins possible sur elle. C'est pourquoi le fait qu'elle évoque son cauchemar l'avait surpris. Il décida d'en reparler une dernière fois.

– Pour en revenir à votre rêve de tête enflammée, il est normal qu’après votre accident, votre psychisme crée ce genre de manifestations. Je pense qu’elles finiront par s’atténuer et disparaîtront.

Elle ne réagit pas, mais il sentit qu’elle était intéressée. Il continua :

– Si ce cauchemar continue à vous obséder et vous perturbe, je peux vous donner le nom d’un confrère psychiatre à qui vous...

Elle se raidit. Quel idiot ! Proposer à Ann Milande de consulter un psy n’était pas la meilleure des idées. Il tenta de se rattraper.

– Écoutez, n’attachez pas trop d’importance à votre cauchemar, l’essentiel est que vous ne souffrirez pas de séquelles handicapantes de votre coma. C’est à la bonne nouvelle de votre guérison que vous devez penser.

Pour détendre l’atmosphère, il prit un ton plus léger.

– J’ai eu un patient victime d’hallucinations à la suite d’un traumatisme crânien. Il voyait sans cesse sa femme morte depuis plus de quinze ans.

Pour la première fois depuis le début de leur entretien, Ann le regarda droit dans les yeux. Il ne se rendit pas compte de ce changement et continua sur sa lancée :

– L’histoire ne dit pas si ça lui faisait plaisir de voir sa femme à tout bout de champ.

Espérant déceler une lueur d’amusement chez Ann, il lui décocha un sourire qui mourut aussitôt.

– Que vous arrive-t-il ?

Ann le fixait avec intensité. Puis elle se mit à parler sur un ton sentencieux, comme si une vérité venait de lui être révélée.

– La revoir en permanence était devenu une torture pour lui, il ne supportait pas de l’avoir perdue. La douleur était trop forte. Un matin vous l’avez découvert sur son lit, mort. Il avait débranché les perfusions qui le maintenaient en vie.

Matthews avait viré au blanc.

– Les infirmières vous en ont parlé ? dit-il, bouleversé. C... ce n’était peut-être pas un bon exemple...

– Et depuis, cette histoire vous hante. Vous ne vous pardonnez pas qu’il se soit donné la mort...

– Comment savez-vous cela ? s’exclama-t-il, stupéfait.

Elle avait raison, le suicide de son patient était un échec qui l’avait profondément marqué. C’était une blessure encore vive. Mais comment

l'avait-elle appris ? Il n'en parlait jamais à personne ! Le regard pénétrant de Ann fixé sur lui était insoutenable. Il avait presque l'impression qu'elle l'accusait. Il n'eut soudain qu'une envie : qu'elle parte.

– Je pense que nous allons laisser de côté cette histoire. (Il se dressa avec raideur.) Restons-en là.

Ann se leva et, sans rien dire, elle quitta le bureau. Matthews se perdit dans la contemplation de la porte, puis il plongea sa tête dans ses mains et ferma les yeux.

OceanofPDF.com

3

Dès qu'elle passa les portes vitrées de l'hôpital, le froid glacial la cueillit comme un coup de poing en pleine face. L'hiver dans l'Ohio ne faisait pas de cadeau, surtout quand on était habillé, comme Ann, d'une simple veste en lin et d'une robe légère. C'étaient les vêtements qu'elle portait le jour de son accident quatre mois plus tôt, alors qu'il faisait trente degrés et plus sous le soleil de l'été.

Ann se mit à grelotter et s'enferma dans la protection dérisoire de ses bras. Personne ne l'attendait pour la raccompagner chez elle. Elle grappilla les dollars qui restaient dans sa poche. Ça devait suffire pour prendre un taxi.

Quand elle lui indiqua son adresse, le chauffeur faillit refuser la course. Personne n'habitait plus dans la zone industrielle abandonnée et il craignait une arnaque pour lui piquer son taxi. Mais la voir trembler de froid au pied de l'hôpital finit par le faire plier. Les grands yeux verts devaient y être aussi pour beaucoup.

Pendant le trajet, il tenta une fois ou deux d'engager la conversation puis abandonna. La cliente restait muette, le visage tourné vers la fenêtre.

Ann regardait sans le voir le paysage urbain engoncé dans l'hiver défiler sous ses yeux. Elle était toujours sous le choc de ce qui s'était passé dans le bureau de Matthews. Le phénomène s'était à nouveau produit. Au moment où le docteur avait évoqué son patient victime d'hallucinations, Ann avait eu l'impression d'être projetée dans son esprit. Elle l'avait vu découvrir le pauvre homme mort sur son lit avec une netteté incroyable, aussi clairement que si c'était elle qui avait vécu la scène. Puis elle avait senti à quel point le suicide de son patient hantait Matthews. Elle avait éprouvé son désarroi, comme si c'était le sien.

Ce qui rajoutait une couche d'étrangeté à ce qui s'était passé, c'est que Ann n'avait jamais entendu parler de cette histoire auparavant et qu'elle se fichait pas mal des états d'âme du docteur. La plongée dans ses souvenirs s'était déclenchée sans signe avant-coureur, sans que Ann y soit pour rien.

Depuis sa sortie du coma, c'était la deuxième fois que le phénomène se produisait. La première, ce fut lors de la visite dans sa chambre de John Spivak, le conducteur de la voiture dans laquelle elle avait encastré sa vieille Toyota Starlet, cause de l'accident qui l'avait expédiée à l'hôpital. Elle avait pensé que le type venait prendre des nouvelles de son état de santé, mais il s'était mis à l'insulter copieusement, lui reprochant d'avoir gâché sa vie.

C'est alors que cela s'était déclenché. Sans rien comprendre à ce qui lui arrivait, Ann avait vu nettement s'afficher dans son esprit le souvenir qui alimentait la colère de Spivak. En toile de fond, elle assistait à la scène où sa femme lui reprochait de s'être trouvé sur la route où l'accident s'était produit, ce qui démontrait qu'il se rendait chez sa maîtresse. Elle l'avait quitté en emmenant les enfants.

Désespéré, perdant le sens commun, Spivak reportait sa faute sur Ann, comme si elle l'avait percuté pour prouver son adultère.

Une fois Spivak parti, Ann avait préféré croire que son esprit, perturbé par l'accident, lui avait joué un tour. Depuis, elle avait occulté l'incident. Mais avec Matthews, l'expérience s'était avérée un peu plus effrayante, car cette fois, Ann avait eu la certitude qu'il se passait quelque chose de concret. La plongée dans les souvenirs du docteur n'était pas une illusion, elle en était sûre.

Pendant une bonne partie du trajet, Ann tenta de trouver une explication à l'apparition de ce pouvoir, sans succès. Mais après tout, était-ce si important ?

Lorsque les premiers bâtiments de la zone industrielle en ruine s'encadrèrent dans les fenêtres du véhicule, ses réflexions l'avaient emmenée vers des perspectives pleines d'espoir. Elle commençait à se demander si ce mystérieux pouvoir lui avait été accordé pour une raison particulière.

Peut-être m'a-t-il été envoyé, à moi, pour que je découvre enfin la vérité ?

OceanofPDF.com

Le taxi glissait entre les bâtiments délabrés. Dans son sillage, il imprimait sur la fine couche de neige immaculée, une des rares traces de passage dans la zone. Il longea sur une centaine de mètres la clôture en grillage qui ceinturait un édifice industriel. Il s'arrêta devant un large portail ouvert, en partie effondré, donnant accès au parking.

Ann paya la course et sortit du véhicule. Le conducteur fit demi-tour et repartit au plus vite.

La masse lugubre du bâtiment en briques se découpait sur le fond sale du ciel. Un soleil anémique le colorait de cramoisi, nuance sang séché. Sur le toit, au bout d'un trépied, trônait la silhouette d'un château d'eau avec son chapeau conique. Sur toute la façade du bâtiment — l'un des rares à n'avoir pas été tagué —, un nom s'étalait en grosses lettres grisâtres à moitié effacées : « Stammers. Inc. »

Les anciens abattoirs de la ville. Ann était de retour chez elle.

Transie de froid, elle franchit le portail à la hâte et traversa la voie de chemin de fer désaffectée qui courait tout le long de l'édifice. C'était par là qu'arrivaient les convois de bétail.

Ann se dirigea vers la droite et tourna au coin du bâtiment. Un escalier métallique zigzagait sur son flanc. Elle escalada les quatre étages menant au dernier. Elle atterrit sur une coursive qui longeait le mur. Elle la suivit jusqu'à l'angle, puis sur tout l'arrière sur une trentaine de mètres et arriva devant son appartement. Ses doigts gelés poussèrent la clef dans la serrure et elle se rua à l'intérieur.

Elle lâcha un soupir de soulagement, mais le réconfort fut de courte durée. L'endroit n'avait pas été chauffé depuis l'été, il y régnait un froid de canard.

Elle grelottait. Elle monta le chauffage à fond et se réfugia dans un gros manteau d'hiver en attendant que la chaleur fasse son effet.

Elle s'approcha de la verrière qui courait sur toute la largeur du loft, côté façade. La vue était magnifique : en bas, c'était le parking. En face s'étalait le lugubre bâtiment désaffecté de chez Bennett où se fabriquaient des

pompes hydrauliques. Autour s'étagaient les masses sombres des autres édifices en déshérence qui pourrissaient lentement. Le spectacle avait un côté post-apocalyptique assez déprimant, mais pas pour Ann. Ce qui lui plaisait, c'est que l'on ne voyait jamais personne et c'était rassurant. C'est ce qui l'avait attirée dans la zone.

La pièce principale de l'appartement était immense. Quelques meubles dépareillés, perdus dans l'espace, ne comblaient pas l'impression de vide. La partie habitable où tout se passait consistait en un divan et des fauteuils entourant une table en bois et fer forgé, non loin de la verrière.

Le plus étonnant, c'était le magnifique piano à queue trônant au milieu de l'espace. Il n'appartenait pas à Ann — elle n'aurait jamais pu se le payer —, mais à la riche chanteuse d'opéra, propriétaire du loft. Lorsque la crise économique avait fait mourir, à petit feu, toutes les industries et les ateliers de la zone, l'endroit était devenu branché. On avait transformé des espaces vacants en logements divers. Des artistes plus ou moins connus s'y étaient installés. C'est dans ce contexte que la cantatrice avait acheté le loft aménagé dans un des bureaux des abattoirs Stammers. Mais le feng shui de la zone ne devait pas être fameux, car l'effet de mode passa rapidement et tout le monde partit aussi vite qu'il était venu. Lorsque la chanteuse voulut revendre son appartement, c'était trop tard, il ne valait plus rien.

Elle chercha un locataire pour l'occuper à un loyer dérisoire. Elle choisit Ann pour deux raisons. La première, c'est qu'elle ne voulait pas s'embarrasser de déménager l'instrument et fut rassurée d'apprendre que Ann était pianiste. La deuxième, c'est que la jeune femme avait été la seule postulante, personne n'ayant plus envie d'habiter dans la zone, de surcroît dans les anciens abattoirs.

Ann caressa la surface laquée du grand piano à queue, elle fit la grimace en voyant la trace laissée dans la fine couche de poussière qui s'était accumulée pendant son absence. Elle s'assit sur le banc et ouvrit le couvercle. Elle resta figée pendant un moment devant le clavier, comme si elle n'en connaissait pas le fonctionnement. Enfin, elle appuya sur une touche. La note unique emplît l'espace d'un son grave et lugubre qui mourut lentement. Ann ferma les yeux, un instant, puis elle soupira. Elle rabattit le couvercle et porta son attention sur le bout du piano. L'enveloppe jaune était là où elle l'avait laissée. Elle jurait sur la laque noire comme une insulte. La douleur qui avait assailli la jeune femme quand elle en avait

découvert le contenu remonta en elle comme la première fois. C'était à ce moment que tout avait basculé.

OceanofPDF.com

5

L'appartement commençait à se réchauffer, Ann avait troqué son manteau contre un gros pull en laine. Tout à coup, elle eut besoin de son rituel.

Elle se dirigea vers le coin cuisine. Elle mit l'eau à bouillir pour le thé, puis elle ouvrit une armoire. Cinq boîtes d'olives noires y étaient rangées dans un alignement parfait. Exclusivement de la marque Marco. Suivant son protocole immuable, Ann saisit la boîte de droite. Elle fit sauter le couvercle. Puis elle sortit la coupelle blanche du tiroir et y fit glisser huit olives, pas une de plus.

Elle se versa du thé et, sa tasse dans une main, la coupelle dans l'autre, elle se rendit au salon. Elle se cala dans le gros divan et replia ses jambes sous elle. Elle avala une gorgée de thé brûlant et goba une olive.

Son rituel lui avait manqué. Il n'avait pas de sens particulier et c'est ce qui en faisait son efficacité. Elle se l'était créé à l'hôpital psychiatrique. Le principe était de se concentrer sur un processus immuable. À l'époque, il lui évitait de dériver vers des pensées incontrôlables. C'était une sorte de garde-fou. Elle le suivait toujours, car il lui permettait de se remettre les idées en place.

Tout en suçotant une deuxième olive, Ann méditait sur son extraordinaire pouvoir. Avec cette fabuleuse capacité à s'appropriier les souvenirs les plus intimes d'un autre, elle pouvait envisager de retrouver la personne qu'elle haïssait le plus au monde pour sonder son esprit.

Elle pourrait entrer dans la tête de son père et découvrir pourquoi il avait assassiné sa mère.

OceanofPDF.com

6

– Au début, ces femmes ne sont que des images passant au hasard devant mes yeux, puis l'une d'elles m'attire...

– Qu'est-ce qui vous prend, Charles ?! s'exclama Fred Turner en se tournant vers son client. Ne dites plus rien !

Mais Charles Rylander continua.

– ... je l'observe pendant des semaines, des mois, jusqu'à ce que je connaisse tout d'elle.

– Taisez-vous ! l'interrompit l'avocat pris de panique. Il pivota vers l'inspecteur Steven Whitmore. Écoutez, mon client n'en dira pas plus et nous...

Le policier l'arrêta d'un geste.

– Laissez-le, cher maître. Il me semble plutôt que votre client a envie de continuer.

Charles Rylander lui adressa un petit sourire reconnaissant. Se trouver dans une pièce dédiée aux interrogatoires face à un inspecteur de la criminelle ne semblait pas du tout l'impressionner, au contraire.

– ... alors, il faut que je la possède. Elle doit devenir ma chose, vous comprenez ? Je l'enlève. Et c'est à elle de faire connaissance avec moi. Elle est à moi, rien qu'à moi. Et j'en dispose comme je le désire. Puis arrive un moment où, disons que j'ai fait le tour du sujet. Alors elle redevient une image, une simple image, il est temps que je l'efface. Et je m'en débarrasse. Définitivement...

– Charles, je vous en conjure, dit Turner épouvanté, ne dites plus rien.

Steven observa ses deux interlocuteurs. Atterré, l'avocat se passait nerveusement la main dans ce qui lui restait de cheveux. C'était un petit homme un peu grassouillet d'une cinquantaine d'années à l'œil vif. Un vieux routier du barreau, Fred Turner, l'un des plus brillants avocats de la ville. Il ne doit pas souvent se laisser prendre au dépourvu à ce point-là par l'un de ses clients, pensa Steven.

Charles Rylander, lui, semblait très à l'aise dans son costume sur mesure de plusieurs milliers de dollars. La trentaine bien campée dans un corps

athlétique, il respirait la suffisance et la confiance en soi. Sa chevelure blonde impeccable encadrait sa tête qu'il tenait penchée sur le côté, fixant Steven avec un mélange d'amusement et d'ironie, un petit sourire affleurant sur son visage bronzé à l'année.

Steven s'avança et posa ses coudes sur la table métallique.

– Vous ne devriez pas vous moquer de moi, monsieur Rylander.

– Me moquer de vous, inspecteur ? Je ne me le permettrais pas.

– Vous venez de citer, presque mot pour mot, un passage de la confession du tueur en série Mark Lowery extrait du livre d'Evelyn Hills.

– Pas presque, dit Rylander. Ma citation était exacte au mot près, inspecteur. Page 163. J'ai une mémoire photographique. Heureux d'apprendre qu'on lit, dans la police.

– À quoi vous jouez, Charles ! s'écria Turner effaré, en se tournant vers lui.

– Je pense que votre client a envie de s'amuser, dit Steven sans quitter l'homme d'affaires des yeux. C'est ça, monsieur Rylander ?

– Disons que les questions insidieuses que vous m'avez posées tout à l'heure tendent à supposer que vous me soupçonnez d'être un criminel, inspecteur Whitmore. J'avais envie de vous faire passer un petit test.

Les deux hommes se toisèrent pendant un moment. Steven reprit :

– Mais vous...

La porte s'ouvrit brusquement. Le chef Walsh apparut. Une flambée de colère mal contrôlée congestionnait son visage. Sans entrer, main sur la poignée, il s'adressa à Steven sans regarder ni Rylander ni son avocat.

– Whitmore, vous pouvez venir dans mon bureau ? dit-il d'une voix sèche.

– Je suis en plein interrogatoire, répliqua Steven.

– Tout de suite, asséna Walsh sur un ton sans appel.

– Un instant, chef Walsh, s'écria Turner qui reprenait du poil de la bête. Il n'y a aucune raison que mon client reste ici plus longtemps et...

Rylander le coupa d'un geste.

– C'est bon, Turner.

Il se cala dans le fond de sa chaise.

– Ça m'intéresse d'attendre quelques instants de plus.

OceanofPDF.com

Walsh entra dans son bureau, suivi par Steven.

– Fermez la porte, dit-il sans ménagement.

Steven obtempéra.

– Vous avez fait venir Charles Rylander pour l’interroger sans me prévenir, cracha-t-il d’un ton hargneux.

– Vous n’étiez pas là, chef.

– Ne jouez pas à ce jeu-là. Qu’est-ce qui vous a pris ?

– J’avais envie de l’avoir devant moi dans une salle d’interrogatoire avec un éclairage pourri, plutôt que lui rendre visite dans son grand bureau vitré tout en haut du gratte-ciel de sa compagnie. Pour voir comment il réagirait.

– Et ça l’a impressionné ? Vous pensez que vous êtes impressionnant ?

La remarque fit sourire Steven intérieurement. Avec son mètre quatre-vingt-cinq, il dominait de deux têtes son interlocuteur. Oui, il était impressionnant.

– Je fais mon boulot. J’ai des questions à poser à un suspect. Je les lui pose.

Walsh souffla comme un buffle. Steven sentait la panique gagner le chef.

– Vous croyez qu’un flic de base va le faire trembler ? Ce type pèse des millions de dollars. Il joue au golf avec tout ce qui compte dans cette ville. Il tutoie des sénateurs. On ne convoque pas Charles Rylander si on n’a rien de sérieux. Dites-moi que vous avez du sérieux.

– Je l’ai confronté au témoignage de Chris Meyer et...

Walsh faillit avoir une attaque.

– Vous plaisantez ? Votre témoin miracle ? Un SDF alcoolisé, licencié d’une des sociétés de Rylander ! Ce type raconterait n’importe quoi pour nuire à son ancien patron. Le pire des avocaillons le dégommerait en deux minutes au tribunal. Vous montez un duo de comiques avec lui pour le jury, Whitmore ? Vous avez autre chose, rassurez-moi.

Steven perdit un peu de son aplomb. Non, il n’avait rien d’autre.

– Je sais que le témoignage de Meyer ne tient pas devant un tribunal, mais je persiste à croire qu’il est fondé et...

– Je vois. Walsh considéra Steven avec une moue de dégoût. Écoutez, Whitmore, je comprends ce qui vous arrive.

– Pardon ?

– Vous ramez sur cette enquête depuis deux ans sans le moindre petit résultat. Vous piétinez. Tout le monde voit que cette affaire vous rend dingue. Alors, vous vous dites qu'en titillant un gros poisson ça va vous faire un joli petit coup de pub.

– Quoi ? s'exclama Steven indigné. Vous délirez ! Je ne néglige aucune piste, c'est mon boulot. Et vous, chef, c'est quoi votre stratégie ? On attend la prochaine victime en espérant que le tueur ait l'obligeance de commettre une petite erreur ?

– Ah oui, toujours votre hypothèse d'un seul et unique coupable, dit Walsh avec un sourire sinistre. Deux ans et toujours pas la moindre confirmation de votre thèse. Je me demande si vous vous rendez compte de la chance que vous avez eue de pouvoir suivre votre... intuition aussi longtemps.

– Je pense qu...

– On arrête les frais, coupa Walsh.

– Comment ça ?

– C'est fini, je vous retire cette enquête.

– Vous rigolez ? dit Steven, suffoqué.

– J'ai besoin de sang neuf sur le coup. Un œil nouveau. Je vous mets sur une autre affaire. Vous allez refaire équipe avec votre copain Graziedei.

– Vous ne pouvez pas me faire ça ? Pas maintenant.

– Et pourtant, c'est exactement ce que je suis en train de faire. Allez relâcher Charles Rylander, puisque d'après ce que je constate, vous n'avez rien de concret contre lui. Et présentez-lui vos excuses.

– Vous avez peur de Rylander, c'est ça ? s'emporta Steven. Vous avez peur des remous que ça pourrait créer, tout ça parce que...

– Tout ça parce que quoi ?

Steven faillit lui dire ce qu'il pensait : le chef avait de l'ambition, il voulait monter au « Septième Ciel ». Le septième étage était celui des gros pontes. Il y avait deux écoles pour y parvenir. La première, réaliser un coup d'éclat. La deuxième, ne jamais faire de vagues, ne se fâcher avec personne au-dessus de soi. Steven savait que Walsh appartenait à la deuxième.

Avec le puissant homme d'affaires Charles Rylander dans le décor, Walsh sentait les emmerdes arriver, les meilleurs avocats de la ville sortant les

crocs, les médias surexcités, la pression de la hiérarchie. Il n'avait pas tort et il n'était pas prêt à jouer sa carrière en s'engageant dans un bras de fer qu'il n'était pas sûr de gagner.

Walsh aux abois, qui craint pour sa petite personne, c'est dans ces moments-là qu'il était le plus dangereux. C'était inutile de se confronter à lui, Steven décida de s'en tenir là.

– Rien, lâcha-t-il.

Il se dirigea vers la porte.

– Une dernière chose, dit Walsh.

Steven s'immobilisa.

– Vous plaisez de moins en moins à de plus en plus de monde. Là-haut, au 7e Ciel, les grosses têtes se bousculent pour tirer la chasse d'eau qui va vous évacuer.

– Vous en faites partie ?

– Je ne travaille pas au Ciel, mais je peux vous certifier une chose.

– Quoi ?

– Vous venez de plonger dans la cuvette.

Steven sortit de la pièce et se rendit à la salle d'interrogatoire. Il ouvrit la porte et resta sur le seuil.

– Vous êtes libre, lança-t-il à l'adresse de Rylander.

L'homme d'affaires se leva, suivi par son avocat. Il passa devant Steven avec un fin sourire sur les lèvres.

– Je l'ai toujours été.

OceanofPDF.com

8

La limousine noire glissait sur l'asphalte comme un requin paresseux.

Turner se tourna vers Rylander.

– Bon sang ! Charles, je ne vous comprends pas. Vous vouliez finir en cellule ? Ça vous excite ? C'est une expérience qui manque à votre actif ?

Rylander ouvrit le mini bar et se versa une coulée de whisky.

– Je me fichais de lui. Vous n'aviez pas percuté ? Vous n'aviez pas reconnu le bouquin ? Vous êtes bien le seul à ne pas l'avoir lu. Vous me décevez, Fred.

Il avala une gorgée.

– Je l'ai lu, répliqua Turner piqué au vif, mais, peu importe, vous ne devez rien dire sans me consulter. Surtout pour sortir des absurdités pareilles, pardonnez-moi de vous le dire. Enfin quoi, vous me payez pourtant assez cher pour vous donner des conseils sur la façon de...

Rylander n'écoutait pas. Il s'enflamma.

– Vous avez vu comment il m'a traité ? Il m'a pratiquement accusé d'avoir commis ces enlèvements. Et ce petit air méprisant, vous l'avez noté ?

Turner lui jeta un coup d'œil en coin. Cette perte de sang-froid était plutôt inhabituelle chez son client.

– Il fait son travail, Charles. C'est un policier. C'est normal qu'il mette la pression. Ils bousculent les gens, ces types fonctionnent comme ça.

Un silence s'installa. Rylander réfléchissait.

– Fred, je veux tout savoir sur lui. Tout, vous comprenez ce que je veux dire ?

– Pourquoi ? dit Turner en fronçant les sourcils. Parce qu'il vous a regardé de travers ?

– Vous êtes partant ?

Turner cacha mal son embarras.

– Je... vous savez que je ne fais pas ce genre de choses. Pourquoi n'engagez-vous pas plutôt un détective privé ?

– Allons, avec vos relations, vous pouvez obtenir des informations auxquelles, même moi, je n’ai pas accès.

– Franchement, Charles, ça me gêne un peu. Enquêter sur un policier sans motif légal. Si ça se sait...

Un nouveau silence emplit l’habitable. Rylander déporta son regard vers la fenêtre. Dehors, les gens se pressaient sur les trottoirs, encaissant le froid glacial comme ils pouvaient.

– Avez-vous purgé votre âme, Fred ?

– Pardon ?

– Avez-vous enfin avoué à votre femme que vous rendez visite à des prostituées ?

Turner resta sans voix, son visage s’effondra.

– Vous ne dites rien ? reprit Rylander. C’est rare pour un avocat.

– C... comment savez-vous ça ?

De la sueur perlait à son front. Rylander regardait dehors, insensible à l’autre qui se décomposait à côté de lui.

– Est-ce si important ?

– Je... une fois, c’est arrivé une seule fois, bégaya Turner en pleine déroute. Un moment de faiblesse, le seul de toute ma vie... je ne fais jamais ça... j’ai commis une erreur... Je...

Rylander se tourna vers Turner.

– Une erreur qui pèse encore sur votre conscience, je le vois bien. Peut-être serait-il bon de partager ce fardeau avec Margareth ? Voulez-vous que je me charge de lui dire que vous fréquentez les putes, Fred ? Pour vous aider ?

– Non ! s’écria Turner, le visage blanc comme un linge. Vous ne pouvez pas faire ça. Vous allez briser notre mariage. Je n’ai jamais trompé Margareth. C’était... les circonstances, un accident de parcours. Et je vous répète que c’est arrivé une fois ! Une seule fois, bon dieu !

– Une fois ! Est-ce tromper ou non ? Pourquoi ne pas laisser à Margareth le soin d’en saisir la nuance ?

Turner lui lança un regard noir, mais Rylander semblait absorbé dans la contemplation de la jolie couleur ambrée de son whisky.

– Bon sang ! dit Turner d’une voix étranglée, ça vous fait jouir de voir le plus grand avocat de la ville vous manger dans la main, hein ?

Rylander lui glissa un sourire malicieux.

– Mon petit service. Vous y penserez, Fred ?

OceanofPDF.com

Tony Graziedei avait une dizaine d'années de plus que Steven, mais lorsqu'on les avait mis en équipe, quatre ans plus tôt, il était devenu évident que le jeune inspecteur avait une longueur d'avance sur son aîné. Graziedei était un policier consciencieux, efficace, professionnel, mais il lui manquait ce petit quelque chose qui sépare le bon flic du flic exceptionnel. Par ses intuitions et ses capacités d'analyse, Steven s'était rapidement révélé meilleur que son coéquipier. Heureusement, Graziedei n'avait jamais montré le moindre ressentiment. Sa place lui convenait, et même si, un jour, Steven pouvait espérer s'envoler pour le 7^e Ciel, il n'éprouvait aucune jalousie à son égard.

Depuis qu'ils étaient dans la voiture, Graziedei jetait des coups d'œil furtifs vers son passager. À sa grande surprise, Steven lui avait demandé de prendre le volant, alors que c'était toujours lui qui conduisait quand ils faisaient équipe.

Emprisonné dans de sombres pensées, Steven restait muet, visage fermé, fixant obstinément la Pontiac qui attendait devant eux que le feu passe au vert. Les retrouvailles avaient été sommaires. Peu de mots, pas d'effusions. Mais Graziedei connaissait assez son ancien coéquipier pour ne pas s'en formaliser. Il savait que Steven passait un sale moment. Se voir retirer son affaire était un sacré coup dur.

La Pontiac démarra et tourna à droite. Graziedei continua tout droit.

– C'est pas plus mal ce qui t'arrive, dit-il, rompant le silence.

– Quoi ? grommela Steven, émergeant à peine.

– Avec cette affaire, t'allais droit dans le mur.

– Pardon ? dit Steven d'une voix morne. De quoi tu parles ?

– Quand tu as émis l'hypothèse que les enlèvements des huit femmes étaient liés et qu'un tueur en série pouvait en être responsable, tout le monde en est resté baba. Moi le premier, tu te souviens ? Il n'y a que toi pour faire ce genre de recoupements. À l'époque, beaucoup se sont dit que si tu coinçais le coupable, tu te serais téléporté au 7^e Ciel sans prendre l'ascenseur.

– Et ?

– Et le temps a passé. Deux ans. Deux ans d'enquête et t'as retrouvé aucune de ces femmes, t'as pas identifié ton tueur. Pire, t'as pas la moindre preuve qu'il existe vraiment.

– Et je ne risque plus de le faire, marmonna Steven pour lui-même.

Graziedei conduisait tout en faisant le va-et-vient du regard entre la route et son partenaire.

– Le problème, c'est que tu te vois plus. T'es dans ton monde. T'arrives le premier, tu repars le dernier. Tu parles plus à personne. T'arrêtes jamais. Sans déconner, vu de l'extérieur, t'as l'air d'un fou. C'est pas bon, mon grand, c'est pas bon, ça.

– Je pensais que c'était plutôt bon signe de s'impliquer, non ? dit Steven avec une pointe d'ironie, sans cesser de regarder la route.

– Pas à ce point-là, mec, pas à ce point-là (il soupira et adopta un ton un peu sentencieux), on a tous une affaire qui nous prend aux tripes plus qu'une autre. Je connais. Moi, c'était le meurtre du petit Andrew. Tant que le salaud qui l'a tué était en liberté, je dormais plus, je pensais plus qu'à l'affaire. Pourquoi celle-là en particulier ? J'en sais rien. On en voit des crimes dans notre boulot, celle-là n'était ni plus horrible ni plus triste qu'une autre, pourtant elle m'a marqué profondément. C'était mon affaire à moi.

– Je ne vois pas trop où tu veux en venir, Tony.

– Ce que je veux dire, c'est que je connais la chanson. C'est ce qui t'arrive, mais en pire que moi. Dans ton cas, ça tourne à l'obsession. C'est devenu maladif. Ça te bouffe. On a l'impression que tu joues ta vie dans cette histoire.

– C'est mon problème. Le meilleur moyen d'obtenir des résultats, c'est d'y aller à fond.

– Oui, mais justement, les résultats, pardon, mais t'en as pas. Moi, dans mon enquête, j'avais des pistes, je sentais que je progressais. Toi, non. Et le danger, il est là : c'est la frustration. À la longue, ça mine de ne rien découvrir et le risque, c'est qu'on veut tellement trouver des preuves qu'on finit par avoir envie de les fabriquer. C'est un peu comme essayer de voir des visages dans les nuages.

Pour la première fois, Steven se tourna vers Graziedei :

– Tu crois que j'ai fait venir Rylander pour fabriquer un coupable ? dit-il d'un ton sec. C'est ce que tu penses, Tony ?

– Je dis pas ça. Je connais pas ton dossier comme toi, je sais pas où t’en es arrivé. Moi, ce que j’ai vu, c’est qu’il est reparti libre comme l’air, ton Rylander ! Et plutôt content de sa petite visite chez les ploucs. Ce que je crois, moi, c’est qu’on s’attaque pas à un gars comme lui avec un pistolet à eau. Si t’as pas un dossier en béton armé, c’est même pas la peine d’avoir l’idée de chuchoter rien que son petit nom à l’oreille d’un juge.

Un silence s’installa entre eux. Graziedei fit un écart pour éviter une congère.

– Tu sais, Steven, reprit-il, tu te rends peut-être pas compte de ce qui se passe autour de toi. Il y a un tas de gus qui se sont réveillés jaloux quand tu t’es lancé sur cette affaire. Je peux te dire qu’ils rêvent de te voir te planter. Ça m’étonnerait pas que tu te sois ajouté Rylander à la liste des gens qui t’aiment pas. En t’éjectant de l’enquête, Walsh t’a probablement sauvé la mise, juste à temps.

Steven ne répondit pas, il reporta son attention sur l’arrière d’un gros Dodge qui bouchait leur champ de vision. Et si Graziedei avait raison ? Si Walsh avait raison ? S’ils avaient tous raison ? Foncer, foncer, c’est ce qu’il faisait depuis deux ans. Foncer dans le brouillard surtout. Peut-être était-il sorti de la route depuis bien longtemps. Peut-être s’était-il jeté sur Rylander comme un noyé sur une bouée de sauvetage.

Charles Rylander n’avait pas bronché lorsque Steven lui avait balancé le témoignage de Chris Meyer, le SDF alcoolique. Ce dernier affirmait qu’un soir, sur le parking d’un supermarché, il avait vu l’homme d’affaires pousser une femme inconsciente à l’arrière d’un 4x4 et partir en trombe. Dans la foulée, Steven avait évoqué sept autres enlèvements, dont il soupçonnait qu’ils soient l’œuvre d’un même ravisseur. C’était une insinuation à peine voilée que Rylander pouvait être ce criminel. Il voulait voir comment ce dernier réagirait. Pendant que Turner était parti au quart de tour en protestant avec une virulence toute professionnelle, Rylander s’était contenté de consulter tranquillement son agenda. Une fois le cirque de Turner terminé, il avait confirmé qu’il était bien présent, le soir où Meyer prétendait l’avoir vu. Rien de plus naturel, puisque le supermarché appartenait à son groupe. Ensuite, il avait sorti cette confession surprenante qui n’était que l’extrait d’un livre sur un tueur en série.

Étrange petit jeu de Rylander, il avait semblé amusé par l’échange avec Steven. À aucun moment, il n’avait montré le moindre signe que l’interrogatoire l’avait destabilisé.

Steven commençait à se demander si Walsh n'avait pas raison de lui reprocher de s'accrocher au témoignage de Meyer comme une moule à son rocher. *Et quel témoignage !* songea-t-il soudain avec dépit : une déclaration recueillie trois ans après les faits auprès d'un homme ravagé par l'alcool et la haine pour son ancien patron. Pas sûr que dans d'autres circonstances, il lui aurait accordé autant d'importance. C'était la seule lueur d'espoir qui s'était allumée en deux ans. Peut-être qu'il l'entretenait en dépit du bon sens.

Graziedei avait raison en disant que son obsession pour l'enquête dépassait toute mesure. Elle lui faisait sans doute perdre une part d'objectivité et prendre le risque de commettre des erreurs de jugement.

Mais si son partenaire ignorait pourquoi il s'était focalisé sur le meurtre du petit Andrew, Steven savait exactement la raison pour laquelle l'affaire des disparitions était devenue le centre de sa vie.

OceanofPDF.com

Graziedei gara la voiture sur le parking du Middlefield Hospital.

– C’est là-bas, dit-il, en montrant un attroupement.

Steven soupira. Il libéra sa ceinture et sortit du véhicule sans entrain. Les deux inspecteurs se dirigèrent vers un policier en uniforme. Il contenait une grappe de curieux derrière un ruban qui délimitait la zone du drame.

Tandis qu’ils s’approchaient, Steven remarqua une vitre brisée au quatrième étage de la façade.

À l’aplomb de la fenêtre, un homme et une femme discutaient autour d’une couverture étendue sur un corps, à leurs pieds.

Steven fit une grimace de dégoût en reconnaissant les inspecteurs Jeff Grasso et Tina Ehlinger. La quarantaine, cheveux grisonnants, Grasso était un type flasque propulsant un bide de buveur de bière comme un bulbe d’étrave de porte-conteneurs. Ehlinger était plutôt canon et elle le savait. Mais son mental ne suivait pas, elle avait l’air tout le temps en rogne et médissait sur tout le monde. Hommes et femmes restaient prudemment à distance. Seul Grasso était toléré dans son espace vital, son tempérament larvaire étant compatible avec celui plutôt explosif d’Ehlinger.

Ces deux-là faisaient sans nul doute partie des jaloux de la première heure dont avait parlé Graziedei. Steven ne les avait jamais appréciés. C’était réciproque. Les minutes qui allaient suivre ne risquaient pas d’améliorer leur relation.

Steven et Graziedei présentèrent leurs plaques au flic en uniforme. Il les fit passer sous le ruban jaune.

– Merde, fit Grasso.

– Quoi ? dit Ehlinger. Elle ricocha sur son regard.

– Qu’est-ce qu’ils viennent foutre là, ceux-là ? cracha-t-elle en apercevant les nouveaux venus.

L’air mauvais, elle fonça vers les nouveaux arrivants avec Grasso dans son sillage.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? dit Ehlinger à Graziedei. Elle balança un coup d’œil soupçonneux à Steven.

- On prend la relève, dit Graziedei.
- Quoi ? C’est une blague ? répliqua Ehlinger.
- Ordre de Walsh. On y est pour rien.
- Appelle le chef, dit Ehlinger à Grasso.

Grasso se précipita sur son téléphone portable et se mit à pianoter avec fébrilité en s’écartant du groupe.

Graziedei s’approcha du corps. Des éclats de verre jonchaient le sol. Il s’accroupit.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda-t-il en tendant la main pour soulever un coin de la couverture.

– Eh ! Touche pas, cria Ehlinger.

Graziedei suspendit son geste.

– T’as peur que je laisse mes empreintes, Ehlinger ? Ça risque de te mélanger les neurones ?

Ehlinger allait répliquer, mais Grasso rejoignait leur groupe.

– Je viens d’avoir Walsh, glapit-il. C’est vrai, il leur a donné notre enquête. (Il brandissait son portable comme s’il s’agissait d’une preuve.) Il veut qu’on rentre, ajouta-t-il avec l’air malheureux de quelqu’un à qui l’on demande d’écourter ses vacances.

Ehlinger se tourna vers Graziedei :

– Pourquoi il a fait ça ?

– Peut-être qu’il veut des résultats ? dit une voix.

C’était Steven qui avait fait la remarque. Ehlinger déporta son attention vers lui, comme si elle condescendait enfin à noter sa présence.

– Tu nous cherches, Whitmore ? dit-elle avec hargne.

– Laisse tomber, Ehlinger, fit Graziedei, essayant de calmer le jeu. Écoute, vois ça directement avec Walsh, nous, on se contente de suivre les ordres.

Ehlinger fit un effort pour se maîtriser. Ses traits se crispèrent sous la contrainte.

Graziedei souleva un coin de la couverture. Difficile d’identifier à qui appartenait le visage. De profondes entailles le défiguraient. Des morceaux de verre baignaient dans une bouillie de chair et de sang. L’inspecteur se tourna vers Steven, attendant sa réaction, mais il n’obtint qu’un air morne, fermé. Il reporta son attention sur la face en lambeaux.

– Qu’est-ce qu’il lui est arrivé ? dit-il à l’adresse d’Ehlinger. Je prophétise qu’il ne s’est pas fait ça en se rasant, ajouta-t-il sur le ton de la

plaisanterie pour détendre l'atmosphère.

Personne ne rit.

– Il s'est jeté du quatrième, lâcha Ehlinger à contrecœur. Apparemment, c'est un suicide.

– Apparemment ? C'est pas sûr ? dit Graziedei en se relevant.

– À vous de voir, c'est votre enquête maintenant, répliqua Ehlinger.

– Au moins, dites-nous qui c'est, reprit Graziedei en donnant un coup de tête vers le corps. Si vous avez réussi à le découvrir.

Ehlinger le toisa d'un air mauvais.

– Tu crois qu'on se tournait les pouces en vous attendant ? s'enflamma Grasso.

Avec ses doigts boudinés, il effeuilla avec frénésie les pages d'un minuscule carnet de notes.

– Docteur Kevin Matthews, annonça-t-il d'une voix triomphale.

OceanofPDF.com

Ehlinger et Grasso lâchèrent Steven et Graziedei. Ils promirent qu'on n'en resterait pas là, qu'on se retrouverait, etc.

Les deux inspecteurs montèrent au quatrième. Le « apparemment » d'Ehlinger concernant l'hypothèse du suicide y prenait tout son sens. Sur une dizaine de mètres, une grande traînée de sang courait sur le sol du couloir menant à la fenêtre d'où le docteur s'était jeté... apparemment. Des mains avaient laissé de longues traces rouges qui s'étiraient sur un des murs. Un photographe de la scientifique faisait le cliché d'un scalpel ensanglanté, abandonné sur le sol. La scène évoquait une lutte plutôt qu'un suicide par défenestration.

Graziedei s'avança vers la fenêtre cassée et l'examina.

– Il faut vraiment être motivé pour fracasser une vitre pareille à coup de tête, constata-t-il.

Il se pencha par l'ouverture, jeta un coup d'œil sur le corps étendu quatre étages plus bas.

– Mauvaise chute, fit-il en grimaçant.

Steven ne broncha pas.

– Allons interroger l'infirmière, dit Graziedei. D'après Ehlinger, c'est le seul témoin du « suicide » du docteur. Je suis curieux de l'entendre nous raconter ce qui s'est passé.

Steven approuva mollement.

*

Ils entrèrent dans la salle de repos. L'infirmière était assise à une table, tout au bout de la pièce. C'était une jeune afro-américaine toute délicate. Encore choquée, elle se triturerait le bout des doigts avec nervosité. Du sang maculait sa blouse. À ses côtés, lui tenant la main, une collègue la réconfortait en lui parlant avec douceur.

Elle leva la tête vers les deux hommes qui approchaient. Graziedei interrogea Steven du regard pour savoir s'il voulait commencer. Steven lui fit signe d'y aller. Contrarié, Graziedei fronça les sourcils. Il se tourna vers la jeune infirmière :

– Mademoiselle Holloway, nous aimerions vous poser quelques questions sur...

– Encore ? s'écria sa collègue. Elle vient de tout raconter aux deux autres policiers, il y a moins d'une heure !

– Vous pouvez nous laisser, lui dit Graziedei sur un ton ferme accompagné d'un sourire poli. S'il vous plaît ?

L'infirmière se tourna vers sa consœur.

– Tu penses que ça ira, ma chérie ?

Lèvres pincées, Cassandra Holloway fit un petit signe de tête approuvatif. Sa collègue scruta son visage pour s'en assurer, se leva et se dirigea vers la porte de sortie. Graziedei attendit qu'elle ait quitté la salle et s'assit à sa place.

– Je suis désolé de vous demander de nous répéter ce qui est arrivé, mademoiselle Holloway. Vous êtes sûre que vous en aurez la force ?

Elle fit oui de la tête.

– Allez-y. Prenez votre temps.

Cassandra ferma les yeux et prit une longue inspiration.

– Le docteur Matthews ne se sentait pas bien, il avait annulé deux patients de sa tournée du matin. Comme il ne revenait pas, je me suis inquiétée, je suis montée pour voir comment il allait. Je me rendais à son bureau et... et je l'ai vu sortir de la chambre 404 comme un fou. Il avait un scalpel à la main. Il disait des choses incompréhensibles. Il était en plein délire. Il pleurait, il criait. Et puis, et puis...

Elle cacha son visage et fondit en larmes.

– Vous préférez qu'on en reparle plus tard ? dit doucement Graziedei en posant sa main sur son épaule.

Elle releva la tête, la secoua et fixa le mur devant elle. Les images de ce qu'elle avait vécu devaient s'y projeter.

Steven et Graziedei attendirent un moment.

Elle exhala un profond soupir.

– Et puis, il... il s'est mis à se... couper le visage avec le scalpel. (Elle donna de grands coups avec sa main.) J'ai essayé de l'arrêter, mais il m'a

repoussée. Il a couru dans le couloir et... et... il s'est jeté dans la fenêtre la tête la première... et il est tombé...

Elle réprima des sanglots. Graziedei attendit qu'elle se remette. Il lui posa encore quelques questions. Steven se contenta d'observer. Enfin, son coéquipier lui fit un signe et ils sortirent, laissant tranquille Cassandra Holloway. En quittant la salle, ils croisèrent la collègue de l'infirmière qui leur lança un regard assassin avant d'entrer la rejoindre.

– Ben, dis donc. C'est du grand guignol, commenta Graziedei en se grattant le derrière de la tête. En tout cas, je pense qu'elle dit vrai. T'es d'accord ?

– Tout à fait, dit Steven, laconique.

En complétant les investigations inachevées de Grasso et Ehlinger, ils trouvèrent deux patients qui étaient sortis dans le couloir en entendant des cris et qui confirmèrent la version de l'infirmière. Ils visitèrent la chambre 404, d'où avait surgi le médecin. Elle était inoccupée et ils n'y découvrirent rien de particulier.

Le docteur Matthews s'était bien suicidé.

*

Les deux inspecteurs remontèrent dans leur voiture. Graziedei démarra le véhicule et lança le chauffage à fond, mais sans décoller.

Steven n'arrêtait pas de penser à Rylander. Il avait l'impression que son interlocuteur avait essayé d'établir un contact personnel avec lui. Steven avait senti l'intensité de son regard, inquisiteur, attentif, cherchant à jauger l'homme qui lui faisait face...

– Tu m'écoutes ?

– Quoi ? dit Steven.

– Reviens sur terre, je suis en train de te parler. Je disais qu'un de nous deux doit aller annoncer la nouvelle à la femme du docteur. Tu veux t'en charger ?

La question parut tellement éloignée de ses pensées, Steven ne sut quoi répondre.

– Pardon, qui ? Moi ? bafouilla-t-il.

Graziedei soupira. Devant la voiture, un petit écureuil escaladait par saccades un tronc d'arbre. Graziedei le regarda disparaître dans le feuillage, puis il coupa le moteur.

– Un problème ? dit Steven.

– Écoute, mon grand, depuis qu'on refait équipe, t'as l'air complètement absent. Je sais que c'est dur ce qui t'arrive et qu'il faut que t'encaisses, mais t'es pas le premier à qui on enlève un dossier, et moi j'ai pas l'intention de bosser avec un zombie. Alors, fais au moins semblant de t'impliquer, OK ? Rien que pour me faire croire que je vais pas me taper tout le boulot !

– C'est un suicide. L'affaire est réglée.

– Je sais, c'est moins palpitant qu'une traque au tueur en série, mais c'est tout ce qu'on a en rayon. Si c'est pas assez important pour toi, ça l'est pour sa famille. Et je te rappelle la façon dont ce type s'est donné la mort. Matthews a forcément dû prendre une méchante dose de... de je sais pas quoi. L'autopsie nous le dira. En attendant, on a un job à faire.

Il marqua un temps d'arrêt, fixant son coéquipier.

– Steven, je veux retrouver le type brillant qui m'en foutait plein la vue. Mais si t'es pas prêt, demande un congé à Walsh.

Steven détourna le regard. Devant le pare-brise, l'écureuil réapparut, guettant sa réaction.

– Démarre.

OceanofPDF.com

Comme sa voiture gisait à la casse et que le taxi coûtait trop cher, Ann s'était rabattue sur le bus. Mais c'était très contraignant. En partant des abattoirs, elle devait traverser à pied par un froid polaire une bonne partie de la zone en friche jusqu'à la civilisation et marcher encore une demi-heure avant de trouver le premier arrêt de bus.

À court terme, c'était intenable. D'autant plus que Ann voulait se lancer à la recherche de son père, une voiture devenait indispensable. Le problème, c'est qu'elle n'avait plus un dollar. Prise de remords, sa tante lui avait bien laissé de l'argent sur un compte bancaire lorsqu'elle s'était débarrassée d'elle en la plaçant dans un hôpital psychiatrique ; malheureusement, les frais médicaux de son récent accident avaient siphonné les réserves de Ann.

Par chance, une solution se profilait à l'horizon. Elle avait reçu un coup de téléphone d'Amber Winther. Cette dernière avait appris que Ann était sortie de l'hôpital et l'invitait au restaurant.

Amber était pourrie d'argent, elle accepterait sûrement de lui donner un petit coup de main pour la voiture. Ann avait pour habitude de ne jamais rien demander à quiconque, mais l'enjeu était suffisamment important pour qu'elle mette son orgueil de côté.

Ann prodiguait des cours de piano à Cindy, la fille d'Amber. On ne peut pas dire qu'Amber était son amie, d'ailleurs l'amitié était une notion étrangère à Ann. De son côté, Amber aimait côtoyer la femme ténébreuse et bizarre qui vivait dans cet endroit impossible, la zone désaffectée. Ça la changeait des relations si conventionnelles de ses cercles habituels.

Assise seule au fond du bus, Ann en profita pour appeler la prison de Lucasville, dans l'Ohio. C'est là où son père avait été détenu. Mais ça ne se déroula pas comme elle l'espérait :

– Je ne comprends pas, dit-elle en cachant mal son irritation, mon père a passé vingt ans dans votre prison et vous n'êtes pas capable de me dire où il se trouve actuellement ?

La voix impersonnelle répondit :

– Peter Milande est sorti depuis plus de deux ans, mademoiselle. Il a payé sa dette envers la société. Il n’a plus de comptes à nous rendre.

Ann était d’autant plus nerveuse qu’elle avait espéré un échange bref. Elle avait toujours du mal dans ses relations avec les organismes officiels.

– Il doit sûrement y avoir des traces dans vos fichiers. Vous devez bien faire un suivi. Non ?

Elle entendit un bruit de clavier.

– Nous avons un service d’aide à la réinsertion, mais je vois dans son dossier que votre père ne l’a pas sollicité. À sa sortie, il est possible qu’il se soit rapproché d’organismes privés, si c’est le cas, je n’en ai pas la trace. Je crains de ne pas pouvoir vous aider. Désolée, mademoiselle...

Ann coupa la communication. C’était rageant. Pendant vingt ans, elle avait su exactement où son père se trouvait : dans une cellule, à Lucasville. Information inutile, puisqu’elle n’était pas allée le voir une seule fois en prison, ayant rompu tout contact avec lui. Et voilà qu’au moment où elle décidait d’avoir une explication avec lui, il avait disparu. C’était comme s’il l’avait fait exprès. C’était irrationnel de le penser, mais Ann avait tellement hâte de le retrouver pour en finir avec lui que ce contretemps renforça son ressentiment à son égard.

OceanofPDF.com

Le « Ponte Vecchio » était l'un des meilleurs restaurants italiens de la ville. Lorsque Ann entra, elle vit Amber dans le fond lui faire de grands gestes pour attirer son attention. Elle traversa la salle sous les froncements de sourcils et les regards désapprobateurs de la gent féminine. Son manteau noir sans style ne cadrait pas avec l'endroit. De plus, avec son teint blafard, sa mine sombre et ses cheveux noir corbeau, on aurait dit une envoyée d'outre-tombe venue délivrer un message de mort. Pourtant, les airs pincés cachaient mal la fascination des observatrices pour le charme magnétique qui se dégageait d'elle.

Arrivée à la table d'Amber, Ann se débarrassa de son manteau. Elle portait une chemise et une robe noire quelconque. Le sourire d'Amber se figea un instant et ses yeux papillonnèrent tandis qu'elle scannait discrètement Ann de haut en bas. Une lueur de jalousie s'alluma dans son regard. Amber était une femme séduisante, mais dont la beauté était fabriquée et entretenue à coup de grandes marques de luxe, de séances interminables dans les salons de coiffure et les clubs de fitness. Elle plissa les yeux, secrètement indignée : elle avait surpris les regards masculins qui avaient accompagné l'arrivée de la jeune femme. Cette dernière pouvait mettre n'importe quoi pour s'habiller et ne faire aucun effort, elle dégageait toujours cette aura de mystère d'une irrésistible séduction. De son côté, Ann semblait parfaitement indifférente à l'effet qu'elle produisait.

Amber commanda un Parmigiana di Pollo et sélectionna avec soin un Shiraz californien ; Ann prit une salade verte, la première de la liste du menu, et une bouteille d'eau gazeuse, peu importait la marque, précisa-t-elle au serveur qui fit une moue, du moment qu'il y avait des bulles.

– C'est tout ? s'exclama Amber sur un ton de reproche. Ce n'est pas avec ça que tu vas te remplumer, ma grande. Tu as l'air d'un cadavre. J'ai été horrifiée d'apprendre ce qui t'est arrivé. Trois mois dans le coma, ça a dû être terrible. Raconte.

Peu disposée à s'épancher, Ann répondit d'une voix ennuyée :

– Je ne me souviens de rien, j'étais inconsciente.

Amber attendit la suite. Rien ne vint. Heureusement, elle adorait tenir les rênes de la conversation. Ann savait qu'il lui faudrait peu de temps pour repiquer vers son seul centre d'intérêt : elle.

– Et tu te sens comment ? De notre côté, il s'en est passé des choses incroyables pendant que tu te la coulais douce. Oh, pardon ! j'espère que je ne t'ai pas choquée ?

Ann fit non de la tête pour la rassurer. C'était inutile, Amber avait déjà oublié.

– Entre autres, Henry a eu la promotion qu'il attendait depuis trois ans. Tu sais, je t'en ai parlé... Nous en avons profité pour changer de maison, nous avons acheté à Green Hill. C'est fabuleux, c'est beaucoup plus près du golf. C'est mieux pour Henry. Ah oui, notre grand garçon a été accepté au Boston College. Ça fait bizarre de ne plus l'avoir chez nous. J'ai pleuré comme une fontaine quand il est parti. Tu vois, avec tout ça, je ne sais plus où donner de la tête.

Elle marqua un minuscule temps d'arrêt, elle picora un petit morceau de poulet.

– Après ce qui t'est arrivé, tu comptes rester dans ton usine ?

– Les abattoirs Stammers, dut préciser Ann, comme à chaque fois.

– Ah oui, c'est vrai, j'oublie toujours. Les abattoirs. Brrr. Je ne sais pas comment tu fais pour vivre dans un endroit pareil, c'est si morbide, fit-elle en grimaçant. Tu n'as pas peur ?

– De quoi ? De voir des squelettes de bœufs surgir au pied de mon lit pendant la nuit ?

Amber se figea.

– Arrête, tu m'angoisses.

Implacable, Ann désigna le plat d'Amber avec sa fourchette.

– Il y a moins de viande morte dans ces abattoirs que dans ton assiette.

Amber faillit recracher le morceau de poulet qu'elle avait en bouche. Mal à l'aise, elle changea de sujet.

– Cindy t'en veut presque d'avoir eu un accident. Elle te reproche de l'avoir abandonnée. Je lui ai trouvé un remplaçant, mais ça ne colle pas.

Elle pointa sa fourchette vers Ann.

– C'est *toi* qu'elle veut comme professeur de piano. Tu comptes reprendre tes cours bientôt ?

– Pas pour le moment.

– Ah, fit Amber, déçue.

Fait rarissime, elle laissa s'installer une plage de silence. Ann décida de passer à l'action :

– Il me faut une voiture, la mienne est en rade. J'aurais besoin de deux, trois mille dollars pour une occasion, dit-elle gauchement. Peut-être que tu pourrais me prêter cette somme ? Je te rembourserais, bien sûr...

Ann ne savait pas demander les choses, en voyant le sourire d'Amber se vriller légèrement, elle comprit que ça ne marcherait pas.

– Je voudrais bien t'aider, tu t'en doutes, mais en ce moment... avec la nouvelle maison, nos cartes de crédit sont dans le rouge. Tout file à une vitesse, c'est dingue.

– Mille, alors ? tenta Ann, dans un effort pathétique. Sans regarder Ann, Amber joua avec sa fourchette dans son assiette. Tout en prenant un air désolé, elle secoua la tête.

– Tu es terrible, Ann, tu le sais ? Tu arrives à me culpabiliser. Tu vas penser que je ne suis pas une vraie amie. Pourtant, je le suis, je t'assure, mais, comment dire, je... enfin, Henry ne serait pas d'accord. Il ne t'apprécie pas beaucoup, tu l'as remarqué. Même pas du tout. Je ne lui ai pas avoué que je te verrais ce soir. Il n'aurait pas approuvé.

Elle se tut un bref instant avant de reprendre :

– Ce n'est pas si facile pour moi, en ce moment. Tu ne te doutes pas des efforts que je dois faire pour... pour tenir...

Un voile couvrit son visage. Toute affectation l'avait quittée. Mais elle recomposa aussitôt le masque avenant qu'elle savait afficher en toute circonstance. Quand elle leva les yeux vers Ann, son sourire s'effaça.

– Quoi ? s'écria-t-elle. Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Paniquée, elle porta ses mains à son visage. C'est mon Rimmel ? Il coule ?

Ann la fixait d'un air étrange, comme si elle était entrée dans une sorte de transe.

– Ann ! Dis quelque chose ? Tu me fais peur !

– C'est le Prozac qui te fait tenir.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Amber commençait à s'affoler.

– 30 mg par jour.

– Arrête tout de suite, je t'en prie.

Mais Ann poursuivit, implacable :

– Tu prends ces antidépresseurs depuis cinq ans. Depuis cette fin d'après-midi où tu es rentrée chez toi plus tôt que prévu. Tu voulais faire une

surprise à Cindy. Tu es montée à l'étage. Il y avait des voix dans la chambre de ta fille. Tu as ouvert la porte. C'était curieux, la pièce était plongée dans le noir. Ça t'a semblé inhabituel.

– Arrête, je t'en supplie, dit Amber devenue blanche.

Mais Ann ne pouvait s'en empêcher, il fallait qu'elle le dise.

– Tu as allumé l'interrupteur. Henry était là.

– Non, fit faiblement Amber. Elle secouait la tête, repoussant les mots, niant l'effroyable vérité.

– Il la serrait comme... comme un père ne doit jamais serrer sa fille.

Amber ferma les yeux et plongea son visage entre ses mains.

– C... comment peux-tu savoir ça ?

Les épaules d'Amber se mirent à tressauter. Ann l'entendit sangloter. Puis Amber releva la tête, cette fois, son Rimmel avait bien coulé. Une veine palpitait sur sa tempe. Une expression de colère congestionnait son visage.

– Tu racontes n'importe quoi, s'écria-t-elle, la lèvre tremblante.

Les convives voisins lancèrent un regard. Amber se leva d'un bond.

– Comment oses-tu dire des horreurs pareilles sur mon mari ! Sur notre famille ! Retourne chez tes vaches mortes, espèce de cinglée !

Elle jeta violemment sa serviette sur la table, tourna vivement les talons et quitta le restaurant à grandes enjambées dans un silence de tombe. À sa sortie, les têtes se reportèrent sur Ann. Elle n'y prêta aucune attention, horrifiée par ce qu'elle avait découvert et stupéfaite par ce qui s'était passé. Avant ce soir, elle ne connaissait rien du comportement répugnant de Henry Winther envers sa fille.

Encore une fois, son mystérieux pouvoir s'était manifesté.

Le secret le plus intime d'Amber Winther ne lui avait pas résisté.

OceanofPDF.com

Graziedei se rendit compte qu'il était prématuré d'exiger de son partenaire qu'il afficha un enthousiasme débordant, le jour où il venait de se faire enlever son affaire. Il partit seul chez la femme du docteur Matthews pour lui annoncer la mauvaise nouvelle du suicide.

Steven lui en fut reconnaissant et décida de rentrer chez lui. Il n'avait pas le cœur à retourner au bureau. Surtout pas pour se retaper la face hostile de Walsh.

Il regagna le trois-pièces qu'il louait sur Main Road. Il ouvrit le frigo, se prit une bière et s'installa dans le divan du salon.

Il avala une gorgée glacée et se sentit épuisé. Il commençait à prendre conscience de ce qu'il lui arrivait. C'est comme s'il avait reçu un coup de poing en pleine face et qu'il en ressentait les effets à retardement. La réalité, c'était celle-là : Walsh lui avait enlevé l'enquête.

Et ça lui faisait mal.

– Enfoiré de politicien, cria-t-il, sans en retirer un grand réconfort.

Il prit une bonne rasade de bière.

Deux ans d'efforts réduits à néant. Juste au moment où l'esquisse d'un espoir s'était enfin dessinée. Rylander n'était peut-être qu'une fausse piste, mais Steven ne le saurait jamais, car il était persuadé que Walsh allait s'employer à remettre tout son travail en cause pour faire disparaître Rylander du chemin menant de son bureau au 7e Ciel.

Il posa la bière sur la table basse et se leva. Comme chaque soir depuis deux ans, il se dirigea vers la pièce du fond, sauf que cette fois, c'était avec l'esprit vaincu qu'il poussa la porte. Des dossiers encombraient tous les espaces libres. Les murs étaient constellés de post-it, photos, notes manuscrites, extraits de documents surlignés, cartes géographiques annotées.

C'était là où il passait tout son temps en dehors de ses heures de service. Tout l'espace était dédié à son enquête. C'était l'annexe de son bureau officiel. À moins que ce ne fût l'inverse. Depuis deux ans, il avait consacré

presque toutes ses soirées et ses week-ends à établir des liens, échafauder des hypothèses, chercher, fouiller.

Tout ça pour rien.

Il contempla le tableau en liège, au-dessus de la table de travail. Son « mur des victimes ». Elles étaient toutes là, les huit femmes disparues, leurs photos épinglées sur le panneau. D'emblée, ce qui frappait, c'était leur air de famille. Toutes blondes, âgées de vingt à trente ans.

C'est cette coïncidence du type physique qui l'avait orienté vers l'hypothèse d'enlèvements commis par une seule personne. Un rapt chaque hiver pendant huit années, puis plus rien depuis deux ans.

On n'en avait retrouvé aucune, morte ou vivante. Pas de signes laissés sur les lieux des disparitions qui auraient trahi un mode opérationnel commun. Aucun message envoyé à la police pour la défier. Pourtant, Steven était persuadé qu'un psychopathe était à l'œuvre. Un malade qui enlevait des femmes pour assouvir quelques fantasmes macabres avec une redoutable habileté pour ne pas se faire attraper.

Steven s'arrêta sur la photo de Karen Swanson, la dernière victime. Elle avait été prise à Cape Cod, face à la mer. C'était l'hiver, Karen disparaissait dans la parka blanche trop grosse pour elle. Un sourire radieux creusait deux petites fossettes sur le bord de ses lèvres. Ses cheveux blonds flottaient dans le vent. Steven caressa la joue de Karen avec le bout de ses doigts. C'est lui qui avait pris la photo. C'était le jour où elle lui avait dit, en étouffant un rire gêné, qu'au stade où ils étaient arrivés, elle devrait peut-être lui louer un coin de l'armoire de sa salle de bain pour y entreposer sa brosse à dents.

Trois jours après leur retour de Cape Cod, Karen disparaissait.

C'est en essayant de la retrouver qu'il avait fait le lien avec les enlèvements. Il l'avait cherchée désespérément. Oui, Graziedei, Walsh et les autres avaient raison, il en était devenu fou. Parce qu'il était fou d'elle.

Une vague de tristesse le submergea. Il décrocha la photo.

Sans pitié, son côté flic pronostiquait qu'elle était morte, qu'elles l'étaient toutes. L'inspecteur Whitmore pensait que le psychopathe devait garder chacune d'elles un certain temps pour assouvir ses fantasmes, puis il les tuait et passait à la suivante. Mais une partie en lui résistait à ce constat lucide, une petite voix irrationnelle lui soufflait que, depuis deux ans, aucun nouvel enlèvement ne pouvait être relié à l'affaire. Une disparition pouvait lui avoir échappé, mais Steven s'accrochait à l'idée que quelque chose avait

perturbé le cycle du psychopathe, et il nourrissait l'espoir fou que Karen soit encore en vie.

Et voici que tout s'écroulait. Il n'était plus sur l'enquête. Walsh l'avait collé en tandem sur une affaire de suicide sans intérêt sur laquelle un seul inspecteur était nécessaire.

Il épingla la photo à sa place. Il fit glisser son regard sur chacun des visages. Il eut l'impression de voir une interrogation dans leurs yeux : « Tu as juré de ne pas nous abandonner, de nous retrouver. Steven, vas-tu tenir ta promesse ? »

Il sentit une bouffée de culpabilité le submerger. Il n'avait pas le droit de céder au découragement, de renoncer. Il devait continuer jusqu'au bout.

Il le devait à Karen.

Il le devait à toutes ces femmes.

OceanofPDF.com

Après le départ en furie d'Amber, Ann rentra chez elle. Elle passa la soirée à ruminer la scène du restaurant. La découverte que Cindy subissait les assauts de son père l'avait bouleversée. Mais elle ne pouvait pas faire grand-chose pour la petite. D'une part, la porte de la famille Winther s'était fermée pour toujours devant elle. D'autre part, Amber avait sa part de responsabilité dans le drame que subissait sa fille. Ann avait vu dans son esprit qu'elle détournait les yeux afin de préserver les apparences d'une famille idéale. C'était aux Winther de régler leur problème.

De son côté, Ann avait sa propre histoire à mener. Elle commençait à en apprendre un peu plus sur son pouvoir. C'était la troisième fois qu'il se manifestait. Elle pouvait envisager que le phénomène se reproduirait. Le pouvoir s'était encore déclenché à l'improviste, sans effort conscient de sa volonté. Par contre ce qui devenait clair, c'est qu'à chaque fois, son interlocuteur était en train de revivre un souvenir important. Spivak pensait à sa vie en ruine, le docteur Matthews à son patient suicidé et Amber à sa fille victime d'inceste.

C'était bon signe pour la confrontation avec son père. L'évocation du meurtre de sa mère remplissait tous les critères pour déclencher le pouvoir.

Au matin, Ann enfila son manteau. Elle quitta l'enceinte de chez Stammers et prit la rue en face, bordée de bâtiments abandonnés. Le problème de la voiture était crucial et elle devait se résoudre à la solution qu'elle aurait voulu éviter : faire appel à Phil.

Il devait être le seul résident permanent de la zone, avec Ann. Quand l'endroit était devenu branché, Phil Barr avait monté un petit garage spécialisé dans la restauration de vieilles voitures. Quand l'endroit avait été débranché, il avait fait faillite. Depuis, il vivait en bricolant pour des copains et des copains de copains. Condamné à rester, il avait converti sa contrainte en mission : être le dernier à quitter la zone. « S'il ne reste qu'une trace de vie dans ce désert, ce sera la mienne », disait-il à Ann avec un faux air de défi.

C'était pratique pour Ann de l'avoir sous la main. Il lui entretenait sa voiture pour pas cher. Malheureusement, il en pinçait pour elle, ce qui n'était pas à son goût. Au moins, ne s'était-il jamais montré inconvenant. Il avait compris qu'il était préférable qu'il reste à distance respectueuse. Il faut dire que, par son attitude fermée, Ann savait sans difficulté installer un périmètre de sécurité autour d'elle.

Ann parcourut à pied les cinq cents mètres qui séparaient les abattoirs de l'ancienne brasserie transformée en atelier. Elle ouvrit la lourde porte métallique qui empêchait sans conviction le froid d'envahir le garage et entra.

Guidée par un bruit d'outil électrique, elle s'aventura entre les carcasses de modèles en restauration. Elle trouva les jambes de Phil qui dépassaient du châssis d'une vieille guimbarde des temps passés.

Elle l'appela en criant pour couvrir le vacarme. Au bout de deux tentatives, le silence se fit. Phil se tira de sous la voiture d'un brusque coup de reins, comme si c'était la première fois qu'une forme vivante se manifestait dans son garage.

– Tu es sortie ! s'écria-t-il, en dépliant sa longue carcasse. Un sourire éclairait sa face massive.

C'était une sacrée pièce d'homme. Sa carrure monumentale contrastait tellement avec sa bouille d'enfant qu'on aurait dit une erreur de montage.

Ann trouvait rassurant de savoir le géant dans les parages, quoique, en cas de danger, le demi-kilomètre qui séparait le garage des abattoirs rendait son aide assez illusoire.

Il s'avança avec entrain vers Ann, mais elle eut un léger mouvement de recul et il réprima son élan. Il savait que Ann ne supportait pas qu'on s'approche trop d'elle.

Phil retrouva ce mélange de jovialité et de timidité avec lequel il avait l'habitude de s'adresser à elle :

– Je suis content de te voir, dit-il, les yeux brillants.

– Les affaires marchent ? dit Ann en jetant un coup d'œil circulaire pour éviter de croiser son regard.

– Je suis surchargé par le manque de boulot, mais je tiens le coup. Euh, au fait, je suis allé te rendre visite deux fois à l'hosto... mais t'étais dans le coma.

– J'ai senti deux fois ma chambre trembler. C'était donc toi.

Un silence gêné flotta entre eux. Ann hésita à engager une conversation plus poussée. Elle avait envie de faire un test. Elle se demandait si elle pourrait amener son pouvoir à se déclencher, mais elle devrait se taper tout un tas de considérations sur les carburateurs et le tuning avant que Phil se mette à parler de sa vie. Elle décida plutôt d'entrer dans le vif du sujet :

– Ma voiture est morte, tu penses que tu pourrais m'en louer une ? embraya-t-elle.

Phil réfléchit.

– Peut-être bien. Viens voir.

Elle le suivit dans le fond de l'atelier.

– J'ai ça à te proposer.

– Quoi ? Ce machin-là ? C'est un tank ! dit Ann en découvrant une imposante voiture bleu pâle toute en longueur et aux angles carrés.

– C'est une Chrysler Imperial Lebaron de 1975, dit Phil avec fierté.

– Tu n'as pas plus petit ?

– Désolé, c'est la seule qui roule à peu près. Je te la prête. Ça lui fera du bien de se dérouiller les soupapes. Tu payes juste l'essence. Les clefs sont dessus, les papiers dans la boîte à gants.

Ann protesta pour qu'il la lui loue, mais il refusa avec véhémence. Elle n'insista pas, elle détestait ce genre de discussion. Et puis, dans le fond, financièrement ça l'arrangeait, et le problème de son moyen de transport était réglé.

Elle abrégéa les remerciements et s'installa sur les cuirs fatigués du siège conducteur. Elle tourna la clef, le gros moteur résonna dans l'atelier.

Ann sortit du garage et se dirigea avec prudence chez elle. La voiture dérapa plusieurs fois sur la chaussée verglacée par endroit. En lui faisant passer les grilles des abattoirs, Ann eut l'impression de manœuvrer un pétrolier entrant dans un port.

Soudain, elle donna un grand coup de frein. La Chrysler dériva sur trois mètres avant de s'arrêter. Ann fronça les sourcils en remarquant une voiture garée dans le parking. *Qui est-ce ?* se demanda Ann. Personne ne venait jamais la voir.

OceanofPDF.com

Ann sortit de la Chrysler. Elle aperçut une silhouette à la place du conducteur de la Mazda défraîchie. Elle ferma la portière sans la claquer et s'approcha avec méfiance de l'autre voiture. Un nuage de fumée blanche s'exhalait du tuyau d'échappement. Le chauffage devait être à fond et il embuait toutes les vitres. Ann se pencha côté conducteur et cogna au carreau. Derrière la vitre, la silhouette sursauta, accompagnée d'un petit cri étouffé.

*

Quelques biscuits éventés, une tasse de thé, c'était la conception ultime de l'esprit de convivialité dont Ann était capable.

Maeko ne s'en formalisa pas, la jeune asiatique savait que son amie ne s'intéressait pas à la nourriture et que les règles élémentaires de l'hospitalité lui étaient inconnues.

Les deux femmes s'étaient installées dans le grand divan devant la verrière.

– Je ne suis pas venue te voir à l'hôpital, dit Maeko tristement.

– Pas de problèmes, Maeko.

Ann n'avait pas besoin d'explications ni d'excuses. Les mots étaient souvent inutiles entre elles. Elle savait que Maeko aurait été trop bouleversée.

Elles s'étaient rencontrées lors d'un séjour commun en établissement psychiatrique. Maeko avait fait plusieurs tentatives de suicide pour une raison trop simple pour être guérie : aucun goût de vivre. Pendant un temps, elles s'étaient accrochées l'une à l'autre pour s'entraider. Ann avait réussi à s'en sortir, à sa manière ; Maeko replongeait de temps en temps dans la dépression.

– J’aurais dû venir quand même. Au moins pendant que tu étais dans le coma.

– À quoi bon perdre ton temps ? Autant rendre visite à une plante verte.

– J’aurais dû faire l’effort.

– Pourquoi ? Pour m’arroser ?

– Pour te parler. Certaines personnes dans le coma s’en rendent compte, à ce qu’on dit.

– Pour une fois que j’avais la paix. Merci.

– Et ton accident, qu’est-ce qui s’est passé ?

Ann n’avait pas envie de s’attarder.

– J’ai perdu le contrôle de ma voiture et je me suis plantée dans celle qui venait en face.

– Dur, fit Maeko en grimaçant.

Elle jeta un coup d’œil circulaire.

– C’est grand, chez toi, dit-elle en trempant ses lèvres dans le thé brûlant. Plutôt minimaliste, la déco, mais au moins tu as de la place.

Ses yeux tombèrent sur le piano.

– Tu rejoues ? Tu as repris tes cours ?

– Non, fit Ann un peu sèchement. Je n’ai pas le temps en ce moment.

Maeko n’insista pas. Le signal était clair : changeons de sujet.

– Quand je pense qu’il aura fallu un accident pour que je vienne voir où tu vis. C’est pas trop... flippant d’habiter ici ? Je veux dire, une fille seule dans ce coin désert, tu n’as pas peur ?

– C’est habiter en ville qui me ferait peur. Ici au moins, on a le temps de voir les gens arriver...

– Oui, mais si tu te fais agresser, personne ne t’entendra crier à l’aide.

– Alors qu’en ville, tout le monde va se précipiter pour me secourir, c’est vrai.

Son ton était sarcastique. Maeko ne sut que répondre.

– En plus, des abattoirs, c’est pas un peu... glauque ?

Ann se leva d’un bond. Une idée venait de la traverser.

– Mets ton manteau, je vais te montrer quelque chose.

Au bas des escaliers métalliques, Ann fit tourner Maeko et l'entraîna à l'arrière du bâtiment.

– Euh, où tu m'emmènes, là ? dit Maeko, un peu inquiète.

– Tu vas voir, lui répondit Ann sur un ton énigmatique.

Elles longèrent les abattoirs sur une centaine de mètres dans la neige. Ann s'arrêta devant une porte de service fermée. D'un coup d'épaule, elle la poussa. Elle s'ouvrit en grinçant.

– Viens, dit-elle.

– Là-dedans ? dit Maeko avec appréhension.

Ann avait déjà disparu, elle hésita un instant puis suivit son amie. Elles marchèrent dans un long couloir sombre aux murs défraîchis et débouchèrent sur une salle aux dimensions spectaculaires.

– Waouh ! fit Maeko.

– La grande salle d'abattage des établissements Stammers, dit Ann avec emphase tout en s'avançant.

Des crochets rouillés pendaient au bout de chaînes accrochées à des rails qui couraient sur toute la longueur du bâtiment. Des tables immenses, de longs éviers, des cuves occupaient l'espace.

Impressionnée, Maeko suivit Ann comme un chien craignant que son maître ne l'abandonne.

– Quel endroit, chuchota la jeune femme, comme si elle redoutait de réveiller quelque terrible divinité d'un ancien culte de mort. Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir ici ? ajouta-t-elle dans un souffle.

Ann inspira, comme si elle flairait quelque chose flottant dans l'air. Maeko regarda son amie avec surprise, cette dernière ne paraissait pas impressionnée par l'endroit, au contraire elle semblait s'y sentir bien, presque en paix.

– Ça s'est passé une nuit. J'étais étendue dans mon lit. Je ne me souviens plus pourquoi, mais je n'arrivais pas à dormir. Soudain, j'ai entendu comme... des plaintes. C'était à la fois triste et envoûtant. Je me suis levée pour savoir d'où ça venait et ça m'a amenée ici.

Maeko regarda Ann d'un air effaré.

– Quoi ? dit-elle sans oser élever la voix. Tu es venue ici, toute seule, en pleine nuit ? T'es dingue !

Mais Ann ne réagit pas, elle semblait absente, perdue dans le spectacle du paysage morbide qu'offrait la salle.

– On aurait dit des chœurs, murmura Ann se remémorant l’instant pour elle-même plus que pour Maeko. C’était tellement beau. Un chant triste et beau. Comme si la souffrance de cet endroit s’évaporerait lentement, lentement...

L’étrange musique lui revenait en tête. Elle s’éloigna de quelques pas de Maeko pour être seule et en retrouver l’écho.

S’infiltrant par un trou dans le bâtiment, un rayon de soleil frappa son visage et lui donna une expression extatique. L’instant parut se figer dans l’éternité. Fascinée, Maeko tira son téléphone portable de sa poche et prit à la dérobée une photo de son amie.

Ann sortit de sa rêverie et fut surprise de trouver Maeko à ses côtés. Cette dernière la regardait, bouche bée.

– C’était juste le vent, dit Ann en s’excusant presque. Il n’y avait rien de surnaturel.

Maeko approuva d’un signe de tête, comme s’il lui fallait cette précision pour la rassurer.

– Tu sais, Maeko, tu es la première personne que j’amène ici. Il n’y a qu’avec toi que je peux partager ce genre de choses.

Pour autant, Ann sentit que son amie n’était pas très à l’aise.

– Suis-moi, dit-elle sur un ton plus léger, je voulais te montrer quelque chose de surprenant.

– Ah bon, ça ne l’est pas assez, ici ? fit Maeko d’une petite voix.

Ann entraîna Maeko de l’autre côté de la salle dans un coin sombre. Elle s’arrêta devant une grosse bâche pleine de poussière qui dissimulait quelque chose de massif.

– Je l’ai découvert par hasard, précisa Ann.

Elle saisit un pan de la toile. Maeko déglutit, s’attendant à voir apparaître un bœuf momifié ou une horreur du même genre. D’un geste ample, Ann tira sur la bâche. Un sourire de soulagement s’élargit sur le visage son amie.

– Waouh ! s’écria-t-elle en élevant le ton pour la première fois.

C’était un ancien juke-box. La marque s’étalait en lettres rouges : Wurlitzer. Sur la vitre protégeant les disques vinyle et le mécanisme de lecture était inscrit le nom du modèle : « One More Time 1015 ». Une arche en forme de U inversé ceinturait la façade. Des tubes translucides la composaient, ils devaient sûrement projeter des lumières de toutes les couleurs quand l’instrument était en service. Quelques chromes clinquants rutilaient sous la faible lueur ambiante comme si le juke-box était neuf.

– Qu'est-ce que ce truc fait là ? demanda Maeko.

Ann ne répondit pas, elle se contentait d'examiner la fontaine à musique. Si un soupçon de surnaturel flottait dans les abattoirs désaffectés, il se trouvait là : comment le juke-box avait-il traversé le temps, intact, sans que personne le dégrade ou l'emporte ? On aurait pu croire qu'une malédiction le protégeait, comme les sarcophages des pharaons égyptiens.

Maeko s'approcha et jeta un coup d'œil sur les titres démodés.

– « Rock around the clock », Bill Haley and his Comets. Je ne connais pas, mais ça sonne plutôt bien. Essayons ça. Elle fouilla dans sa poche et sortit une pièce de vingt-cinq cents. Elle avança la main vers la fente.

– Non ! s'écria Ann.

Maeko suspendit son geste et se tourna vers Ann. Avec surprise, elle constata que son amie était troublée.

– Non, répéta Ann dans un souffle. Tout doit rester comme ça.

Un peu mal à son aise, Maeko rempocha sa pièce.

– Il ne faut pas réveiller les esprits des lieux, dit-elle sur un faux ton de plaisanterie. C'est quelque chose comme ça ?

Sans répondre, Ann ramassa la bête.

– Excuse-moi, Ann, c'était une sorte de blague. De toute façon, le juke-box ne doit plus fonctionner, dit-elle, tandis que Ann recouvrait l'instrument avec précaution.

*

Ann raccompagna son amie à sa voiture.

– Je suis heureuse que tu t'en sois sortie, dit Maeko en la prenant dans ses bras. J'espère que tu vas recommencer à vivre.

– J'ai autre chose à faire.

– Quoi, autre chose que vivre ?

– Je dois retrouver mon père.

Maeko nota la gravité avec laquelle Ann avait prononcé ces mots.

– Ton père ? Tu m'as dit que tu ne voulais plus jamais le revoir, après ce qu'il a fait. Qu'est-ce qui a changé ?

Pendant un moment, Ann fut tentée de tout lui raconter et de lui révéler l'apparition de son pouvoir surnaturel. Maeko était la seule personne à qui

elle pouvait se confier. Mais quelque chose la retint. Au plus profond d'elle-même, elle sentit qu'il valait mieux garder son secret pour elle.

– Ce qui a changé ? dit-elle en s'enflammant. Tu veux savoir ce qui a changé ?

Elle fit un pas vers Maeko qui recula.

– Ce qui a changé, c'est qu'il ne pourra pas me mentir.

Elle fixa Maeko. Une étrange lueur brillait dans ses yeux.

– Personne ne le peut !

OceanofPDF.com

Bon, pas cher, rapide, situé à un bloc du poste de police, Charlie's Corner réunissait toutes les caractéristiques pour en faire un restaurant bondé de flics le midi.

La tête dans son assiette, Tony Graziedei faisait le point sur l'enquête en engouffrant des pelletées de frites grasses. Steven écoutait en silence, absorbé dans ses pensées. La conversation tournait au monologue.

– ... Le légiste a tout de suite pensé que Matthews a pris quelque chose, genre Flakka ou Spice. Ces saloperies de drogues sont capables de déclencher ce type de pétage de plomb. Mais rien, rien. Il a rien trouvé dans le corps. Pas de traces de drogues ou de poisons. Aucune substance qui explique son comportement de fou furieux.

Graziedei ouvrit son hamburger et l'arrosa d'une giclée de moutarde.

– D'après sa femme, il était soucieux ces derniers temps, suite à une histoire de compression de personnel qui flottait dans l'air à l'hôpital. Mais de là à se suicider, non. Et de cette manière. Elle comprend pas. Moi non plus.

Il leva la tête et s'aperçut que l'attention de Steven planait par-dessus son épaule. Il fronça les sourcils.

– Tu m'écoutes ?

Comme Steven ne répondait pas, il suivit la trajectoire de son regard. Grasso, bière en main, et Ehlinger, sourire narquois en pavois, approchaient de leur table.

– Bon appétit, les gars, dit Ehlinger, en ciblant Steven. Au fait, Whitmore, Walsh nous a confié ton enquête.

– Comment ça ?

– C'est clair, non ? On reprend ton boulot. Il faudra que tu nous passes tous tes dossiers.

Elle arborait un petit air triomphant. Steven serra les dents. Pas question de montrer qu'il accusait le coup. Pas devant Ehlinger et cette pâte molle de Grasso.

– Il veut enterrer l'affaire ? glissa-t-il avec ironie.

– Il veut du sang neuf ! dit Grasso plein d'entrain.

– Du sang neuf ? Ah ! d'accord, il veut des nouvelles victimes et il compte sur vous, c'est ça ? répliqua Steven.

– L'humour, c'est ce qui reste quand on touche le fond, c'est ce qu'on dit, non ? commenta Ehlinger sur un ton sarcastique.

– Sauf qu'il vaut mieux être drôle, ajouta Grasso.

– Foutez le camp, gronda Graziedei qui savait que derrière son apparente désinvolture, Steven était ébranlé.

– J'espère qu'on n'a pas gâché ton repas, conclut Ehlinger.

Elle fit un clin d'œil à Steven, Grasso leva sa bière pour les saluer, et ils s'éloignèrent.

– Oublie ces deux guignols, dit Graziedei, ils... Eh ! Qu'est-ce que tu fais ? Non, merde.

Steven venait de quitter sa place et se précipitait vers les deux inspecteurs. Il rattrapa Ehlinger et posa sa main sur son épaule pour la stopper. Elle sursauta.

– Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle avec hargne.

– Écoute, je me fiche de savoir qui récoltera les médailles pour cette affaire. Si c'est vous, tant mieux pour vous, je survivrai. Le but c'est de retrouver au plus vite le fumier qui enlève ces femmes. Je connais à fond le dossier. Je vous donnerai un maximum d'infos. N'hésitez pas à venir me trouver. Je vous aiderai.

Ehlinger et Grasso échangèrent un regard.

– On va y réfléchir, dit Ehlinger qui semblait intéressée.

Elle fit un pas pour s'éloigner. Steven la raccrocha.

– C'est par Rylander que vous devez commencer, il ne faut surtout pas lâcher cette piste.

Ehlinger éclata de rire.

– Ben voyons, t'entends ça, Grasso ? Il nous prend pour des demeurés. Il veut qu'on se plante à l'endroit exact où lui, il s'est crashé.

– C'est plus ton affaire, Whitmore, dit Grasso. T'es aux chiens écrasés, maintenant. File tes dossiers et fous-nous la paix !

Ils laissèrent Steven en plan. Graziedei arriva à son niveau.

– Bon sang ! Steven, qu'est-ce que tu fous ? Lâche ces deux abrutis. On a une enquête en cours, bordel. Et moi, j'en ai vraiment marre de bosser en parlant aux murs !

– Quoi ? dit Steven en se tournant vivement vers lui. Une enquête ? Tu sais très bien que Walsh m’a collé là-dessus pour me faire chier, Tony. Le docteur Matthews allait se faire virer et se suicide. On n’a pas besoin d’être deux pour trouver ça. Même ces deux crétins pourraient boucler le dossier ! Affaire classée.

– C’est bien ce que je pensais, tu n’écoutes rien de ce que je te dis. Viens par ici.

Il ramena Steven à leur table :

– Non, affaire pas classée ! Matthews s’est défoncé le visage à coups de scalpel et s’est jeté du quatrième étage, tu te souviens ? Et je te rappelle qu’il était médecin, il avait cent moyens plus confortables les uns que les autres de se suicider. En plus, le légiste n’a rien trouvé dans son corps. Il y a quelque chose de pas normal, comment se fait-il que tu percutes pas ? Il faut qu’on creuse. Et toi, il faut que tu te reprennes.

Steven vibrait de colère. Mais pas à cause de la mise au point de son collègue, il pensait à Walsh. Le chef savait très exactement ce qu’il faisait en confiant son affaire au couple Grasso, Ehlinger. Il s’assurait d’en maîtriser le déroulement. Ces deux crétins feraient ce qu’il leur demanderait sans sourciller. Aucun risque qu’ils sortent des clous. La piste Rylander était enterrée.

Il était temps de passer à la vitesse supérieure.

OceanofPDF.com

Walsh avait raison sur un point, Charles Rylander n'était pas n'importe qui. Il avait hérité de la fortune familiale, mais ne s'était pas contenté d'en jouir. Brillant et intelligent, il l'avait fait fructifier au point de devenir l'un des hommes les plus riches de la ville. Il disposait des relations et des réseaux d'influence qui vont avec son niveau de fortune, ce qui faisait de lui quelqu'un plein de ressources et extrêmement dangereux à chatouiller.

À côté de lui, Steven avait l'air d'un tocard. Officiellement démis de l'affaire, il se sentait comme un tireur d'élite qui tient enfin sa cible dans son viseur, mais à qui l'on vient d'enlever le chargeur de son arme. Il n'avait plus le droit d'agir.

Le seul point positif dans le tour de cochon que lui avait joué Walsh, c'est qu'il avait eu sur lui l'effet d'une douche froide. Avec le recul, Steven se rendait compte qu'il était en surchauffe depuis trop longtemps. Il avait foncé sur Rylander tête baissée, sans être assez préparé. Sa mise à l'écart allait l'obliger à être plus subtil dans son approche et repartir des fondamentaux : connaître l'ennemi avant de l'attaquer.

Steven avait décidé de commencer par rendre visite à Susan Lane, l'ex-femme de Charles Rylander, afin d'en apprendre plus sur ce dernier.

Elle habitait une superbe demeure dans le quartier chic de Inverness Heights. Steven gara sa voiture dans la rue, un peu plus loin. Il sortit une photo du dossier posé sur le siège passager. Susan Lane était blonde, comme les huit femmes disparues. À première vue, elle n'aurait pas juré sur le mur des victimes. Mais pas de conclusion hâtive : on ne l'avait pas enlevée et elle était bien vivante.

Il feuilleta le dossier pour se le remettre en mémoire. Susan Lane est une brillante ingénieure sortie de l'Université de Stanford bardée de diplômes. À vingt-trois ans, elle monte une petite start-up spécialisée dans l'optimisation d'interface de sites Internet et le développement de l'apprentissage dans le domaine de l'intelligence artificielle. À peine deux ans plus tard, un grand groupe informatique la métamorphose en

millionnaire en rachetant à prix d'or sa société. Susan intègre la direction et son ascension semble irrésistible vers les plus hauts sommets.

Peu après, elle rencontre Charles Rylander. Ils se marient. Ils forment un couple en vue à qui tout réussit. Puis Susan Lane se retire peu à peu de ses affaires et se fait rare dans les médias. Cinq ans après leur union, ils divorcent. La presse people évoque l'absence d'enfant, mais l'explication semble fabriquée pour sauver les apparences.

Susan Lane sort des écrans radars. Que s'est-il vraiment passé ?

Steven sonna à la porte. À son grand étonnement, Susan Lane avait accepté de le voir malgré l'heure tardive (vingt heures), lorsqu'il avait précisé qu'il était inspecteur de police.

Une domestique vint lui ouvrir et le conduisit dans un vaste salon. À son entrée, Susan Lane s'extirpa d'un large fauteuil en cuir.

Steven reçut un choc en la voyant. Les photos de presse qu'il avait rassemblées montraient l'image d'une femme épanouie, bien dans sa vie, irradiant l'énergie et la confiance. Celle qui lui faisait face avait l'air éteinte, fanée avant l'âge. Son visage était couvert d'un voile de mélancolie qui s'était abattu sur elle depuis longtemps.

Susan Lane n'était plus que le fantôme de la femme qu'elle avait été.

Elle lui fit signe de s'asseoir dans un canapé en face d'elle, se réinstalla dans son fauteuil, alluma une cigarette et attendit qu'il parle.

– Merci de me recevoir à cette heure tardive, Mademoiselle Lane. Avant toute chose, je dois vous préciser que je ne suis pas en service.

Elle leva un sourcil.

– Que dois-je comprendre ?

– Que ma visite est purement privée. Je ne viens pas ici en tant qu'inspecteur de police. Si vous jugez ma présence inopportune, je vous laisse.

Elle l'observa en silence pendant un instant. Il se sentit radiographié. Elle devait évaluer ses interlocuteurs en quelques secondes.

– Ce serait stupide de ne pas écouter la raison de votre venue. Et j'imagine que vous ne vous êtes pas déplacé pour me faire perdre mon temps.

D'un petit signe de tête, elle l'encouragea à poursuivre. Il avait passé le test.

– J'ai été récemment dessaisi d'une enquête sur les disparitions de huit femmes, je pense qu'elles ont été victimes d'un tueur en série.

Susan eut un mouvement de répulsion. Elle fronça les sourcils.

– Un tueur en série ? En quoi suis-je concernée ?

Il laissa planer un silence. Puis il s'exprima lentement en la fixant dans les yeux.

– Je suis venu vous voir en espérant que vous me parlez de votre ex-mari.

Susan Lane tressaillit. Steven avait évoqué les enlèvements, puis son mari. Elle était brillante, il lui faisait toute confiance pour faire le lien.

Elle tira sur sa cigarette, jeta un nuage de fumée.

– Je ne comprends pas le sens de votre visite... ou plutôt, si vous n'êtes plus sur cette enquête, quel est votre rôle ?

– Officiellement, je ne travaille plus dessus. Mais je crains que l'affaire soit enterrée et j'ai décidé de continuer en solo. Je ne voudrais pas que certaines pistes soient abandonnées.

– Et vous voulez que je vous parle de Charles ?

– Ça me serait utile.

– Parce que vous pensez qu'il est mêlé à cette affaire ?

– Comme je ne suis plus en charge de l'enquête, je ne peux rien évoquer ayant trait au dossier, je n'en ai pas le droit.

Steven fit un petit silence puis reprit, laissant le soin à Susan Lane de combler le vide.

– Je n'ai rencontré votre mari qu'une seule fois. Quel genre d'homme est-il ?

– Brillant, intelligent, charmant, beau, riche. L'homme parfait.

Elle avait débité les caractéristiques de son mari avec une mine dégoûtée, comme si c'étaient des insultes.

– Peu de femmes lui résistent. Moi-même, j'ai été séduite.

Dans sa tête, Steven vit défiler les photos de Susan Lane de son dossier. Elle aussi avait dû faire des ravages parmi la population masculine. La version féminine de Rylander.

– Nous étions faits pour nous rencontrer. Le coup de foudre a été réciproque. Dans les premiers temps, nous filions le parfait amour, comme on dit.

Un voile passa devant ses yeux.

– C'est du moins ce que je croyais. C'est après que ça s'est gâté.

– Que s'est-il passé ?

– Voyez-vous, inspecteur Whitmore, les histoires à l'eau de rose, ce n'est pas mon genre. Dans une relation avec un homme, j'attends plus que des promenades au clair de lune et des bouquets de roses à la Saint Valentin. Il y avait dans ce que nous éprouvions l'un pour l'autre, une grande part d'admiration pour ce que nous accomplissions dans notre travail. J'aimais Charles pour sa façon de mener sa vie, ses combats. Pour sa manière d'obtenir ses succès ou de gérer ses échecs. (Elle tira sur sa cigarette) J'ai cru qu'il en était de même de son côté.

– Ce n'était pas le cas ?

– Au début, c'est ce qu'il me semblait. Il avait l'air heureux. Il déployait des trésors pour répondre à mes attentes. J'étais une femme comblée.

– Qu'est-ce qui a changé ?

– Ça a commencé par des remarques anodines sur des choses superficielles, sur mon comportement, mon apparence, ou sur certains aspects de notre... intimité. Des petits airs déçus, des silences réprobateurs. Je ne comprenais pas, je me sentais en pleine forme intellectuellement et physiquement. J'étais épanouie, heureuse, mon travail me donnait pleinement satisfaction. Rien n'avait changé depuis le début de notre mariage. En tout cas, pas moi. Alors qu'est-ce qui n'allait pas ?

Il y avait du désarroi et de l'amertume dans sa voix.

– Lorsque vous aimez quelqu'un et qu'en plus vous l'admirez, il y a cette crainte qui vous hante : ne pas être à la hauteur. Petit à petit, ses critiques ont commencé à me troubler. De plus, avec les yeux de l'amour, la moindre remarque prend des proportions démesurées.

Les regards se sont faits plus méprisants, les piques plus sarcastiques. Je me disais que c'était ma faute, que je devais changer. Mais je ne voyais pas en quoi modifier mon comportement. Petit à petit, ma confiance en moi s'est effritée. Je ne savais plus comment... exister.

Cette perte de repères a fini par se répercuter dans ma vie professionnelle. Vous savez, inspecteur, on attend d'un manager une assurance à toute épreuve. Avoir ou montrer cette assurance, c'est parfois plus important que prendre les bonnes décisions. Quand celle-ci est ébranlée, le doute s'installe rapidement dans l'esprit de vos collaborateurs, encore plus quand on la détecte chez une femme. C'est ce qui s'est passé. Mes affaires commençaient à en subir les conséquences. Au lieu de m'aider, Charles m'enfonçait. Il critiquait mes décisions, remettait en cause mes choix. Le pire c'est qu'il avait raison. À cause de ma perte de confiance en moi, je

manquais de lucidité et je prenais de mauvaises directions. J'étais emportée dans une spirale infernale. Je me suis retirée petit à petit de mes affaires, repliée sur moi-même.

Susan Lane souffla une longue bouffée de fumée.

– Au bout de cinq ans de vie avec Charles Rylander, j'étais dévastée, en loques. Et le pire, c'est que je n'ai rien vu venir. Vous savez, c'était d'autant plus difficile à supporter que ça m'arrivait à moi. Moi, Susan Lane, la battante, la femme devant qui s'ouvrait la voie royale.

J'ai fini par comprendre plus tard — trop tard — que c'est justement parce que je suis Susan Lane que ça m'est tombé dessus. C'est parce que je suis Susan Lane qu'il m'avait choisie.

Elle ferma les yeux un instant. Un tas de souvenirs pénibles devaient refaire surface. Steven restait parfaitement immobile. Il voulait surtout ne pas interrompre ce flot inattendu de confidences. Elle était silencieuse. Puis elle reprit, comme si elle continuait à voix haute une rumination intérieure :

– Comment dire, Charles ne voit les relations que dans un rapport de force où il doit gagner. Il y a toujours chez lui ce besoin de dominer l'autre. J'ai observé à de nombreuses reprises la jouissance qu'il éprouve lorsqu'il réussit à écraser quelqu'un. L'humiliation d'un concurrent lui procure souvent plus de plaisir que l'argent qu'il tirera de la signature d'un contrat juteux.

Je n'aimais pas ce côté-là chez lui. Mais avec les yeux de l'amour, ça passait. Et je le comprenais, je l'acceptais : le milieu des affaires est impitoyable. Moi-même, je me suis comportée parfois d'une façon dont je ne suis pas fière. On ne dirige pas l'une des plus grosses sociétés de la ville parce qu'on est gentil. Pour être un vrai gagnant, il faut être un tueur. Et pour être un bon tueur, il faut tirer du plaisir de la défaite de l'autre.

Mon erreur, c'est de n'avoir pas vu que cette attitude de mon mari s'appliquait aussi à moi. Notre mariage n'avait été qu'une vaste entreprise de démolition planifiée par Charles Rylander. Ses sentiments à mon égard étaient réels. Mais ce n'est pas la femme qu'il avait rencontrée qu'il aimait, c'est celle qu'il voulait que je devienne. Une femme sur laquelle il aurait une emprise totale, absolue. Vous comprenez, c'était une sorte de jeu dont il tirait un immense plaisir. Me voir m'affaiblir de jour en jour était d'autant plus jouissif que le jeu ne se jouait pas avec n'importe qui, mais avec Susan Lane. Le défi était beaucoup plus excitant.

Elle regarda soudain Steven avec de grands yeux étonnés.

– Vous savez que c’est Charles qui a demandé le divorce ? Incroyable, non ? C’est moi qui aurais dû réclamer notre séparation.

Elle ne s’en était pas remise, Steven le sentait. Puis son attitude changea. Elle le toisa avec un air de défi. Un sursaut d’orgueil, sans doute :

– Vous ne devez pas comprendre qu’une femme comme moi soit restée aussi longtemps dans cet enfer ?

– Je ne me permettrai pas de vous juger et...

– C’est un piège, coupa-t-elle, ignorant son intervention. Au bout d’un moment, cette personne qui vous fait du mal finit aussi par devenir le seul être qui existe. Le centre de votre vie. Je n’étais plus qu’une enveloppe vide. Et tout ce qui comblait ce vide, c’était Charles.

Elle détourna la tête, cachant sa peine.

– Si je peux me permettre, dit Steven. Qu’est-ce qui a décidé votre mari à demander le divorce ?

– Je pense qu’il a eu peur, dit-elle en écrasant sa cigarette dans un cendrier en cristal.

– Peur ?

– Ne vous méprenez pas sur le sens du mot peur appliqué à Charles Rylander, inspecteur Whitmore, il n’y a pas grand-chose qui lui fasse peur. Il pratique une sorte de survivalisme... à sa sauce. Les survivalistes, vous connaissez ?

– Vaguement. Je crois que ce sont ces gens qui s’entraînent à la survie avec les moyens les plus rudimentaires au cas où surviendrait un cataclysme ou une guerre nucléaire.

– Quelque chose comme ça, sauf que dans le cas de Charles, il ne s’agit pas de survivre à la fin du monde, mais de se mettre en danger volontairement. Il pratique ça avec quelques amis riches qui s’ennuient. Ils se font larguer en grand secret — il ne faudrait pas que leurs conseils d’administration l’apprennent — au milieu de nulle part, en pleine jungle amazonienne ou avec les ours en Alaska, avec à peine un couteau en poche. Le but est de rallier un point en trouvant sur place les moyens de survivre. Ça m’a toujours semblé un peu ridicule et risqué sans raison, mais pour Charles ça dépasse le simple passe-temps. Il a l’habitude de dire : « C’est quand on voit la mort en face que l’on se sent le plus vivant ».

Quand je parle de peur concernant Charles, c’est en rapport avec la tournure que prenait notre relation, il commençait à perdre le contrôle sur lui-même.

– Est-ce qu’il a été... violent ?

– Non, mais... je me suis souvent dit qu’il aurait pu l’être et qu’il s’est arrêté à temps.

– Il a eu peur de vous faire mal ?

– Je crois surtout qu’il s’aventurait sur une pente dangereuse et que ça le perturbait. Il craignait d’être débordé par quelque chose en lui, et j’ai l’impression que c’est ce qui l’a décidé à demander le divorce.

– Pensez-vous qu’il a pu exercer cette violence dans d’autres occasions, ailleurs ?

L’allusion aux victimes enlevées était limpide. Tout à coup, la femme fatiguée qu’il avait devant lui redressa la tête. La vraie Susan Lane sembla renaître, c’était celle d’avant sa rencontre maudite avec Charles Rylander. Elle lui lança un regard appuyé ; sa voix était ferme, haute et claire.

– Écoutez, inspecteur. Je n’en sais rien. C’est possible. Tout ce que je peux vous dire, c’est que le Charles Rylander que je connais est un monstre qui n’a pas besoin d’agresser physiquement les gens pour les détruire. J’ignore s’il est mêlé à votre affaire et s’il y joue le rôle... principal. Si c’est le cas, je vous aiderai de mon mieux, parce qu’un jour, il faudra qu’il paye pour ce qu’il est.

Steven hocha la tête.

– Merci de me proposer votre aide. Ce que je vais vous demander est assez pénible. J’imagine que votre souci le plus cher est de tourner la page, mais pourriez-vous repenser à votre vie avec Charles Rylander sous un nouvel angle. Avec ce que je vous ai dit, il y a peut-être des détails bizarres ou des comportements étranges qui vous interpellent. N’hésitez pas à m’en faire part. Je vous donne mon numéro personnel.

Il se leva. Elle en fit de même. Il lui tendit sa carte.

Elle le raccompagna jusqu’à l’entrée. Au moment où il franchissait le seuil, elle posa sa main sur son bras pour le retenir. Elle était glacée.

– Inspecteur Whitmore.

Il se retourna. Susan Lane était méconnaissable. Elle semblait rattrapée par la peur.

– Ça lui a pris cinq ans pour me dévorer vivante. Je vous préviens : si vous ne vous sentez pas à la hauteur, ne vous approchez pas de Charles. Je suis sûre que ça l’excite beaucoup que vous le suspectiez d’être un meurtrier, car je crois que c’est ce que vous pensez. Je peux vous assurer que pour lui, c’est le grand frisson, les montagnes russes. Mais faites

attention, parce que si vous décidez de vous attaquer à lui, il ne vous lâchera plus. Plus jamais. Vous comprenez ?

Son visage n'était plus qu'un masque de peur. La vraie Susan Lane avait disparu. C'est son fantôme qui prit congé de Steven.

OceanofPDF.com

Le portail automatique de la propriété s'ouvrit sur le passage de la grosse Mercedes de Greg Winther. Avec une bouffée d'orgueil, il vit la façade de la nouvelle maison lui sourire comme le visage de la réussite. Il engagea la voiture dans l'allée montant jusqu'au garage.

Tout à coup, il écrasa la pédale de frein. Le coupé BMW d'Amber barrait le chemin, mordant sur la pelouse enneigée, l'avant droit encastré dans une vasque en ciment surmontée d'un angelot.

– Merde, gronda Greg entre ses dents.

Sur le siège arrière, la petite Cindy tendit le cou pour mieux voir.

– Papa, qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, ta mère a dû dérapé sur une plaque de glace.

Il coupa le contact de la Mercedes et sortit.

– Reste à l'intérieur.

Il s'avança. En faisant le tour de la BMW, il vit que la portière du côté conducteur était ouverte. Il passa la tête dans l'habitacle. Personne. Les clefs étaient sur le contact. La voiture donnait l'impression qu'on l'avait abandonnée en catastrophe.

Une vague inquiétude s'empara de lui. Il se pressa vers la maison.

– Papa ? cria Cindy à travers la vitre.

Mais Greg n'y fit pas attention, il était déjà sur le seuil. La porte était entrouverte. En plein hiver. Quelque chose n'allait pas.

Il se rua à l'intérieur.

– AMBER ! cria-t-il.

Pas de réponse. Il explora rapidement le rez-de-chaussée en appelant. Personne.

Il monta l'escalier quatre à quatre.

C'est dans la chambre de leur fille qu'il la trouva. Amber était assise sur le lit de Cindy, dos à l'entrée.

– Chérie, j'ai eu peur. J'ai vu ta voiture, que s'est-il passé ?

Elle tourna vivement la tête vers lui.

– J'ai l'air moins vieille avec ce nouveau maquillage, tu ne trouves pas ?

Greg reçut un choc. Des traces rouges, violettes, roses striaient le visage d'Amber. Elle était méconnaissable. Greg aperçut les tubes de rouge à lèvres éparpillés autour d'elle. Qu'arrivait-il à sa femme ? Elle saisit un tube, le plaqua sur son front et elle étala du rouge cerise sur sa peau à grands coups rageurs.

– Amber, bon sang, arrête ça !

Greg voulait se précipiter vers elle, mais quelque chose le retenait. Un obscur pressentiment l'empêchait d'entrer dans la chambre. Elle minauda.

– Je te plais comme ça ? Tu me trouves de nouveau séduisante ? Tu crois que tu pourras enfin laisser notre fille tranquille ?

Un rictus lui tordait son visage.

– Maman !

Cindy venait d'apparaître à côté de son père. Elle ouvrait des yeux ronds.

– Je t'ai dit de rester dans la voiture, lui lança-t-il, furieux.

Elle regardait sa mère, bouche bée. Amber ne semblait pas s'être rendu compte de l'arrivée de sa fille, elle fixait son mari de ses yeux brillant d'une lueur démentielle. Elle leva la main. Elle tenait entre ses doigts des fils électriques dénudés. Elle les avait coupés au ras de la lampe de chevet. Une paire de ciseaux gisait par terre.

– C'est ma faute, dit-elle en brandissant les fils. Si je n'avais pas allumé, je ne t'aurais pas surpris avec Cindy. Je n'aurais rien découvert. Tout serait pour le mieux, hein ? On n'en serait pas là, hein ?

Greg s'aperçut que les fils électriques, dont elle tenait une extrémité entre ses doigts, étaient toujours branchés à l'autre bout dans la prise de courant.

– Ne t'en fais pas, je vais prendre mon Prozac.

Greg vit la main se lever.

– NON ! cria-t-il en se précipitant.

Trop tard, Amber ouvrit la bouche et avala les fils.

OceanofPDF.com

Steven gara sa voiture dans le parking souterrain du bâtiment de la police et prit l'ascenseur pour se rendre au premier, l'étage des inspecteurs de la criminelle.

L'entrevue avec Susan Lane l'avait laissé sur sa faim. Dans tout ce qu'elle lui avait révélé, rien de concret ne suggérait que Rylander soit l'homme qu'il recherchait. Bien sûr, il avait l'air d'avoir fait vivre un enfer psychologique à sa femme. Mais cela reflétait une situation assez banale dans ce pays, puisque plus d'un tiers des maris violent, battent ou harcèlent leurs épouses. Cela ne faisait pas d'eux des tueurs en série. Rylander n'était qu'un salaud d'une espèce commune, jusqu'à la preuve qu'il était bien pire.

Steven sortit de l'ascenseur et se dirigea vers sa place. Kate, l'assistante de Walsh, l'intercepta au vol.

– Il veut te voir tout de suite.

– Pourquoi ?

Elle fit une grimace.

Compris. Steven prit le temps d'aller se servir un café et se rendit dans le bureau de Walsh, se préparant à se faire passer un savon pour une raison qu'il ignorait encore.

Le chef était à cran. Un nœud de colère crispait son visage.

– Je viens d'avoir un coup de téléphone de Fred Turner, l'avocat de Rylander. Il paraît que vous êtes allé harceler son ex-femme, hier soir ?

Steven faillit renverser son café.

– Quoi ?

– Qu'est-ce que vous êtes allé faire chez elle ?

Décontenancé, Steven chercha à gagner du temps.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement ?

– C'est vrai, oui ou non ?

Il ne servait à rien de nier.

– Je ne l'ai pas harcelée. C'était une visite privée. En dehors de mes heures de service.

– Ne me prenez pas pour un con, Whitmore. Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes entré dans une croisade personnelle contre Charles Rylander ?

Il tendit un doigt menaçant.

– Si c'est le cas, je vous conseille de laisser tomber. Sinon, vous risquez de gros ennuis.

– De votre part, chef ?

Walsh émit un petit rire sec en secouant la tête.

– Ce n'est pas moi votre ennemi, Steven. Ce type est bien plus dangereux que moi. Par contre, si vous ne vous tenez pas à carreau et que ce service est éclaboussé par votre faute, à cause de je ne sais quel plan pourri avec Rylander, là oui, vous me verrez du côté de vos adversaires. Restez à l'écart de lui et de son entourage, et ne venez pas me dire que ce que vous faites en dehors de ce bureau ne me regarde pas. Concernant Charles Rylander, si ! Vous comprenez ? En attendant, Grasso et Ehlinger sont sur les enlèvements et vous sur le suicide du docteur Matthews. Ça avance ?

*

Steven sortit en rogne du bureau de Walsh et regagna sa place. Il vit Graziedei en discussion au bout de la salle. Tant mieux, il pourrait téléphoner sans être entendu. Il composa le numéro de Susan Lane avec une question vrillant son cerveau : pourquoi avait-elle prévenu son ex-mari de sa visite ?

Il tomba sur une boîte vocale. Il laissa un message demandant à Susan Lane de le rappeler. Pas de nouvelles pendant l'heure suivante. Il réessaya plusieurs fois, échoua encore sur le répondeur.

À la fin de la journée, il abandonna. C'était clair : Susan Lane ne voulait pas lui parler.

OceanofPDF.com

Maeko partie, Ann fonça aussitôt chez elle. Après l'expédition entre les murs glacés de la grande salle des abattoirs, elle prit une douche brûlante pour se réchauffer. Puis, rhabillée dans un sweat à capuche et un pantalon de sport, elle sauta dans la Chrysler Lebaron. Elle se rendit au restaurant Wendy's où elle avait l'habitude de se rendre pour bénéficier du Wifi gratuit. Elle avait commandé une salade César et un Coca-Cola pour avoir de la compagnie, et s'était mise à pianoter sur son vieil ordinateur portable.

Au bout de deux heures, elle renonça à chercher l'adresse de son père. Elle avait épluché tous les annuaires téléphoniques disponibles sans succès. C'était à croire qu'il avait disparu sans laisser de traces à sa sortie de prison.

La mort dans l'âme, elle dut se résoudre à envisager de contacter une personne qu'elle espérait ne plus jamais revoir. Cette fois, son adresse ne fut pas difficile à trouver. À son grand étonnement, Ann découvrit qu'elle n'habitait qu'à trois heures de chez elle. Elle décida de s'y rendre le lendemain matin.

Levée tôt, elle se mit en route sans tarder. Au hasard de son chemin, elle s'accrocha un bizarre rouleau aux raisins et au miel dans une petite pâtisserie européenne tenue par un couple de Hongrois. « Ça a l'air consistant » fut son seul critère de sélection.

La Chrysler consommait une quantité effrayante d'essence. Autant la brancher sur un pipeline. Au lieu des trois heures prévues, Ann en mit quatre pour atteindre sa destination, avançant comme une tortue pour économiser le carburant et les dollars.

Elle gara la voiture sur un parking de centre commercial. Noyée dans la masse des autres véhicules, elle avait moins de chance de s'y faire désosser que dans le quartier où Ann devait se rendre.

Après une demi-heure de marche dans le froid, Ann vérifia le nom de la rue. C'était la bonne, elle s'y engagea. Les bâtiments suintaient la précarité, la pauvreté, l'abandon. Les tags envahissaient les murs comme la signature du désœuvrement et du découragement. Quelques carcasses de voitures

gisaient çà et là. Le quartier était presque aussi en ruine que chez elle, sauf qu'ici, c'était pire, il y avait encore des gens pour y habiter.

Ann vit une berline s'arrêter près d'un bâtiment. Un Noir emmitouflé dans une grosse doudoune sortit mollement d'un coin de mur et s'approcha. La vitre se baissa. Du coin de l'œil, Ann aperçut un billet et un sachet s'échanger en un éclair entre le dealer et le conducteur.

Serrant son manteau autour d'elle comme une armure, Ann pressa le pas, yeux braqués sur le sol.

Elle s'arrêta devant un immeuble sale et déglingué. C'était là.

Elle poussa la porte avec appréhension et pénétra dans le couloir. Ça sentait l'urine tenace, souvent renouvelée. Les rares ampoules valides du plafond diffusaient une lumière pisseuse sur les murs défraîchis.

Ann fut soulagée que l'appartement soit au rez-de-chaussée. Elle s'arrêta devant le n° 19. La rumeur d'une télévision traversait la porte. Elle appuya sur le bouton crasseux de la sonnette. Rien ne bougea à l'intérieur. Elle recommença. Toujours rien. Par petits coups brefs, elle transmit son agacement à travers la porte.

Le volume sonore de la télé baissa enfin. Puis Ann perçut un frottement. Quelques secondes passèrent. Collé au judas, un œil la scrutait. La patience de Ann s'érodait. Une voix méfiante se fit entendre.

– C'est qui ?

– Ann Milande, répondit-elle sèchement.

– Qui ?

– Ann Mi-lan-de, répéta-t-elle en détachant les syllabes avec exagération.

Nouvelle séquence d'éternité. Comme si les paroles de Ann prenaient un temps fou à traverser de l'autre côté. Elle y sentait flotter une boule d'indécision.

Enfin, des bruits de serrures et d'entrebâilleur qu'on libère se firent entendre. La porte s'entrouvrit. Apparut un visage fatigué, morne, presque dévitalisé, troué d'yeux inquisiteurs cernés de noir. La femme qui devait avoir la trentaine en paraissait dix de plus.

– Bonjour Doris, dit Ann, sans joie.

Elle eut du mal à reconnaître ce visage qu'elle n'avait plus vu depuis qu'elle était enfant. Celui de Doris Milande.

Sa sœur.

OceanofPDF.com

« – Bon sang ! Rob, vas-tu enfin avouer que c'est toi le père de cet enfant ? »

Doris coupa le son de la télé et sauva Rob de la honte.

Ann jeta un rapide coup d'œil circulaire dans le deux-pièces miteux. Des affaires traînaient un peu partout, des assiettes sales encombraient l'évier. L'endroit empestait le laisser-aller.

Le regard de Ann retomba sur Doris. Elles se dévisagèrent sans savoir trop quoi se dire. Chacune étudiait les marques du temps sur le visage de l'autre et cherchait les indices qu'elles étaient sœurs.

Ce qui frappa Ann, c'est à quel point Doris avait changé. Devant elle se tenait une femme abîmée qui semblait déjà au bout du rouleau. Son dernier souvenir datait de plus de vingt ans, elle se rappelait une fille pétillante de vie, sa grande sœur adorée, son héroïne. La Doris qui lui faisait face était la sœur qui l'avait abandonnée et qu'elle avait appris à détester.

– Tu veux un café, j'en ai en cours ? demanda Doris, cachant mal sa nervosité.

– S'il est bon, pourquoi pas. Sinon ce n'est pas la peine, dit Ann qui n'en buvait jamais.

Ann avait parlé d'un ton revêche. Doris la dévisagea un moment, ne sachant pas trop quoi penser.

– Assieds-toi, dit-elle en désignant le divan. Puis elle se dirigea vers le coin cuisine.

Ann regarda avec dégoût le canapé sur lequel traînait une couverture râpée. Il devait servir de lit plus souvent que celui de la chambre. Elle prit place en face, dans un fauteuil en faux cuir noir craquelé par endroits.

Doris revint avec une cafetière et deux tasses. Elle versa le café.

– Tu es mariée ? Tu as des enfants ?

– À ton avis ?

Doris leva les yeux vers sa sœur.

– Moi non plus, dit-elle. Les enfants, il faut avoir ça dans le sang, et le sang de notre famille, il ne doit pas être fait pour ça.

Ann n'avait pas l'intention de s'éterniser sur le sujet. Elle n'était pas passée pour prendre des nouvelles et parler du bon vieux temps. Elle laissa mourir la conversation. Elle porta sa tasse de café à ses lèvres, fit une grimace et la reposa. Il était probablement potable, mais elle n'avait pas envie de le trouver bon. Un lourd silence s'installa. Les deux sœurs n'arrivaient pas à se connecter.

– Tu sais, reprit Doris d'une voix hésitante. Si je suis partie, c'est que je devais le faire. J'avais mes raisons.

– Je n'en doute pas, dit Ann froidement.

Ann n'était pas venue pour ressasser le passé. Mais revoir sa sœur en chair et en os devant elle lui fit revivre une scène bien précise : elle réentendit les éclats de voix, elle revit Doris se disputant avec la tante Peggy. Doris qui sort de la maison en claquant la porte. Doris qui monte côté passager dans une voiture qui démarre en trombe. Dernière image de sa sœur : Doris qui part pour toujours et la laisse là.

Doris se frottait l'avant-bras nerveusement.

– Je sais que tu as pu te sentir abandonnée...

– Ce n'était pas qu'une impression, je l'ai été, dit Ann d'un ton amer.

Ann s'en voulait. Elle s'était promis de ne pas se laisser atteindre, elle n'était pas venue pour parler de ça, mais elle ne pouvait s'empêcher de sentir des relents de haine la submerger.

– Je n'avais pas le choix, reprit Doris. Tu crois que ça a été facile pour moi ? dit-elle avec humeur.

D'un geste, elle embrassa l'environnement.

– Tu crois que c'est le paradis ?

Une manche de sa robe de chambre glissa, Doris la remonta d'un geste vif. Trop tard, Ann avait remarqué les traces de piqûres sur son avant-bras : en plus, sa sœur se droguait ! Elle ne put s'empêcher d'éprouver, malgré elle, une pointe de joie mauvaise de la voir comme ça, comme si sa déchéance était une punition méritée.

– Écoute, petite sœur, reprit Doris d'une voix fatiguée.

– Ne m'appelle pas petite sœur.

– D'accord, soupira Doris. Si tu veux régler des comptes, ce n'est vraiment pas le moment.

– Ne t'en fais pas, je ne suis pas là pour ça.

Doris se raidit, une lueur de méfiance s'alluma dans ses yeux.

– Tu n’es pas venue me demander du fric, au moins ? dit-elle d’un air soupçonneux, parce qu’en ce moment...

– Rassure-toi. Toutes tes ressources sont investies dans ton bien-être, dit Ann en fixant l’avant-bras de sa sœur. Je le comprends.

Machinalement, Doris se frotta la manche de sa robe de chambre, au niveau des piqûres.

– Je suis venue pour te poser une seule question, reprit Ann.

Doris serra ses épaules entre ses mains, fuyant le regard de sa sœur.

– Quoi ?

– Je veux savoir où il est.

– Qui ?

– Tu le sais.

Étonnée, Doris leva les yeux.

– Notre père ?

– Où se trouve ce type ? fit Ann avec agacement.

– Pourquoi tu le cherches ?

– Je veux qu’il me dise, les yeux dans les yeux, pourquoi il a tué notre mère ! Je veux savoir pourquoi il a bousillé ma vie !

Ann sentait la douleur au fond d’elle, intacte.

– Mais tu le sais, il l’a tuée dans un accès de folie, répondit Doris, avec un air d’évidence.

– Ah, oui c’est vrai. Un accès de folie !

– C’est ce qu’il a dit au procès.

– « J’ai tué ma femme, je suis désolé, Monsieur le Juge, ça m’a pris comme ça, je ne sais pas pourquoi. Je ne recommencerai plus ». C’est ça l’explication ultime ? Ma mère est morte et la raison c’est : « Je ne sais pas pourquoi ». Je dois me contenter de ça ?

– Pourquoi tu veux savoir ça maintenant ? Je veux dire, après tout ce temps ? Tu veux vraiment remuer encore ça ?

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

Doris accusa le coup, elle hocha la tête.

– Si tu prends ça comme ça. Écoute... Ann, je ne vais pas me mêler de tes affaires, mais si je peux me permettre, tourne la page et vis ta vie, si tu en as une. C’est un conseil de ta grande sœur, si ça compte encore un peu pour toi.

– Tu l’as tournée la page, toi ?

Doris soupira. Puis elle reprit, sur un ton résigné.

– Je ne sais pas où il est. J’ai appris qu’il est sorti de prison depuis au moins deux ans, je pense. Je n’ai pas cherché à le contacter. Et lui non plus.

– Tu es sûre ?

Doris leva la tête.

– Pourquoi je te mentirais ?

Parce que c’est ce que font les gens tout le temps, se dit Ann.

Mais c’était sans importance, elle prit conscience que quelque chose se passait en elle. Une sorte de frémissement annonçait qu’il était en train de se déclencher. Tout excitée, Ann sentait son pouvoir commencer à se déployer. Avec une exaltation qu’elle dissimula à sa sœur, elle attendit. Dans quelques secondes, elle plongerait dans les souvenirs de Doris. Alors, tout lui serait révélé en un instant et elle pourrait mettre un terme à cette visite déprimante.

Tout à coup, Ann sentit une décharge fuser le long de sa colonne vertébrale.

– Monte le son ! cria-t-elle.

– Quoi ?

– Monte le son, dépêche-toi !

Doris ne réagissait pas, Ann se leva d’un bond, prit la télécommande sur la table basse et poussa le volume de la télé. C’était les nouvelles.

« ... est morte. Son mari a été entendu par la police ».

À gauche du présentateur s’affichait le visage d’Amber Winther. « Il semblerait qu’Amber Winther se soit suicidée dans d’horribles circonstances... »

OceanofPDF.com

La salle de sport privée occupait le vingtième étage du building de la Rylander Corp. Charles Rylander suait sur le tapis de course placé face à la verrière d'où il dominait la ville congelée. Seuls quelques panaches de fumée blanche ondulaient dans le terne ciel d'hiver.

Il appréciait cette sensation de courir sur la ville. Il pensait à l'inspecteur Steven Whitmore. Ce petit fouineur commençait à devenir intéressant. Malgré son éviction de l'affaire, il avait rendu visite à Susan. Charles aimait bien ce genre de personnalité qui n'avait pas peur de prendre des risques en sortant des sentiers battus. Il y avait toujours quelque chose à tirer de ces comportements excessifs.

Du coin de l'œil, il vit la silhouette courtaude de Fred Turner s'approcher.

Il arrêta le tapis, en descendit et reprit son souffle, plié en deux, mains sur les genoux. Puis il jeta une serviette autour de son cou.

– Vous tombez bien, Fred, je commençais à en avoir assez de cet appareil.

Il s'épongea le front.

– Vous prenez le petit déjeuner avec moi ?

Turner avait l'air éteint.

– Non merci, dit poliment l'avocat, je l'ai déjà pris.

Rylander s'approcha d'un bar et se servit un grand verre de jus d'orange.

– Il paraît que vous avez été formidable à la barre, hier.

– Merci, dit l'avocat sans enthousiasme.

Rylander l'entraîna dans le coin salon, ils s'assirent dans des fauteuils en rotin, environnés de plantes vertes.

– Vous avez quelque chose pour moi, on dirait, dit Rylander en pointant l'index vers la sacoche en cuir que Turner avait posée sur ses genoux.

L'avocat l'ouvrit, en sortit une chemise qu'il tendit vers Rylander.

– Des choses intéressantes ? fit ce dernier en souriant.

Turner fit une moue.

– La vie d'une huître est mille fois plus compromettante que celle de ce type. Si vous cherchez du croustillant ou de quoi l'attaquer, vous serez déçu, dit-il, en désignant la chemise.

– Vous ne savez pas ce que je cherche.

– C’est exact.

Rylander feuilleta rapidement le dossier. À coup de coupures de presses, de photos et de documents divers défilait le résumé de la vie de Steven Whitmore.

– Mais comme je vous l’ai dit, reprit Turner, il a été dessaisi de cette affaire d’enlèvements. Il n’est plus sur le coup, vous ne devriez plus en entendre parler.

– Vous oubliez sa visite chez Susan.

– Walsh l’a sûrement remis à sa place, à l’heure qu’il est. Laisser tomber ce type, Charles, ça ne vous attirera que des ennuis.

– Vous avez raison, répondit Rylander machinalement, mais l’avidité avec laquelle il dévorait le dossier démentait ses propos.

– Bon travail, Fred.

Il referma la chemise et se cala dans son fauteuil. Il adressa un large sourire à l’avocat. Le message était clair.

– Je vais vous laisser, dit Turner en se levant.

– Merci, Fred.

Turner à peine sorti, Rylander se replongea dans les documents.

Tout y était. Il sourit : Fred avait fait un boulot d’enfer. La menace de révéler son escapade chez la prostituée l’avait motivé bien plus que ses honoraires faramineux. Comme quoi l’argent n’est pas tout, pensa-t-il. Heureusement.

Se succédaient, classées dans l’ordre chronologique, les balises de la vie de Whitmore. Extraits de naissance, photos des parents de Steven, album de l’école, photos de Steven dans l’équipe de football, cursus scolaire jusqu’à l’école de police, ses débuts à la criminelle avec des résultats excellents. Des articles de presse concernant les affaires sur lesquelles il avait travaillé, etc.

La trajectoire d’un policier doué, promis à un brillant avenir. Une vie privée sans grand intérêt. À première vue, rien de bien palpitant. Charles comprenait qu’aux yeux de l’avocat, les éléments de la biographie de Whitmore ne présentaient aucune aspérité à exploiter. Mais Turner ne se doutait pas du plaisir qu’il éprouvait en pénétrant par effraction dans l’intimité du policier. Il contemplait des fragments de vie qui n’auraient jamais dû quitter la sphère restreinte de proches. L’intrusion dans le

domaine privé de l'inspecteur lui donnait une impression de domination qui lui procurait une intense jouissance.

Tout à coup, une photo frappa son attention. Il mit quelques secondes avant de réaliser ce qu'il voyait. Il la sortit lentement de la chemise en plastique dans laquelle elle était glissée. Il la posa devant lui, avec précaution, presque religieusement.

Inattendu, pensa-t-il, inattendu et bienvenu.

OceanofPDF.com

Steven recommença à claquer des dents. Il était gelé. Il tendit la main vers la clef de contact pour redémarrer la voiture. Une bienfaisante bouffée de chaleur envahit l'habitable. C'était ça le problème, il était en planque depuis plusieurs heures, mais il ne pouvait pas laisser tourner le moteur en permanence pour se chauffer au risque d'attirer l'attention, surtout dans ce quartier résidentiel. Il le redémarrait quand le froid lui glaçait les os. Il avait faim, était en panne de café depuis longtemps et ne pouvait compter sur personne pour prendre la relève.

On était dimanche, il avait déjà passé tout son samedi avec le domicile de Susan Lane en point de mire, guettant sa sortie. Elle ne répondait pas à ses messages ? Très bien, ça ne l'empêcherait pas d'avoir une explication face à face.

Pour la troisième ou quatrième fois, il porta d'un geste machinal son gobelet de café vide à ses lèvres. Il faillit le lâcher : le portail d'entrée venait de s'ébranler.

Une Lexus coula lentement hors de la propriété et s'arrêta. Susan Lane en sortit pour aller fermer les grilles.

– Mademoiselle Lane.

Elle se retourna comme si on l'avait piquée.

– Vous ? dit-elle stupéfaite.

Steven n'était qu'à quelques pas d'elle.

Elle se détourna comme si elle fuyait son regard.

– Écoutez, commença-t-il, j'ai bien compris que vous n'avez pas envie de me parler, mais...

– Je ne veux plus rien à voir avec vous.

Elle cacha son visage. Il y avait de l'effroi dans sa voix.

– Je n'ai pas l'intention de vous importuner, reprit Steven, mais j'ai été très surpris que votre ex-mari soit au courant de notre entrevue. Je ne comprends pas que vous l'ayez prévenu...

Il cherchait à la voir en face, mais la façon dont elle l'évitait était étrange.

– Je ne lui ai rien dit. Ce n'est pas la peine, il sait toujours tout. Je vous l'ai dit, il ne lâche jamais personne ! Jamais !

– Regardez-moi, dit-il fermement.

– Non, je...

La prenant par les épaules, Steven réussit à la forcer à tourner son visage vers lui. Il se figea de surprise. Un hématome violet s'étalait sur le coin de son œil gauche.

– Que vous est-il arrivé ? dit-il effaré.

– Je me suis cognée contre une porte. Laissez-moi, je vous en prie ! (Elle prit un air suppliant.) Pour l'amour du ciel, ne cherchez plus à me contacter.

Abasourdi, Steven la relâcha. Elle se précipita dans sa voiture et démarra.

Il resta seul sur le trottoir, avec l'image du visage tuméfié de Susan Lane. Il était sûr d'une chose : elle ne s'était pas cognée dans une porte.

*

Steven rentra chez lui et passa la soirée à repenser à la scène.

Ce salaud de Rylander avait frappé Susan Lane. Par peur, elle ne l'avait pas avoué, mais c'était évident.

« Il sait toujours tout », avait-elle ajouté. Est-ce qu'il gardait son ex-femme sous surveillance malgré leur divorce ? Ce n'était pas compliqué à mettre en œuvre, un employé de maison pouvait servir d'informateur. D'après le portrait que Susan Lane avait fait de lui, Rylander en était capable. Peut-être était-ce un moyen détourné pour ce tordu de maintenir son emprise sur elle ?

Une autre hypothèse assez dérangeante trottait dans la tête de Steven. Et si c'était lui qui était sous surveillance ? Sachant qu'un inspecteur de la criminelle tournait autour lui, Rylander pouvait avoir décidé de le faire suivre. Il en avait les moyens.

En tout cas, Steven était sûr d'une chose, Rylander avait froidement calculé son geste. Le visage fracassé de Susan Lane était un message qu'il lui adressait : « Vous vous mêlez de mes affaires ? Voyez les conséquences. Ce visage abîmé, c'est votre œuvre ».

Si le but était de le culpabiliser, c'était réussi. C'était bien à cause de lui, si Rylander avait frappé son ex-femme.

OceanofPDF.com

– T’es juste un enfoiré qui connaissait la bonne personne au bon moment, Whitmore, dit Ehlinger d’un ton mauvais. C’est seulement pour ça qu’on t’a laissé enquêter pendant deux ans sur un dossier aussi pourri. Je vois pas d’autres explications.

Coincé avec elle dans l’ascenseur, Steven avait tout fait pour éviter d’engager la conversation et de respirer son parfum bas de gamme. Mais non, c’était dans la nature d’Ehlinger, elle provoquait à la moindre occasion.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? dit-il pour passer le temps, en fixant la porte devant lui.

– Tes fameux enlèvements, tu as fait croire à tout le monde que c’était l’affaire du siècle, mais c’est du vent.

– Ah bon ? Qu’est-ce qui te fait dire ça, à part ta grande gueule ?

– Les statistiques, mon grand, les statistiques. On a épluché toutes tes fiches. Le seul lien entre tes « victimes », c’est qu’elles sont toutes des femmes, toutes blondes et âgées de vingt-cinq à trente ans. Dans ce pays, plus de six cent mille personnes manquent tous les ans. Tu as sélectionné huit femmes. Pourquoi tu t’es arrêté là ? Tu aurais pu en trouver facilement cinq, dix, trente qui correspondent à ton descriptif dans chaque état. Tu aurais pu déduire que ton type en enlève plus d’une centaine par an, pourquoi pas ? Y compris en Alaska et à Hawaï. Ou alors qu’il n’est pas seul et qu’il fait partie d’un immense réseau.

Steven éclata de rire. D’habitude, Ehlinger était assez bonne dans les études de statistiques, sa spécialité, mais là, c’était tellement stupide. Elle et Grasso devaient passer tout leur temps à détricoter son travail avec une obstination aveugle. Ils étaient assez idiots pour s’imaginer que c’est ce que Walsh attendait d’eux, alors que le chef s’inquiétait de l’ombre de Rylander... sur sa carrière.

– Beau boulot, Ehlinger. Toi et ton pote vous assurez. Au fait, j’y pense, statistiquement, les mecs tombent plus souvent en panne de papier dans les

toilettes quand tu es de service. Tu crois que c'est ta présence dans les bureaux qui leur file la chiasse ?

Ehlinger chercha la réplique. Trop tard, les portes s'ouvrirent et Steven sortit de l'ascenseur à grands pas.

En allant se prendre un café, il aperçut le visage fermé de Walsh à travers la vitre de son bureau. Le chef lui lança un regard lourd de menaces en hochant la tête. En décrypté, ça voulait dire : « Même si l'essence de ton boulot de policier est de ne négliger aucun suspect et suivre toutes les pistes, tiens-toi loin de Charles Rylander ou tu le regretteras ».

Lorsque Steven se dirigea vers son bureau, le spectacle de Graziedei absorbé dans une pile de dossiers le plongea dans un profond abattement. Steven enrageait. Quitte à être dessaisi de l'affaire des enlèvements, qu'on le lâche au moins sur une vraie enquête criminelle avec des vrais méchants. Il avait hâte que le suicide de Matthews soit bouclé. Malheureusement, c'était loin d'être le cas, bien au contraire. La raison pour laquelle le docteur s'était donné la mort restait une énigme. Graziedei mettait pourtant les bouchées doubles. Il contactait toute personne susceptible de lui fournir une explication : psychiatres, chimistes, médecins légistes, spécialistes des drogues, médicaments, poisons, etc. Sans résultat jusqu'à présent.

Steven faisait semblant de s'impliquer. Il basculait en pilotage automatique et passait lui aussi des coups de fil, mais il rageait en ayant l'impression de perdre son temps. C'est sur Charles Rylander qu'il aurait dû se concentrer et non pas sur le cas du docteur scalpel.

Lorsqu'il vit Steven arriver, Graziedei agita un dossier avec un sourire hilare sur le visage.

Un fol espoir envahit Steven. Il a trouvé ! Graziedei a découvert comment Matthews s'est tué. Que le médecin repose en paix et qu'on passe à autre chose !

– Ben, mon pote, dit Graziedei, l'affaire se complique méchamment !

OceanofPDF.com

Lorsque la mort d'Amber Winther s'afficha à la télévision, une panique incontrôlable déferla sur Ann. Elle s'enfuit de chez sa sœur. Une vérité absolue s'était emparée d'elle : c'est parce qu'elle avait utilisé son pouvoir sur Amber que cette dernière s'était suicidée.

Bouleversée, en larmes, elle effectua le trajet jusqu'à chez elle en manquant plusieurs fois d'envoyer la Chrysler dans le fossé. La mort d'Amber la ravageait, à cela se mêlait l'effroyable conviction qu'elle en était responsable.

De retour dans son loft, elle prit son téléphone. Elle hésita avant d'oser composer le numéro du Middlefield Hospital. Elle avait peur d'avoir la confirmation de ce qu'elle redoutait. Quand le secrétariat lui annonça que le docteur Matthews s'était suicidé, elle sentit une vague d'effroi la glacer. Elle lâcha son téléphone et plongea sa tête dans ses mains. Elle n'eut pas le courage d'essayer de savoir ce qu'était devenu John Spivak. Elle était persuadée qu'il s'était donné la mort.

Elle avait tué Spivak, Matthews et Amber.

Soudain, elle se mit à trembler. Une peur rétrospective la rattrapa : quelques secondes de plus et son pouvoir attaquait le cerveau de Doris. Elle avait failli tuer sa sœur ! Car elle en était persuadée, si elle avait plongé dans l'esprit de Doris, cette dernière se serait suicidée comme les trois autres. Par une ironie du sort, c'est l'annonce de la mort d'Amber qui, en détournant l'attention de Ann, avait bloqué le pouvoir et sauvé la vie de Doris.

Ann se lova dans son divan en position fœtale. Une tempête d'émotions la balaya. Son chagrin pour Amber se mêlait à sa terreur des effroyables répercussions de son pouvoir. À cela s'ajoutèrent des élans de rage qui éclataient comme des éclairs. Quelle injustice, quel coup en traître du destin, Ann en pleurait : le miraculeux pouvoir qui lui aurait permis de découvrir la vérité sur son père poussait les gens à se suicider ! Autant dire qu'il était inutilisable, car Ann n'avait rien d'un ange de la mort, elle ne tenait pas à semer des cadavres dans son sillage.

Le flot d'émotions se tarit, toute son énergie nerveuse s'était épuisée. Ann sortit de sa prostration. La nuit était tombée, le loft baignait dans l'obscurité. Elle se leva, tout endolorie. Elle se rendit dans le coin cuisine, se prépara une coupelle d'olives, puis elle s'approcha de la verrière. Aucune lumière ne perçait l'océan de ténèbres qui s'étalait devant elle. À l'horizon, un halo se reflétait dans le ciel, c'étaient les premiers signes de vie, le cœur de la ville qui battait.

Ann resta dans le noir, laissant planer son regard sur le morne spectacle. Sa rage s'était éteinte, faisant place à un calme inquiétant. Des réflexions froides remplaçaient les flots d'émotions stériles.

Elle goba une olive.

Responsable des suicides, vraiment ? Coupable de leurs morts ? Pourquoi ? À aucun moment, elle n'avait eu la moindre intention qu'Amber et les autres meurent. Rien ne prouvait que son pouvoir en soit la cause. Elle s'était contentée de les « écouter » comme jamais personne ne l'avait fait avant elle.

Elle s'était promis que rien ni personne ne l'empêcherait de poursuivre son but.

Une lueur glacée passa dans ses yeux. Tout ce qu'elle voulait, c'était la vérité sur le meurtre de sa mère.

Après tout, peut-être la mort était-elle le prix à payer ?

OceanofPDF.com

– Lorsque c’est arrivé dans la main courante, j’ai failli grimper sur la table, dit joyeusement Graziedei.

Il sortit une photo du dossier, la posa sur son bureau. Avec son index, il la poussa devant Steven. Ce dernier la prit tandis que Graziedei continuait, tout excité.

– Amber Winther. Imagine : le mari rentre chez lui avec sa fille, il trouve sa femme en pleine crise de démence et fchiiii ! elle avale un fil électrique dénudé et s’électrocute. Devant lui et la petite ! Tu as vu son visage ?

Comment le manquer ? Steven grimaça de dégoût. Une mousse blanchâtre dégoulinait de la bouche d’Amber figée dans un horrible rictus. Les zébrures de rouges à lèvres furieusement étalés et les yeux exorbités lui donnaient l’allure d’un démon stupéfait.

– Un peu gore, mais efficace. Tu ne reconnais pas le style du docteur Matthews, par hasard ? dit Graziedei, ravi.

Steven ne répondit rien. Graziedei ouvrit une deuxième chemise.

– Du coup, je me suis dit que c’était le moment que j’utilise la partie géniale de mon cerveau qui fait la fierté de ma mère.

Avec un petit air triomphant, il tendit une feuille à Steven.

– J’ai continué à fouiner et voici ce que j’ai découvert. Lis ça...

Steven prit le document. C’était la retranscription d’un témoignage verbal concernant un accident survenu à Chicago.

Il commença à haute voix :

– « On était au carrefour de la 59e et d’Halsted, on attendait que le feu passe au vert pour traverser. Et ce type a surgi. Il s’est mis à raconter n’importe quoi. Il avait comme... pété un câble. Puis le camion est arrivé. Le feu était toujours rouge, mais le type s’est avancé d’un coup et il a couru devant le camion en gesticulant. On avait l’impression qu’il l’insultait. »

Graziedei balança une photo sous le nez de Steven.

– ... et voilà tout ce qu’il reste du dénommé Yann Spivak.

Sur la chaussée s’étalait un corps en charpie, des os brisés, des boyaux éclatés dans des flaques de sang.

– Tu ne trouves pas que le côté exotique de tous ces suicides leur donne un sympathique air de famille ?

Steven hocha la tête. Pas de doute, Graziedei avait visé juste. On avait dépassé le cadre du drame isolé.

– Beau boulot Tony, dit Steven impressionné.

– Daigheras-tu enfin revenir parmi les mortels et accorder à cette série de décès suspects toute l'attention qu'elle mérite ?

Une petite flamme venait de s'allumer dans les yeux de Steven. Les flics sont des chasseurs et son instinct de prédateur se réveillait. L'affaire prenait un tour inattendu. Elle devenait même furieusement intrigante. Des mécanismes qui n'attendaient que ça s'ébranlèrent dans son cerveau, c'était plus fort que lui :

– Une espèce d'empoisonneur ou un produit frelaté doivent causer ces morts. Écoute Tony, comme tu es à fond sur le *comment*, je te propose de continuer. Moi, je me concentre sur le *qui*. Ça te convient ?

– Absolument, dit Graziedei qui arborait un sourire radieux. (Il se pencha en avant et donna une tape sur l'épaule de son partenaire.) Et bien voilà, ça c'est le Steven qu'on aime. C'était donc ça le secret : quelques cadavres bien sanguinolents pour faire revenir le magicien. Tu vois quand tu veux, mon grand !

OceanofPDF.com

Pendant les jours qui suivirent, Steven se lança avec ferveur dans l'enquête sur les suicides. Le fait que l'affaire se révèle intéressante y était pour beaucoup, mais elle lui apportait aussi une sorte de répit. C'était l'occasion de refaire du travail de flic sans être impliqué personnellement, car depuis plus de deux ans, il consacrait toute sa vie à rechercher Karen. Son expérience de flic lui criait qu'elle était tombée aux mains d'un psychopathe et il n'osait imaginer les sévices dont le monstre était capable. Des cauchemars où Karen subissait les pires horreurs hantaient ses nuits. L'idée qu'il la retrouverait sûrement morte l'obsédait. Pire, il espérait parfois qu'elle le soit.

L'enquête était donc une sorte de dérivatif. Il en avait besoin. Le soir quand il rentrait dans son appartement, il ne passait plus voir le mur des victimes dans son bureau. Il s'affalait dans son divan devant une bière et un plat accroché chez le Chinois et, trop crevé pour faire autre chose, il allumait la télé pour s'abrutir avec le premier programme venu.

L'ombre de Rylander planait toujours, mais Steven avait besoin de trouver un second souffle. Il se sentait épuisé. Rylander avait envoyé son message et ne bougerait plus. C'était à Steven de faire le prochain mouvement et, pour cela, il devrait trouver du consistant pour attaquer l'homme d'affaires.

En attendant, il se concentra sur les suicides. Il retourna au Middlefield Hospital pour questionner le personnel. Il découvrit que la chambre 404 — d'où avait surgi le docteur avant de se défenestrer — pouvait avoir un sens dans son geste dans la mesure où l'un de ses patients qui s'était suicidé, l'avait occupée.

Il rendit visite au mari d'Amber Winther, à l'épouse de John Spivak. L'un et l'autre ne lui apportèrent pas grand-chose. Greg Winther n'avait aucune idée de ce qui pouvait avoir perturbé sa femme et sa fille Cindy fournit un témoignage similaire à celui de son père, sans rien ajouter de plus. Quant à l'ex-madame Spivak, elle n'était pas loin de penser que son mari avait bien mérité son sort.

Graziedei bloquait sur le *comment*. Son bel enthousiasme déclinait. L'autopsie d'Amber Winther avait douché ses espoirs de découvrir la substance qu'il cherchait. On n'avait rien détecté de suspect dans son corps. Quant à Spivak, il s'était fait incinérer.

Steven s'attela à rassembler le maximum d'informations sur les victimes. Il se concentra sur leurs activités qui précédaient leur mort. Après un méticuleux travail de recoupement, le nom d'une personne apparut sur l'écran de son ordinateur. Il le nota dans son téléphone avec son adresse.

Il venait de trouver un lien entre les trois suicides.

OceanofPDF.com

Ann était cassée. Sa nuit avait été atroce. Des cauchemars avaient massacré son sommeil. Dans un maelstrom confus d'images, elle tuait le Dr Matthews et avalait par poignées de huit des comprimés de Prozac qu'elle prenait pour des olives. À cela se superposait la grande salle des abattoirs où Amber Winther, enchaînée avec des fils électriques parmi les carcasses de bœufs, la suppliait de l'achever. Même son cauchemar récurrent était venu la tourmenter, mais dans une atroce variante : c'était le visage en flammes de sa sœur qui lui fonçait dessus, tordu par la souffrance.

Elle se sentait déprimée. Sa détermination se fracassait contre son impossibilité de retrouver son père. Elle était retournée chez Wendy's pour fouiner sur Internet, mais ses recherches ne donnaient rien. Elle retombait sur de vieux articles qu'elle connaissait et qui commentaient l'assassinat de sa mère. Ou bien le nom de Peter Milande apparaissait dans des publications professionnelles en lien avec son passé d'architecte.

De retour à l'appartement, elle s'était fait violence pour prendre le téléphone afin de contacter d'anciens collègues et relations de son père dont elle avait trouvé les coordonnées. Mais pour la plupart, le nom de Peter Milande (qu'ils avaient côtoyé quotidiennement) restait vague. Certains lui raccrochèrent au nez. Personne n'avait la moindre idée de ce qu'il était devenu.

À bout de solution, tournant dans son appartement comme une lionne en cage, elle se résigna en toute extrémité à téléphoner à sa tante Peggy. Elle savait qu'entendre sa voix ferait remonter des souvenirs peu agréables, mais elle ne voulait négliger aucun espoir.

C'était la tante Peggy qui s'était occupée d'elle et de Doris après la mort de leur mère. Ann n'avait pas le souvenir d'avoir subi de mauvais traitements, mais la vieille fille solitaire n'éprouvait aucune affection pour les deux sœurs. Elle n'avait accepté de les accueillir que par devoir et leur avait bien fait sentir qu'elles étaient un fardeau.

Dès sa majorité, Doris ne s'était pas fait prier pour partir, abandonnant sa petite sœur à problèmes.

Passée en première ligne pour gérer Ann, la tante Peggy s'était trouvée débordée. La petite ne se remettait pas de la mort de sa mère, elle entrait dans des crises terribles ou restait prostrée pendant des jours. La tante Peggy en avait peur.

Un jour, elle était entrée dans la chambre de Ann et, avec sa voix agaçante et son faux sourire, elle lui avait dit : « Tu vas aller dans une grande maison spécialisée. Pour ton bien ». Plus tard, Ann avait découvert que « Grande maison spécialisée » s'écrivait « Hôpital psychiatrique ».

Elle n'avait pas reparlé à tante Peggy depuis des années. Sans plaisir, elle entendit tintinnabuler la petite voix acidulée. Abrégeant le passage des formules insincères du genre « Ça me fait plaisir de t'entendre », « J'espère que tu vas bien », Ann fonça droit au but : tante Peguy savait-elle où trouver son père ? En réponse, la tante lui dit qu'elle n'en avait aucune idée et qu'elle ne tenait pas à l'apprendre. Elle n'avait pas cherché à rester en contact avec l'assassin de sa sœur. Bien sûr, c'était évident, Ann se trouva stupide d'avoir appelé, elle balança avec rage son portable sur le divan.

L'échange l'avait achevée. Le loft qui était son refuge lui parut semblable à une prison. Pas besoin de barreaux ni de gardiens, le simple fait de ne pas savoir quelle direction prendre pour chercher son père la condamnait à y rester cloîtrée. Elle se disait que lui, il était libre, alors qu'elle était prisonnière. Soudain, elle eut la révélation qu'elle faisait fausse route. Essayer de retrouver sa trace en fouillant son passé d'avant la prison était une erreur. Sa nouvelle vie, c'est à Lucasville qu'il se l'était créée.

Elle sauta du divan et courut dans le coin cuisine. Elle saisit la petite boîte qui lui servait de fourre-tout et la retourna sur le plan de travail. Elle exhuma le morceau papier sur lequel elle avait noté le numéro de téléphone de la prison de Lucasville.

En vingt ans, il avait eu le temps de se faire de nouveaux amis. Il avait sûrement fait quelques confidences sur ses plans d'avenir à l'un d'entre eux.

OceanofPDF.com

Steven rentra tôt chez lui. Il était crevé. Il avait mis les bouchées doubles depuis quelques jours et sentait le besoin de laisser retomber la pression. Il avait reporté au lendemain sa visite qu'il comptait rendre à l'adresse qu'il avait repérée.

Depuis l'enlèvement de Karen, il avait drastiquement simplifié sa vie. Surtout dans le domaine gastronomique. Finis les petits restaurants en amoureux, il se contentait de repas expédiés dans des fast-foods, de plats livrés à domicile, de surgelés et de conserves.

Mais pas ce soir. Il avait envie d'un mets fait maison. Il voulait retrouver un peu de ces moments de bonheur quand, avec Karen, ils se préparaient des petits repas. C'était surtout un prétexte pour être ensemble et ne pas sortir, car ni l'un ni l'autre n'était doué pour la cuisine. Ils se contentaient d'ouvrir un recueil de recettes au hasard, tentaient tant bien que mal de suivre les instructions et rataient invariablement le plat. L'expérience se terminait en fou rire et ils se commandaient du ravitaillement par téléphone. Leur livre de cuisine aurait pu s'intituler : « 50 recettes faciles pour se faire livrer une pizza ».

Protégé par un tablier, il jeta un bon gros steak dans la poêle. Il comptait l'accompagner d'une dose de frites surgelées ; on touchait là au summum de ses compétences culinaires. Il s'ouvrit une bière et s'absorba dans la contemplation de la viande en train de brunir. L'huile frisottait et une bonne odeur de grillé chatouillait ses narines.

Il se sentait un peu coupable. Occupé à temps plein sur l'enquête des suicidés, il avait l'impression d'avoir abandonné Karen et les autres femmes. En improvisant ce petit repas « maison », il se rendit compte qu'il invitait le fantôme de Karen pour qu'elle soit à ses côtés, au moins en pensée. C'était comme s'il voulait lui signifier qu'il ne l'avait pas oubliée et lui demandait pardon.

Il lança une pelletée de poivre sur son steak. La sonnette de l'appartement retentit. En grommelant, il enleva la poêle du feu, tourna l'interrupteur sur « off » et alla ouvrir la porte.

C'était Charles Rylander.

OceanofPDF.com

Rylander baissa les yeux sur le tablier de cuisine de Steven. Il sourit en voyant l'inscription « Bon appétit ! ».

– On popote, inspecteur ?

Steven sentit une bouffée de colère monter en lui. Il saisit à deux mains les revers de la veste de Rylander, le tira à l'intérieur de l'appartement et le colla au mur.

– Vous l'avez frappée, espèce d'ordure ! Vous êtes allé voir votre ex-femme et vous l'avez frappée !

– Lâchez-moi ! cria Rylander.

Il ne semblait pas impressionné. Au contraire, il avait l'air plutôt satisfait d'assister au spectacle de l'inspecteur sortant de ses gonds. Steven s'en aperçut, c'est ce qui fit qu'il se maîtrisa et relâcha son étreinte. Il s'en était fallu de peu qu'il lui fracasse sa belle gueule. Rylander réajusta sa cravate.

– Vous m'accusez sans preuve, inspecteur. D'ailleurs Susan a-t-elle porté plainte contre moi ? À ma connaissance, non. Par contre, moi je pourrai le faire contre vous, pour agression. Vous en avez conscience ?

– Comment avez-vous su que je suis allé la voir ? C'est elle qui vous l'a dit ?

– C'est un interrogatoire ? Dans ce cas-là, il faut mettre les formes, inspecteur Whitmore. Vous devez me convoquer dans vos locaux, avec un motif sérieux si possible. Pas comme la dernière fois. Ça ne vous a pas vraiment réussi, si je me souviens bien.

Steven serra les poings.

– Qu'est-ce que vous êtes venu foutre ici ?

Steven s'aperçut qu'il avait du mal à rester calme, c'était épidermique, Rylander avait le don de l'irriter. Un petit sourire de délectation apparut sur les lèvres de l'homme d'affaires.

– Vous dire que je suis d'accord.

Steven fronça les sourcils.

– D'accord pour quoi ?

Rylander laissa flotter un silence.

– Il paraît qu’on vous a dessaisi de votre enquête.

– Comment avez-vous appris ça ?

– Allons, inspecteur, vous savez comment ça marche. Vous vous doutez qu’un homme comme moi a ses entrées un peu partout.

– Bon, je ne suis plus sur le coup. Et alors ?

– Et alors ? s’écria Rylander. Et alors ? Officiellement, vous n’avez plus le droit d’enquêter sur moi. Et pourtant, vous continuez, vous fouinez dans ma vie privée, vous harcelez mes proches. J’en déduis que vous en faites une affaire personnelle.

– C’est comme ça que vous le prenez, Rylander ?

– Tout à fait. Vous n’êtes plus un inspecteur de police lambda qui veut me coller une série d’enlèvements sur le dos, vous êtes l’individu Steven Whitmore qui a décidé de s’en prendre à ma personne. C’est comme ça que je vous vois.

– Et c’est sur ce point que nous sommes d’accord ?

– Non. Je suis venu pour vous dire ceci. Je suis d’accord pour relever le défi. Vous avez l’intention de m’attaquer ? Vous voulez m’affronter ? Très bien, à partir de maintenant, c’est entre vous et moi. Personnellement.

Une dangereuse petite lueur dansait dans ses yeux. Steven soutint son regard. Les deux hommes se toisèrent pendant un moment.

C’est Rylander qui rompit l’échange. Il jeta un coup d’œil à l’appartement par-dessus l’épaule de Steven et grimaça de dégoût.

– Mon Dieu, Steven, vous avez un goût de chiottes !

Et il partit.

OceanofPDF.com

Dix heures du matin, on se serait encore cru la nuit, tant le ciel était plombé. Steven tapotait sur son volant, impatient de voir le feu passer au vert.

Les phares d'un gros 4x4 éblouirent la lunette arrière. Une fois de plus, Steven se surprit à tenter d'identifier le conducteur dans son rétroviseur, s'attendant à ce que le visage de Rylander s'y encadre.

Il avait conscience qu'imaginer l'homme d'affaires jouant à lui mettre la pression de cette façon était stupide, mais Rylander s'était déplacé jusqu'à son appartement pour lui déclarer une sorte de guerre personnelle. Quelle forme allaient prendre ses menaces ? Vu la nature de l'individu, Steven devait s'attendre à un coup tordu.

En tout cas, Steven devait envisager que Rylander s'intéresse à ses faits et gestes, et l'idée qu'il puisse être sous surveillance le plongeait dans un profond malaise.

Le feu passa au vert. Il démarra. Le 4x4 tourna au coin de la rue et disparut. Steven en éprouva une sorte de soulagement. C'était absurde.

Il avait fait une belle erreur en convoquant Rylander à l'interrogatoire. Avec son manque de préparation et sa précipitation, il lui avait révélé, sans l'inquiéter, qu'il le soupçonnait d'être suspect. Si Rylander était le coupable, il redoublerait de prudence. Steven avait peut-être gâché tout espoir de le coincer. Et si Rylander n'avait rien à voir avec cette histoire, il s'en était fait un dangereux ennemi personnel.

Une Ford Taurus déboucha d'une rue et se glissa derrière lui. Steven scruta le rétroviseur et ralentit. La Ford se colla contre son pare-chocs arrière. Un vieux couple d'Asiatiques se précisa dans le miroir. Peu probable qu'ils fussent des espions à la botte de Rylander, Steven se détendit.

Ça commençait à devenir de la paranoïa. Au moins, Rylander avait gagné sur un point : Steven avait l'impression que son fantôme ne le quittait pas d'une semelle. Les paroles de Susan Lane résonnèrent dans sa tête. « Faites

attention, si vous décidez de vous attaquer à lui. Charles ne vous lâchera plus. Plus jamais »

– « Tournez à gauche » dit le GPS.

– Merde ! jura Steven en donnant un brusque coup de volant. Il avait failli rater la rue.

Il quitta l'artère principale éclairée et s'enfonça dans le chemin à moitié défoncé.

– Comment peut-on avoir envie d'habiter dans un endroit pareil ? marmonna-t-il.

OceanofPDF.com

Ann composa le numéro de la prison. Pas de chance, elle retomba sur la fille de la fois précédente, celle avec qui elle n'avait pas été très sympa. La secrétaire devait s'en souvenir, car elle fit semblant de ne pas comprendre la demande de la jeune femme et l'envoya sur de mauvais postes. Enfin, elle l'échoua chez Derek Rountree, le responsable du programme de suivi des détenus.

Écoutant à peine sa requête, il voulut l'orienter vers le service de réinsertion des libérés. Cachant mal son irritation, elle lui dit qu'elle en venait. Il faillit en rester là. Alors, elle se lança dans une explication précipitée, elle lui affirma qu'elle devait rencontrer des détenus ayant connu son père, que c'était presque une question de vie ou de mort.

Un long silence suivit sa tirade. Rountree accepta de la voir et il lui bloqua un rendez-vous. Ann raccrocha avec la vague impression que ce n'était pas pour lui rendre service qu'il voulait la rencontrer, mais par curiosité.

Elle prit un bout de papier pour noter le jour et l'heure où elle irait à la prison. Soudain, un coup de sonnette strident retentit dans l'appartement. Elle sursauta comme si la foudre l'avait frappée. Son stylo vola en l'air et rebondit sur le parquet.

Son estomac se serra, son cœur s'emballa. Personne ne venait jamais la voir. C'était tout juste si elle se souvenait de la présence d'une sonnette.

Qui pouvait vouloir lui rendre visite ? Phil, à cause de la Chrysler ? Non, il savait qu'il valait mieux éviter de la prendre par surprise. Il téléphonerait avant de passer. C'était forcément un inconnu.

Nouveau coup de sonnette. Ses sens se vrillèrent. Elle pensa faire la morte. Il finira par s'en aller, se dit-elle.

Non, la Chrysler est dans la cour. Il sait que quelqu'un est là. Si je n'ouvre pas, il reviendra.

Et elle vivrait dans l'angoisse d'une nouvelle visite et du prochain coup de sonnette. Mieux valait en finir. Elle se leva et, en chaussettes, elle glissa sans bruit jusqu'à la verrière. Elle jeta un œil dans le parking. Une voiture

était garée à côté de la sienne. Comment ne l'avait-elle pas entendue arriver ? Dans cet endroit noyé dans le silence, le moindre bruit exacerbaient les sens.

Il est venu en essayant de ne pas s'annoncer !

Elle frissonna. Les jambes flageolantes, elle se dirigea vers l'entrée. Une salve stridente l'atteignit comme une série de coups de poignard dans le ventre.

Elle était près la porte. Elle maudit l'absence de judas.

– Qui est-ce ? fit-elle d'une petite voix.

– Inspecteur Whitmore. De la police criminelle.

OceanofPDF.com

Après un long moment, Steven entendit la serrure jouer et la porte s'entrouvrit. À travers l'entrebâillement, Steven ne vit que deux yeux. Des yeux verts, d'un éclat étonnant, qui le fixaient.

– Que voulez-vous ?

La voix suintait la méfiance. Steven brandit sa plaque de police.

– Vous poser quelques questions. Vous permettez que j'entre ?

Elle hésita. L'instant dura une éternité. Puis, à contrecœur, elle libéra la porte de l'entrebâilleur. Steven s'insinua dans le faible passage qu'elle consentit à lui laisser.

Lorsqu'il la vit, il reçut un choc. Il n'avait aucune idée de son apparence, ou si vague, n'ayant découvert aucune photo d'elle, à part les clichés biométriques classiques fournis à l'administration. Étonnant, à l'heure où les vies de moins en moins privées s'affichent de plus en plus sur les réseaux sociaux. Mais, à l'évidence, mademoiselle Milande n'était pas du genre à bombarder le monde électronique à coup de selfies.

La beauté de la jeune femme le frappa, ses yeux verts le figèrent. Il nota les traits fins de son visage, encadrés par des cheveux d'un noir sans reflets, sans parler de sa silhouette élancée des plus agréables. Il ne s'attendait pas à être troublé à ce point-là. Il se sentit déstabilisé, quelques instants lui furent nécessaires pour se reprendre et renvoyer son côté flic en première ligne.

En traversant la zone pour arriver chez elle, il avait déjà deviné qu'elle ne devait pas beaucoup aimer se mêler aux représentants de l'espèce humaine. Des bâtiments à l'abandon sur des kilomètres et personne à l'horizon. *Il faut avoir une sacrée haine du monde pour choisir d'habiter dans ce type d'endroit, avait-il pensé.* Ou avoir vu sa vie voler en morceaux. Il savait que c'était ce qui était arrivé à Ann Milande.

Elle l'observait par en dessous, sur la défensive. Steven était habitué à voir de l'inquiétude sur le visage des gens qui reçoivent la visite d'un policier, surtout ceux qui n'ont rien à se reprocher. Mais chez Ann, il sentait un fond d'hostilité par le fait qu'il était flic. Il dérivait, sans doute, d'une aversion plus générale pour toute personne dépositaire d'une certaine

autorité et disposant d'un pouvoir inquisitorial. Steven s'y était préparé. Il avait étudié son cas. Il connaissait le drame qui avait frappé la petite Ann. La découverte de sa mère assassinée l'avait brisée, la suite n'avait été qu'une longue errance ponctuée de séjours en hôpitaux psychiatriques.

La tragédie personnelle de mademoiselle Milande l'avait ému, mais il n'avait pas l'intention de se laisser attendrir. Avec Graziedei, ils avaient émis l'hypothèse qu'elle pouvait être une sorte d'empoisonneuse habile, responsable des trois suicides. C'était cette théorie qu'il voulait tester. Ann Milande avait forcément conservé certaines faiblesses et des fragilités de son passé, Steven comptait bien les exploiter.

Il avait décidé de la jouer « rentre dedans », il lui mettrait la pression. Deux issues s'offraient à lui : soit elle craquerait, soit elle se fermerait comme une huître et il ne pourrait plus rien en tirer.

Il se doutait que sa forte carrure devait l'impressionner. Il s'avança dans l'appartement d'un pas assuré. Il examina les lieux, ostensiblement curieux, avec un sans-gêne assumé. Il voulait qu'elle se sente oppressée par l'invasion de son espace vital.

– Ça faisait longtemps que je n'étais pas venu dans le coin, s'exclama-t-il, sans la regarder. Vous savez ce qui se passait ici, en dessous de chez vous ?

– C'étaient des abattoirs. On tuait des bêtes, répondit une voix sèche dans son dos.

– Pas seulement. C'était une couverture. Franck Stammers tuait des bêtes, mais il passait aussi de la drogue dans les carcasses. J'ai participé à son arrestation il y a quelques années. Enfin, c'est un peu présomptueux, disons que j'y ai assisté. À l'époque, je n'étais qu'un jeune stagiaire à peine sorti de l'école de police.

Steven sentait sa présence derrière lui. Elle le suivait à la trace, comme si elle était prête à lui sauter dessus. Il pouvait presque palper son malaise. Il lui jeta un rapide coup d'œil. Comme prévu, elle encaissait mal son intrusion. Il reprit :

– Un drôle de bonhomme, ce Stammers, il pouvait tuer un homme de sang-froid, mais il ne supportait pas les cris du bétail dans son usine à viande. Il avait fait installer un juke-box dans la grande salle et il passait des vieux tubes des années cinquante aux bêtes. Il pensait qu'elles appréciaient. Une petite douceur avant la mort...

Steven s'approcha du piano.

– Magnifique, ce piano. J’ai essayé de pratiquer quand j’étais plus jeune (il agita sa main gauche), mais j’avais du mal à utiliser celle-là en même temps que l’autre. Je n’étais pas vraiment doué, ajouta-t-il avec un air faussement dépité.

– Qu’est-ce que vous jouez, les classiques, Bach, Chopin ?

– Non, c’est de la musique écrite par des hommes.

Il se tourna vers elle. Elle le regardait avec défi. Qu’est-ce qu’il devait comprendre ? Qu’elle n’aimait pas les hommes ?

Il tendit un index vers le clavier.

– Je peux écouter le son ?

– NON !

Steven resta figé, doigt en l’air. Elle semblait bouleversée.

– Désolé, dit-il, un peu confus. Il se surprit à éprouver du remords : il s’en voulait de l’avoir blessée.

Elle le troublait, c’était évident, mais il avait un job à faire et il comptait aller jusqu’au bout.

Jusqu’à présent, elle jouait en défense. Elle ne lui avait toujours pas demandé la raison de sa visite. Elle attendait. Il l’imagina dans les bureaux des psychiatres. Elle ne devait pas être du genre à s’épancher. Ça ne devait pas être facile de lui tirer les vers du nez.

Il s’approcha du frigo. Une collection impressionnante de médicaments s’étalait sur l’appareil. Il survola les étiquettes. À première vue, pas d’antidépresseurs ou ce genre de douceurs, plutôt des compléments vitaminés, un somnifère tout de même. Il saisit un flacon, fit semblant de lire les inscriptions.

Du coin de l’œil, il vit entrer Ann dans son champ de vision. Elle était livide.

– Vous prenez tout ça ? dit-il.

– J’ai eu un accident...

– De voiture, je sais. Vous êtes restée trois mois dans le coma. C’est le docteur Matthews qui vous a prescrit tout ça ?

– Oui...

Il reposa le flacon sur le frigo.

– Il est mort, vous le saviez ?

– Je... je l’ai appris.

Steven planta ses yeux dans les siens, guettant sa réaction.

– Il s’est tailladé le visage au scalpel et s’est jeté par la fenêtre du quatrième étage, vous le saviez aussi ?

– Quoi ? s’écria-t-elle. Non, je... c... c’est horrible ! J’ai su qu’il s’était suicidé, mais...

Sa surprise semblait sincère. Puis son air soupçonneux réapparut.

– C’est pour m’annoncer ça que vous êtes venu ?

– Entre autres. J’enquête sur la mort de trois personnes, le docteur Matthews, Amber Winther et John Spivak. Tous trois ont mis fin à leurs jours. Vous le saviez ?

Elle tressaillit.

– J’ai appris pour Amber (elle le toisa), et alors ? C’est terrible, mais je ne vois pas en quoi je suis concernée.

– Je vais vous l’expliquer. Aucune de ces personnes ne se connaissait. Mais ce qui nous a frappés, c’est le caractère très particulier de leurs suicides. Toutes se sont donné la mort dans des circonstances assez dramatiques et, en plus, dans un laps de temps assez court. À part ça, aucun point commun. À première vue... Alors, on a mis un tas de renseignements dans un ordinateur, on a secoué. Votre nom est sorti.

– Et j’ai gagné quelque chose ?

Son ton frisait l’insolence.

– Dans un certain sens, oui, le privilège d’attirer mon attention. (Il sourit, elle resta de marbre.) A priori, vous êtes la seule personne à les avoir rencontrés tous les trois. Vous pourriez peut-être m’aider.

– À secouer votre ordinateur ?

Il ne put s’empêcher de sourire.

– À y voir plus clair, en tout cas. Vous avez peut-être remarqué quelque chose en commun chez eux. Commençons par John Spivak. Après votre accident, il vous a rendu visite dans votre chambre à l’hôpital. D’après une infirmière, ça ne s’est pas très bien passé. Peu de temps après, il s’est jeté sous un camion.

Il laissa planer un silence. Le visage de Ann restait impénétrable, elle attendait. Il continua.

– Pourquoi a-t-il quitté votre chambre si fortement contrarié ?

– Il est venu m’annoncer que c’était ma faute si sa femme avait appris qu’il avait une maîtresse. J’aurais gâché sa vie. D’après lui.

– C’est sûr que c’est suffisant pour mettre fin à ses jours.

Il la scruta. Elle le regardait dans les yeux. Toute crainte semblait l'avoir abandonnée.

– Il y a quelques jours, vous étiez au restaurant avec votre amie, Amber Winther. Des clients l'ont vue sortir en colère de la salle. Moins d'une semaine plus tard, elle s'est suicidée.

Ann s'assombrit. Steven constata que son décès l'avait ébranlée. Il décida d'appuyer là où ça risquait de faire mal, pour la tester.

– Elle a été prise d'une crise de démence, dit-il. Elle s'est barbouillé le visage à coups de rouge à lèvres, elle s'est jetée sur un fil électrique dénudé et l'a avalé. Elle est morte électrocutée. (Il grimaça) Ce n'était pas beau à voir.

Ann porta une main à sa bouche.

– Mon dieu, dit-elle, touchée.

– Est-ce que c'est lié à votre dispute au restaurant ? reprit-il. Des clients ont reporté un échange un peu vif entre vous.

Elle le dévisagea avec étonnement.

– Vous êtes sérieux ?

– Très. Que s'est-il passé à cette occasion ? Éclairez-moi. Pourquoi étiez-vous fâchées ?

Ann se figea.

– C'est privé. Je ne suis pas sûre que ça vous regarde.

– Vous ne voulez pas m'aider à comprendre ce qui s'est passé ?

Elle hésita un moment, puis sembla changer d'avis.

– Nous ne nous sommes pas disputées. Il y a un... problème entre son mari et la petite Cindy.

– Un problème ?

– Il ne se comporte pas comme un père devrait le faire avec sa fille. Vous voyez ce que je veux dire ?

Steven hocha la tête. Il avait saisi.

– On en a parlé pendant le repas, continua-t-elle. Je lui ai dit qu'elle devrait porter plainte, mais elle ne voulait surtout pas que ça s'ébruite. J'ai insisté. Elle l'a mal pris. Elle m'a reproché de vouloir... salir sa famille, quelque chose comme ça. Elle s'est mise en colère et a quitté la salle.

Ann laissa planer un silence, puis elle reprit.

– Vous devriez peut-être avoir une conversation avec le mari. Si Amber s'est suicidée, ce n'est pas à cause d'un repas au restaurant.

Steven réfléchit un moment.

- Et le docteur Matthews ?
- Quoi, le docteur Matthews ?

Elle plongeait ses grands yeux verts dans les siens. Bon sang, elle lui faisait un sacré effet !

- Il s'est donné la mort peu de temps après votre départ de l'hôpital.
- Vous pensez que toutes ces personnes se suicident parce que je les ai rencontrées ? C'est à ça que vous voulez en venir ?

OceanofPDF.com

– Alors, comment ça s’est passé avec Milande ? demanda Graziedei en reculant son siège d’un coup de reins.

– Elle me détestait avant de savoir que j’existe.

– Ça, c’est bizarre, c’est plutôt quand on te connaît que ça arrive.

Steven sourit et posa son café sur son bureau.

– Je pense qu’elle n’aime pas trop les figures de l’autorité, dit-il, en s’asseyant.

– Pourtant, t’as une assez belle gueule dans ton genre pour une « figure de l’autorité ».

– En tout cas, à part le fait que ma visite l’a perturbée, ça n’a rien donné. Je n’ai pas réussi à la déstabiliser au point d’apprendre quelque chose d’intéressant.

Elle avait tenu le choc. À la fin de leur confrontation, elle avait même gagné en assurance. Ses questions sur le docteur Matthews ne l’avaient pas perturbée. Elle avait eu un entretien médical avant sa sortie et elle ne l’avait pas revu depuis. Steven avait compris qu’il n’en tirerait rien de plus, il avait quitté les lieux.

Il éprouvait un drôle de sentiment à son égard. Elle lui avait tapé dans l’œil et pourtant les trois suicides commençaient à prendre une connotation criminelle. Elle y était mêlée, c’était évident. Simple coïncidence statistique ? Même Ehlinger aurait du mal à y croire.

– Et toi, Tony, tu as avancé sur le « comment » ?

– En fait, non, dit Graziedei. Je suis parti du principe qu’avec ses séjours en hostos psychiatriques, Milande avait fricoté avec tout un tas de médicaments qui agissent sur le cerveau. Ces endroits sont la Mecque de ce genre de produits. Je me suis dit qu’elle pouvait avoir réussi à dérober une substance miracle avec laquelle elle aurait pu les empoisonner.

– Et alors ?

– J’ai passé quelques coups de fil dans les endroits où on l’a admise. J’ai décrit les suicides tels qu’on nous les a rapportés avec les résultats négatifs des autopsies. Apparemment, des produits capables de déclencher ce type

de folie, ça existe. Mais sans laisser la moindre trace dans l'organisme, sans marque de piqûre, griffure ou autre, ça ne leur dit rien. Par contre, un des psys a insisté pour que je le rappelle sans faute si on trouvait quelque chose. Il avait l'air très intéressé, il en bavait d'envie au téléphone.

Steven hocha la tête.

– Donc, on n'a pas le « comment ». Et on n'a pas non plus le « pourquoi ». D'après les témoignages des entourages, aucune des trois victimes n'a présenté Ann Milande comme une menace. Pourtant, elle doit bien avoir une raison pour les pousser à mettre fin à leurs jours.

– Non, aucune.

– Comment ça, aucune ?

– Tu oublies son passé psychiatrique. Si c'est une dingue, elle peut se raconter n'importe quelle histoire débile pour entrer en action. Et plus c'est tordu, mieux c'est.

Steven fit une moue dubitative. Ça le dérangeait que Graziedei présente Ann Milande comme une folle.

– C'est vrai, se contraignit-il à admettre.

Il désigna les dossiers étalés devant son collègue d'un coup de tête.

– Tu as le nom de quelqu'un qui s'est occupé d'elle ?

Graziedei fouilla dans sa paperasse, en exhuma un feuillet.

– Le Dr Nancy Frauman. C'est la psychiatre qui l'a suivie pendant pas mal d'années.

– Alors, elle doit savoir un tas de choses sur Ann Milande. Je vais lui faire une petite visite.

– Tu rigoles ? Elle ne risque pas de l'ouvrir. Tu connais les psys et leur foutu secret professionnel ! Ils sont encore plus muets que leur divan.

Steven se frotta le menton en réfléchissant. Graziedei n'avait pas tort. Son grand sourire et son insigne de police seraient loin d'être suffisants pour que Frauman se confie. Il se tourna vers son ordinateur. Il entra le nom du docteur dans un champ de recherche.

– ... Nancy Frauman, diplômée de l'Université Johns Hopkins. Adresse, OK... Ah ! Deux enfants... Lisa, douze ans et William, dix ans... C'est bien ça.

Un sourire s'afficha sur ses lèvres, dévoilant ses canines.

– Tu penses à quoi, là ? dit Graziedei en fronçant les sourcils.

– Tu peux me sortir le dossier Osborne, s'il te plaît ?

– Euh, oui. Pourquoi ?

– Tony, insista Steven. S’il te plaît.

D’un coup de reins, Graziedei fit rouler sa chaise jusqu’à une armoire métallique derrière lui. Il en exhuma un dossier et se propulsa vers son bureau.

– Sors-moi les photos les plus dégueulasses, lui demanda Steven sur un ton impératif. Graziedei ouvrit grand les yeux.

– Bon sang, Steven. Je te sens pas, là. Qu’est-ce que tu... ?

La chemise restait figée dans sa main. Steven soupira, il se pencha et la lui arracha. Il en sortit quelques photos, jeta le reste sur le bureau et se leva.

– Va pas faire de conneries ! s’écria Graziedei dans le dos de Steven qui s’éloignait. C’est vraiment pas le moment.

Steven se figea et se retourna.

– Quoi ? Quand je ne suis pas sur le coup, ça ne te va pas. Et quand je m’implique à fond, ça ne te va pas non plus ?

Et il reprit son chemin vers la sortie.

OceanofPDF.com

Depuis plusieurs heures les essuie-glaces balayaient les escadrilles de flocons de neige qui s'écrasaient sur le pare-brise de la Chrysler. La route 23 fendait un paysage de campagne morne, fondu dans un blanc laiteux.

Ann avait eu très peur lorsque l'inspecteur Whitmore s'était présenté chez elle. Elle avait cru qu'il venait l'arrêter. Après tout, le pouvoir laissait peut-être des traces. Sans imaginer son nom s'inscrivant en lettres phosphorescentes sur les corps des victimes, Ann pouvait craindre que des marques conduisent l'inspecteur jusqu'à elle. Manifestement non, à part qu'elle connaissait les trois suicidés, il n'avait rien de plus.

L'inspecteur Steven Whitmore.

Elle l'avait détesté tout de suite. Sa façon de massacrer son intimité et de se promener dans l'appartement comme en territoire conquis l'avait enragée. Elle avait tant de fois subi ces intrusions pendant ses séjours dans les hôpitaux psychiatriques. Les psys, c'était son esprit qu'ils arpentaient sans scrupules. Ils étaient courtois, affables, mais leurs questions lui faisaient le même effet qu'un scalpel qui fouillait à l'aveugle dans son cerveau à la recherche d'une tumeur. Peu importait qu'elle se montrât coopérative ou hostile, son attitude était aussitôt interprétée, analysée, confrontée à la théorie. Ann était certaine qu'à tous les coups, dans la masse des bouquins bourrés de mots plus cryptés les uns que les autres qu'ils avaient ingurgités, ils trouvaient un cas de référence, une note, une étude répertoriée qui les aidaient à la disséquer. Derrière leur sentiment de supériorité qu'ils avaient du mal à cacher, elle voyait bien qu'elle n'était jamais pour eux qu'un sujet d'observation, une patiente.

La technique de l'inspecteur Whitmore était moins sophistiquée. C'est à coups de marteau piqueur qu'il s'était déblayé un chemin pour essayer de l'atteindre. Mais son ambition était la même : la questionner, l'interroger, la sonder pour la décortiquer. Seul son statut avait changé, celui de patiente était devenu celui de suspecte.

Et puis quelque chose d'inattendu s'était produit. Lorsqu'elle l'avait empêché de toucher son piano, il avait perçu qu'il l'avait ébranlée. Elle

avait senti qu'il était désolé de l'impact de son geste.

À partir de cet instant, elle l'avait observé sous un autre angle. Elle s'était rendu compte qu'un conflit l'habitait. Il jouait son rôle de policier en adoptant une posture agressive pour la déstabiliser, mais derrière cette façade, il s'en voulait de la malmenier. Ann s'était sentie touchée par ce type d'attention auquel elle n'était pas habituée.

Pour autant, elle devrait rester sur ses gardes. Il reviendrait à la charge, elle n'en doutait pas. Son lien avec les trois victimes était trop étrange pour que l'inspecteur la lâche.

Ann ralentit sur Lucasville-Minford Road et tourna à droite. Devant elle s'étalait la lugubre silhouette du centre de détention de haute sécurité de Lucasville.

OceanofPDF.com

Ann était garée depuis plus de vingt minutes dans le parking, incapable de sortir de la voiture, terrifiée à l'idée d'entrer dans le bâtiment. La prison lui rappelait l'hôpital psychiatrique. Le même principe animait ces lieux : des humains qui gardaient d'autres humains. Trop de mauvais souvenirs rôdaient en elle, nés dans ces mondes clos, peuplés de gens en uniformes, barricadés dans leurs fonctions, leurs rôles. Elle avait détesté la cohabitation entre les deux espèces, surveillants et surveillés. Et puis la promiscuité, les verrous, les règlements, les codes, les horaires, les posologies...

Elle fouetta sa volonté. Elle devait y aller, c'était le prix à payer. Elle prit une grande inspiration et ouvrit la portière.

*

Bien droit dans son fauteuil, les bras écartés sur son bureau devant lui, le conseiller des détenus semblait paré à défendre son territoire contre toute invasion. La quarantaine entamée, il avait un physique de lutteur. Les durs à cuire, il connaissait. Les tueurs, violeurs et autres variétés de criminels, il traitait avec eux à longueur de journée. Alors, la femme qui lui faisait face, il la plaçait au même niveau que la mouche agaçante qui virevoltait dans la pièce, ayant survécu par miracle à l'arrivée de l'hiver.

Une petite plaque affichait son nom : Derek Rountree.

– Que puis-je pour vous, mademoiselle Milande ? Il avait un air qui disait : « La prison, c'est chez moi, qu'est-ce que tu viens foutre dans mon monde ? »

Ann réprima un mouvement d'humeur. C'était pourtant clair : elle avait passé un quart d'heure au téléphone à lui expliquer. Elle répéta donc, encore une fois, ce qu'elle lui avait dit :

– Je cherche mon père. Je n’ai eu aucunes nouvelles de lui, depuis sa sortie de prison et...

– Le service de réinsertion, vous l’avez contacté ?

Bien sûr, crétin, c’est la première chose que j’ai faite, pensa Ann. Ça aussi, elle le lui avait dit. Pourquoi jouait-il l’idiot avec elle ?

– Oui, dit-elle, d’après ce qu’on m’a dit, il n’a pas cherché à être aidé. Ils ne peuvent pas me dire ce qu’il est devenu.

Rountree hocha la tête, son regard reflétait une certaine hostilité. Pourquoi ?

– Vous est-il venu à l’esprit que votre père souhaitait tirer un trait définitif sur son passé ? Recommencer à neuf en évitant tout contact avec son ancienne vie ? Ce qui inclut sa famille ?

– Si c’est le cas, s’il n’a plus envie de me voir, ça ne devrait pas lui prendre beaucoup de temps pour me le confirmer, quand je l’aurai retrouvé.

– Et qu’est-ce qui vous fait croire que je pourrais vous être utile dans votre recherche, mademoiselle Milande ?

Il tapota sur son bureau, un faux sourire dissimulant mal son irritation. Pour une raison inconnue, Rountree lui en voulait. Ann fit semblant de ne pas remarquer son petit jeu.

– À sa sortie, mon père n’a plus donné de nouvelles, mais je me suis dit qu’il pouvait vous avoir confié ses intentions... vous êtes le conseiller des détenus.

Rountree l’observa en silence, puis, d’un large mouvement de bascule arrière, il se cala dans son fauteuil et joignit les mains sur son ventre.

– Je suis ici depuis cinq ans. J’ai connu votre père pendant ses trois dernières années entre ces murs. Il était...

Il suspendit sa phrase, chercha l’inspiration au plafond, aperçut la mouche.

– Il était... (cette fois, il regarda par la fenêtre, comme si une nouvelle idée venait d’y passer) ... Voyez-vous, mademoiselle Milande, tous les condamnés estiment un jour ou l’autre qu’on les a injustement enfermés derrière des barreaux. Le pire des criminels pense qu’il ne mérite pas la peine que la société lui a infligée. Votre père, non. Il a toujours considéré que la sienne était justifiée.

– Elle l’était, dit Ann, durement.

Rountree afficha un air condescendant.

– Oui, bien sûr. Ce que je veux vous faire comprendre, c’est qu’il n’a jamais cherché à minimiser l’horreur de son crime ni d’en atténuer sa responsabilité.

Encore heureux, pensa Ann. Qu’attendait Rountree, des applaudissements ?

– Tant mieux.

Elle avait du mal à cacher son irritation. Rountree lui lança un regard en biais.

– Mademoiselle Milande, le souvenir de petite fille que vous gardez de votre père n’a pas grand-chose à voir avec l’homme qui a passé vingt années dans cet établissement.

– Rassurez-vous, monsieur Rountree, je ne cherche pas à le revoir pour qu’il me fasse sauter sur ses genoux.

– La prison change les hommes, continua Rountree comme s’il n’avait rien entendu. Votre père était architecte. Dans un endroit comme ici, les personnes qui disposent d’un tel bagage intellectuel sont précieuses. Bien qu’il n’ait eu aucune obligation à le faire, il a consacré un temps énorme à aider les autres détenus moins favorisés. Il les a encouragés à suivre les programmes d’études, à passer des diplômes. Pour certains, il est devenu une sorte de modèle, de mentor.

Ann faillit s’étrangler. Cette fois, ça coinçait.

– Vous m’excuserez, monsieur Rountree, dit-elle d’une voix aigre. Mais personnellement, j’aurais beaucoup, beaucoup de mal à prendre pour modèle le type qui a tué ma mère. Si vous voulez faire passer mon père pour une sorte de héros...

– Est-ce que je peux vous poser une question ? coupa-t-il, imperturbable. Vous savez ce qui est encore plus dur à supporter que la privation de liberté pour les détenus ?

Si tu savais comme je m’en fiche.

Où voulait-il en venir ? Comme la réponse à sa question n’arrivait pas, Rountree rompit le silence :

– C’est le manque d’affection, d’amour. Vous seriez surprise de voir comment ces gros durs peuvent avoir la larme à l’œil quand leur femme ou leur compagne vient leur montrer la photo de leur dernier-né. Certains sont capables de tuer de sang-froid n’importe qui, et pourtant, lorsque leur mère leur rend visite, ils redeviennent aussi doux que des agneaux.

Ann perdait son temps. Rountree poursuivait un but, certainement pas celui de l'aider.

– Les pires ordures ont donc des côtés attachants, dit-elle en se levant. J'ai appris quelque chose. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, monsieur Rountree. Merci de m'avoir reçue.

Elle amorça un mouvement vers la sortie.

– En vingt ans, vous n'êtes pas venu le voir une seule fois.

Le mépris était si clairement affiché dans sa voix que Ann se retourna d'un bloc.

– Pardon ?

– C'est votre père, mademoiselle Milande, et pourtant en vingt longues années, vous n'avez pas estimé qu'il méritait, ne serait-ce qu'une heure de votre vie. Pas une seule fois. En vingt ans !

C'était donc ça qui travaillait le conseiller depuis le début : Ann n'était pas venue prendre des nouvelles de son assassin de père, le « mentor ».

« Et moi, vous pensez que j'en ai eu des visites pendant mes années de détention chez les psys ? Pas une !

Vous pensez que j'aurais dû faire un travail sur moi pour lui pardonner d'avoir tué ma mère, c'est ça ? Et j'aurais dû venir le remercier pour la vie de merde qu'il m'a laissée en héritage ?

Vous pensez que j'aurais dû lui apporter des muffins au parloir ? Ceux aux raisins et noix de pécan ? Je les aurais faits avec tout mon amour en utilisant la recette de ma mère, il les adorait ! »

Elle avait envie de lui cracher ça à la figure, mais elle se retint. Elle voyait bien que ce que voulait Rountree, c'était la culpabiliser, l'humilier pour un comportement qu'il considérait comme une sorte d'insulte. Elle décida qu'elle ferait mieux de faire profil bas pour lui donner l'impression qu'il avait gagné.

Elle baissa la tête, essayant d'émettre des ondes de remords.

– Je... vous avez raison, monsieur Rountree, mais vous comprenez, j'avais cinq ans quand il est parti. En grandissant, j'ai pris conscience de ce qu'il a fait et j'ai éprouvé de la haine pour lui. Vous dites qu'il a changé et je veux bien vous croire, mais moi, je n'ai pas pu m'en rendre compte, je suis restée pendant toutes ces années avec ce seul souvenir bloqué dans le passé : il a tué ma mère. C'est ce père-là que j'avais en tête, pas celui qu'il est devenu. J'aurais sûrement dû faire un pas vers lui. Je ne l'ai pas fait. Et je le regrette...

Ann vit le coin des lèvres du conseiller se relever. Ce genre de sourires, elle les connaissait. Ils déformaient imperceptiblement la bouche des psys lorsqu'ils avaient l'impression d'avoir eu le dessus sur elle, qu'ils avaient gagné. Rountree se remit à parler d'une voix charitable, il pouvait se le permettre.

– Pourquoi voulez-vous rencontrer votre père maintenant, alors qu'il est sorti de prison et qu'il est évident qu'il n'a pas cherché à vous revoir ?

Ann se composa un visage empreint d'humilité, presque un signe d'allégeance.

– Je vais être sincère avec vous, monsieur Rountree, je crois que je ne pourrai jamais lui pardonner ce qu'il a fait. Mais j'ai réalisé que le temps passe et je n'aimerais pas apprendre un jour que mon père est mort sans l'avoir revu au moins une fois. Je vis avec une image figée depuis l'âge de cinq ans. Après ce que vous venez de me dire, à savoir qu'il a changé, j'ai encore plus envie de le revoir, je crois que je suis prête à rencontrer l'homme véritable qu'il est devenu.

Rountree balada sa langue dans sa bouche, comme s'il promenait un bonbon pour le dissoudre. Il pesait le pour et le contre.

– Vous devriez rencontrer Larry Zlotnick, dit-il, enfin. Votre père et lui sont restés plusieurs mois dans la même cellule, c'est son dernier codétenu. Peut-être lui a-t-il fait des confidences.

Ann sentit une bouffée de joie l'envahir. Mais surtout, ne rien laisser paraître.

– Si vous le pensez, monsieur Rountree, dit-elle, presque timidement.

– En sortant, allez voir le secrétariat pour fixer une heure de visite.

Un sourire ambigu fleurit sur son visage. Impossible de déterminer s'il lui faisait un cadeau.

D'un revers de main, il chassa la mouche qui passait devant ses yeux.

OceanofPDF.com

Pourquoi attaquer une proie dans son terrier alors qu'elle s'y sent en confiance et protégée ? Mieux vaut attendre qu'elle soit à découvert et vulnérable pour la prendre par surprise.

C'était la réflexion qui tournait dans la tête de Steven. Il avait garé son véhicule parmi les gros SUV et les berlines de luxe des parents qui attendaient devant l'école.

Enfin, les enfants jaillirent dans un joyeux chahut. Certains coururent aux voitures, d'autres se précipitèrent pour faire la queue devant la portière des bus scolaires.

Le docteur Nancy Frauman faisait partie des courageux parents qui avaient osé braver le froid pour accueillir leurs enfants. Elle était emmitouflée dans un lourd manteau, un bonnet sur la tête.

– Docteur Frauman ?

Elle se retourna. C'était une femme d'une quarantaine d'années. Quelques mèches frisées de cheveux noirs mêlés de gris s'échappaient de son bonnet et encadraient deux grands yeux surpris.

– Oui ? dit-elle, en dévisageant l'inconnu qui la dominait de sa haute taille.

Steven montra sa plaque.

– Inspecteur Whitmore, de la police criminelle. Je sais que l'endroit est mal choisi, mais j'aimerais vous poser quelques questions.

– Ici ? Nous pourrions plutôt nous voir dans mon cabinet et...

Surtout pas, pensa Steven, pas dans votre tanière, pas sur votre territoire.

À découvert et vulnérable.

– Je crains d'avoir peu de temps, dit-il avec une certaine gravité.

– J'attends mes enfants, dit-elle l'air contrarié, en guettant la sortie de l'établissement. Et je...

– Oui, Lisa et William. Ils sont concernés.

Nancy Frauman tourna la tête vers Steven.

– Mes enfants ? Concernés par quoi ?

– Désolé d’être un peu brusque, mais le temps presse. Je vais vous montrer des photos. Je vous préviens, elles ne sont pas belles à regarder.

Steven glissa sa main dans son manteau. Un petit garçon et une fille plus grande approchaient. Ils ralentirent en apercevant l’étranger à côté de leur mère.

Timing impeccable. Steven fouilla sans se presser dans sa poche. Il voyait la panique monter chez Nancy Frauman et la prendre en tenaille. D’un côté la peur diffuse pour sa progéniture, de l’autre l’appréhension pour ce qu’il allait lui montrer. Il sortit le paquet de photos et sans ménagement les lui fourra sous le nez. On y voyait des corps d’enfants mutilés et torturés.

L’effet de surprise.

– Oh mon dieu ! s’écria Frauman en couvrant sa bouche de sa main gantée.

– C’est qui ? dit le garçon à sa sœur en désignant l’inconnu.

La fille lui donna un coup de coude.

– C... cachez ça, souffla Frauman, tandis que ses enfants vinrent se placer de chaque côté d’elle.

– Oui, bien sûr, dit Steven, jouant l’embarras.

Les laissant planer sous le nez du docteur, il rengaina les photos sans se presser.

– Je sais que vous avez eu une patiente du nom de Ann Milande, enchaîna-t-il.

Nancy Frauman entourait ses enfants de ses bras.

L’instinct maternel. La protection des petits.

– C’est elle qui a fait... ce que vous m’avez montré ?

Ce qui est pratique avec les gens intelligents, se dit Steven, c’est qu’il est superflu de leur mettre les points sur les i pour qu’ils saisissent les rapprochements.

La menace.

– Peut-être, dit Steven qui afficha un air soucieux. Je n’en suis pas sûr. J’aimerais en savoir un peu plus sur la personnalité de Ann Milande. Elle a été l’une de vos patientes, j’ai pensé que vous pourriez m’aider à la cerner...

Le docteur se raidit.

– Je ne dévoile jamais rien sur mes patients, dit-elle d’un ton ferme.

C’est là qu’il fallait opérer avec finesse. Surtout éviter que le terme « secret professionnel » soit prononcé, le Dr Frauman se verrouillerait par

réflexe conditionné et Steven ne pourrait plus la décoincer.

La ruse.

– Je comprends, dit-il. Seulement, voyez-vous, je soupçonne Ann Milande d’être entrée dans une espèce de folie meurtrière qui s’exerce contre d’anciennes connaissances et leur famille. Mais mon dossier est encore trop mince. Je ne vous demande pas de me révéler ses pensées les plus intimes, docteur, seulement une sorte... d’avis éclairé.

Elle hésitait, tourmentée par un conflit intérieur. Il devait vaincre ses dernières réticences.

La peur.

– J’espère qu’elle n’est pas un danger pour vous, reprit-il, mais si je ne dispose pas d’éléments suffisants, je ne pourrai pas déclencher les mesures de protection pour vous et... (il montra Lisa et William d’un bref coup de tête).

Le visage de Nancy Frauman respirait l’inquiétude.

– Bien sûr, reprit Steven d’une voix rassurante, quoi que vous me disiez, ça restera entre nous, vous pouvez me croire.

La confiance.

Les enfants regardaient Steven avec des yeux ronds. Nancy Frauman les serra contre elle.

La victoire.

OceanofPDF.com

Pour échapper au froid, ils se rendirent dans le Starbuck du coin. Steven n'était pas fier de son procédé. Effrayer le docteur Frauman en jouant sur sa fibre maternelle n'avait rien de bien glorieux. Mais elle s'en tirerait, au pire avec une grosse frayeur, tandis qu'à l'autre bout de la chaîne, des vies étaient peut-être en jeu.

Steven et Nancy Frauman étaient assis face à face, les enfants s'étaient rués à côté sur une banquette. Lisa pianotait fiévreusement sur son portable, en fuite sur les réseaux sociaux. William repoussait avec fureur les extraterrestres qui tentaient d'envahir la Terre en surgissant de son jeu vidéo. Pour eux, les adultes n'existaient plus.

Le docteur Frauman réchauffait ses mains autour de sa tasse de café.

– ... ils ont retrouvé la petite Ann au fond d'un placard dans sa chambre. Elle serrait sa poupée contre elle, prostrée, incapable de dire un mot. On pense qu'elle s'est réfugiée là, après avoir assisté au drame. Elle est restée muette plusieurs mois. Ses premières paroles ont été : « Mon papa a tué ma maman ».

– Son père est allé en prison, qui s'est occupé d'elle ?

– Ann et sa sœur ont été confiées à leur tante. J'ai eu l'occasion de la rencontrer, une fois ou deux. C'était une femme rigide, autoritaire. Elle ne les a pas accueillies de bon cœur chez elle. D'ailleurs, si je me souviens bien, la sœur aînée est partie un an après, à sa majorité.

– Comment Ann a-t-elle vécu ça ?

– À votre avis ? Mal bien sûr. Sa sœur était une sorte de mère de substitution. Son départ a été comme une deuxième mort pour elle. Et la tante n'a pas tardé à s'en débarrasser en la plaçant dans un hôpital psychiatrique. Elle a erré d'institution en institution. Lorsqu'on m'a amené Ann à son adolescence, j'ai trouvé une fille brisée, maniaco-dépressive, incapable d'établir une relation de confiance avec qui que ce soit. Bien sûr, un rejet total de la figure masculine.

– Violente ?

– Oui, mais contre elle-même. Des crises, de l'automutilation.

– Vous pensez qu’elle peut avoir retourné cette tendance destructrice contre les autres ?

– Non, ce n’est pas comme ça que ça se passe. Aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, l’automutilation est plutôt un geste positif.

– Se blesser soi-même ? Un geste positif ?

– Vous devez comprendre qu’Ann s’était fermée au monde et, d’une certaine façon, le monde l’avait enfermée en elle-même. L’automutilation n’est pas une tentative de suicide pour s’évader d’une vie trop dure à supporter, au contraire. Le seul endroit où Ann pouvait essayer de reprendre le contrôle, c’était sur son corps. Marquer son corps en le blessant, c’est un moyen de dire : « J’existe ».

– Donc pour vous, ce type de violence sur soi-même ne peut pas s’exercer sur autrui ?

– Dans le cas de Ann, non. Dans ses dossiers, je n’ai pas trouvé trace d’agressivité ou de menace à l’égard de son entourage. C’est vrai qu’elle entraînait parfois en crise pour des médicaments qu’elle refusait de prendre ou pour le comportement de telle ou telle personne qui la contrariait, mais cela se traduisait toujours par une attitude de fuite, de repli sur soi, pas d’agression.

William poussa un cri de joie. Steven et Nancy tournèrent la tête. Un sursis pour la Terre ? À côté du garçon, l’ambiance était tout autre. Lisa, dents serrées, mine sombre, envoyait des textos comme des rafales de mitraille. Ça devait chauffer à l’autre bout.

Steven l’observa un moment. Qu’avaient en commun Lisa et la petite Ann à son âge ? L’une était à fond dans la vie, entourée d’une famille aimante et d’amis ; l’autre n’avait plus de mère, son père était en prison, sa sœur l’avait abandonnée et sa jeunesse se déroulait dans des institutions sans âme.

– Elle a quand même fini par sortir de l’univers psychiatrique. Est-ce que ça veut dire que son message a été entendu ?

Nancy Frauman baissa les yeux, elle tourna sa cuillère dans son café.

– Pas vraiment. Lorsque je l’ai rencontrée, elle était dans une impasse. Je ne voyais pas comment l’aider (du regret teintait sa voix), ni comment elle s’en sortirait. Elle a fait deux tentatives ratées de suicide. Ce n’était qu’une question de temps avant qu’elle réussisse.

Elle avala une gorgée de café.

– Et puis un miracle s’est produit.

– Un miracle ?

– À l'hôpital, il y avait une salle à l'écart où personne n'allait. Elle servait de débarras. On y avait relégué un piano inutilisé. Ann est tombée dessus par hasard. La musique a été une révélation pour elle. Elle avait un don inné, car elle a su jouer sans cours et sans professeur.

Une fois, je me suis approchée de la pièce et je l'ai écoutée à son insu. Elle jouait avec une grâce surnaturelle, mais seulement pour elle. Je n'aurais pas voulu briser ce moment sacré. Je suis moi-même musicienne, mais je dois dire que je n'avais jamais rien entendu d'aussi poignant.

C'était une sorte de longue plainte qui semblait n'avoir ni début ni fin, un chant étrange, à la fois doux et mélancolique qui vous prenait aux tripes. On avait l'impression qu'il avait attendu Ann depuis un temps immémorial pour naître au monde.

Nancy était au bord des larmes. Steven s'aperçut que les enfants avaient interrompu leurs activités. Les yeux ronds, ils regardaient leur mère en silence, un peu inquiets.

– J'ai été émue à un point que vous n'imaginez pas, inspecteur Whitmore, et pourtant je n'ai gardé aucun souvenir de la musique par elle-même. Elle naissait et mourait aussitôt. Elle n'avait pas vocation à être entendue. Sauf par Ann.

Elle écrasa une larme qui perlait sous son œil et sourit à ses enfants pour cacher son trouble.

– Tout va bien, leur dit-elle.

Comme s'ils n'attendaient que ce signal, ils sautèrent sur leur clavier.

– C'est ce qui l'a sauvée, reprit Nancy Frauman. Sans la musique, elle ne serait plus de ce monde, j'en suis sûre. Je n'ai plus de contact avec elle, mais je suis certaine que c'est la seule chose qui la maintient en vie.

Elle leva les yeux vers Steven :

– C'est elle qui a rompu tout lien, ajouta-t-elle d'un trait, comme si elle se sentait obligée de le préciser. Je... je pensais qu'elle allait mieux.

Elle détourna son regard vers ses enfants et sembla oublier Steven.

Il l'observa avec curiosité. Il s'était attendu à devoir s'attaquer au secret professionnel comme à un bloc de granit pour en extraire péniblement les renseignements sur Ann, morceau par morceau. Il n'en était rien, Nancy Frauman dévoilait sans retenue ce qu'elle savait. La menace que Steven avait fait planer pour l'effrayer y était sûrement pour beaucoup, mais pas seulement, il sentait que sa rencontre avec Ann l'avait marquée.

L'adolescente avait sans doute été beaucoup plus qu'une patiente avec un numéro de chambre.

Ann avait ce pouvoir de troubler les gens. Steven en savait quelque chose. Il ne l'avait vue qu'une fois et il ne pouvait pas s'empêcher de penser à elle. Et pas seulement comme une suspecte potentielle de crimes.

Nancy Frauman sursauta. Le spectacle de ses enfants l'avait ramenée à la réalité. Elle fixa Steven avec des yeux saturés d'angoisse.

– D'après ce que vous dites, elle traverse un épisode meurtrier ?

Steven leva la main pour l'apaiser. Il n'avait pas envie de lui faire peur plus que nécessaire.

– Je n'ai aucune certitude. Je ne fais que vérifier des hypothèses. Est-ce que je peux vous poser une question ?

– Je vous écoute.

– Son accident a plongé Ann dans le coma pendant plusieurs mois. Est-il possible qu'à son réveil, elle ait développé un comportement violent ?

– Tout à fait. Un traumatisme crânien peut déclencher ce type de réaction. Mais je m'étonne que vous me posiez cette question. C'est le neurologue qui l'a suivie que vous devriez interroger.

– Il est mort.

– Mort ? s'écria-t-elle.

Les enfants levèrent brièvement la tête, puis replongèrent dans leur monde.

– Mort ? répéta Frauman plus bas.

– Elle l'a peut-être tué.

Steven s'en voulait de faire remonter la pression, mais il lui restait un point à éclaircir.

Frauman était blanche comme de la craie.

– Une dernière chose, docteur, si vous le permettez. Admettons qu'Ann Milande ne souffre d'aucune séquelle physique de son traumatisme crânien, est-il possible que le simple fait d'avoir survécu à son accident ait modifié son comportement ?

Susan dut faire un effort pour écarter sa crainte et réussir à réfléchir.

– Bien sûr. Réchapper par miracle à la mort, ça change forcément la façon de voir l'existence, commença-t-elle. Vous pouvez avoir le sentiment qu'un sursis vous a été accordé pour réaliser quelque chose d'important. Un supplément de vie pour accomplir une mission.

– Une vengeance, par exemple ?

Frauman frissonna. Les photos d'enfants mutilés devaient défiler devant ses yeux. Elle chassa l'idée de Steven en secouant les mains.

– Je n'en sais rien. Le simple fait d'échapper à la mort ne transforme pas quelqu'un en meurtrier. Et une vengeance doit avoir un sens. Personnellement, je ne vois pas ce qui pousserait Ann à se retourner contre moi et ma famille.

Elle fronça les sourcils.

– Attendez, dit-elle. Elle s'absorba dans ses pensées pendant de longues secondes.

– Docteur ?

– Je crois que si Ann était entrée dans une sorte de folie meurtrière, elle ne commettrait pas le genre d'atroc... (elle jeta un coup d'œil à ses enfants) de choses que vous m'avez montrées.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je suis persuadée qu'elle utiliserait un moyen aussi éloigné que possible de la façon dont son père a tué sa mère.

– Vous pensez à quoi ?

– Plutôt à...

Elle réfléchit.

– À du poison...

OceanofPDF.com

Deux jours après son entrevue avec Rountree, Ann revenait pour le rendez-vous avec Zlotnick. La procédure appliquée aux visiteurs faillit la faire craquer. Rien de bien terrible en soi, mais pour elle ce fut une épreuve pénible. Remplir le formulaire d'entrée, présenter son permis de conduire et passer au détecteur lui donnèrent des sueurs froides. Elle avait l'impression de suivre des formalités pour qu'on l'interne.

Rountree l'avait rejointe sur le seuil du parloir. Arborant son petit air condescendant, il lui montrait à quel point c'était un vrai privilège qu'il lui accordait en lui faisant rencontrer Zlotnick. D'un bref coup d'œil, il la balaya du regard.

– Bon, mettons les choses au point. Larry Zlotnick est un violeur multirécidiviste. À part une ou deux cinglées qui sont venues le demander en mariage, il n'a pas vu de femmes en chair et en os depuis des années. Alors s'il vous plaît, ne faites rien qu'il pourrait interpréter comme un numéro de charme. Ce genre de type carbure aux fantasmes. Je ne tiens pas à ce qu'il s'échauffe et qu'il crée un incident dans la salle.

C'était méprisant, insultant. Un peu provocant aussi, Ann le sentait. Rountree guettait sa réaction. Un mot de trop et il lui retirerait l'autorisation de visite, elle en était sûre. Elle ravala sa colère et décida de faire le dos rond.

– Allez-y, fit-il, en donnant un coup tête vers la salle. Elle crut voir l'ombre d'un petit sourire narquois au coin de ses lèvres.

Ann s'avança avec appréhension. Des box s'alignaient les uns à côté des autres. Des cloisons les séparaient pour créer un semblant d'intimité. Une vitre blindée isolait les prisonniers des visiteurs. Le contact se faisait par interphone. Toutes les places étaient occupées, sauf une. Les conversations formaient une sorte de bourdonnement. Joies ou peines, les émotions devaient être contenues. Pas d'éclats de voix, pas de gestes vifs, sous peine d'expulsion, un gardien y veillait.

Arrivée au niveau du parloir libre, Ann jeta un coup d'œil à travers la vitre. Personne. Elle s'assit.

Elle se sentait nerveuse, elle ne savait pas comment elle allait se comporter. Presque aussitôt, elle le vit paraître, accompagné d'un surveillant. Il ressemblait à une grosse masse gélatineuse emballée dans un emballage rouge, l'uniforme des prisonniers. Son gardien lui désigna la place vide et recula jusqu'au mur.

Zlotnick se laissa tomber lourdement sur sa chaise. Sa forte corpulence boucha l'alcôve. Il semblait prêt à la faire craquer. Il avait une face morne et flasque. Des petits yeux fouineurs roulaient dans ses orbites comme des billes dans un flipper. Il reluqua Ann sans retenue, sans gêne.

Elle réprima un haut-le-cœur.

Zlotnick lui décocha un sourire et prit le combiné de l'interphone. Elle tendit une main tremblante et fit de même.

– Alors c'est vous la fille de Milande, dit Zlotnick.

Sa voix était douce, caressante. Ann sentit les poils de sa nuque se dresser. Elle commença. Abruptement. Trop.

– Monsieur Rountree m'a dit que vous avez été le codétenu de mon père pendant ces trois dernières années.

Elle avait parlé d'un trait en évitant son regard. Tout ce qu'elle voulait, c'était en finir au plus vite. Qu'il lui révèle où se trouvait son père, s'il le savait, et qu'elle puisse s'en aller. Mais tandis que les mots sortaient de sa bouche, elle eut l'intuition que ça ne se passerait pas si facilement.

Zlotnick avait perçu son malaise. Ça l'amusait, Ann le sentait.

– Effectivement. Et vous aimeriez que je vous parle de votre papa.

Ann fronça les sourcils.

– Non, pas vraiment.

– Ah non ? C'est pourtant ce que m'a dit ce cher Rountree.

Ses yeux n'arrêtaient pas leur va-et-vient entre son visage et sa poitrine, c'était insupportable. Elle remonta les coudes. Elle n'avait qu'une envie, se lever et partir.

– D'après lui, vous voulez en savoir plus sur votre père, reprit Zlotnick. Que je vous dise quel homme il est devenu après son temps passé dans ce haut lieu de réhabilitation et de rédemption.

Quelle ordure ce Rountree !

– Je ne veux pas vous déranger longtemps, monsieur Zlotnick, dit Ann avec raideur, je veux seul...

– Vous ne me dérangez aucunement, je vous assure, dit-il, avec un accent de sincérité. Mais je vous ai interrompue, veuillez m'excuser. Continuez, je

vous en prie...

En finir le plus vite possible.

– Je voudrais savoir si mon père vous a dit où il comptait aller après sa libération.

– Parce que vous ne le savez pas ? s'écria-t-il, jouant l'étonnement.

Ann se sentit bouillir.

Penses-tu que je serais ici à supporter ta face de gelée si je le savais ?

– Non. Depuis sa sortie, personne ne peut me dire ce qu'il est devenu. Il vous a peut-être dit où il comptait aller à sa libération...

Ann attendit la réponse. Zlotnick la dévisagea avec un petit sourire coquin. Il se délectait du moment. Et surtout d'elle.

À cet instant, Ann fit une prière muette. Que son pouvoir se déclenche afin de puiser les renseignements dans le cerveau de Zlotnick, et qu'elle puisse se lever et partir. Mais ça ne se passait pas comme ça, d'après ce qu'elle avait observé, un souvenir marquant devait émerger pour que le pouvoir se mette en branle. Or le violeur était, pour le moment, bien ancré dans le présent. Tout ce qui lui importait, c'était ce qu'il avait en face de lui, ici et maintenant : Ann.

– Vous savez que vous lui ressemblez, Ann ? (Il avait prononcé son prénom avec gourmandise), même nez, mêmes yeux, même façon de croiser les mains...

Ann les écarta. Soudain, sans la quitter des yeux, Zlotnick se recula et s'adressa au gardien en faction derrière lui.

– Eh ! Bob, c'est la fille de Milande. Elle est chaude, hein ?

– La ferme, Zlotnick, dit Bob d'une voix morne.

Zlotnick revint vers Ann.

– Bob n'est pas libre de livrer son point de vue, mais il n'en pense pas moins, croyez-moi.

Il se gratta le menton et plissa ses petits yeux.

– Pourquoi voulez-vous revoir votre père ?

– C'est personnel, dit-elle trop sèchement.

– Je n'en doute pas, mais vous comprenez, je dois en savoir un peu plus sur vos intentions. Vous êtes peut-être sa fille, mais vous ne l'avez pas vue depuis plus de vingt ans, si je me souviens bien. Moi, j'ai vécu avec lui dans la même cellule pendant trois ans. Ça nous a rapprochés. (Il leva la main.) En tout bien tout honneur, je précise. En prison, on comble certains besoins d'une façon qu'on n'aurait jamais envisagée en liberté, vous voyez

ce que je veux dire. Personnellement, ça ne m'a jamais tenté, ici ou dehors. Votre père lui...

Il laissa sa phrase en suspens, soulignée d'un sourire ambigu. Il voulait la choquer, l'écœurer. S'approprier le corps des femmes ne lui suffisait pas, violer leur esprit l'excitait tout autant.

– Je connais votre père, vous non. Je ne voudrais pas trahir les secrets d'un frère de cellule... d'un ami. Qui sait, vous voulez peut-être lui demander de l'argent ? Ou lui faire la peau ?

Il se mit à rire. Zlotnick s'amusait bien. Son visage tremblait comme de la gelée sur les épaules qui tressautaient. Le spectacle avait quelque chose de répugnant. Écœurée, révoltée, Ann ne put cacher son irritation.

– Est-ce que vous savez où il est, oui ou non ?

Il y avait de l'acide dans sa voix.

– Tsss, tsss ! Minute, chérie ! Pourquoi s'énervier ? (Il tourna la tête vers une horloge murale.) Il nous reste encore vingt-cinq précieuses minutes à passer tous les deux. Ne les gâchons pas (son visage se durcit), ce n'est pas parce que j'habite de ce côté de la vitre qu'il faut me demander les choses comme ça.

Il attendit.

Ann fit un effort pour se reprendre. Ce n'était pas le moment de perdre le seul lien qui, peut-être, la reliait à son père.

– Ex... excusez-moi, monsieur Zlotnick, commença-t-elle tandis que les mots lui écorchaient la gorge. Savez-vous où il est ?

Zlotnick attendit encore.

– S'il vous plaît..., ajouta-t-elle.

Elle lut une intense satisfaction dans son regard. Des frissons de dégoût la parcoururent. Il pencha la tête sur le côté.

– Vous êtes au courant des... activités qui m'ont amené ici. Je ne suis pas sûr que vous les appréciiez. J'ai même un peu peur qu'elles vous fassent horreur. Et pourtant, vous avez pris votre courage à deux mains et vous êtes là, devant moi. Je dois dire que vous me faites énormément plaisir. Mais mon petit doigt me dit aussi que ce plaisir n'est pas partagé. Le coup de foudre n'est pas réciproque.

Il plissa les yeux, évaluant Ann.

– Vous devez vraiment tenir à revoir papa pour supporter de bavarder avec un type comme moi.

Zlotnick pencha sa grosse face molle vers la vitre et fit signe à Ann d'en faire autant, comme s'il voulait lui parler sans être entendu. C'était inutile, puisque le son venait de l'interphone, mais il désirait voir son visage de plus près. Un petit caprice.

S'approcher de Zlotnick. Ann n'aurait pas éprouvé plus d'écœurement en mettant sa tête dans la cuvette des w.c.

Elle hésita, répugnant à réduire l'espace entre eux. Il renouvela son geste. Elle se pencha. Il le fallait. Quelques centimètres les séparaient. Ann vit le monde se résumer aux yeux du violeur. Elle crut qu'il allait faire fondre la vitre blindée avec l'intensité de son regard et se jeter sur elle. Elle manqua paniquer.

– Bon, écoutez, voilà ce qu'on va faire, dit Zlotnick sur le ton de la confidence.

Elle vit l'ombre de sa main libre glisser sous la tablette devant lui et commencer à remuer. Elle faillit avoir la nausée.

– Je vais te dire où est ton père, murmura Zlotnick. Mais avant, tu vas faire quelque chose pour moi.

Zlotnick ne lui donnerait rien, c'était évident. Tout ce qu'il voulait, c'était jouer avec elle, la reluquer, nourrir ses fantasmes abjects. Rountree l'avait jetée entre ses griffes en toute connaissance de cause, elle en était sûre. Le salaud.

– Tu vas revenir lundi prochain. Tu m'apporteras un petit colis, un truc personnel à toi, intime, tu vois ce que je veux dire ? Par exemple, une culotte ou un soutif que tu as portés, je te laisse le choix... (il lui fit un clin d'œil).

– Vous êtes complètement fêlé ! dit Ann, reculant comme si elle s'éjectait de l'alcôve.

– C'est si peu de chose pour toi, petite Ann. Reviens-moi avec ça et je te donnerai l'adresse de ton père.

Il passa sa langue sur ses lèvres, Ann lâcha le combiné, comme si une décharge électrique l'avait parcourue. Elle se dressa, dégoûtée.

– Pas la peine de les laver... ! précisa Zlotnick.

La phrase du violeur mourut dans l'interphone, Ann avait déjà pris la fuite.

OceanofPDF.com

– Attendez, il arrive, je vous le passe.

Graziedei couvrit le micro du téléphone et fit signe à Steven qui venait d'entrer dans le bureau de se presser. Il avait l'air consterné. Steven l'interrogea d'un coup de tête.

– Le docteur Frauman. Elle est salement en pétard.

Steven soupira et prit l'appel.

– Inspecteur Whitmore.

À l'autre bout du fil, la voix tremblait d'une colère froide.

– J'ai contacté votre bureau au sujet de la protection policière que vous m'aviez promise. Ils ne sont au courant de rien. Vous m'avez montré ces horribles photos pour me faire peur ! Pour que je vous parle !

– Docteur Frauman je...

– C'est honteux ! Devant mes enfants en plus...

– Docteur, docteur !

Steven éleva la voix pour lui couper la parole.

– Docteur, écoutez-moi. J'avoue que je vous ai un peu forcé la main et que ce n'était pas très élégant, mais dites-vous bien que vos renseignements me sont très utiles et permettront de sauver des vies. Quant à vous et vos enfants, vous ne risquez aucun danger, vous pouvez être rassurée sur ce point.

– Pas très élégant ? C'est comme ça que vous voyez les choses ? Je ne vais pas en rester là, je vous le garantis. Je vais porter plainte, inspecteur Whitmore.

Steven sentit une pointe d'irritation le chatouiller. Tout ce qui la préoccupait c'était qu'elle s'était fait piéger.

– C'est à vous de voir, docteur. Personnellement, je pense qu'il ne serait pas bon pour vous si on apprenait que vous avez révélé des informations sur l'une de vos patientes. C'est une violation du secret professionnel, il me semble. Non ? Il vaudrait peut-être mieux qu'on en reste là. Pour vous, pour votre réputation. Qu'en pensez-vous ?

Un silence plana à l'autre bout du fil. Steven n'entendait qu'une respiration accélérée.

– Docteur Frauman ?

Un clic. Elle avait raccroché.

Atterré, Graziedei fixait Steven, la bouche entrouverte.

– Bon Dieu, Steven, tu lui aurais fait un numéro d'épouvante devant ses enfants ? C'est quoi ces méthodes ? Je te reconnais plus.

– Elle s'en remettra. Elle s'allonge une petite demi-heure sur son divan et tout reviendra dans l'ordre.

– Tu comprends pas que c'est vraiment pas le moment de faire des conneries de ce genre ? Walsh n'attend que ça, que tu te plantes.

– C'est bon, Tony, la leçon est finie ?

– Ça valait le coup, au moins ? Frauman t'a appris quelque chose sur Milande ?

Steven s'aperçut qu'il n'avait pas envie de partager les révélations sur Ann avec Graziedei. Il avait le sentiment qu'il commettrait une sorte de trahison envers elle. C'était absurde.

– Pas vraiment, dit-il sur un ton vague. Elle m'a juste lâché quelques généralités, pas de quoi faire un psychodrame sur le secret professionnel.

– Bon. Et alors ?

– Ann Milande a été fortement perturbée par l'assassinat de sa mère. J'ai demandé à Frauman si son passé pouvait la transformer en meurtrière.

– Et ?

– Elle n'en sait trop rien.

– Mouais, fit Graziedei en faisant une moue dubitative. Mais toi et moi, de flic à flic, on est sûrs qu'elle a un lien direct avec tous ces suicides. Pas vrai ? Timbrée ou non.

Steven acquiesça. Difficile de penser le contraire. Graziedei arracha un post-it collé sur son écran.

– Alors tu vas pouvoir creuser ça. Quelqu'un a demandé à te parler. Personnellement. Tu dois rappeler ce numéro.

– Qui ?

– Milande, justement.

OceanofPDF.com

Ann roulait à fond dans un état second. Tout ce qu'elle voulait, c'était mettre le plus de distance entre Zlotnick et elle. Elle voulait rentrer pour se jeter sous la douche et effacer les traces de regard du violeur qui la démangeaient comme des verrues immondes.

La grosse Chrysler se frayait un passage dans l'hiver comme un brise-glace dans la banquise. Les essuie-glaces fouettaient avec rage les flocons de neige sur le pare-brise. Ils semblaient vouloir aider Ann à chasser l'image de Zlotnick qui la hantait : sa face molle, la lueur malsaine de son regard roulant sur elle, le sourire visqueux, la voix s'insinuant à travers l'interphone comme une langue cherchant à la lécher.

Ann frissonna de dégoût. Elle ferma les yeux un instant. La plainte d'un klaxon la fit sursauter, elle s'était déportée sur la gauche et avait failli percuter une voiture qui arrivait en sens inverse.

Elle avait cru qu'elle serait assez forte pour affronter Zlotnick. Quelle erreur d'avoir pensé qu'une vitre la protégerait du violeur, comme si un blindage pouvait arrêter les allusions obscènes, les regards libidineux !

Elle était persuadée qu'elle aurait tenu jusqu'à ce que son pouvoir se déclenche. Ça n'avait pas été le cas et elle s'était laissée enfermée dans le piège de Zlotnick. Comment n'avait-elle pas réalisé qu'en quémandant des renseignements sur son père, elle lui offrait sur un plateau les moyens de jouer avec elle ?

Sa visite avait été un cadeau inespéré pour Zlotnick, une occasion royale. Une pensée écœurante lui vint à l'esprit : *en ce moment, je suis dans sa tête ! Il peut donner libre cours à ses fantasmes les plus pervers ! Plus de grilles ni de vitres blindées ne nous séparent ! C'est moi qui suis enfermée avec lui !*

Brusquement, le visage de Zlotnick surgit devant elle. Elle hurla de terreur, écrasa la pédale de frein, bras tendus pour repousser l'apparition. La Chrysler dérapa et se mit à tourbillonner. Elle quitta la chaussée pour s'échouer dans un gros banc de neige.

Hébétée, le souffle court, Ann fixa le rideau de flocons qui tombait devant elle.

Le visage qui hantait ses cauchemars s'était échappé. Il avait pris les traits de Zlotnick.

*

Les lumières qui dansaient dans l'habitable la réveillèrent. Elle ouvrit les yeux et se rendit compte qu'elle s'était endormie sur le volant. Elle se redressa lentement. La rencontre avec Zlotnick suivie par le choc de l'effrayante vision avait déchargé toute son énergie.

La nuit était presque tombée. Elle était restée inconsciente plusieurs heures. La boule au ventre, elle reprit la route. Elle n'osait plus rouler, redoutant de voir la face molle de Zlotnick resurgir devant elle.

Après la visite catastrophique à la prison de Lucasville, son dernier espoir de trouver son père s'était évanoui. Désormais, Ann n'avait plus personne vers qui se tourner. Elle était en proie à un profond découragement. À quoi bon rentrer chez elle ? Retourner dans son désert lui parut bien triste. L'endroit où elle habitait était à l'image de sa vie. Personne ne l'attendait, personne pour l'aider, personne en qui avoir confiance.

Ces lugubres pensées tournèrent en boucle jusqu'à ce que les lumières de la ville apparaissent à l'horizon. Un nom lui vint à l'esprit. Peut-être n'était-elle pas seule ? Elle chassa l'idée qui l'avait traversée tant elle était ridicule. Mais son nom revint à l'assaut, comme une petite musique entêtante.

Faire appel à lui était illogique, stupide, voire dangereux. Pourquoi avait-elle l'impression que c'est ce qu'elle allait faire ?

Ann gara la Chrysler en bas des abattoirs et monta chez elle. Elle prit une interminable douche brûlante. Quand le décapage lui procura un sentiment d'apaisement, elle sortit et s'enfouit dans une robe de chambre. Elle versa huit olives dans la coupelle blanche, gagna son divan et attrapa son portable.

Bien sûr que c'était absurde.

Ann avait décidé d'appeler l'inspecteur Steven Whitmore.

OceanofPDF.com

Le post-it de Graziedei en main, Steven s'éloigna de son collègue. Il ne tenait pas à ce qu'il l'entende téléphoner à Ann Milande, comme si la conversation devait rester privée. C'était troublant.

Arrivé dans le couloir, près des ascenseurs, il composa le numéro, en catimini. Ann n'avait pas envie de s'éterniser et l'échange fut vite expédié. D'une voix rauque, précipitée, elle lui demanda s'il voulait bien passer la voir. À peine accepta-t-il qu'elle lui raccrochât au nez. Il n'avait même pas eu la présence d'esprit de lui poser la question de savoir pourquoi elle tenait à sa venue. Pas très professionnel, tout ça !

Du coup, il s'était condamné à s'interroger pendant tout le trajet jusqu'aux abattoirs Stammers : que lui voulait-elle ?

Lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit, les grands yeux verts l'accueillirent. Elle semblait gênée et méfiante.

– Entrez, dit-elle, sans s'attarder dans des formules de politesse. Et elle tourna les talons.

Dès ses premiers pas, Steven repensa à la façon dont il s'était comporté à sa première visite, envahissante, agressive. Cette fois, il se sentait mal à l'aise. Il regrettait presque son attitude.

Pourtant, tu n'as fait que ton travail ! Mettre la pression sur un suspect, c'est l'un des outils de base du flic. Et rien n'a changé, Ann Milande reste l'élément clef dans la mort inexpliquée de trois personnes.

Alors, pourquoi sentait-il cette pointe de remords le titiller ?

Ann l'invita gauchement à s'asseoir dans un fauteuil. Elle risqua à peine le bout d'une fesse sur le bord de son divan, comme s'il était en fusion. Et elle s'absorba dans la contemplation du plancher.

Steven attendit. Elle n'arrivait pas à parler. Lui demander de venir avait dû représenter un effort considérable. Le voir en face était peut-être désagréable. Non, pas peut-être, forcément désagréable. Elle avait en toile de fond le souvenir de l'inspecteur bulldozer qui avait déboulé chez elle. Elle devait avoir quelque chose d'important à lui dire pour surmonter le dégoût qu'il lui inspirait.

Il ne voulait pas la brusquer, pour lui laisser le temps de s'accoutumer à sa présence.

Pourtant, quelque chose coinçait. Elle fixait le plancher avec obstination. Commença-t-elle à regretter de l'avoir appelé ? Il pressentit que Ann Milande allait brusquement se lever et lui dire : « Vous demander de venir était une mauvaise idée, nous allons en rester là ». Il décida de prendre les devants :

– Vous vouliez me voir, Mademoiselle Milande ?

Elle sursauta, comme si elle ne s'attendait pas à ce qu'il soit doté de la parole. Elle leva ses yeux verts vers lui. Il se sentit traversé de part en part.

– J'aimerais vous demander un... service, finit-elle par lâcher.

Elle le dévisagea, sur ses gardes, évaluant l'impact de sa requête, prête à se fermer.

– Un service ? répondit-il, cachant mal sa surprise. Je vous écoute...

– Je suis à la recherche de mon père. J'ai pensé que vous pourriez m'aider à le retrouver.

Steven ne s'attendait pas à ça.

– Pourquoi ? Il a disparu ?

– Oui..., enfin, pas vraiment...

Elle laissa planer sa réponse et l'observa en silence. Elle avançait, pas à pas, évaluant chacune de ses réactions.

– Pourriez-vous être plus précise, s'il vous plaît ?

– J'ai décidé récemment de reprendre contact avec lui, mais il est sorti de la prison de Lucasville depuis deux ans déjà, et je n'arrive pas à le retrouver. J'ai pensé que vous, un policier, vous sauriez mieux que moi comment faire.

Une vague lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

– Vous êtes-vous renseignée à la prison ? Ils ont...

– Bien sûr.

Il perçut une pointe d'agacement dans sa voix, comme s'il la prenait pour une idiote. Elle débita la suite d'un trait :

– La prison, la famille, les connaissances, les relations, Internet. Enfin, j'ai fait ce qui était à ma portée, mais ça n'a rien donné.

– Avez-vous des raisons de penser que la vie de votre père est menacée ?

– Non, pourquoi ? fit-elle, étonnée.

– Parce que la police entreprend de rechercher une personne seulement quand un vrai cas de disparition lui est signalé.

– Ce n'est pas ce que je suis en train de faire ?

– Pardon, je n'ai pas été clair. Si vous n'avez pas d'éléments qui vous font penser que votre père a disparu contre son gré, le fait que vous ne puissiez pas le trouver n'est pas suffisant.

Il hésita un moment :

– Si je peux me permettre, il est adulte, majeur. Je sais le drame qui a touché votre famille et le... rôle que votre père y a joué. Il a peut-être décidé de ne pas communiquer ses coordonnées à son entourage. C'est fort probable. Si c'est le cas, ça ne justifie pas l'intervention des services de police. Je suis désolé.

Une voile de déception couvrit le visage de Ann.

– Et vous, inspecteur, avec une nuance d'espoir. À titre personnel, est-ce que vous pourriez m'aider ?

Steven fut décontenancé. « À titre personnel », que voulait-elle dire ?

– Écoutez, Mademoiselle Milande. Je ne fais pas ce genre d'enquête en dehors de mon temps de service. (En disant cela, il repensa à sa visite chez l'ex-femme de Rylander « à titre privé ») le mieux que vous pouvez faire serait de faire appel aux services d'un détective privé.

S'il lui avait donné un coup de marteau sur la tête, l'effet aurait été le même. Qu'il lui propose cette solution était normal, mais ça revenait à lui dire : « Moi, je ne peux rien pour vous ». Elle avait l'air déçue. Il se mordit les doigts d'avoir fait une suggestion pareille. Il sentit le besoin de se justifier de ne pas l'aider « personnellement ».

– Pourquoi voulez-vous le revoir ?

Elle releva la tête.

– C'est important ?

Il se rendit compte qu'il avançait dans un marécage où il allait s'enfoncer sans espoir de retour.

– Oui. Trois personnes que vous connaissiez se sont suicidées dans des circonstances suspectes. Je dois envisager que la vie de votre père puisse être mise en danger à votre contact.

– Vous pensez que c'est moi qui ai provoqué leur mort ? rétorqua-t-elle sur un ton mordant. À distance ? Avec une télécommande ?

– Je ne vous accuse pas, Mademoiselle Milande, mais...

– Parce que si le simple fait de me côtoyer pousse les gens au suicide, tout le monde est en danger... vous aussi ! Si c'est ce que vous pensez, arrêtez-moi tout de suite et larguez-moi sur une île déserte.

Elle se leva d'un coup, puis elle s'approcha vers la verrière. Elle regarda dehors, lui offrant son dos.

– Merci d'être passé, dit-elle d'une voix raide.

Steven mit quelques secondes pour réaliser qu'elle lui demandait de partir. Il se leva et se dirigea vers la porte.

Il l'avait déçue, elle était contrariée et c'était naturel. Mais ce qui troubla Steven, c'est qu'il constata que cela le perturbait bien plus qu'il n'aurait voulu se l'avouer.

OceanofPDF.com

Par la verrière, Ann le regarda traverser le parking. Pendant une seconde, il leva les yeux dans sa direction, puis il monta dans son véhicule. Une fois qu'il fut parti, Ann se mit à arpenter son appartement.

L'inspecteur Whitmore ne lui serait d'aucune utilité pour trouver son père. Point à la ligne. Elle avait remarqué qu'il éprouvait un petit quelque chose pour elle et avait espéré que cela serait suffisant pour qu'il accepte de l'aider. Après tout, elle ne lui demandait pas de commettre un meurtre, seulement de lui donner une adresse. Mais le miracle n'avait pas eu lieu, sa méfiance de policier avait pris le dessus. Ann était déçue, même si elle comprenait son attitude et pouvait difficilement la lui reprocher.

En pleine réflexion, elle revint s'échouer contre la verrière. Le soleil avait rendu l'âme et la zone baignait dans son ambiance habituelle de fin du monde. Ann chassa l'inspecteur de ses pensées, elle ne devait pas compter sur lui. Son esprit se mit à filer à une vitesse vertigineuse au-delà des bâtiments plongés dans l'ombre jusqu'à la prison de Lucasville. L'estomac noué, Ann prit conscience que l'espoir le plus concret de découvrir le début d'une piste qui la mènerait à son père se trouvait là-bas, derrière une vitre blindée.

Tout à coup, elle poussa un cri. D'un bond en arrière, elle se détacha de la verrière. Il était ici, en face ! Elle venait de le voir. Zlotnick était chez Bennett ! Il l'observait par une fenêtre, sourire aux lèvres.

Elle se plaqua le dos au mur. Son cœur battait à tout rompre. Manquant d'air, elle haletait, sa poitrine montait et descendait comme un soufflet de forge.

Non, c'est impossible. Zlotnick est en prison.

Elle se répéta qu'il ne pouvait être là, que c'était insensé. Ça avait été si bref. À peine un quart de seconde. Même si ce n'était pas Zlotnick, quelqu'un l'observait, caché dans l'immeuble de chez Bennett.

Et si je rappelais l'inspecteur Whitmore pour qu'il aille vérifier ? pensa-t-elle. Il n'est pas si loin. Elle écarta l'idée aussitôt. Il la prendrait pour une folle. Elle n'avait pas besoin de ça.

Elle se décolla du mur contre lequel elle s'était plaquée et se rendit dans la deuxième pièce sans allumer l'interrupteur. Elle se glissa jusqu'au coin de la verrière. Elle inspira un grand coup et risqua un œil. Le bâtiment de chez Bennett était plus bas que le niveau de son appartement. Elle repéra l'endroit de l'apparition. L'intérieur était plongé dans le noir, quelques reflets blafards moiraient les vitres.

Ann concentra son attention pendant une minute. Rien. Elle fit courir son regard sur les fenêtres contiguës, explora la rue. Elle sursauta plusieurs fois, croyant voir bouger quelque chose, mais avec un peu d'imagination, n'importe quelle forme évoquait une silhouette humaine tapie dans l'obscurité.

Au bout d'une demi-heure, elle s'aperçut qu'elle grelottait. Rien de suspect n'était réapparu.

Elle se rendit à la cuisine et se fit un thé brûlant. Elle avait fini par se calmer. Elle essaya de repenser aussi froidement que possible à ce qu'elle avait vu, ou plutôt, avait cru apercevoir, car elle n'était plus très sûre. Cela avait été si bref. Un visage, vraiment ? Celui de Zlotnick lui souriant à cette distance ? Plutôt une vague forme blanche. Un simple reflet dans la vitre. Ou un jeu de son esprit. Après tout, quelques heures plus tôt, elle avait été victime d'une hallucination où le visage de Zlotnick avait foncé sur elle. L'apparition de chez Bennett devait être une sorte d'écho visuel.

Ann se sentait épuisée, la journée l'avait tuée. Elle se déshabilla et se laissa tomber dans son lit. Malgré la fatigue, elle ne put s'empêcher de ruminer son entretien avec Zlotnick, de repenser aux hallucinations qui l'avaient poursuivie jusqu'à chez elle.

Elle tenta de chasser ces images. Elle ne parvint qu'à les pousser dans ses rêves. Bien entendu, Zlotnick vint la tourmenter : c'était bien lui, en face chez Bennett, qui l'observait en ricanant.

Au milieu de la nuit, la tête enflammée réveilla Ann en sursaut. Un mauvais pressentiment l'habitait. Elle sortit de son lit et, pieds nus, elle s'approcha de la verrière. Elle glissa un œil au-dehors. La façade de chez Bennett était plongée dans le noir.

Elle se laissa glisser jusqu'au sol et s'adossa au mur. Elle enfouit sa tête entre ses mains.

Suis-je en train de devenir folle ?

Elle resta prostrée dans une demi-conscience, essayant d'échapper à la réalité et redoutant de sombrer dans son sommeil hanté. Enfin, tourmentée

par des courbatures, elle se releva. Son regard tomba sur l'enveloppe jaune qui gisait sur le piano.

Ce ne sera plus très long. Bientôt tout sera fini.

OceanofPDF.com

Steven prit une boîte de chili dans le rayon. Il la jeta dans son caddie, à côté de quelques bricoles, chips, pain, fromage en tranches, etc. : son prêt-à-survivre pour un jour ou deux ; puis il se dirigea vers les caisses du supermarché.

Il n'arrivait pas à s'enlever Ann de la tête. Pourquoi l'avait-elle appelé ? Un flic hostile qui l'avait presque accusée de trois meurtres n'était pas la première personne à qui demander de l'aide. Avait-elle ressenti, non pas le besoin, mais l'envie de le revoir ?

Si c'était le cas, le comportement de Ann ne lui en avait pas donné la preuve. De son côté, il ne pouvait nier qu'elle l'attirait. C'était perturbant, car il éprouvait un sentiment de trahison à l'égard de Karen. C'était la femme qu'il aimait et il lui consacrait toute sa vie depuis sa disparition. Elle avait occupé toutes ses pensées depuis deux ans, jusqu'à l'arrivée de Ann. D'un autre côté, il avait la quasi-certitude qu'on l'avait assassinée. Devait-il rester fidèle à une morte ?

Il prit la monnaie que lui tendait la caissière, attrapa son sac de provisions et sortit du supermarché. Le froid lui décocha un coup de poing glacé. Serrant les dents, Steven ajusta le col de son manteau. Soudain, l'image d'un plat de nouilles sautées avec travers de porc rôtis effaça la perspective du chili préfabriqué. Il décida de changer de menu et longea les boutiques vers le traiteur chinois.

– Inspecteur Whitmore !

Steven se retourna. Emmitouflé dans une grosse veste en duvet avec un col de fourrure, un homme le rattrapait. Steven se crispa.

– Rylander ? Qu'est-ce que vous faites là ?

– Rassurez-vous, je ne vous flique pas, répondit Rylander en arrivant à son niveau, je passais juste dans le coin.

Steven n'était pas dupe. L'homme d'affaires savait qu'il faisait ses courses dans ce supermarché. Un frisson désagréable lui traversa l'échine : encore cette impression que l'autre connaissait ses moindres faits et gestes.

Rylander pointa le logo du magasin sur le sac de Steven.

– Vous avez choisi Nereco pour faire vos courses, à ce que je vois. Excellente enseigne. Produits de qualité, chaîne du froid bien respectée, bonne rotation du stock. Au fait, Nereco appartient à ma holding. Ravi de vous avoir comme client.

– C’est bon, Rylander, qu’est-ce que vous me voulez ?

– J’aimerais discuter un moment avec vous.

– Ici ? Il fait moins cinq au-dessous de zéro.

– Moins cinq ? Vraiment ? J’espère qu’il n’est pas illégal de vous parler à cette température, inspecteur ?

– Allez-y, lâchez le morceau, dit Steven avec une pointe d’agacement.

– Je tenais juste à vous faire part de ma compassion, dit Rylander avec un air de professionnel des pompes funèbres.

– Votre compassion ?

– Oui. Depuis que nous avons entamé notre petit jeu, je m’intéresse à vous, inspecteur.

– Je ne joue pas.

– Moi si, répliqua Rylander, en souriant. Et sérieusement. Voyez-vous, vous m’intriguez énormément. Je me suis demandé pourquoi vous vous êtes obstiné à enquêter sur moi, malgré votre dessaisissement de l’affaire.

– Vous auriez dû me poser la question, je vous l’aurais dit. Un homme a enlevé et assassiné huit femmes, et je veux qu’il paye pour ses crimes. Et vous faites partie de la liste des suspects. D’où mon intérêt énorme pour vous.

Rylander fit la grimace.

– Je sais. Et c’est d’ailleurs cet intérêt un peu excessif qui m’a mis la puce à l’oreille. Ce n’est pas le zèle professionnel qui vous anime, pas en jouant à ce point-là avec votre carrière.

Rylander enleva le gant de sa main droite et la plongea dans une poche de son manteau. Il sortit une photo, y jeta un coup d’œil et la tourna vers Steven.

– C’est le désespoir.

Steven reçut un choc. C’était la photo de Karen à Cape Cod, celle qu’il avait accrochée dans son bureau.

Une vague d’incompréhension submergea Steven :

– Comment avez-vous eu cette photo ?! bredouilla-t-il.

– Karen Swanson, dit Rylander en prenant un air compatissant. Votre petite amie. Elle fait partie de la liste des victimes et vous m’en voyez

sincèrement désolé. Je comprends votre acharnement à trouver un coupable à tout prix, même s'il vous fait perdre tout discernement en m'accusant avec tant de précipitation...

Steven n'écoutait pas. Un seul exemplaire de la photo de Cape Cod existait, il était accroché sur son mur des victimes. Et pourtant, Rylander la tenait dans sa main. La seule explication : ce fumier l'avait prise chez lui.

– Rendez-la-moi, gronda Steven.

– Votre petite amie ? dit Rylander avec un sourire ambigu. Oh pardon ! Vous parlez de la photo.

Toute fausse compassion disparut du visage de Rylander.

– Dites-moi, inspecteur Whitmore, continuons notre jeu. Admettons que je sois le coupable que vous cherchez, qu'est-ce que j'ai fait à toutes ces femmes, à votre avis ? Tiens, prenons votre chère Karen. Est-ce que je l'ai gardée pendant des jours, des semaines, dans quelque endroit obscur, pour expérimenter les perversions sexuelles les plus inavouables ?

Steven faillit lui sauter à la gorge.

– Fermez-la !

Il serra les poings, luttant pour se contenir. Mais Rylander continua à l'ouvrir en observant froidement Steven perdre peu à peu son contrôle.

– Faites travailler votre imagination, inspecteur. L'ai-je torturée avec amour ? Peut-être l'ai-je déchiquetée morceau par morceau tout en savourant chaque hurlement de souffrance ? Peut-être est-elle toujours en vie ? Disponible.

Il regarda la photo et sourit.

– Tout à fait à mon goût !

– Ordure !

C'était trop. Le coup de poing partit comme un éclair, faisant éclater le nez de Rylander. D'une gauche en plein ventre, Steven le cassa en deux. Le souffle coupé, grimaçant de douleur, Rylander cherchait de l'air. Steven faillit le terminer d'un coup de genoux dans le menton, mais un éclair de lucidité le retint. Il réprima son envie d'en finir. Il aurait pu tuer Charles Rylander.

Plié en deux, l'homme d'affaires crachait son sang. Tremblant de rage contenue, Steven se pencha pour ramasser la photo aux pieds de Rylander, sa tête s'arrêta au niveau de celle de Rylander. Les deux hommes échangèrent un regard. Une étrange lueur brillait dans les yeux de Rylander.

Une traînée rouge coulait sur le visage de Karen. Steven attrapa la photo et son sac de courses lâché dans l'action. Il se releva et s'éloigna dans la nuit.

Encore sonné, Rylander tituba jusqu'à la façade d'une boutique de vêtements où il s'adossa. Il épongea le sang qui coulait par son nez avec le revers de sa manche. Puis il resta immobile, fixant le sol, reprenant une respiration normale.

Derrière la vitrine, une demi-douzaine de mannequins de femmes en plastique semblaient retenir leur souffle, comme si elles voulaient éviter d'attirer son attention.

OceanofPDF.com

Steven arrêta sa main à quelques centimètres de la poignée de porte de son appartement. Il tremblait de colère et de désarroi à l'idée que Rylander était venu chez lui. Sa première impulsion fut de se ruer dans son bureau. Mais pourquoi ? Pour constater que la photo de Karen n'était plus sur le mur des victimes ? Alors qu'il l'avait glissée dans sa poche ? Autant vérifier que le soleil ne brille pas la nuit.

Steven fit un violent effort pour se calmer. Il réussit à mettre sa rage en veilleuse. Il devait redevenir flic. Opérer froidement et lucidement, considérer son appartement comme une scène de crime. Un crime, c'est bien ainsi qu'il voyait le sacrilège commis par Rylander.

Tout d'abord, il examina la serrure. Elle ne semblait pas avoir été forcée. Steven tourna avec précaution sa clef. La porte s'ouvrit sans problème.

Il resta un instant sur le seuil et jeta un coup d'œil circulaire. À première vue, aucune trace d'intrusion. Il s'avança et inspecta les lieux. Rien n'avait été déplacé, mais un malaise s'empara de lui, il sentait qu'une présence étrangère s'était introduite chez lui. Mais Steven ne se fia pas à ce genre d'impression, facilement induite par le subconscient.

Il aurait presque préféré trouver son appartement saccagé, signant une déclaration de guerre ouverte, un affrontement direct. Mais ce salaud de Rylander était bien plus subtil, beaucoup plus tordu.

Il s'approcha de la porte de son bureau. Elle était fermée, comme il l'avait laissée à son dernier passage. Il piocha un mouchoir en papier dans une boîte et s'en servit pour tourner la poignée, au cas, peu probable, où des empreintes pourraient s'y trouver.

Il entra et porta son attention sur le mur des victimes. L'effet de surprise le cloua sur place : la photo de Karen y était toujours. Steven plongea sa main dans sa poche et sortit celle récupérée aux pieds de Rylander. Ça n'avait pas de sens, Steven se souvenait de n'avoir fait qu'un tirage. Un habile petit tour de passe-passe devait forcément tout expliquer.

Il décrocha la photo du mur et débaya sa table de travail d'un revers de manche. Puis il posa les deux clichés l'un à côté de l'autre. Il commença

par nettoyer la tache de sang qui souillait la « photo de Rylander » et s'absorba dans leur comparaison.

Il nota aussitôt les différences. Les couleurs de la photo « Rylander » étaient plus vives, la définition un peu moins bonne. Le tirage était plus récent. C'était une copie de l'originale. Steven laissa planer son regard sur son bureau, sur l'ordinateur et l'imprimante-scanner. Rylander avait tout le matériel sous la main pour dupliquer la photo. Une idée très déplaisante le traversa. Comme un idiot, il n'avait pas protégé l'accès à son ordinateur par un mot de passe. Avec horreur, il prit conscience de l'ampleur du désastre. Il imagina Rylander à sa place, un petit sourire aux lèvres : il explorait ses fichiers, parcourait ses courriers, consultait les papiers épinglés sur les panneaux de liège, feuilletait les documents, ouvrait les chemises, laissait glisser son regard sur le mur des victimes ; prenait l'entière mesure de l'enquête menée depuis deux ans.

Qu'avait-il ressenti en découvrant le post-it sur lequel était écrit « Rylander ? » collé sous les huit portraits ? Qu'il était sur la liste des suspects ? Ça, il le savait. Il avait dû sourire en voyant le point d'interrogation qui accompagnait son nom et résumait le noir dans lequel se débattait l'inspecteur Whitmore.

– Meeerde ! cria Steven. Il donna un grand coup de pied dans la poubelle qui explosa dans une gerbe de papier.

Faisant des efforts démesurés pour ne pas céder à la panique, il raccrocha en tremblant sa photo de Karen sur le mur des victimes et quitta la pièce en emportant celle de Rylander. Il ferma la porte du bureau et se mit à arpenter l'appartement, incapable de rester en place. Rylander avait sûrement posé son regard partout, ouvert les tiroirs, les placards, le frigo.

Steven se fit violence pour se calmer et se laissa tomber dans son divan. Il devait réfléchir, évaluer les dégâts. Rylander savait déjà que Steven n'avait rien de concret contre lui, sa visite dans le bureau n'avait donc été pour lui qu'une confirmation. Restait la photo de Karen. Rylander avait anticipé qu'il partirait au quart de tour, sachant que dans le mauvais éclairage du soir, Steven ne verrait pas que c'était une copie.

Mais pourquoi lui avoir fourré une copie et non l'original sous le nez ? Parce qu'il savait que Steven se serait aperçu de son absence sur le mur des victimes, alors qu'en procédant comme il l'avait fait, Rylander avait pu choisir le moment opportun pour agir. Une pensée lui donna la nausée,

depuis combien de temps Rylander était-il passé chez lui ? Un jour ? Deux, trois, quatre... ?

Une autre question le perturbait. Peut-être la première intention de Rylander était-elle d'explorer son appartement sans laisser de traces. C'est en voyant la photo sur le mur qu'il avait dû penser l'utiliser pour provoquer Steven, et il n'avait pas craint de révéler son passage.

Qui était l'homme qui l'avait défié à la sortie du supermarché : un psychopathe responsable de l'enlèvement de huit femmes ou un millionnaire blasé qui pimente sa vie en s'amusant avec un flic ?

OceanofPDF.com

Ann se rendit au rayon lingerie. Le but était de trouver le soutien-gorge le plus moche. Elle le dénicha au fond d'un bac de fins de série bradées où il se cachait, tout honteux. Personne n'avait voulu de lui, avec son tissu râpeux vieux rose, bardé d'une grossière dentelle.

Un slip, maintenant. Ann parcourut les étalages des yeux, sans inspiration. Puis une idée lui vint. Elle se rendit au rayon Homme. Elle sélectionna un string léopard du plus parfait mauvais goût et partit payer.

La caissière lui lança en douce un drôle de regard, essayant de faire coïncider les achats déposés sur le tapis avec la cliente.

Zlotnick voulait fantasmer sur ses sous-vêtements ? D'accord, elle lui apporterait de quoi se rincer l'œil. Mais pas question de lui mettre sous le nez quoi que ce soit de personnel.

Après son espoir déçu avec l'inspecteur Whitmore, Ann s'était résignée à retourner voir Zlotnick. Elle devait l'affronter et vérifier *de visu* qu'il était toujours enfermé. C'était le moyen de repousser les visions qui empoisonnaient son esprit, mais c'était surtout la seule piste qui pourrait la mener à son père.

*

Zlotnick était déjà installé quand elle arriva au parloir. Il l'attendait avec impatience, arborant le même sourire malsain.

Revoir la face de gelée fut plus dur que la première fois. Ann se sentit dévorée par son regard avide qui glissait sans gêne sur sa poitrine et ses hanches, détaillant le dessin de ses lèvres. Le violeur l'évaluait avec gourmandise comme une marchandise, imaginant les potentialités de l'article qu'il avait sous les yeux.

Ann lui rendit son regard et l'examina sans détour. Mine dégoûtée, sans masquer sa répugnance, elle remarqua les replis flasques, repéra les boutons

disgracieux ; elle s'attarda sur le contour informe du visage trop gras, nota les nuances brunâtres sous les yeux, jaugea la mauvaise qualité de la peau, son reflet huileux. Pas de doute, l'homme qui se tenait là était bien réel. Zlotnick était un détenu arrêté par une vitre, pas une entité capable de s'échapper de son corps pour venir la tourmenter.

Le violeur sembla surpris et un peu décontenancé par l'examen qu'il venait de subir, mais il se reprit vite.

– Bonjour, Ann, dit-il d'une voix sirupeuse, je suis ravi que tu aies décidé de revenir me voir.

Il repéra le sac en papier qu'elle tenait entre ses doigts crispés. Son visage s'illumina.

– Oh, tu m'as apporté un petit cadeau, on dirait. J'en déduis que tu n'es plus fâchée. Je peux voir ?

Ann entrouvrit le sac et l'inclina vers la vitre. Une expression presque extatique s'afficha dans le regard du violeur. Il ne devait pas distinguer grand-chose, mais son imagination s'était emballée. Il commençait à suer.

À sa grande surprise, Ann se sentit souillée par son attitude. C'étaient des sous-vêtements achetés une heure plus tôt, mais elle réalisa que Zlotnick ne voyait pas de différence, pour lui, c'étaient ceux de la jeune femme.

Elle referma le sac d'un mouvement brusque.

– Pas plus ? Fit Zlotnick, d'un air déçu.

Il la jaugea.

– D'accord, je comprends. Donnant-donnant. Je vais te parler de ton père. En échange (il désigna le sac) tu me promets que tu me feras passer ce... cette adorable marque d'attention. Promis ?

Il avait la bouille d'un enfant capricieux, attendant son cadeau.

– Promis, répondit Ann sur un ton sec. Elle n'avait pas l'air d'une gentille maman qui veut contenter son fils.

Zlotnick ajouta, sur le ton de la confidence :

– Ce n'est pas vraiment permis par le règlement, mais il y a un gardien dont je te donnerais le nom. Ton colis arrivera jusqu'à ma cellule, tu peux être rassurée.

Il lui fit un clin d'œil. Elle baissa les yeux. Elle ne pouvait plus supporter ce regard gluant.

– Est-ce que vous savez où est mon père ? dit-elle en fixant le rebord du parloir.

– Bien sûr. Peter m'a parlé de ses projets d'avenir.

Ann redressa la tête.

– Bon, alors où est-il ?

– Il m’a fait promettre de ne les confier à personne. Tu es sa fille et je veux bien faire une exception. Mais je ne peux pas te révéler ses secrets aussi facilement.

Ann lui lança un regard noir. Il ne sembla pas le remarquer.

– Tu sais qui je suis, continua-t-il. Ce que j’ai fait. Tu m’as l’air d’être une fille intelligente. Ta visite est une sorte de miracle pour moi, tu le sais, et tu te doutes bien que j’essaie d’en profiter au maximum. C’est... humain. Je te dirai ce que tu veux, mais avant, tout ce que je te demanderai, c’est de me rendre visite chaque semaine. C’est seulement pour que tu me tiennes compagnie au parloir. Pour toi, ce n’est pas grand-chose.

Ann sentit une boule de feu monter à sa tête. Elle faillit se jeter sur la vitre et lui hurler sa haine.

Zlotnick continuait sur sa lancée, inconscient de l’effet qu’il produisait. Ou insensible.

– Rassure-toi, ce ne sera pas pour très longtemps, j’ai une excellente nouvelle à t’annoncer, mon avocat m’a obtenu une réduction de peine pour bonne conduite. Je sors dans six semaines. Nous allons pouvoir nous voir dans des conditions plus... romantiques qu’ici. Je pourrais te parler de ton père. Et de bien d’autres choses, ma chérie... de bien d’autres choses...

Zlotnick libre ! Ann mit quelques secondes pour réaliser. Elle se représenta Zlotnick passant la porte de la prison avec une seule obsession : la retrouver. Une main de terreur lui broya l’estomac. Elle avait envie de s’enfuir. Mais pour aller où ? Jusqu’à quand ? Jusqu’à ce qu’il la rattrape ?

Non, elle pouvait en finir ici et maintenant, tant qu’il était bloqué derrière la vitre. Elle devait trouver le moyen de déclencher son pouvoir.

Elle leva lentement la tête. Zlotnick avait remarqué que son annonce avait effrayé la jeune femme et un sourire de satisfaction barrait sa face. Il jouissait de cette peur et fantasmaient déjà sur leurs futures retrouvailles à l’air libre.

Ann se redressa. Elle planta ses yeux dans les siens. Née de l’angoisse et de sa répulsion pour Zlotnick, une froide détermination venait de s’emparer d’elle. Elle allait lui effacer son sourire. Pour toujours.

– Vous avez envie de parler, monsieur Zlotnick ? Allez-y, je vous écoute, dites-moi tout ce qui vous passe par la tête.

Le violeur parut surpris par ce brusque changement d'attitude. Il plissa les paupières. Puis sa satisfaction reprit le dessus et son sourire s'élargit.

OceanofPDF.com

Charles Rylander se laissa tenter par le châteaubriant servi avec ses pommes soufflées. Il l'accompagnerait d'un Château Margaux 1995.

À son entrée dans son restaurant habituel, son nez tuméfié lui avait valu quelques coups d'œil intrigués. Pour couper court à toute spéculation, il avait balancé, tout sourire, une histoire de chute dans sa salle de sport aux quelques connaissances qui l'avaient salué.

Charles Rylander était de bonne humeur. Sa petite confrontation avec l'inspecteur Whitmore avait été une vraie partie de plaisir. Pour un athlète comme lui, les coups qu'il avait reçus n'étaient rien comparés à la satisfaction d'avoir vu son adversaire craquer.

Il fit rouler une gorgée de vin sur son palais. Il avait faim. Il empoigna ses couverts. Au moment d'attaquer le châteaubriant, il aperçut Whitmore à l'entrée de la salle. Il présentait sa carte de police au maître d'hôtel, puis, sur l'indication de ce dernier, il se dirigea vers sa table.

– Vous allez encore me taper dessus ? dit Rylander avec dédain quand l'inspecteur se planta devant lui.

– Vous êtes venu fouiner chez moi, attaqua Steven.

– Pardon ?

– Espèce de salaud !

Steven avait élevé la voix. Quelques têtes se tournèrent. Rylander leur rendit un aimable sourire avec un air qui disait : « Ne vous en faites pas, c'est insignifiant, c'est un manque de savoir vivre ».

– Tsssss ! fit-il entre ses dents. N'aboyez pas comme ça, nous ne sommes pas à la cantine de la police. J'espère que vous vous rendez compte que c'est uniquement votre insigne qui vous a permis de mettre un pied dans cette salle.

Steven tira une chaise et s'assit, sous l'œil désapprobateur de Rylander.

– Vous êtes entré chez moi et vous avez fait une copie de la photo de Karen Swanson !

– Je suis désolé, dit Rylander en enfournant une bouchée de viande, je ne vois pas de quoi vous parlez.

Steven balança la photo « Rylander » sur la table. Rylander y jeta un bref coup d'œil.

– Ah, ça !

Il reporta son attention sur Steven.

– Je ne comprends pas, vous m'accusez de m'être introduit chez vous et d'avoir quoi ? ... sorti une copie de cette photo ? Vous êtes sérieux ? C'est une accusation grave, inspecteur Whitmore. Et vous vous basez sur quoi ? Sur rien, c'est évident. Vous n'avez aucune preuve, sinon vous ne vous contenteriez pas de m'asséner vos affirmations.

Il but une gorgée de vin. Il avait l'air très calme, pas inquiet le moins du monde. Steven contenait mal sa fureur.

– Alors comment vous êtes-vous procuré la photo de Karen Swanson ? gronda-t-il.

Rylander reposa son verre.

– Vous savez que vous êtes très prévisible, inspecteur Whitmore ? Vous commencez donc à être ennuyeux. Vous vous imaginez qu'il vous suffit de débouler et de montrer vos petits muscles pour m'impressionner ? Vous me décevez. On m'a dit que vous êtes un policier brillant. Mais si vous, inspecteur, vous sortez du lot, il y a de quoi s'inquiéter sur le niveau de vos collègues.

– Répondez à ma question.

– Pourquoi ? Je ne vois pas en quoi ça vous regarde. Je me suis contenté de vous montrer une photo. Ai-je fait quelque chose de répréhensible ?

Steven restait sans rien dire, toisant l'autre. Rylander croisa ses mains au-dessus de la table :

– Parce que si c'est le cas, arrêtez-moi. Interrogez-moi en bonne et due forme.

– Il n'existe qu'un exemplaire de la photo. Elle se trouve dans mon bureau. Vous vous êtes forcément introduit chez moi.

– Écoutez, vous n'en avez pas la preuve. Et quand bien même, ce n'est pas le plus important, réfléchissez-y.

– Vous avez utilisé ma relation avec Karen pour me provoquer, espèce d'enfoiré.

– Allons, ne soyez pas grossier, inspecteur, dit Rylander sur un ton affable. Vous devez avoir faim, c'est ce qui vous rend irritable. Prenez une bouchée. Ils ont un petit menu à 250 dollars qui devrait vous convenir.

– Je vous le ferai payer, dit durement Steven.

– Votre repas ? N’y comptez pas !

– Ce que vous avez fait, continua Steven, ce que vous avez dit sur Karen ! Rylander se figea et fixa Steven dans les yeux.

– Peut-être est-ce moi qui vous fais payer ce que vous m’avez fait. Peut-être que c’est vous qui êtes allé trop loin. Vous y avez pensé à ça ? Vous êtes allé voir mon ex-femme pour qu’elle vous parle de moi. De quel droit ? Qui êtes-vous pour le faire ? Vous n’avez plus de mandat officiel sur cette enquête de disparition, monsieur Whitmore.

– Et vous l’avez frappée.

– Que vous dites. Encore une accusation sans preuve. Et Susan n’a pas porté plainte, que je sache.

– Parce que vous la terrorisez.

– Écoutez, vous savez ce que vous, vous êtes en train de faire ? Ça s’appelle du harcèlement. Je pourrai passer un coup de fil à mon avocat.

– Pourquoi vous ne le faites pas ?

Rylander lui offrit un large sourire.

– Pour le jeu, inspecteur, pour le jeu. Si je vous poursuis en justice, Turner va se débrouiller pour qu’on vous colle une interdiction de m’approcher. Vous n’aurez même plus le droit de me regarder quand je passe à la télé. Ce ne serait plus drôle.

– Vous êtes cinglé, Rylander.

– Pourquoi pas ? Nous laisserons à mes biographes la liberté d’en décider. En attendant, voici où nous en sommes. Je sais que vous avez rendu visite à mon ex-femme. Par contre vous, vous en êtes réduit à supposer que je me suis introduit chez vous par effraction. Vous dites que j’ai battu Susan, mais vous n’en avez pas la preuve. (Il pointa son index vers son nez.) Moi, je n’ai aucun doute que c’est vous le responsable de ceci.

Incapable de répliquer, Steven lui lança un regard noir.

– Le manque de preuves, reprit Rylander, je sais qu’au plus profond de vous-même, c’est un poison qui vous ronge.

Rylander souleva son verre et le fit tourner dans la lumière. Des reflets rouges miroitèrent dans le liquide.

– C’est en cela que réside toute la beauté du jeu.

Et il but une gorgée de vin. Steven en avait assez. Il recula sa chaise et se leva. Il pointa un doigt menaçant vers Rylander.

– Je ne vous lâcherai pas, dit-il, en grondant. Il tourna les talons et il s'éloigna. La voix de Rylander le rattrapa :

– Je l'espère bien... Steven.

OceanofPDF.com

Passé le petit moment de surprise, Zlotnick savoura son plaisir de voir Ann prête à l'écouter. Il entreprit de lui raconter ses exploits. Avec délectation, il commença par lui décrire sa toute première fois. Là où il habitait, perdu dans la campagne, il avait peu d'occasions de croiser des filles. Et même quand il en rencontrait et qu'il tentait de les approcher, ça ne marchait pas. Elles trouvaient qu'il avait une drôle de lueur dans le regard et le fuyaient. Il s'était senti blessé par ce rejet. Quelle incompréhension de leur part, alors que tout ce qu'il voulait, c'était leur faire du bien. Puis il avait découvert qu'il possédait deux qualités qui lui permettraient de surmonter ce désagrément : il était plus fort qu'elles et il était malin.

La première avait été une fille du coin. Ça avait été plus facile qu'il l'avait imaginé. Il avait remarqué qu'elle longeait à la même heure le petit bois près de chez Willis. Il lui avait suffi de se cacher et de lui sauter dessus par-derrière. Il l'avait attirée entre les arbres, et là, il avait fait à peu près tout ce qu'il avait voulu.

Au bout du troisième viol dans le coin, les gens avaient commencé à se méfier. Alors, il avait pris sa voiture pour trouver des victimes plus loin.

Comme il avait la parole facile, il avait choisi d'être commercial itinérant. Peu importait ce qu'il vendait — assurances ou autres articles —, son idée, c'était de se promener dans tout l'état et de diluer géographiquement ses « rencontres ».

Zlotnick était très éclectique dans la sélection de ses victimes. « Toutes les femmes ont leur propre beauté, on doit juste savoir la découvrir ». Ce qu'il cherchait, c'était leur faire du bien. « Je sais qu'elles n'ont pas toujours l'air consentantes. Au début, la plupart résistent et paraissent un peu terrifiées. C'est vrai que je peux sembler directif, parfois. Elles ne l'avouent jamais, mais je suis sûr qu'au plus profond d'elles-mêmes, elles sont éblouies par ce que je leur fais ».

Et puis il entreprit de donner à Ann une foule de détails sur la façon dont ça se passait : ses sensations, les descriptions physiques de ses pratiques, les

réactions de ses partenaires.

– ... Quand je leur en mets plein par derrière, je ne vois pas leurs visages, mais je m'en fous, leurs cris me suffisent. (Zlotnick sourit.) Je pense qu'elles aiment bien quand je leur fais mal...

Depuis trois quarts d'heure, Ann encaissait de plein fouet les abjections qui sortaient de la face molle à l'expression gourmande. Elle était au bord de la défaillance tellement elle était écoeurée. La répulsion qu'elle éprouvait lui donnait envie de vomir. En elle, la femme était ébranlée au plus profond par tant d'abominations, mais elle devait tenir, tenir jusqu'au moment où son pouvoir se manifesterait.

Toujours pas la moindre alerte de l'irruption du pouvoir. À plusieurs reprises, elle interrompit Zlotnick pour l'orienter vers son père. Mais ça ne marchait pas, il se foutait pas mal de Peter Milande et il reprenait ses sordides descriptions.

Par-dessus l'épaule du violeur, Ann guettait l'heure sur l'horloge accrochée au mur. Plus que dix minutes avant la fin de la visite et toujours rien, pas le moindre signe indiquant le déclenchement du pouvoir. Ça devenait inquiétant, Ann commençait à paniquer. L'heure était presque écoulée et lui, il continuait à débiter ses souvenirs intimes, révélait ses secrets les plus personnels. Et toujours pas de frémissement du pouvoir. Que devait-elle faire de plus ?

Tout à coup, elle comprit pourquoi ça ne marchait pas. C'est le regard du violeur qui le lui fit réaliser. Zlotnick lui livrait la version détaillée de ses perversions, mais il n'avait d'yeux que pour elle. Il ne revivait pas ses souvenirs, il se contentait de les raconter. À travers la vitre blindée, il projetait sur Ann des fantasmes emprisonnés depuis trop longtemps derrière des barreaux. Il était dans le présent avec elle, seulement avec elle.

Plus que quelques minutes et la visite se terminait. Zlotnick exigerait qu'elle revienne et elle savait qu'elle n'en aurait pas la force.

Elle devait tenter quelque chose. Mais quoi ? La panique était sur le point de la déborder. Coup d'œil à l'horloge : moins sept.

Ann sentit son cerveau accélérer, la pression la fit réfléchir plus vite. Sa tentative d'extirper Zlotnick de son monde pervers était vouée à l'échec, il en était incapable. Elle devait faire l'inverse, trouver le moyen de le rejoindre sur son territoire.

Mais comment ?

Plus que cinq minutes. Ses neurones moulinaient à cent à l'heure. Trop tard, elle n'aurait jamais le temps.

Soudain, en un éclair, une pensée abjecte lui apparut. Elle faillit la rejeter tant elle lui fit horreur.

Non, la balancer à Zlotnick, tout de suite. Ne pas réfléchir.

– Je dois vous dire quelque chose à propos de mon père... et moi.

Zlotnick fit une moue agacée, une masse de chair molle s'effondra de part et d'autre de sa bouche. Il lui décrivait sa rencontre avec une certaine Deborah, ça ne l'intéressait donc pas ?

– Plus tard, ma chérie. Nous parlerons de ton père plus tard et...

Ann lui coupa la parole.

– ... Il a abusé de moi quand j'avais cinq ans.

Ann avait tremblé en entendant ces mots terribles sortir de sa bouche. C'était un pur mensonge et malgré la haine qu'elle éprouvait pour son père, l'accabler d'un tel crime la révoltait. Mais avec une abjection comme Zlotnick, c'était sur ce terrain qu'elle devait l'affronter et elle était décidée à s'y aventurer aussi loin que nécessaire.

Ça avait marché, Zlotnick paraissait intéressé.

– Peter ? Il ne m'a pas parlé de ça, le petit cachottier.

Il s'avança vers la vitre et se cala sur ses coudes.

– Raconte-moi donc votre histoire.

Ann sentit un vent de panique souffler en elle. Elle n'avait pas eu le temps d'imaginer un développement à son mensonge. Vite, dire n'importe quoi avant qu'il s'impatiente. Ça devait paraître vrai, sinon il détecterait aussitôt l'entourloupe. Sans réfléchir, des mots sortirent de sa bouche. Elle n'avait pas à essayer de paraître sincère, elle racontait la vérité :

– C'était au mois de mai, commença-t-elle après avoir pris une longue inspiration. Pas loin de chez nous, une fête foraine s'était installée... Ou plutôt en juin, en fait...

C'était un souvenir heureux. Elle l'avait oublié, c'est la tension extrême du moment qui le faisait affleurer à la surface de sa conscience. Événement rarissime, son père avait pris son après-midi. Il était venu la chercher pour se rendre à la fête, rien que tous les deux. Elle se rappelait qu'il avait fait le pitre et qu'elle avait ri comme une folle, elle avait pu essayer tous les manèges, il lui avait payé plein de glaces. Elle revit la scène où elle avait sauté dans ses bras. Elle lui avait dit : « Je t'aime, papa », en l'inondant de bisous.

Ce moment de bonheur la bouleversa. Il percutait de plein fouet la haine qu'elle éprouvait pour son père. Et comme c'était pénible de l'offrir à Zlotnick.

Le détenu remarqua son trouble. Une fausse lueur de compassion s'alluma dans son regard.

Il croit que le souvenir me fait mal. Et ça lui fait plaisir.

Mais Ann piétinait, elle n'arrivait pas à inventer l'immonde scène promise à Zlotnick, celle où son père et elle...

Plus que deux minutes. Et le pouvoir ne se déclenchait toujours pas.

Pour rallonger la sauce, Ann se perdait dans les détails. Zlotnick frottait son menton flasque, il commençait à s'impatienter.

– On s'en fout que tu aies eu la frousse de ta vie dans le train fantôme ! Viens-en aux faits...

Il se retourna pour regarder l'horloge. Moins une minute !

– Bon Dieu ! s'écria-t-il.

C'est peut-être la constatation qu'il n'aurait pas la fin de l'histoire qui déclencha le pouvoir. Et Ann bascula dans le dégoût absolu.

Elle vit qu'il n'avait pas eu la patience d'attendre qu'elle en « vienne aux faits ». Son usine à fantasmes s'était emballée. Il avait déjà imaginé plusieurs scénarios qui la mettaient en scène avec son père.

Elle fut plongée avec horreur dans les souvenirs de Zlotnick. Si les récits qu'il venait de lui raconter étaient immondes, elle les redécouvrait avec une netteté épouvantable en partageant les impressions du violeur de l'intérieur.

Elle revécut ses sensations, ses rares remords, ses déceptions sur la qualité de certaines « rencontres ». Elle ressentit le plaisir qu'il tirait de la contrainte qu'il imposait à ces femmes, et la déconcertante sincérité qu'il éprouvait à croire qu'elles le remerciaient en secret pour ce qu'il leur faisait subir.

Et toujours pas de souvenirs de Zlotnick avec son père.

Elle sombra plus profondément dans l'univers du détraqué. Il le fallait. Sa conscience s'effrita, se dilua. Oublier qu'elle était Ann Milande, pour s'aventurer dans son esprit pour l'explorer, le fouiller. S'abandonner à lui.

Une sonnerie retentit. Ann sursauta. La visite était terminée.

Elle avait échoué.

Ann vit le visage de Zlotnick se déformer par la colère et la frustration. Mais il se tenait immobile, incapable de se décoller de la vitre. Elle aussi resta assise, sondant toujours l'esprit du violeur, espérant encore.

Visiteurs et détenus commençaient à vider la salle. Un gardien se pencha sur elle.

– C’est fini, mademoiselle.

Elle ne bougea pas.

– Mademoiselle, répéta-t-il.

De l’autre côté de la vitre se jouait une scène presque identique. Bob, le surveillant des prisonniers, attendait que Zlotnick quitte sa place.

– Mademoiselle, la visite est terminée, lui dit le gardien fermement. Je vous préviens, si vous ne respectez pas les consignes, vous ne pourrez plus revenir le voir.

Ann se leva, Zlotnick fit de même. Amorçant un mouvement pour se tourner, il plongea une dernière fois sur elle un regard si intense qu’elle crut qu’il allait fracasser la vitre et se jeter sur elle. Tout à coup, une image épouvantable se forma dans l’esprit de Ann. À travers les yeux de Zlotnick, elle vit l’immonde fantasme se concrétiser : il était sur elle, en elle. Et elle criait, elle se débattait. Pire, pendant qu’il la forçait, Zlotnick imaginait avec délectation Peter Milande en train de violer la petite Ann âgée de cinq ans.

C’était trop. Ann manqua s’évanouir. C’est alors qu’au moment où elle sentit le lien se rompre entre eux, un dernier souvenir de Zlotnick se déversa dans son cerveau. Et elle sut qu’elle ne serait pas obligée de revenir voir l’ignoble individu. La vérité qu’elle était venue lui extorquer s’étala dans son implacable cruauté : Zlotnick ignorait où son père se trouvait.

OceanofPDF.com

Steven gara sa voiture dans le parking souterrain du bâtiment de la police. Il s'engouffra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton de l'étage des inspecteurs.

Son échange au restaurant lui restait de travers. Il avait l'impression d'être allé agiter ses petits muscles devant un Rylander qui avait encaissé sans vaciller une seule seconde. Il y avait eu un gagnant et un vainqueur. Et le vainqueur, ce n'était pas lui.

Dès qu'il sortit, il remarqua les regards fuyants, les conversations qui mourraient sur son passage, les petits sourires ironiques à peine voilés, même l'air n'était plus le même. Quelque chose allait lui tomber dessus, pas la peine d'être devin pour s'en rendre compte. Ehlinger fut la première à mettre des mots sur son impression.

– C'est la première fois que je vois un gars s'enterrer vivant, lui glissa-t-elle, en le gratifiant d'un sourire goguenard.

– Ouais, argumenta Grasso en hochant la tête.

Plein d'appréhension sur ce qui planait au-dessus de lui, Steven ne trouva rien à répliquer pour renvoyer les deux abrutis dans leur niche.

Il s'approcha de sa place, Graziedei l'attendait avec un air de déterré vivant.

– T'as merdé, mon grand ! dit-il d'une voix lugubre. Salement merdé !

Steven fronça les sourcils.

– Qu'est-ce... ?

Des coups secs attirèrent son regard vers le bureau de Walsh. Le chef était pendu au téléphone. Il tapait sur la vitre avec un stylo et lui fit signe de venir.

Au moment où Steven entra, Walsh raccrocha. Il fit le tour de son bureau et se campa devant lui.

– Vous vouliez me voir ? dit Steven.

– Vous voir, pas forcément, mais vous montrer quelque chose.

Il saisit une télécommande qu'il dirigea vers un lecteur DVD surmonté d'un écran. Il appuya sur PLAY.

– J’ai reçu ça, ce matin. J’aimerais savoir ce que vous en pensez.

Une image en noir et blanc apparut. La scène était filmée de haut. Dans un coin s’affichait la date de la veille avec l’heure : 17 h 44. De toute évidence, c’était l’enregistrement d’une caméra de surveillance. Steven n’identifia pas le lieu jusqu’au moment où il se vit entrer dans le champ de l’objectif, un sac de provisions à la main, et s’arrêter tandis que quelqu’un — invisible à l’image — l’interpellait.

Sans surprise, Rylander apparut et marcha jusqu’à lui. Il sentit un vent glacé lui courir le long de l’échine : leur altercation avait été filmée. Il ferma les yeux un instant et les rouvrit. Au point où il était, autant constater l’étendue du désastre :

« Les deux hommes discutent. Rylander est de dos. On ne voit que le visage de Steven, on sent qu’il est tendu. La scène où Rylander exhibe la photo de Karen n’est pas claire. Mais la réaction de Steven est limpide. Il s’énerve et le frappe en pleine face, puis au ventre. Rylander se plie en deux. Steven se baisse, rassemble ses provisions. On ne voit pas qu’il ramasse la photo. Il s’éloigne, laissant Rylander crachant du sang, sonné ».

Steven se pencha vers l’écran pour observer le comportement de l’homme d’affaires après son départ. Walsh lui lança un regard en biais.

« Rylander s’appuie contre la vitrine d’un magasin. Au bout d’un moment, il semble avoir récupéré. Une main tenant son ventre, il s’en va dans la direction opposée à celle de Steven. Il passe sous l’objectif de la caméra. On découvre son visage ensanglanté. Il sort du cadre ».

Walsh interrompit la lecture. Steven fixait l’écran vide. L’enregistrement signalait son arrêt de mort.

– Qui vous a envoyé ça ? dit-il, d’une voix étranglée. Walsh se tourna vers lui, crispé comme un poing serré.

– Le bureau de Fred Turner nous l’a fait parvenir ce matin par coursier. Maître Fred Turner, de chez Turner, Nowell et Bleckman associés, le plus gros cabinet d’avocats de la ville. Il défend les intérêts de monsieur Charles Rylander, ça vous dit quelque chose ?

– Passez-moi la télécommande.

Walsh lui tendit l’appareil d’une main molle, un sourire sceptique sur les lèvres. Steven grignota quelques secondes de la séquence à rebours et relança la lecture.

– Regardez... Là ! cria Steven. Vous avez vu ? Quand il passe sous la caméra, il jette un bref coup d’œil vers l’objectif. Il sait qu’on est filmés.

Walsh n'avait accordé qu'une vague attention à l'image, plutôt intéressé par le spectacle de son inspecteur qui se débattait.

– D'accord, dit-il sur un ton sarcastique, je comprends mieux. C'était une blague, un numéro de caméra cachée. Rylander vous a gentiment demandé de lui balancer un coup de poing. Pour qu'on vous filme.

– Il m'a provoqué, dit Steven dans une exaltation un peu vaine. Rylander savait que... non, il voulait que ça se passe comme ça, il m'a piégé !

– De la provocation ? Rien que ça ! Qu'est-ce qu'il a dit qui vous a foutu en rogne à ce point-là ?

Steven fut destabilisé. Il n'avait pas l'intention d'évoquer les saletés déversées par Rylander autour de Karen et dévoiler son implication personnelle dans l'affaire, il improvisa :

– C'est en rapport avec ma visite chez son ex-femme. Il a fait certaines allusions qui m'ont blessé (il dévia la conversation), j'espère que vous avez noté que c'est Rylander qui établit le contact, pas moi.

– Il est venu vous demander de le laisser tranquille et vous n'avez pas supporté ?

– Ce que je veux dire, c'est que je me suis tenu à distance de lui.

Steven avait l'impression de patauger de plus en plus.

– Si vous avez décidé d'écouter mes conseils pour une fois, tant mieux pour vous. Mais, honnêtement, Steven, ça ne change pas grand-chose à votre petit numéro de boxe.

Walsh éjecta le DVD.

– Heureusement, vous avez beaucoup de chance, reprit-il.

– Comment ça ?

– Rylander ne porte pas plainte contre vous.

– Quoi ? fit Steven.

Une bouffée de soulagement le traversa, gâchée par une question. Pourquoi cette clémence suspecte ?

– Ne croyez pas que Charles Rylander soit doté d'une âme hautement charitable et qu'il vous pardonne.

Steven n'avait jamais envisagé ce fumier sous cet angle. Walsh brandit le DVD.

– Ça dépasse votre petit cas personnel. Avec cette copie, il nous envoie un message. À tout moment, il peut décider de balancer vos exploits aux médias. Vous croyez que les grosses têtes du 7e Ciel ont envie de voir un

flic tabasser l'homme d'affaires Charles Rylander en prime time ? Grâce à vous, ils vont lui manger dans la main.

Walsh lui jeta un regard plein de haine. Steven pouvait le comprendre, à cause de son inspecteur, sa politique du : « Surtout pas de vagues ! » était victime d'un avis de tempête.

– Je vous avais pourtant dit de faire profil bas, reprit le chef en fulminant. Rylander ne porte pas plainte, mais n' imaginez pas que vous allez vous en tirer comme ça. Oh, non. On va régler ça en interne. Une commission de discipline va se réunir et statuer sur votre sort. Je ne donne pas cher de votre peau.

Steven n'en menait pas large. Rylander, Walsh et le 7e Ciel, sa collection d'ennemis devenait impressionnante.

– En attendant, qu'est-ce qui se passe ?

– Pour vous ? Officiellement rien, jusqu'à la réunion de la commission. Vous n'êtes pas débarqué, mais c'est tout comme. Je vous laisse sur l'enquête des suicides, mais considérez-vous comme officieusement suspendu, c'est Graziedei qui prend les commandes. Vous vous contentez de lui servir son café. C'est à votre portée ? Vous me promettez que personne ne sera blessé ?

Sans relever, Steven se dirigea vers la sortie. Une phrase le rattrapa :

– Vous venez de faire la plus grosse connerie de votre vie, inspecteur Whitmore.

OceanofPDF.com

Zlotnick ne sait pas où est mon père.

Ann roulait depuis une petite demi-heure. Elle quitta la highway et s'arrêta dans une station-service. Elle acheta une carte routière de l'Ohio, puis mit de l'essence dans son paquebot. La Chrysler avait une soif insatiable. Gorge serrée, Ann assista à la joyeuse valse des dollars au compteur de la pompe.

Un coup d'œil aux alentours. Elle repéra l'enseigne du « Jack's Cafe ». Poursuivie par le froid, elle se réfugia dans l'établissement.

Elle s'installa au bord d'une fenêtre. Les véhicules qui se croisaient sur la highway constituaient le seul spectacle. Elle commanda un café sans trop savoir pourquoi, elle n'en buvait jamais.

Oubliant l'incomparable panorama, elle déplia la carte.

Zlotnick ignore où mon père se trouve.

Ann avait failli faire une crise en découvrant qu'elle avait plongé dans l'immonde cerveau de Zlotnick pour rien. Elle aurait été capable de briser la vitre blindée pour se jeter sur le violeur et l'étrangler. Elle était sur le point de laisser éclater sa rage quand un souvenir était apparu : dans le dernier regard que Zlotnick lui avait lancé, Ann l'avait vu demander à Peter Milande de rendre visite à sa maman, à sa libération. Peter devait lui apporter une boîte de chocolats et un message. En échange, Linda Zlotnick l'hébergerait quelques jours, le temps qu'il reprenne contact avec la liberté.

Zlotnick ne sait pas où est mon père. Mais sa mère, peut-être.

Elle porta sa tasse à ses lèvres sans y penser. Elle fit la grimace et la reposa. Pourquoi avait-elle commandé du café ?

Sans la connaître, Ann détestait Linda Zlotnick. Elle la haïssait pour avoir mis au monde un monstre et ne pas l'avoir étouffé dès son premier pleur.

– Comment on fait pour aller te voir, espèce de pouffiasse !

Sur la carte de l'Ohio, elle localisa l'adresse de Linda Zlotnick qui s'était incrustée dans sa mémoire. Heureusement, la mère Zlotnick avait la bonne idée d'habiter seulement à environ trois heures de la prison, un peu au-delà de Springfield. Ou bien, son rejeton avait commis tous ses crimes dans

l'Ohio pour être sûr qu'au cas où il se ferait arrêter, il logerait à la prison de Lucasville, pas loin de chez sa maman.

Ann encercla l'adresse avec son stylo, paya à contrecœur le café et se leva.

OceanofPDF.com

Quatre heures plus tard, Ann asséna de grands coups sur son volant. Sa hâte de rendre visite à madame Zlotnick était en train de virer à la rage folle. Impossible de localiser la maison. Depuis plus d'une heure, elle tournait dans les environs de Springfield, sillonnant des rangs de campagne mornes, plats et désolés. Sous la neige, tout ressemblait à tout. Comme elle n'avait croisé personne, elle prit son courage à deux mains pour se renseigner dans des fermes. Quelques portes s'entrouvrirent, laissant pointer le canon d'un fusil. « Qui ? La Zlotnick, la mère du violeur ? » Et les portes lui claquèrent au nez. Ou on lui donna des indications qui ne firent que la perdre encore plus.

Elle arriva, par hasard, au niveau d'un chemin en terre battue. Elle vit un bungalow en retrait d'une centaine de mètres du bord de la route. Si elle ne l'avait pas aperçu dans les souvenirs de Zlotnick, elle n'aurait jamais pensé que c'était là.

Elle engagea sa voiture sur le chemin à peine déneigé. L'habitation sentait le rejet du monde, le repli sur soi. La peinture blanc sale des murs s'écaillait. Un vieux pick-up hors d'âge croupissait dans un coin. De la fumée ondulait sur la cheminée du toit.

Au moins, il y a quelqu'un.

Ann arrêta la Chrysler à une vingtaine de mètres du bâtiment. Elle prit un sac en papier posé sur le siège passager. À peine fut-elle sortie de la voiture que la porte de la maison s'ouvrit brusquement. Une petite bonne femme armée d'un fusil de chasse en jaillit. Ann ne se troubla pas le moins du monde, elle commençait à se familiariser avec le protocole d'accueil du coin.

– Madame Zlotnick ? cria Ann avec une pointe de surprise non jouée.

Autant Larry était imposant et flasque, autant sa mère était petite et sèche. Elle avait un visage ridé et son air furieux devait y être gravé par principe.

– Vous êtes qui ? Elle lui avait lancé sa question d'un coup de tête hargneux.

– Je suis une... amie de Larry. Ann faillit s'étrangler en prononçant son prénom.

– C'est ça, une amie ! beugla-t-elle.

Elle mit Ann en joue. La jeune femme se raidit en voyant le canon se pointer sur elle. On avait passé le cap des formules de politesse.

– Vous êtes quoi, une journaliste de mes deux ? Vous écrivez un bouquin sur mon fils ? Encore une qui veut se faire du fric sur notre malheur !

Elle cracha avec dédain vers Ann.

– J'ai quelque chose pour vous, dit Ann en levant son sac en papier.

La mère Zlotnick plissa les yeux.

– De quoi vous parlez ?

Ann sortit une boîte du sac et l'agita en l'air.

– Des chocolats. De la part de votre fils. Des Russell Stover. Votre marque préférée.

Ann l'avait vu dans les souvenirs de Zlotnick. Le canon du fusil s'abaissa. Dix dollars de chocolats, c'était le prix pour ne pas se faire canarder.

L'attitude de la mère changea du tout au tout. Elle invita Ann à venir se réchauffer dans la maison. Quand la jeune femme arriva sur le seuil, Linda Zlotnick tenta une espèce de sourire. Peu accoutumé à cette expression, son visage faillit se craqueler.

Ann s'attendait à découvrir un intérieur dans le même laisser-aller que l'extérieur. À sa grande surprise, ce fut l'inverse. La maison était dans un état de propreté ahurissant. Madame Zlotnick devait passer tout son temps à astiquer, nettoyer et laver. Les crimes de son fils l'avaient condamnée à l'isolement, peut-être trouvait-elle dans la maîtrise de son petit monde un moyen de sauvegarder une espèce de dignité personnelle ?

Linda Zlotnick avait été la victime collatérale des exactions de son rejeton. Si Ann avait été capable d'éprouver un semblant de compassion pour la vieille mère, il se serait évanoui devant les photos qui envahissaient les murs et les cadres posés sur les meubles. Elles montraient toutes le cher fils, sa face molle était exhibée à tous les âges de sa vie, depuis le bambin aux joues rebondies jusqu'au violeur lors de son arrestation.

Les crimes odieux commis par Zlotnick n'avaient, semblait-il, altéré en rien l'amour que lui portait sa mère. Il resterait pour l'éternité le chéri adoré, incompris, condamné à tort. La galerie de portraits donnait envie de vomir.

Linda Zlotnick invita Ann à s'installer dans le salon et lui offrit à boire. Café ou thé ? Quel contraste avec la femme qui l'avait accueillie arme à la main, elle faisait preuve d'une courtoisie presque civilisée.

Ann refusa, à la limite de l'impolitesse. Elle se sentait incapable d'accepter quoi que ce fût de la mère de Zlotnick. Cette dernière tiqua, mais la boîte de chocolats ouverte sur la table du salon fit diversion. Elle en piqua un avec le bout de ses doigts et en croqua un morceau avec ravissement.

– Alors, vous êtes la nouvelle petite amie de Larry ? dit-elle, comme si elle jugeait une future belle-fille.

Ann manqua s'étrangler.

– Oui, répondit-elle en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix.

Madame Zlotnick la contempla avec une grimace ambiguë. Elle connaissait le destin des conquêtes de son Larry. Elle devait prendre Ann pour une demeurée, une folle ou une amoureuse aveugle.

– Quel est votre nom ?

– Ann.

– Comment va mon chéri ?

– Vous lui manquez, vous vous en doutez.

Un sourire craquela le visage ridé de la chère maman. Mais Ann n'avait pas envie d'entamer une conversation sur le moral de Zlotnick. Elle savait qu'elle ne tiendrait pas longtemps. La mère et le fils n'avaient rien de commun physiquement. Sauf les yeux. Ils avaient les mêmes. Ann risquait de sauter sur elle pour l'étrangler. (Malheureusement avant qu'elle ait eu le temps de tout lui révéler sur son père.)

– Il m'a dit de venir vous voir, il a un service à vous demander.

– Ah ouais ? Le chocolat roulant contre sa joue s'immobilisa. Et c'est quoi ? ajouta-t-elle, méfiante.

– L... Larry m'a dit qu'il y a deux ans, son codétenu de l'époque est passé vous voir à sa sortie de prison. Il vous a apporté une boîte de chocolats et un message de la part de votre fils. Vous vous souvenez ?

– Votre nom, c'est quoi déjà ?

– Ann. Vous vous rappelez, madame Zlotnick ?

– Appelez-moi Linda.

– Ça vous dit quelque chose... Linda ?

– C'est assez vague.

Le regard de Linda Zlotnick prit la fuite, il effleura les portraits qui les entouraient, comme si elle y cherchait l'aide de son cher fils.

– Par l'intermédiaire de cet homme, Larry vous demandait de détruire une boîte.

– La boîte de chocolats ?

Linda Zlotnick jouait l'idiote. Ann avait vu dans les souvenirs de Larry que c'était une boîte contenant des sous-vêtements de victimes que la police n'avait pas découverts. Le violeur avait été arrêté sans avoir eu le temps de la détruire. Par l'intermédiaire de Peter Milande, il demandait à sa mère de s'en débarrasser.

– Non, c'était une autre. Le nom du codétenu qui vous a apporté le message et la boîte de chocolats, c'est Peter Milande. Larry m'a dit que vous sauriez de qui il parle.

Madame Zlotnick jeta un rapide coup d'œil à son fusil posté contre la table de la cuisine.

– J'ai fait ce que mon fils m'a demandé. Il le sait.

Linda Zlotnick avait perdu son ton mondain. Elle regardait Ann avec méfiance. Ann se recula et agita les deux mains en signe de dénégation.

– Oh ça ? Vous savez, Linda, dit-elle en jouant l'idiote, les affaires entre vous et Larry, ça ne me regarde pas.

Ann vit les épaules de la mère se décrisper.

– C'est quoi votre petit nom, déjà ?

– Ann.

Linda approuva, comme si elle venait de consulter une fiche signalétique. Ann résista à l'envie de lui imprimer son prénom sur la figure d'une bonne gifle.

– Alors, c'est quoi le service qu'il veut, mon Larry ?

– Vous savez qu'il sera bientôt libéré pour conduite exemplaire (Ann vit Linda Zlotnick esquisser un sourire), il aimerait bien retrouver Peter Milande. Il vous demande s'il vous a dit où il comptait aller après son passage chez vous.

Ann redoutait une réponse du genre « Pourquoi vous le dire, à vous ? Je peux attendre que mon fils sorte ». Mais Linda semblait attelée à un autre problème, elle branlait de la tête pour secouer sa mémoire.

– Peter Milande, vous dites ? Je ne me rappelle pas ce nom.

– Mais il est bien passé ici ?

– Il y a un grand gars qui est venu de la part de mon fils. Mais son nom, je ne m’en souviens plus. Avec les noms, j’ai du mal. C’est quoi d’ailleurs, le vôtre ?

Elle goba une truffe avec un morceau de cerise confite. Ann faillit se jeter sur elle pour lui faire avaler toute la boîte, carton compris.

– Ann.

– Ann... Ann, répéta la mère en faisant chanter le prénom. Je suis sûre que ça lui plaît, à mon Larry.

– Vous me parliez de Peter Milande, madame Zlot... Linda...

– Ah oui, le gars dont j’oublie le nom. Je lui ai dit qu’il pouvait loger le temps qu’il voulait. Je n’ai pas beaucoup de visites et lui, il pouvait me parler de mon chéri, vous comprenez ? De son côté, ça lui tentait de se poser un peu, pour faire une sorte de point, je crois. Il ne causait pas beaucoup. Il est resté une semaine, à peu près, et il est parti.

Elle montra la fenêtre.

– Il restait assis là-bas, sur le réservoir, pendant des heures.

À travers la vitre givrée, Ann aperçut un bac en métal rouillé sous un arbre. Au-delà s’étendait une plaine enneigée désertique sans rien pour accrocher le regard.

– Il fixait l’horizon, je ne sais pas pourquoi. Une fois, je lui ai demandé : « Qu’est-ce que vous regardez, Peter ? Il n’y a rien là-bas ! » « Au contraire, il y a tout », qu’il m’a répondu. Il devait être un peu dérangé.

Il y a tout. Ann comprenait son père. Pour quelqu’un qui avait passé vingt ans, enfermé entre quatre murs, le vide était tout. Elle se rappelait avoir souvent fixé le mur de sa chambre à l’asile, souhaitant que son regard le transperce et poursuive son chemin sans jamais être arrêté, même si c’était pour ne contempler que le vide.

L’idée de partager cette sensation avec son père lui fut désagréable, elle la chassa de son esprit.

– Et quand il a quitté votre maison, il vous a dit où il comptait aller ?

– Non.

Ann fixa la bouche racornie qui venait de prononcer le « non », enfourner un autre chocolat. Elle sentit une masse de plomb s’abattre sur elle. Tout ce qu’elle avait enduré avec Zlotnick n’avait servi à rien. Elle avait cru que l’épreuve qu’elle avait traversée était si douloureuse qu’une récompense l’attendait forcément au bout du chemin. Elle l’avait méritée. Et voilà que

son espoir venait de se fracasser une nouvelle fois, sur le « non » de cette vieille bique.

Elle scruta la mère un moment.

Peut-être ment-elle ?

Il suffisait de la cuisiner sans répit jusqu'à ce que le pouvoir se déclenche pour s'en assurer. Ann était prête à cette extrémité, elle ne ressentait aucun scrupule à condamner la mère à mourir dans d'atroces souffrances. Elle trouvait que Linda Zlotnick était coupable d'avoir mis au monde son ignoble rejeton, coupable d'accrocher avec fierté ses photos comme si c'était le plus innocent des fils, coupable de bouffer ses dix dollars de chocolats sous ses yeux.

Linda Zlotnick semblait considérer que la conversation était terminée ou le sujet clos. Elle se contentait de déguster ses friandises en sirotant de petites gorgées de café.

Soudain, une évidence frappa Ann : *bien sûr qu'elle ne sait rien. Comment mon père aurait-il pu confier ses projets d'avenir à cette pauvre cloche ?*

Ann avait envie de la secouer pour qu'elle recrache ses chocolats et lui balancer à la figure tous les portraits de Larry. Elle se leva d'un bond et sans même bâcler la moindre formule de politesse, elle sortit de la maison en coup de vent.

Linda Zlotnick resta bouche bée, tenant un macaron au sésame en l'air. Elle entendit claquer une portière et la voiture de la fille quitta la propriété. Alors seulement, elle se lécha les doigts et se leva. Elle s'approcha du buffet et prit une photo encadrée. C'était sa préférée, on la voyait serrer tendrement son cher Larry contre elle. Comme elle était jeune à l'époque. Et lui, déjà si beau. À leurs côtés se tenait cette fille avec sa robe bleue.

C'était à cause d'elle que les ennuis avaient commencé pour Larry.

C'était quoi, son nom, à celle-là ?

OceanofPDF.com

Steven sortit du bureau de Walsh. Il n'était pas du genre à déclencher des grands élans de compassion de la part de ses collègues. Il eut droit à un ou deux « Pas de bol, mon pote », quelques mines désolées, quelques sourires en coin. Certains préférèrent bifurquer pour l'éviter. La plupart adoptaient une position neutre, voire indifférente. Au moins, Ehlinger et Grasso affichaient honnêtement leur bonheur.

– Alors comme ça, tu as massacré Charles Rylander, lui dit Ehlinger sur un ton léger, en lui barrant le passage. La grande classe.

Grasso s'approcha et croisa les bras. Le sourire du bienheureux illuminait son visage.

– C'est vrai, répliqua Steven. Quand il est venu dans nos locaux, il a flashé sur toi, Ehlinger (il brandit son poing et prit un air dur), je lui ai fait comprendre que c'est chasse gardée.

Puis, il se tourna vers Grasso et désigna Ehlinger d'un coup de tête.

– Tout le monde sait que tu te la réserves, Jeff, dit-il assez fort pour que l'entourage entende. Grasso rit jaune. Ehlinger pivota d'un bloc vers lui en fronçant les sourcils. Steven la contourna et donna en passant une tape sur l'épaule de Grasso.

– Tu vois, mon pote, je suis sympa. Je défends tes intérêts.

– Ça veut dire quoi, ça, Jeff : « Tu te la réserves » ? dit Ehlinger pendant que Steven s'éloignait.

Ce genre de passe d'armes était dérisoire, mais ça lui avait fait du bien de tenir tête aux deux abrutis. Graziedei l'accueillit avec une mine de déterré.

– Vraiment désolé de ce qui t'arrive, mon grand, dit-il d'une voix lugubre, en pinçant les lèvres.

Voyant son expression, Steven termina mentalement la phrase de son collègue : « Mais tu l'as bien cherché ». Steven était persuadé qu'il était peiné de ce qui lui arrivait, mais d'un autre côté, c'était Tony qui se trouvait propulsé en première ligne sur l'affaire des suicides. S'il réussissait à la résoudre, c'est lui qui en retirerait tous les bénéfices. Steven ne pouvait lui en vouloir de se réjouir un peu secrètement de sa mise à l'écart.

En contrepartie, l'obligation de résultat reposait désormais sur Tony. La pression, c'est lui qui la subirait en direct, seul. Steven n'avait plus l'intention de s'impliquer. On lui avait retiré l'affaire des enlèvements et, en plus, on le mettait sur la touche concernant celle des suicides. C'est fou comme ça pouvait être démotivant.

Graziedei se tortillait sur sa chaise, mal à l'aise.

– Bon, je sais pas trop ce que tu vas pouvoir faire...

– Tu veux un café, Tony ?

OceanofPDF.com

Steven se contenta de remuer de la paperasse jusqu'en fin d'après-midi. Il quitta tôt le bureau, il avait assez vu la tête des collègues pour la journée et l'œil noir de Walsh à chaque fois qu'il le croisait.

De retour chez lui, il s'ouvrit une bière et s'affala dans son divan.

Il n'avait rien vu venir. Tout s'était joué si vite. Dans les jours prochains, une commission de discipline allait statuer sur son sort. Il n'avait aucune illusion sur le résultat, on allait lui demander de démissionner ou l'envoyer dans un trou perdu en pleine cambrousse pour régler des problèmes de voisinage. Sa carrière au sein de la police était foutue.

Rylander s'était montré malin. Et lui d'une stupidité abyssale ! Comment n'avait-il pas flairé le coup de la caméra de surveillance ? Il se sentait comme un boxeur qui attend son adversaire sur un ring et qui reçoit une flèche dans le dos.

Le plus inquiétant, c'est que Rylander l'avait sans doute cerné dès leur première rencontre. Il savait où frapper pour que ses coups fassent mal, très mal. Il avait dû remarquer qu'il déclenchait une aversion épidermique chez Steven et l'avait provoqué dès le début pour l'exacerber. Toute son habileté avait consisté à ce que la confrontation policier/suspect prenne une tournure personnelle et devienne une affaire à régler d'homme à homme. Rylander s'était comporté comme un toréador agitant un chiffon rouge devant le taureau. Et ça avait marché. Steven avait foncé tête baissée.

Le coup final venait de la photo de Karen Swanson brandie sous son nez. En plus des horreurs qu'il avait proférées, Rylander avait poussé l'abjection jusqu'à se poser en une sorte de rival de Steven. En jouant sur des réflexes inconscients, il avait presque transformé leur affrontement en une lutte de deux hommes pour la même femme.

Steven sentit son sang bouillir.

Qui n'aurait pas craqué face à un type qui décrivait avec délectation les sévices qu'il prétendait avoir exercés sur sa petite amie ?

Mais personne n'était à la place de Steven. C'est à lui que c'était arrivé. Il pouvait s'absoudre d'avoir perdu son sang-froid, ça ne changeait rien,

dans quelques jours il perdrait son boulot de flic. Et Rylander était toujours... innocent.

Son estomac se serra.

Rylander innocent. À moins qu'il soit coupable.

Steven finit sa bière et se leva. Il se dirigea vers son bureau et ouvrit la porte. Depuis qu'il s'était focalisé sur l'affaire des suicides, il n'avait pas travaillé sur les disparitions, croyant, comme un imbécile, avoir arrêté le temps. Pendant ce temps-là, Rylander avait avancé ses pions dans l'ombre.

Il s'assit à sa table et ouvrit son ordinateur. Encore une fois, il allait se plonger dans les dossiers. Rylander restait son principal suspect. Innocent ou coupable, il devait le découvrir.

Steven jeta un coup d'œil sur le mur des victimes. Ce n'était plus seulement pour elles qu'il devait le faire, ni pour Karen, mais pour lui. Débusquer le psychopathe responsable des enlèvements devenait une question de survie.

OceanofPDF.com

La visite chez la mère de Zlotnick l'avait tuée. Ann rentra dans son appartement en proie à un mélange de fureur et de désespoir. Tout ce temps perdu. De sa confrontation au parloir restait l'effroyable flot des souvenirs de Zlotnick et ses victimes qui défilaient dans sa tête comme un carnaval d'épouvante.

Quelle injustice ! Pourquoi avait-elle survécu à son accident ? Pourquoi disposait-elle d'un pouvoir extraordinaire, mais qui tuait les gens ? Pourquoi son père était-il si difficile à trouver ? Pourquoi personne ne l'aidait-il ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

Ann s'assit sur le banc devant le piano et souleva le capot du clavier. Elle ferma les yeux et fit danser lentement ses doigts sur les touches, sans les enfoncer.

Mais la magie n'opéra pas. La musique qu'elle sentait naître dans sa tête devint un chant lugubre exécuté par un chœur composé de ses victimes : Spivak, Matthews, Amber, Zlotnick. Elle s'affala sur le clavier, faisant exploser une grappe de sons dissonants dans l'appartement.

Vouloir la vérité, était-ce donc un crime ? Fallait-il tuer pour la connaître ? Devrait-elle sacrifier d'autres victimes avant qu'elle lui soit révélée ?

Elle se leva et se dirigea comme un fantôme jusqu'au coin cuisine. Elle sortit la boîte d'olives entamée du frigo où elle occupait rigoureusement la même place que celles qui l'avaient précédée : à droite, comme dans l'armoire. Puis elle captura, une par une, huit olives avec la petite cuillère argentée. Elle pressa chacune d'elles sur le bord pour faire s'écouler l'eau dans laquelle elles baignaient et les glissa dans la coupelle blanche.

Concentrée sur l'opération, elle sentit sa détresse s'apaiser. Coupelle en main, elle s'approcha de la verrière. La dernière fois, qu'elle avait laissé planer son regard à l'horizon, il l'avait emmenée à la prison de Lucasville. Cette fois, elle avait envie qu'il se perde jusqu'au néant.

Tout à coup, sa coupelle d'olives lui tomba des mains et s'écrasa sur le plancher. Ann sentit les poils de sa nuque se dresser. Quelque chose avait

bougé chez Bennett, au même endroit que l'autre soir. C'était imperceptible, une ombre glissant sur une ombre.

Ne pas paniquer. Rester calme.

Facile à dire, la panique la saturait. Elle réussit à trouver la force de résister à l'envie de courir se réfugier au fond de l'appartement. Elle voulait en avoir le cœur net. Elle fit semblant de contempler le magnifique panorama de fin du monde, tout en jetant des coups d'œil chez Bennett.

Les secondes passèrent. Rien. Aucun mouvement. Son esprit lui jouait encore un tour. L'ombre frémit un instant. Ann sentit des sueurs froides la traverser. Puis une tache se précisa. Un visage apparut.

OceanofPDF.com

Six heures du matin. La sonnerie lui vrilla les oreilles.

Steven était claqué. Il avait travaillé une bonne partie de la nuit sur les dossiers, sous le regard des huit victimes. Rien de nouveau n'en était sorti, mais le fait d'avoir relancé la machine lui avait fait du bien.

Il arriva au bureau en retard. En quittant l'ascenseur, il s'engagea avec réticence dans la salle où bruissait déjà une activité fiévreuse. Il n'avait pas envie qu'on l'arrête pour lui demander comment il prenait les choses. Il rajouta une couche d'abattement sur son visage qui ne devait pas avoir l'air très frais après sa courte nuit.

En principe on fuit les dépressifs, les victimes, les malades et les accablés par le destin. Ou on les recherche : il dut ruser pour éviter de croiser le regard de Kate, l'assistante de Walsh, qui affichait un air de chien battu. Il soupçonna qu'elle aurait bien aimé lui offrir son épaule compatissante.

Il fendit la salle comme une épée. Graziedei était absent. Parti quelque part, déduisit-il fort habilement en s'installant à sa place. Au moins, il serait tranquille.

Mais il ne pourrait pas en profiter pour faire des recherches sur Rylander et les disparues. Tout mouvement de sa part sur le réseau informatique serait immédiatement repéré. Ce n'était pas le moment d'aggraver encore son cas. Il décida de se connecter sur l'ordinateur de Graziedei pour savoir où il en était. Ce dernier avait bossé comme un malade. En vain. Il avait interrogé tous azimuts des spécialistes dans les domaines de la chimie, la médecine, la botanique, la psychologie, des stupéfiants, drogues, poisons, etc. Même un ingénieur du nucléaire ! Personne n'avait été en mesure de découvrir ce qui avait altéré le cerveau des victimes pour entraîner les suicides à répétition. Ne restait plus à interroger que les sorcières, les prêtres vaudou, les envoyés de Satan et les parapsychologues.

Sans attendre qu'une explication tombe du ciel, Graziedei reprendrait les pistes humaines, il irait de nouveau rendre visite aux proches des victimes. C'était sûrement ce qu'il était parti faire. Tôt ou tard, il devrait avoir un entretien avec Ann.

À la pensée que Graziedei débarque chez Ann ou la convoque pour un interrogatoire, Steven s'assombrit. Il s'était presque convaincu qu'il était le seul interlocuteur autorisé à parler à Ann. Il avait envie de la revoir, mais dans quelques jours il serait renvoyé, et sans l'alibi du flic faisant son travail, il n'aurait aucun prétexte pour la recontacter. Après la façon dont cela s'était terminé entre eux, il avait peu de raisons de croire qu'elle ait envie de le revoir. La dernière image qu'il avait en tête, c'était Ann tournée vers la verrière, lui offrant son dos, tandis qu'il refermait la porte de son appartement.

La pensée de ne plus contempler les grands yeux verts et de ne plus succomber à son charme obscur lui donna un méchant coup de cafard.

Il pianota pour sortir de l'ordinateur de Graziedei et partit prendre une pile de dossiers sur l'étagère. De la paperasse, vite ! De la paperasse bien lourde, ennuyeuse, rébarbative, de quoi s'abrutir, se lobotomiser.

Il se perdit dans les labyrinthes administratifs. Pour se dégourdir les jambes, il se rendit à la machine à café à trois reprises. À chaque fois, il emporta deux gobelets, l'un rempli de café pour lui, l'autre vide pour Graziedei toujours en vadrouille. Il passa ostensiblement devant le bureau de Walsh en levant les gobelets, pour bien lui montrer qu'il suivait les ordres : apporter du café à Graziedei. Tout ce qu'il voulait, c'est que Walsh se rende compte qu'il se foutait de lui.

Braquer un peu plus le chef était stupide, puéril, mais il n'avait pas su résister.

Il décida de partir tôt. Il y avait encore l'effervescence habituelle, les coups de téléphone, les flics qui enfilent un manteau pour foncer sur le lieu d'un crime ou pour une arrestation, ceux qui vont rester tard, accrochés par une affaire récalcitrante, les discussions autour de photos de scènes de crimes, de rapports d'autopsie...

Tout ça lui manquerait. Ça avait été sa vie. Il s'aperçut qu'il commençait à y penser au passé.

Sur son chemin vers l'ascenseur, quelques collègues lui firent de brefs signes de tête avant de replonger dans leurs affaires. Il savait ce qui lui arrivait. On avait intégré et digéré l'imminence de son départ, il devenait transparent. Il ne faisait déjà plus partie du grand bazar quotidien, du train lancé à toute vitesse. Il était le wagon qu'on venait de décrocher. Dans quelques jours, on aurait hâte qu'il s'en aille, car il symbolisait ce qu'il leur arriverait à tous : le départ.

Il n'avait pas l'intention de faire un pot au bureau pour l'occasion. On le foutait à la porte, pas question de fêter ça. Il réunirait quelques copains autour d'une bière, au bar chez Loomis. On se promettrait de garder le contact. Pendant un mois, quelques coups de fil seraient échangés. Graziedei l'inviterait à un barbecue avec sa femme, ses enfants et quelques collègues, et puis un jour, plus rien. Plus personne. Même Graziedei. C'était comme ça que ça se passerait.

OceanofPDF.com

C'était un peu tout ça qui flottait dans sa tête, sur le chemin de son appartement. Encore cette fois, il ne put s'empêcher de jeter des coups d'œil dans le rétroviseur pour repérer s'il n'était pas suivi par Rylander ou un sbire quelconque à sa solde. C'était une impression désagréable et irrationnelle, mais l'apparition calculée de l'homme d'affaires au supermarché prouvait qu'il gardait un œil sur lui.

À peine rentré, il se prit une bière, se réchauffa un restant de pâtes au micro-ondes et s'enferma dans son bureau. Il se replongea encore une fois dans les dossiers. Sa démarche avait quelque chose de vain. Il les avait triturés tant de fois, que pouvait-il espérer y trouver ? C'était comme remuer les cendres d'un feu qui, quand il y repensait, ne s'était jamais allumé. Même le témoignage qui fondait sa conviction commençait à s'effriter dans son esprit. Il relut la déclaration de Chris Meyer affirmant avoir vu une femme (Janet Paulsen) se faire embarquer dans un 4x4 par un type qu'il disait être Charles Rylander. À force de lire et relire son témoignage, Steven commençait à sentir les effluves de l'alcool qui, avec son ressentiment pour Rylander, avait peut-être été la seule source d'inspiration de Meyer.

Au bout de trois heures de travail sans interruption, Steven repoussa son clavier. Il n'avait pas touché à son assiette et la deuxième bière qu'il avait décapsulée avait tiédi sans que son niveau baisse. Il se frotta les yeux. Il était vidé. Il les rouvrit en papillonnant des paupières. Les huit femmes du mur des victimes le fixaient. Steven eut un haut-le-cœur en pensant que Rylander était entré dans ce bureau et avait porté son regard sur elles. Steven leur adressa une prière silencieuse : « Dites-moi si c'est lui ! » Il s'arrêta sur la dernière image : « Karen, je t'en supplie. Dis-moi si Rylander est le coupable que je cherche ! »

Pour son désespoir, les visages restèrent muets. Souriants.

La sonnette de l'appartement cassa le silence et fit sursauter Steven. Vingt et une heures. Qui était-ce ? Rylander revenu le provoquer ? Steven

sentit l'adrénaline monter dans ses veines. Il se leva, quitta son bureau en fermant derrière lui et se rendit à l'entrée pour ouvrir.

C'était Ann Milande. Elle avait l'air terrifiée.

OceanofPDF.com

– Vous allez bien ? demanda Steven, en voyant que ça n’allait pas.

– Je peux vous parler ? fit-elle d’une voix blanche.

– Euh... oui, bien sûr, répondit-il, en s’effaçant pour la laisser entrer. Il repassa à grandes enjambées devant elle et, un peu gêné, fit disparaître en catastrophe un carton de pizza et une bière qui gisaient sur la table du salon, puis, discrètement, il propulsa d’un coup de pied une chaussette sous une armoire. Un coup d’œil inquiet à l’évier : heureusement, il n’était pas du genre à y laisser mariner sa vaisselle, pas plus de deux jours en tout cas.

Cela dit, si une poubelle avait trôné au beau milieu du salon avec un gyrophare, Ann ne l’aurait pas remarquée, tant elle semblait fermée sur elle-même.

À l’invitation de Steven, elle s’assit mécaniquement dans un fauteuil et fixa le sol.

Quelque chose l’a effrayée, pensa Steven, et elle vient me voir.

Il savait qu’il ne fallait pas la brusquer, lui laisser du temps. Comme elle restait muette, les yeux baissés, il ne put s’empêcher de contempler son visage et s’attarder sur la finesse de son cou.

Enfin, Ann porta sa main droite sur son avant-bras gauche et le malaxa. Puis elle commença, sans préambule.

– Je... j’ai l’impression que quelqu’un m’espionne.

Elle tourna ses grands yeux vers lui, guettant sa réaction.

– Qu’est-ce qui vous donne cette impression ?

– En fait, ce n’est pas qu’une impression, j’en suis sûre.

Il hocha la tête, comme s’il en était persuadé.

– Et qu’est-ce qui vous fait dire ça ? Comment ça se passe ?

– La première fois, c’était il y a quelques jours. J’ai cru voir le visage d’un homme qui m’observait, caché dans l’immeuble en face de chez moi. Ça m’a fait un choc. Mais ça a été si bref, je me suis dit que c’était une illusion, un jeu de lumière... quelque chose comme ça.

– Et vous l’avez revu.

C’était une constatation, sinon Ann ne serait pas venue chez lui.

– Oui, tout à l’heure, pendant un instant, puis il a disparu dans l’ombre comme quelqu’un qui se recule. Mais cette fois, je suis certaine que je n’ai pas rêvé.

– Est-ce déjà arrivé ? je veux dire, dans le coin désert où vous habitez, les rôdeurs, ça ne doit pas manquer. Et les lumières de votre appartement doivent briller comme un phare dans la nuit.

– De temps en temps, j’aperçois des gens bizarres, des curieux, mais rarement. Personne ne s’attarde dans mon coin, autour des abattoirs, comme si la zone était... maudite. En tout cas, jusqu’à présent, je n’ai vu personne s’installer dans l’immeuble d’en face pour me regarder. Et je n’ai jamais ressenti cette impression d’être épiée.

– Je ne voudrais pas vous faire peur, — enfin si, un peu quand même — vous avez conscience que ce n’est pas malin d’habiter dans un endroit si isolé. C’est dangereux, vous avez de la chance que rien ne vous soit arrivé.

Elle leva les yeux vers lui. Il y vit de la surprise. Il crut voir aussi l’ombre d’un sourire.

– Vous me grondez, inspecteur ?

Il s’aperçut du ton de reproche qu’il avait employé.

– Excusez-moi, je ne voulais pas...

– Ce n’est rien, dit-elle d’un trait, comme pour effacer l’instant. Qu’est-ce que je dois faire ?

– Est-ce que je peux vous poser une question ? Pourquoi êtes-vous venue me voir ? Vous auriez pu aller au poste de police le plus proche de chez vous ?

Elle hésita un moment.

– Parce que... vous êtes le seul policier que je connais... personnellement. Enfin, un peu...

Elle détourna les yeux. Il reprit, troublé.

– Vous avez une idée de qui ça peut être ? Un petit ami largué qui a du mal à accuser le coup ? Vous n’avez pas remarqué un type qui vous suivait dans la rue, dernièrement ?

– Non.

Steven l’observa un moment. Soudain, une pensée lui fit presque dresser les cheveux sur la tête. Était-il possible que... ? Non, c’était insensé ! Il chassa l’idée par la porte de son esprit, elle revint par la fenêtre : et si c’était Rylander qui, tapi dans l’ombre chez Bennett, épiait Ann ? À son insu, Steven pouvait l’avoir conduit jusqu’à Ann.

– Quelque chose ne va pas ?

Elle avait remarqué son trouble.

– Non, rien, merci. Il se racla la gorge. Vous pourriez le reconnaître, ce type ?

– Non, c'était trop loin et trop rapide. Je n'ai vu qu'une vague forme.

Steven réfléchit.

– Écoutez, voilà ce que je vous propose. Je vais vous raccompagner à votre domicile et j'irai jeter un coup d'œil chez Bennett. Ça vous va ?

Elle fit un petit oui de la tête.

– Alors, allons-y, dit-il en se levant.

Elle en fit de même. Ils se retrouvèrent face à face. Ils se regardèrent un moment, l'air gêné.

– Écoutez, je..., dit Steven en laissant mourir sa phrase.

– Oui ?

– Vous avez faim ? demanda-t-il, brusquement.

Elle le dévisagea, étonnée.

– Non, pourquoi ?

– Ça vous dirait d'aller manger un morceau avant de rentrer chez vous ?

Il crut déceler de l'affolement dans ses yeux. Ce n'était pas la bonne idée.

– Quoique, si vous n'avez pas faim... se reprit-il.

– D'accord.

OceanofPDF.com

Remis de sa surprise qu'elle accepte, Steven l'emmena au Red Tack. Le petit restaurant n'était qu'à quelques tours de roue de chez lui. Il y mangeait quand il ne supportait plus son appartement ou que réchauffer un plat au micro-ondes relevait de l'exploit impossible, lorsque son frigo était vide, par exemple.

– Steak bleu, tarte aux champignons, coleslaw, frites et une Bud Light, dit Pamela en faisant semblant d'écrire sur son carnet de commandes. Enfin, comme d'hab' quoi ! ajouta-t-elle en glissant un clin d'œil à Steven.

Elle se tourna vers Ann.

– Et pour la petite dame ?

– Une salade César.

– Une César.

Pamela nota d'un trait.

– Vous avez des olives noires ? demanda Ann.

– On a. Un supplément d'olives noires, alors. Pas de problème.

Elle griffonna dans son carnet. Ann leva un doigt.

– Huit olives, s'il vous plaît. Et je peux les avoir dans une petite assiette à part ?

Pamela lança un bref coup d'œil du côté de chez Steven et reporta son attention vers la cliente.

– Huit ?

– S'il vous plaît.

– Bon. Huit olives noires.

Sur son carnet, elle traça un grand huit qu'elle souligna de deux traits à côté de l'indication « + olives noires ».

– Comme boisson ?

– Rien, merci.

– C'est parti.

En tournant les talons, elle leva les sourcils à l'adresse de Steven avec un pincement de lèvres qui disait : « Sophistiquée, la copine ».

Un silence gêné s'installa entre eux. Il se demanda ce qui lui était passé par la tête en invitant Ann, et si c'était une bonne idée. Pourtant, elle avait accepté. Bien sûr, elle n'était peut-être pas pressée de rentrer chez elle après ce qu'elle lui avait raconté, mais il avait l'espoir un peu fou qu'elle avait aussi envie de passer un peu de temps avec lui.

– Huit olives, pas une de plus, pas une de moins. Noires. Dans une assiette à part, énonça-t-il. Sans indiscretion, il y a une signification particulière ?

– Non. C'est une sorte de... rituel.

– Comme pour chasser les mauvais esprits ? Rassurez-vous, leur salade César n'est pas hantée, dit-il sur un ton apaisant. Puis il prit un air faussement inquiet et fronça les sourcils. Enfin, pas que je sache.

Il crut voir l'ombre d'un sourire.

– Ça m'aide à... (elle s'interrompt). En fait, c'est juste une habitude. Vous devez trouver ça ridicule.

– Légèrement bizarre, je l'avoue, mais pas ridicule. Elle a du sens pour vous, c'est ce qui compte.

Elle lui lança un bref coup d'œil. Il se sentait un peu plus en confiance. Il adopta un ton détendu.

– Je sais que ça ne me regarde pas, mais comment en vient-on à établir ce... rituel ? Huit olives noires, pas une de plus, pas une de moins ?

– D'habitude, c'est plus compliqué que ça. Lorsque je vais au magasin, j'achète cinq boîtes, pas plus, toujours la même marque. Je prends toujours la boîte la plus à gauche dans le rayon pour la mettre dans mon caddie. Chez moi, je range toujours les boîtes au même endroit, à droite dans l'armoire. Je vide les boîtes, huit olives par huit. S'il reste moins de huit olives dans la boîte, je la jette et j'en prends une autre. J'utilise toujours la même coupelle pour mettre les olives. J'attends toujours que la dernière boîte soit entamée avant d'en racheter d'autres.

Steven ouvrit des yeux ronds, impressionné autant par la phrase débitée d'une traite que par la sophistication du processus.

– C'est drôlement élaboré ! Et qu'est-ce qui se passe si vous sautez une étape ?

– Ça ne m'est jamais arrivé.

– Mais, pourquoi les olives particulièrement ?

– Je ne sais pas, c'est venu comme ça. C'est vrai que je les adore quand même.

– Et vous en avez d'autres des... habitudes du même genre ?

– J'en ai eu. Beaucoup.

Elle renversa la tête et le regarda avec un petit air de défi.

– Vous avez tout un dossier sur moi, j'imagine, inspecteur, vous savez que j'ai passé beaucoup de temps dans des établissements psychiatriques. Quand j'y étais, je m'inventais des tas de rituels. C'était rassurant de répéter un processus immuable. C'était une façon de s'échapper. Enfin, pour moi. Je pouvais aligner des petits pois dans mon assiette par colonnes de dix, faire mon lit en faisant quarante-trois plis avec le drap, dessiner des carrés ou des ronds pendant des heures. Peu importait que les rituels n'aient pas de sens. Je dirais même que plus c'était absurde, mieux ça marchait. L'essentiel était que les suivre m'empêchait de ne penser à rien d'autre.

Steven hocha la tête. S'absorber dans la paperasse pour oublier, c'est ce qu'il avait fait une bonne partie de la journée.

– Le piège, continua-t-elle, c'est qu'au bout d'un moment, on doit commencer par exécuter un rituel pour se mettre en condition, pour accomplir certaines choses. C'est plus fort que soi, on en est prisonnier.

Pamela arriva avec leur commande.

– Le steak avec la tarte et la bière.

En voyant l'assiette débordant de nourriture atterrir devant lui, Steven se sentit gêné. Il avait peur de passer pour un goinfre.

– La salade... et les huit olives noires, dit Pamela tout sourire en déposant la coupelle devant Ann comme si c'était un plat rare.

Pamela repartie, Steven désigna les olives avec sa fourchette.

– Et ce « rituel » que vous vous sentez obligée d'observer, c'est pour quoi ?

– Ça m'aide à... à (son visage s'empourpra), ça m'aide à me détendre, mais là, ce n'est pas mon rituel complet, je...

Steven baissa les yeux sur son assiette, il ne voulait pas la mettre mal à l'aise. Il avait une faim de loup, mais il n'arrivait pas à commencer. Ann ne l'aidait pas beaucoup à se lâcher sur son plat. Elle découpait consciencieusement sa salade César avec la pointe de son couteau, sans rien avaler. On aurait dit qu'elle y cherchait quelque chose. Des vestiges de l'Empire romain ?

Le silence durait. Il prit une gorgée de bière pour se donner une contenance.

– Pour en revenir à votre demande pour que je vous aide à retrouver votre père. J’espère que vous avez compris pourquoi je ne le peux pas...

Les épaules de la jeune femme se crispèrent. Quelle erreur ! C’était le seul sujet de conversation qui lui était venu à l’esprit. Il avait parlé trop vite et brisé le fil ténu qui les reliait. Elle continua à explorer sa salade, mais à coups de couteau nerveux.

– J’imagine que lorsqu’on est policier, on l’est tout le temps ? dit-elle d’un ton sec.

– Que voulez-vous dire ?

– À chaque instant, vous enquêtez ? C’est ça ? Toutes les secondes de votre vie ?

Steven fronça les sourcils. Dans sa voix, il retrouvait les accents hostiles de leur première rencontre. Il regretta ses propos. Elle s’éloignait de lui bien plus rapidement qu’elle s’était approchée.

– Pourquoi dites-vous ça ?

Elle abandonna sa salade et le fixa dans les yeux.

– Pourquoi m’avez-vous invitée à venir ici ?

– Je ne comprends pas, c’est ce que j’ai dit qui... ?

– C’est pour m’observer, c’est ça ? Pour vous faire une idée plus précise de qui je suis ?

– Ann, vraiment, je...

– Vous avez lu un tas de comptes-rendus sur moi, signés par le docteur Machin ou le professeur Bidule. Vous avez voulu examiner la timbrée de plus près.

– Non, enfin...

Steven avait l’impression de voir céder une digue.

– L’histoire des olives, ça doit vous rassurer ? dit Ann, sur sa lancée. C’est sûr qu’une folle comme moi doit forcément être une espèce d’empoisonneuse. Ça doit conforter des hypothèses. La responsable de vos suicides, c’est moi. Votre enquête avance, félicitations, inspecteur.

Ses yeux brillaient de mille feux.

– Non ! s’exclama Steven. (Il n’avait pas l’intention de se laisser pousser dans les cordes sans réagir.) Écoutez-moi bien, vous êtes liée à cette affaire et ça, vous pouvez difficilement le nier. Mais je ne vous accuse de rien, tant que je n’ai aucune preuve de quoi que ce soit, vous restez une sorte de... témoin privilégié, si vous voulez.

Il pointa son doigt vers elle. Sa voix se raffermir :

– Et si vous pensez que je vous ai tendu une espèce de piège, vous vous trompez lourdement, Ann. Je n’ai pas pour habitude d’inviter, à dîner, une personne que je suspecte de meurtre. Si j’avais voulu vous cuisiner, je vous aurais convoquée dans les locaux de la police. C’est beaucoup plus efficace que maquiller un interrogatoire en repas au restaurant. Vous pouvez me croire.

Ses arguments semblaient avoir porté. Le visage de Ann s’était décrispé.

– Alors pourquoi m’avez-vous invitée ?

Mais Steven ne l’écouta pas.

– En plus de ça, vous n’avez pas grand-chose à craindre de moi. Je ne suis plus vraiment sur cette affaire de suicides, et dans peu de temps, je ne ferai plus partie de la police.

Ann ouvrit de grands yeux étonnés.

– Comment ça ?

Avait-il parlé trop vite ? Il regretta un moment de s’être livré autant. Et puis il repensa à ce qu’il avait entrepris pour tout connaître sur elle, exploitant sans scrupules les moyens policiers à sa disposition, extorquant froidement des renseignements intimes auprès du docteur Nancy Frauman. Il eut soudain envie de se confier à elle. Il lui devait bien ça.

– Je vais passer en commission de discipline. On va me faire comprendre que ma place n’est plus dans la police.

– Qu’est-ce que vous avez fait ? Si ce n’est pas indiscret.

Il émit un petit sourire en coin.

– Après vos révélations sur votre lien particulier avec les olives noires, je ne peux plus rien vous cacher. Est-ce que le nom de Charles Rylander vous dit quelque chose ?

Elle fit non de la tête.

– C’est un puissant homme d’affaires. Je vous rassure, vous ne perdez rien à ne pas le connaître.

Il s’éclaircit la voix pour se donner un peu d’élan :

– Je lui ai balancé mon poing en pleine face. Je lui ai fait exploser le nez.

Il regarda Ann pour juger l’effet de ses paroles. Elle avait détourné les yeux.

– J’avais de bonnes raisons et je ne regrette rien, ajouta-t-il à la hâte. Mais mon geste me coûtera mon avenir dans la police.

D’un petit mouvement de tête, Ann acquiesça, lèvres pincées. À quoi pensait-elle, qu’il était une brute et qu’il méritait qu’on le vire ? Il éprouva

le besoin de se justifier.

– Je soupçonne Charles Rylander d’avoir enlevé huit femmes — à ma connaissance — et de les avoir tuées.

Ann ouvrit grand les yeux.

– Tuées ?

– Je le crains. Mais je n’ai encore aucune preuve. En attendant, Rylander s’amuse à un jeu pervers avec moi. Un soir, je vous passe les détails, il m’a provoqué. Il a réussi à me faire sortir de mes gonds et j’ai pété les plombs. Une caméra de surveillance a filmé la scène. Il le savait.

– Et vous ne pouvez rien faire ?

– Pas vraiment. Difficile d’argumenter contre un flagrant délit de ce genre. En principe, je suis payé pour défendre les citoyens de ce pays, pas pour les agresser.

– Et vous prenez ça comment ?

– Mal. Très mal. Je suis un bon policier. Je crois en mon boulot et je le fais bien. J’admets que j’ai fait une belle connerie en m’attaquant à Rylander. Mais ce que je ne digère pas, c’est que si j’en suis arrivé là, c’est aussi pour des questions de politique interne. Si on m’avait laissé faire mon travail, les choses se seraient passées différemment.

– Vous savez ce que vous allez faire, après ?

– Une fois qu’on m’aura viré ? Je n’arrive pas à penser au-delà de ça. Il me reste un espoir de m’en sortir. Assez maigre en vérité. Trouver le coupable des enlèvements. Si c’est Charles Rylander, le vent tournera subitement en ma faveur. Curieusement, en revoyant l’enregistrement de la caméra, les gens du comité de discipline estimeront que j’ai été plutôt gentil avec Rylander. Mes coups de poing passeront presque pour des marques d’affection.

Un silence s’installa. Steven se mit à torturer une frite avec sa fourchette. Il pensait à Rylander, il avait oublié où il était.

Soudain, il émergea. Ann semblait préoccupée par le sort de la frite. Elle leva les yeux vers lui.

Ils échangèrent un regard assez long.

– Vous n’avez pas répondu à ma question, dit Ann.

Quelle question ? se demanda Steven. Elle poursuivit :

– Si ce n’est pas pour me faire subir un interrogatoire. Pourquoi m’avez-vous invitée ?

Il resta désarmé.

– Je, enfin... C'est juste que... Je crois que j'avais envie de passer un moment avec vous...

Ann pinça ses lèvres et baissa les yeux.

– Il vaudrait mieux que je rentre, murmura-t-elle, sans le regarder.

OceanofPDF.com

Ils s'approchèrent de leurs voitures. Ils n'avaient rien dit depuis le restaurant, échangeant de brefs coups d'œil.

– Bon, c'est le flic qui parle, dit Steven d'un ton plus ferme qu'il aurait voulu. Voici comment on va procéder : je vais vous accompagner à votre appartement. Je monterai quelques minutes... (il crut voir une ombre d'inquiétude sur le visage de Ann), pas plus, je vous le promets, ajouta-t-il précipitamment. Vous me montrerez discrètement l'endroit où vous avez repéré le rôdeur, chez Bennett. Vous me donnerez un sac avec n'importe quoi dedans, c'est sans importance. Si le type nous observe et qu'il me voit ressortir avec ce sac, il se dira que je suis passé en coup de vent prendre quelque chose. Je me garerai un peu plus loin et je reviendrai en douce jeter un coup d'œil chez Bennett. Ça vous va ?

– Vous pensez qu'il sera là ? fit Ann avec un petit filet d'angoisse dans la voix.

– Ça m'étonnerait beaucoup. Si votre voiture n'est pas devant chez vous, il ne doit pas s'attarder. Honnêtement, je préférerais qu'il y soit, comme ça, je pourrai vous en débarrasser. S'il n'est pas là, je verrai au moins à quoi ressemble son poste d'observation. On y va ?

Il lui fit un petit signe de tête un peu trop brusque et chacun monta dans sa voiture.

*

Ann jetait un coup d'œil dans son rétroviseur pour vérifier que Steven la suivait. Elle était soulagée à l'idée qu'il n'enquêtait plus sur elle — si c'était vrai. Malgré ses propos souvent maladroits, elle aimait la façon dont il manifestait son attention à son égard.

Dans le passé, on l'avait toujours traitée avec beaucoup d'attention : les infirmières veillaient à ce qu'elle ne se blesse pas, qu'elle prenne ses médicaments, qu'elle mange, qu'elle dorme, qu'elle s'habille ; les psys l'observaient et décryptaient ses paroles, ses gestes, ses rêves, ses impressions, ses activités, ses pensées. Mais c'était une attention artificielle portée à la patiente de la chambre 381.

Avec Steven, c'était différent. Elle avait le sentiment qu'il la voyait, elle. Et elle n'y était pas insensible, au contraire. Les choses iraient-elles plus loin ? Était-ce trop tôt ? Ou déjà trop tard ?

*

La nuit était tombée quand ils se garèrent devant les abattoirs Stammers.

Ils commencèrent leur petite comédie. Sans regarder l'immeuble de l'autre côté de la rue, ils montèrent à l'appartement. Ils s'approchèrent de la verrière. Ann devait donner l'impression qu'elle recevait un ami pour la première fois et lui faisait admirer sa superbe vue d'apocalypse. Sans faire un geste, elle lui indiqua la fenêtre, chez Bennett. Du coin de l'œil, Steven sonda les ténèbres. Rien de suspect, mais le rôdeur pouvait s'y trouver, caché dans l'ombre. Steven jugea que s'il faisait une apparition, la distance ne permettrait pas de distinguer les traits de son visage.

Ann s'éclipsa un moment du côté de la cuisine puis revint avec un sac de courses. Elle le tendit à Steven.

– Je n'ai rien remarqué, dit-il, en saisissant le sac. Comme convenu, je vais aller faire un tour. Quand je serai en bas, regardez-moi partir et jetez un coup d'œil en face. Si vous voyez quelque chose, faites-moi au revoir de la main.

Il se reprit.

– Sauf si vous trouvez qu'un signe de la main est trop familier. Dans ce cas, attendez une minute ou deux et passez-moi un coup de fil.

Ann leva sa main et l'agita.

– Je devrais y arriver.

Il vit un fin sourire animer ses lèvres. Ils restèrent sans trop quoi se dire.

– Bon, j'y vais, dit Steven, sur un ton de résignation, comme s'il regrettait de partir.

Elle fit un petit oui sec de la tête, la mine un peu crispée, comme si elle aurait voulu qu'il reste.

OceanofPDF.com

Steven ouvrit la portière de sa voiture, jeta le sac de provisions sur le siège passager et lança un coup d'œil vers la verrière éclairée. La silhouette de Ann se découpait à contre-jour. Il attendit. Pas de geste de la main. Il monta dans son véhicule et démarra.

Quelque cinq cents mètres plus loin, il quitta la rue et arrêta la voiture le long d'un gros bâtiment, dans l'ombre. Il prit la lampe de poche du coffre avant et se mit en route vers l'immeuble Bennett.

Il n'entendait que le crissement de ses pas dans la neige qui entamait le silence de mort glaçant ce monde abandonné. Steven rasa les murs, se noyant dans les recoins les plus sombres.

Au loin, la verrière de l'appartement de Ann brillait dans la nuit. L'impression de précarité qui se dégageait du refuge de la jeune femme le frappa. Le rectangle de lumière était presque un signe de ralliement pour tout déséquilibré, voleur ou autre rôdeur potentiellement criminel. Dans un tel endroit, qu'il ne soit encore rien arrivé de grave à Ann tenait du miracle. Mais Steven était persuadé qu'elle bénéficiait d'un sursis. Tôt ou tard, un drame se produirait. L'envie le prit de courir jusqu'à l'appartement et de traîner Ann loin de ce désert mortel, qu'elle le veuille ou non.

Il arriva devant chez Bennett. L'immeuble n'était qu'une carcasse en attente de démolition. La plupart des fenêtres du rez-de-chaussée étaient murées, mais en de nombreux endroits, la barricade n'avait pas tenu. Steven put facilement se couler à l'intérieur.

Il écouta un moment. Aucun bruit. Il risqua un coup de lampe torche et s'aventura dans ce qui devait être le hall d'accueil. Il repéra l'escalier de service et engagea la montée. Au bout de deux étages, ses pieds avaient apprivoisé les marches, il éteignit. Il progressa en donnant de brefs éclairs de lumière pour éviter de buter contre quelque chose. Rien de pire que le bruit d'une bouteille de bière dévalant un escalier en pleine nuit.

Parvenu au quatrième, il repéra un plan d'évacuation de secours. Il localisa le bureau où était censé se tenir le rôdeur. Avec précaution, il

poussa la barre horizontale de la porte de service. Elle résista, mais s'ouvrit sans grincer.

S'orienter n'était pas difficile, il lui suffit de suivre le couloir en U pour atteindre les bureaux de la façade. Steven compta quinze portes et se trouva devant celle qu'il cherchait.

Elle était entrouverte. Steven sortit son arme et posa son pouce sur l'interrupteur de sa lampe, prêt à faire irruption.

Trois hypothèses se cachaient derrière la porte. De la plus probable à la moins plausible : personne, le rôdeur, Rylander.

Steven la poussa d'un rude coup de pied et se rua à l'intérieur.

– POLICE ! cria-t-il.

Il balaya l'espace du faisceau de sa lampe. Personne.

La pièce était nue. Un peu de paperasse traînait sur le sol, c'était tout. Steven ne décela aucune trace de passage récent. Il rengaina son arme et s'approcha du bord de la fenêtre. L'appartement de Ann était à un niveau plus élevé. Le point de vue n'offrait qu'un champ de vision très limité. Tout ce qu'on apercevait, c'était le plafond. Il s'accroupit et examina le sol en vinyle au bas de la fenêtre, essayant de repérer d'éventuelles traces de sperme, au cas où le type se ferait plaisir sur les lieux. Rien.

Steven se redressa et appela Ann.

– Rien, vous êtes sûr ? dit-elle.

– À première vue, rien. Pourriez-vous vous approcher ? j'aimerais me rendre compte comment on vous voit, d'ici.

Elle apparut à la verrière. Elle était à contre-jour et Steven ne pouvait pas distinguer ses traits. Le spectacle était maigre, pas de quoi alimenter les fantasmes d'un voyeur. Or, ce genre de déséquilibrés se cachent pour pénétrer dans l'intimité des femmes qu'ils espionnent, ils aiment les surprendre nues dans leur salle de bain, en train de se déshabiller dans leur chambre, etc. Difficile d'imaginer un type bravant le froid pour se contenter de la vague silhouette qu'offrait Ann derrière la verrière.

– Je vais éteindre ma lampe, vous allez me dire ce que vous voyez.

Il s'exécuta.

– Je... je ne vois rien.

Il s'approcha de la fenêtre.

– Là, cria-t-elle, je vous vois.

Sa voix frissonnait.

– Vous arrivez à me reconnaître ?

– Non, je... je vous devine seulement.

Ses mots tremblaient.

– Ça ressemble à ce que vous avez vu ?

– Oui... vous pouvez rallumer votre lampe, s'il vous plaît ?

Il la sentit troublée, effrayée.

– Tout de suite, voilà. Il se racla la gorge. Je suis désolé, mais j'ai une question un peu dérangeante à vous poser.

Un silence accueillit sa requête. La silhouette d'ombre de Ann se découpait, immobile.

– Est-ce qu'il vous arrive..., enfin... de vous promener nue dans votre appartement et de vous approcher de la verrière ? Je ne pense pas que ce soit votre genre, mais comme la zone est déserte, vous pourriez avoir baissé la garde.

– Vous avez raison, inspecteur, ce n'est pas mon genre.

– Excusez-moi, je devais vous la poser.

Un silence s'installa. Steven se sentit gêné. Il était mal à l'aise d'être chez Bennett, à la place du voyeur potentiel.

– Bon, écoutez, dit-il. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes en sécurité chez vous. Essayez de passer quand même une bonne nuit. Je vais appeler le chef du poste de police du quartier. C'est un copain, je vais lui demander de laisser un ou deux gars en planque chez Bennett. Si le type se pointe, ils le choperont.

– Inspecteur Whitmore, dit la silhouette.

– Hum, appelez-moi Steven, glissa-t-il sur un ton incertain.

– Merci... Steven.

Elle coupa la conversation. Il ferma son portable. C'est alors qu'elle fit un geste inattendu : elle leva la main et lui fit un petit signe. Il sourit pour lui-même et lui répondit en agitant sa lampe.

Elle disparut. Il resta un instant à contempler la verrière désertée. Puis il se retourna, il balaya une dernière fois la pièce avec sa torche et redescendit.

Sorti de chez Bennett, il pressa le pas, il était frigorifié et n'avait qu'une envie : pousser le chauffage de sa voiture et quitter la zone. Il dépassa avec soulagement les masses lugubres des derniers édifices et retrouva la civilisation. Même la lumière jaunâtre des réverbères du boulevard lui parut accueillante.

Plus il y repensait, plus il avait du mal à imaginer un voyeur tapi chez Bennett. L'endroit était glauque, inconfortable, et la vue sur la verrière si limitée. Steven concevait que Ann soit un objet de fantasme, mais pas vraiment dans de telles conditions ! Il fallait être motivé par autre chose. Il y avait l'hypothèse Rylander. Il serait venu faire du repérage en prévision d'un mauvais coup destiné à Steven. Il en était capable.

Mais l'explication la plus plausible était que Ann avait été victime d'hallucinations. En marchant entre les bâtiments, Steven avait lui-même eu l'impression de voir des ombres bouger, ou la sensation d'être observé par quelque présence surnaturelle. Dans un lieu pareil, l'imagination ne demandait qu'à s'affoler.

Soudain, une idée beaucoup plus dérangeante le traversa : Ann pouvait aussi avoir inventé délibérément le rôdeur. Elle se doutait qu'elle était en première ligne concernant les suicides, elle pouvait avoir créé ce mystérieux personnage pour détourner les soupçons.

Il faut avouer qu'il tombe bien, celui-là, se dit Steven.

Mais il avait du mal à y croire. Il ne voulait pas y croire.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, Steven passa au poste de police de Lorel Street Ouest dont dépendait la zone industrielle. Il vit son copain Cortès, le chef du département. Il lui expliqua qu'il soupçonnait la présence d'un déséquilibré autour du domicile de Ann Milande, posté chez Bennett — peut-être un violeur sur le point de passer à l'acte. Il n'avait pas parlé de cette menace à la jeune femme pour ne pas l'effrayer. Cortès promit d'envoyer deux de ses agents.

En remontant dans sa voiture, Steven appela Ann pour la tenir au courant.

– Ne changez pas vos habitudes, le rôdeur pourrait se douter de quelque chose et disparaître pendant un moment. On veut le coincer pour vous en débarrasser, pas seulement lui faire peur.

– C'est compris.

– Encore une question.

– Dérangante ? dit-elle, avec un soupçon d'espièglerie dans la voix.

– Non, dit-il en riant, pas cette fois. Je vous l'ai déjà posée, mais j'aimerais que vous la creusiez. Avez-vous le sentiment qu'on vous a suivie ces temps-ci ?

Elle réfléchit.

– Non. Et je ne suis pas beaucoup sortie, en tout cas, pas dans des endroits très publics.

– Et quelqu'un que vous auriez croisé ? Et qui vous aurait dévisagée avec un peu trop d'insistance ? Essayez de remonter jusqu'à votre dernier séjour à l'hôpital et depuis que vous l'avez quitté.

– Je suis sûre que non. Je m'en serai rendu compte. Je suis très sensible à ce genre de choses.

– Très bien.

En fermant son téléphone, Steven se sentit soulagé. Avec ses questions, il avait tendu une sacrée perche à Ann. Si le mystérieux inconnu était son invention, il lui avait donné une formidable occasion de le faire exister bien au-delà de chez Bennett. Elle n'en avait rien fait et ses réponses avaient paru sincères.

Il s'apprêtait à démarrer lorsque le sac remis la veille par Ann attira son œil, sur le siège passager. Qu'avait-elle pu y glisser ? Curieux, il l'ouvrit. Il en sortit une boîte d'olives noires.

OceanofPDF.com

En arrivant au bureau, Steven trouva un Graziedei déprimé.

– C’est une allumeuse, dit ce dernier en râlant.

Il parlait de l’affaire des suicides. Une « allumeuse », c’est ainsi que l’on appelait l’enquête qui promettait beaucoup au départ, agaçait pendant un petit moment et n’offrait rien en bout de course.

– Walsh est tout le temps sur mon dos, dit Graziedei d’une voix aigre. « Des résultats, je veux des résultats ! » Facile à dire. Je vois pas ce qu’on peut faire de plus. C’est pas notre faute si notre enquête piétine. T’es pas d’accord ?

« Notre faute, notre enquête », Steven n’aimait pas la façon dont Tony essayait de diluer son manque de résultat sur lui, alors qu’on l’avait mis sur la touche, même si cela n’avait plus beaucoup d’importance.

Graziedei claqua ses doigts.

– Il faudra que j’interroge Milande. Tu l’as secouée dans un sens, je peux essayer dans l’autre. T’en as rien tiré, mais avec ces timbrées, on ne sait jamais, il suffit parfois tomber au bon moment. T’en penses quoi ?

Steven sentit ses poils se hérissier. Il détestait la façon dont Graziedei parlait de Ann. Et il ne tenait pas à voir son collègue « secouer » Ann dans la salle d’interrogatoire.

– Plutôt une bonne idée, Tony, dit-il sur un ton vague.

Prétendre le contraire lui aurait mis la puce à l’oreille et l’aurait incité à convoquer Ann sans délai. Son téléphone sonna. Un numéro inconnu s’afficha.

– Inspecteur Whitmore, dit-il.

– Je sais, répondit une voix claire et enjouée.

C’était Charles Rylander.

– Dites-moi, inspecteur, j’aimerais vous inviter à déjeuner. 12 h 30 au restaurant où j’ai mes habitudes. Ça vous va ?

– Comment avez-vous eu ce numéro ?

Rylander émit un petit rire.

– Vous croyez vraiment que c’est important ? Alors, c’est d’accord ?

- De quoi voulez-vous me parler, Rylander ?
- Mais... de votre avenir, Steven.

OceanofPDF.com

Quand Steven arriva à sa table, Charles Rylander le détailla de la tête aux pieds.

– Voyons inspecteur, dit-il en prenant un air dégoûté, vous auriez pu au moins faire fortune avant de venir. Tout le monde va se rendre compte que je déjeune avec un pauvre.

Steven ignora la remarque. Rylander jouait à le déstabiliser, autant par plaisir que par calcul. Le piège paraissait grossier désormais. Comment Steven avait-il été assez stupide pour tomber dedans précédemment ? Il s’assit en face de Rylander.

– Tiens, le même vin que la dernière fois, remarqua Steven en pointant du doigt la bouteille qui trônait déjà sur la table.

– Vous êtes très observateur. Vous êtes bien déformé... professionnellement, je veux dire. Eh oui, qu’il vente ou qu’il neige, je prends toujours un Château Margaux, peu importe l’année, au grand désespoir de ce brave Bernard, le sommelier. Malgré tous ses efforts, ses conseils et sa passion pour me faire essayer d’autres crus, je résiste. Que voulez-vous, nous sommes tous prisonniers de certains rituels.

– Vous vouliez me parler de mon avenir.

Rylander tendit la bouteille.

– Un peu de vin ?

Steven refusa d’un geste. Rylander s’en versa un demi-verre.

– Plutôt bière, hein ? dit-il, d’un ton faussement familier.

– Venez-en au fait, dit Steven.

Une serveuse apparut. Rylander lui sourit.

– Bonjour Erica. Pour moi, ce sera une florentine aux ravioles (il se tourna vers Steven), vous devriez essayer la sole à la banane. Je sais, ça paraît inquiétant, presque dangereux et pourtant, c’est très bon, je vous assure.

– Rien pour moi, merci, dit Steven à l’adresse de la serveuse qui s’éclipsa.

Rylander fit jouer le vin dans son verre puis en avala une petite gorgée.

– Au fait, pour votre information, la commission de discipline ne vous fera pas de cadeau.

Steven ne put cacher sa surprise.

– Qui vous a dit ça !?

– Allons, vous savez comment ça se passe. Le chef parle à son chef qui parle à son chef, etc. À un certain niveau, il n’y a pas beaucoup d’informations confidentielles qui ne peuvent s’échanger sur un green de golf.

– Vous jouez au golf en hiver ?

Rylander se mit à rire.

– C’est une façon de parler. Cela dit, à cette époque de l’année, un petit dix-huit trous à Saint-Barth est très agréable.

Son ton devint soudain sérieux.

– Ils vont vous virer, Steven, même si je ne porte pas plainte officiellement contre vous. Ils vont trouver un prétexte. Ils prennent les devants. Comme ça, si je change d’avis, ils pourront dire qu’ils avaient déjà fait le nécessaire en virant une brebis galeuse. Ils sont en train de bétonner un dossier pour que vous quittiez la police en miettes. Ils vont vous casser.

Steven se força à sourire, mais il sentit des sueurs froides dans son dos.

– C’est pour me dire ça que vous m’avez fait venir ?

– Entre autres, mais pour moi, c’est anecdotique. Je tenais surtout à attirer votre attention sur quelque chose qui vous échappe encore.

– Vous, peut-être ? répliqua Steven, tentant d’être drôle.

Rylander sourit poliment.

– Un lien très fort nous unit. Vous ne le sentez pas ?

– Ne me dites pas que vous allez me demander en mariage ?

Steven essayait de se cacher derrière un semblant d’humour, mais le cœur n’y était pas. Rylander le regarda avec indulgence. Il flottait une petite lueur de cruauté amusée dans ses yeux, celle du prédateur ravi que sa proie ait encore la force de plaisanter avant de se faire dévorer.

– Non. Et pour tout vous dire, après ma triste expérience du mariage, je préfère profiter de ma liberté pour le moment.

Il se pencha en avant.

– Je vais vous expliquer. Vous êtes persuadé que j’ai enlevé ces femmes et que je les ai tuées. Par hasard, vous êtes lié affectivement à Karen Swanson, l’une de ces victimes. C’est ce qui fait que vous êtes viscéralement impliqué dans cette affaire.

Steven revit Rylander lui fourrant la photo de Karen sous le nez. Il sentit une bouffée de haine l'envahir. Mais Rylander ne semblait pas chercher à le provoquer, il se contentait d'exposer froidement des faits.

– C'est grâce à ce que vous avez découvert chez moi que vous avez conclu ça ?

– C'est vous qui le dites, Steven, pas moi. Écoutez, sérieusement, votre enquête n'a rien d'un secret d'État et vous vous êtes rendu compte que j'ai mes entrées dans la police. Il n'est pas difficile pour moi de savoir où vous en êtes. D'autre part, avec un peu de temps et de l'argent, il n'y a plus grand-chose de privé qui puisse résister à une investigation un peu poussée. Mais revenons à l'essentiel : une disparition chaque année pendant huit ans et puis depuis deux ans, plus rien, plus de victime. Pourquoi ? À votre avis, si on suit votre hypothèse que c'est moi votre coupable, pourquoi aurais-je arrêté ? Est-ce la fin d'un obscur cycle de mort ? L'apothéose d'une épopée macabre ? Dites-moi ce que vous avez imaginé ?

Rylander guettait avidement une réponse. Steven le toisa un moment.

– Honnêtement, je n'en ai rien à foutre. Tout ce qui compte c'est que je coincerai le salaud qui a fait ça. Si c'est vous, comme je le pense, je le prouverai. Et quand vous serez sanglé sur un lit, branché à des tubes et qu'on vous balancera une dose de poison dans les veines, à cet instant précis, la seule chose que j'aurai en tête, c'est la peine que vous avez infligée aux victimes et à leurs proches. Ça ne ramènera pas les êtres chers qu'ils ont perdus, mais, au moins, ce qui rendra cette journée moins triste, c'est que vous aurez cessé de nuire définitivement. Alors les motivations tordues qui vous poussent à agir, je m'en balance.

– L'espoir. Il faut toujours croire en quelque chose, c'est ce qui évite de sombrer dans la déprime, c'est ce qu'on dit... Je ne vous crois pas quand vous dites que la raison pour laquelle tout s'est arrêté vous indiffère. Je suis sûr qu'elle vous donne des sueurs froides, au contraire. Elle vous empêche de dormir, parce que vous vous dites que si je — encore une fois, c'est une hypothèse —, si je n'enlève plus de femmes, si je ne tue plus, alors je ne commettrais pas l'erreur fatale, celle qui vous permettrait de me coincer. Je me trompe ?

– Bon, d'accord, la nuit je me réveille en hurlant : « Pitié, Rylander, je vous en supplie, faites une erreur pour que je puisse vous coffrez ! » C'est ce que vous voulez que je vous dise

– Vous ne comprenez toujours pas ? Prenez bien conscience de ça, Steven, au fond de vous-même, vous attendez que je tue encore en espérant que je fasse cette erreur. Vous désirez que je tue. Et ce souhait deviendra une prière. Vous allez prier, oui, pour que je tue encore. Et la prière, c'est le premier pas vers l'adoration. Vous comprenez mieux le lien qui nous unit, Steven ?

Bouche bée, Steven fixa un moment Rylander. Puis il éclata de rire. Rylander fronça les sourcils et s'esclaffa à son tour, offrant à la salle ses belles dents blanches. Des coups d'œil irrités convergèrent vers leur table. Ils avaient l'air de deux vieux copains qui se raconteraient de bonnes blagues.

– Vous êtes cinglé, Rylander, dit Steven, après avoir retrouvé son calme.

– Bien sûr, tout ce petit jeu repose sur le fait que vous me croyez coupable. Depuis le début de cette conversation, je me suis contenté de me mettre à votre place et d'endosser le rôle du meurtrier que vous voulez que je sois. Je n'ai rien avoué.

Il saisit son verre de vin. Il en admira la robe et s'en versa une goulée dans la bouche. Il la fit rouler délicatement sur son palais, en connaisseur. Ravi, il l'avala par petites touches. Il reposa son verre et reprit :

– Un jour, qui sait, un type se fera coincer et on découvrira qu'il est le coupable que vous cherchiez. Notre jeu sera alors fini. À mon avis, vous ne vous en remettrez pas. Pour ma part, soyez certain d'une chose, je me serai bien amusé.

Il offrit un sourire éclatant à Steven, posa ses coudes sur la table, croisa les doigts et attendit.

Steven comprit le message, l'entretien était terminé. Il renifla puis tendit la main d'un geste brusque. Surpris, Rylander recula. Steven saisit sans ménagement la bouteille de Château Margaux et s'en versa un verre comme s'il vidait le vin dans un évier. Il en prit une lampée qu'il malaxa en bouche en se gargarisant. Puis il avala en faisant un bruit de canalisation avec sa gorge.

Rylander resta stoïque, mais Steven sentait qu'il bouillait.

– Je suis content que nous ayons eu ce petit échange, Charles, dit Steven. Au moins, j'ai appris quelque chose. Je ne parle pas de vos délires. D'ailleurs, je vous avoue que je n'ai pas tout suivi. Mais sans le vouloir, vous m'avez fait comprendre un fait important.

– Lequel ?

Steven vit Rylander se raidir. Il se leva et reposa sèchement son verre sur la table. Le vin déborda. Une tache rouge s'élargit devant Rylander sur la nappe immaculée. Il fit un clin d'œil à Rylander.

– Rien ne vaut une bonne bière.

Et il partit.

OceanofPDF.com

Steven regagna sa voiture et retourna chez lui dans un état d'intense fébrilité. Oui, Rylander lui avait appris quelque chose d'important, mais cela n'avait rien à voir avec la bière. Tout se tenait dans un seul mot prononcé dès le début. Steven l'avait couvé précieusement dans sa mémoire comme s'il craignait qu'il lui échappe. En parlant de son habitude de ne choisir que du Château Margaux pour ses déjeuners, Rylander avait dit : « Nous sommes tous prisonniers de certains rituels ».

Rituel.

Steven avait aussitôt pensé à Ann et son processus complexe de consommation d'olives noires. Il était persuadé que Rylander, sans s'en rendre compte, avait fait allusion à un rituel beaucoup plus fondamental, pour lui, que celui du simple choix d'un vin.

Rituel.

La plupart des criminels psychopathes sont prisonniers d'une mise en scène plus ou moins sophistiquée qu'ils se sentent obligés de répéter pour obtenir l'excitation qu'ils recherchent. C'est d'ailleurs les caractéristiques de ce scénario immuable qui constituent la signature de leurs actes et qui permettent de relier plusieurs crimes à un seul meurtrier.

Dans l'affaire des enlèvements, puisqu'on n'avait jamais retrouvé de corps, Steven n'avait eu aucun moyen de définir un quelconque rituel. Il avait toujours pensé que le psychopathe en suivait un, quelque part, mais qu'il resterait à jamais inaccessible.

Quand Ann avait évoqué son rituel, Steven avait été impressionné de constater à quel point le conditionnement pouvait emprisonner, très en amont, celui qui en est victime. Dans le cas de Ann, il lui commandait d'extraire les boîtes d'olives du rayon selon un protocole invariable dès le magasin d'alimentation.

Une idée avait traversé l'esprit de Steven. Et si le rituel du criminel qu'il traquait se déclenchait déjà sur les lieux des enlèvements ?

Il entra en coup de vent chez lui. Il se précipita dans son bureau et ouvrit son ordinateur. Il avait hâte de confronter sa théorie à l'épreuve des faits. Une fois de plus, les icônes des dossiers s'affichèrent sur l'écran. Ils contenaient les milliers de documents qu'il avait malaxés, épluchés, à en devenir dingue. Il allait s'y replonger encore et encore. Depuis plus de deux ans, il avait mobilisé toutes ses facultés intellectuelles dans le but d'extraire un sens, d'analyser des situations, de trouver des bribes d'intentions, d'identifier des comportements suspects. Il avait parcouru ce chemin des centaines, des milliers de fois. Ça n'avait débouché que sur de la frustration et du désespoir.

Terminé tout ça. Cette fois, Steven allait procéder d'une autre manière. Il allait être idiot. Ce qu'il voulait, c'était de la donnée brute, du détail absurde, de la statistique bête et méchante : « Huit olives et pas neuf », « Noires, pas vertes », « À droite dans le rayon et pas à gauche ». Ehlinger serait aux anges.

Il constitua un super dossier où toutes les données accumulées depuis deux ans étaient compilées. Puis il l'ouvrit dans un logiciel de recherche idiot, capable de classer tout et n'importe quoi, sans aucun sens critique. D'un coup sec de son majeur, il percuta la touche « entrée » du clavier et pria le Dieu de la bêtise que le logiciel soit assez idiot pour ne négliger aucun détail stupide.

Laissant la machine brasser de l'octet, il partit s'ouvrir une bière et s'affala dans le fauteuil du salon. Ne restait plus qu'à attendre, c'est-à-dire ruminer.

Si l'ordinateur ne crachait rien d'intéressant, Steven aurait sans doute épuisé son dernier espoir de trouver une piste qui le conduirait au psychopathe, qu'il soit Rylander ou non. Il n'éviterait pas son éviction de la police et serait la cible d'un des hommes les plus puissants des environs.

Pour ne pas tomber dans la déprime, il refusa de se projeter dans l'avenir. Il se réfugia dans le souvenir de Karen et des moments merveilleux qu'ils avaient passés ensemble. Mais même ces images le plongèrent dans des sentiments mitigés. Leur liaison ne durait que depuis six mois lorsqu'elle avait été enlevée. Ils avaient vécu un amour fou. Mais peut-être n'était-ce qu'un feu d'artifice ? Tout était encore tout beau, tout neuf. Karen aurait-elle été la femme de sa vie ? Seraient-ils toujours ensemble si on ne l'avait pas kidnappée ?

La disparition de Karen avait figé leur relation avant que ces questions trouvent leur réponse. Avec le temps qui passait, Steven avait parfois l'impression d'être fidèle à une sorte de mirage. Karen était morte, il en était presque sûr. Avec le recul, il se demandait si son désir de la retrouver coûte que coûte était dicté par le besoin de tourner la page pour en finir avec leur histoire.

Son regard tomba sur la boîte d'olives noires qu'il avait sortie du sac à provisions et qui trônait comme un totem incongru sur la table du salon.

Et il y avait Ann.

Il avait perçu que quelque chose se passait entre eux. Mais que pouvait-il espérer d'une relation avec une femme pour qui ne pas être son ennemi se rapprochait du summum de l'intimité ? De plus, elle était la coupable potentielle de plusieurs meurtres.

Penser à elle lui donna envie d'entendre sa voix. Il prit son portable et se ravisa. Il craignit de la rebuter, s'il n'avait pas de raison « officielle » pour justifier son appel.

*

C'est un jingle un peu bizarre qui le réveilla. Le logiciel idiot lui annonçait avec fierté qu'il avait fini son boulot. Steven se leva du divan et s'étira. Il se rendit dans son bureau. Il lança une impression des résultats et partit se préparer un thermos de café. La nuit serait longue.

Quand il revint, une trentaine de pages s'empilaient déjà dans le bac de l'imprimante. Et ça continuait de tomber comme des feuilles à l'automne. Il but une gorgée de café brûlant bétonné de sucres, s'arma d'un surligneur et commença à examiner la première page.

Il s'attendait à devoir se plonger pour de longues heures dans d'interminables listes plus rébarbatives les unes que les autres, mais à peine eut-il entamé la cinquième page que son regard se figea. Une vague d'excitation l'envahit. Les coïncidences étaient étranges. À coups de gros traits vert fluo, il surligna en force le paragraphe bourré de données chiffrées, comme s'il avait peur de les voir s'envoler.

Le résultat était déjà sorti deux ans plus tôt, mais, à l'époque, Steven était bien trop intelligent pour lui accorder de l'importance.

Tenait-il un élément du rituel du psychopathe ?

OceanofPDF.com

« Faites comme si de rien n'était, lui avait dit Steven. Si votre comportement se modifie, le rôdeur risque de se méfier. Ça ne sera pas long, dès qu'il pointera le bout du nez, les gars le choperont. Vous en serez vite débarrassée ».

Steven avait voulu la rassurer, mais ça ne marchait pas. Bien au contraire. Il l'avait prise au sérieux et les policiers qu'il avait mobilisés donnaient une forme de réalité à ce que Ann avait espéré n'être qu'une facétie de son cerveau.

Jusqu'à présent, elle s'était toujours sentie en sécurité dans la zone, loin du monde. Les bâtiments abandonnés, les longues allées désertes battues par le vent lui avaient procuré un sentiment d'apaisement qu'elle n'avait ressenti nulle part ailleurs.

« Ne changez rien à vos habitudes de vie ». Des habitudes ? elle n'en avait pas. Pas plus qu'elle n'avait de vie ! Depuis sa sortie du coma, son seul but était de retrouver son père, pas de vivre.

Et voici que quelque chose l'avait rattrapée et rôdait autour d'elle. Elle n'était même pas sûre qu'il était humain. C'était comme si l'entité qui hantait ses cauchemars la poursuivait dans le monde réel. Et si c'était une créature hostile, née en même temps que son pouvoir ? Et si elle était venue s'opposer à elle pour défendre son père en l'empêchant de le rencontrer ?

Ann avait peur de sortir de son loft. Pourquoi le fantôme se contenterait-il de rester chez Bennett ? Il pouvait aussi bien se cacher dans l'ombre de la coursière, attendant qu'elle mette un pied dehors pour sauter sur elle.

Sur une impulsion, elle prit son téléphone. Elle avait envie de parler à Steven. Elle avait envie de sa présence. Pas seulement celle du policier. Elle commença à taper son numéro, deux chiffres, trois... puis l'indécision la paralysa... elle reposa lentement le téléphone.

Que lui aurait-elle dit : qu'elle l'appelait au secours parce qu'elle croyait aux fantômes ?

OceanofPDF.com

Steven dormit mal cette nuit-là.

L'excitation l'empêcha de sombrer dans le sommeil. Il n'arrêtait pas de cogiter sur cet élément du rituel qu'il pensait avoir trouvé. C'était comme une petite flamme qu'il protégeait dans la tempête et qu'il craignait de voir s'éteindre s'il s'endormait.

À quatre heures du matin, fatigué de tourner dans son lit, il se leva. Il se rendit dans la cuisine et empoigna le thermos. Il se versa une tasse du café de la veille. Il fit la grimace en avalant une gorgée tiédasse.

Passée l'euphorie des premiers instants, il prit conscience que son espoir restait très aléatoire. Tant qu'il était encore flic, il devait sans tarder trouver un moyen pour tester sa découverte auprès de Rylander pour voir sa réaction.

Il ajouta une bonne dose de sucre dans sa tasse qu'il fourra dans le micro-ondes. En regardant la tasse tourner derrière la vitre, il formula des hypothèses dans sa tête : « Ou bien cet enfoiré est ébranlé et ça prouve son implication dans les enlèvements. Ou bien il garde son sang-froid et réussit à ne pas se trahir. Ou alors, mon soi-disant rituel n'évoque rien pour lui. Dernière hypothèse : Rylander ne bronche pas parce qu'il est innocent ».

La sonnerie de l'appareil retentit. Steven ouvrit la porte du micro-ondes. Il avait mis le café à réchauffer trop longtemps. Il était entré en ébullition et s'était répandu partout.

C'est loin d'être gagné, pensa Steven.

OceanofPDF.com

Quoiqu'il se fût levé tôt, Steven arriva encore en retard au bureau. Il avait essayé d'échafauder un plan pour approcher Rylander avant de se résoudre à quitter son appartement.

Il n'était pas pressé de se rendre à sa place, il partit tranquillement se chercher un café à la machine. Au retour, il jeta un coup d'œil, côté Ehlinger et Grasso. Il les observa pendant un moment. À leur expression crispée, il devina que les choses ne tournaient pas comme ils l'espéraient. C'était facile à comprendre, leur seul objectif était de détruire ce qu'il avait édifié. Ils avaient commencé par écarter la piste Rylander, ensuite Ehlinger avait massacré son idée d'enlèvements liés, en diluant statistiquement les disparitions. Les deux génies se retrouvaient donc à la case départ avec huit cas isolés à traiter. Le pire c'est qu'ils devaient être convaincus de précéder les désirs de Walsh.

Avec leurs mines dépitées, ils faisaient pitié. Steven ne put s'empêcher d'aller les voir. Il s'approcha, son gobelet de café en figure de proue.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui lança Ehlinger sur un ton agressif.

– Moi ? Prendre des leçons. Comme je me suis lamentablement planté sur ce qui est devenu votre affaire, je viens voir ce que les deux pointures qui me remplacent ont découvert. On n'apprend jamais que des meilleurs.

Il but une gorgée de café. Grasso ricana.

– À quoi ça te servira dans ta future vie, quand tu balaieras les rues ?

– C'est pour me rassurer. Si je me fais enlever et qu'on vous confie le dossier, je voudrais être sûr que vous saurez me trouver (il fixa Ehlinger), au moins statistiquement.

Ehlinger le fusilla du regard. Steven se pencha sur les documents étalés sur son bureau.

– Alors, où en êtes-vous ?

– Oh ! C'est pas tes oignons ! D'un geste sec, elle retourna les feuilles. Tu feras bientôt plus partie de la maison.

– Tu as raison, dit Steven en se reculant. Tant pis, j'attendrai comme tout le monde de vous voir passer en prime time sur toutes les chaînes pour

connaître le résultat de votre enquête.

Du coin de l'œil, il aperçut Graziedei qui lui faisait de grands gestes.

– Bon je vous laisse, je ne voudrais pas ralentir la marche de l'implacable machine policière. Au fait, tu te l'es faite ? dit-il à Grasso, clin d'œil à l'appui, par-dessus l'épaule d'Ehlinger qui se tourna aussitôt vers son collègue.

Il abandonna les deux inspecteurs à leurs explications.

Graziedei était tout excité, il pointa un index sur son écran.

– C'est arrivé dans la main courante ce matin. Hier soir, un détenu est entré dans une crise de folie et s'est suicidé. A priori, ça ressemble au même style déjanté qu'on connaît. Pas la peine d'enlever ton manteau, mon grand, on a rendez-vous à 16 heures à la prison de Lucasville, Ohio.

OceanofPDF.com

La nouvelle avait mis Graziedei de bonne humeur. Ils s'étaient dépêchés de sauter dans une voiture : cap sur Lucasville. Tony avait insisté pour prendre le volant et avait hâte d'arriver. Un sourire de satisfaction planait sur ses lèvres. Steven l'observa discrètement en repensant aux paroles de Rylander : « *Vous souhaitez que je tue encore, en espérant que je commettrai une erreur* ». Un homme était mort et, dans un sens, c'était une bonne nouvelle pour les policiers, cela signifiait que l'enquête sur les suicides allait rebondir. La remarque de Rylander était abjecte, mais pas fausse dans le fond.

Avant de monter dans la voiture, ils passèrent un accord tacite d'un simple regard échangé par-dessus le toit du véhicule : pendant les prochaines heures qui les maintiendraient prisonniers dans l'habitacle, aucune allusion aux problèmes de Steven.

Ils roulaient depuis deux bonnes heures quand Graziedei s'écria :

– Merde !

– Quoi ?

– Nous arrivons dans le coin maudit.

– De quoi tu parles ?

– Il y a une aire d'arrêt pas loin d'ici.

– Et alors ?

– Ils servent le plus mauvais café de l'état. De tout le pays, je parie. Vraiment infect.

– Bon, tant pis pour eux.

– Pas si simple. Le patron a dû jeter un sort sur la route, car dès qu'on passe dans le coin, on peut pas s'empêcher de s'arrêter pour prendre un café chez lui.

– Tu rigoles ?

– Non, je te jure. Tout le monde lui dit : « Hey, Jack, si tu veux pas lever ta malédiction, change au moins ta marque de café ! » et lui, il répond : « Si vous aimez pas mon café, vous arrêtez pas chez moi ! »

Steven se mit à rire. Ça faisait du bien de retrouver l'ambiance décontractée du temps révolu où ils formaient encore une vraie équipe.

– Tony, je pense que j'ai un truc, dit-il. Garde le pied sur l'accélérateur.

– C'est plus facile à dire qu'à faire, répondit Graziedei faussement sérieux.

Quelques minutes plus loin apparut un panneau indiquant le Jack's Cafe à un demi-mile.

Silence dans la voiture. Tout à coup, Graziedei s'éclaircit la voix.

– Tu veux un café ?

Steven resta obstinément muet, le regard fixé sur la route. Ils arrivèrent à la sortie qui bifurquait vers l'aire d'arrêt du « Jack's Cafe ». Ils allaient la dépasser quand Steven lâcha sur un ton résigné :

– Ouais...

Les deux policiers éclatèrent de rire. Graziedei donna un coup de volant brusque pour quitter la highway. Steven détourna la tête vers la fenêtre tandis que son rire mourait. Avec un pincement au cœur, il réalisa que ce genre de petit moment appartenait à un passé fossilisé qui ne reviendrait plus.

OceanofPDF.com

Une sonnerie retentit et la serrure claqua avec un bruit sec comme une arme qu'on recharge. La grille s'ouvrit.

– Des saloperies, j'en ai vu dans ma carrière, mais ça... !

Don Buckley gratta l'arrière de son crâne et s'écarta pour laisser passer les inspecteurs Whitmore et Graziedei. Il leur emboîta le pas. Derrière eux, la barrière se referma dans un tonnerre métallique qui emplit le couloir.

Steven jeta un coup d'œil en biais à Buckley. Le directeur de la prison de Lucasville avait l'air solide, on voyait qu'il savait encaisser. Règlements de comptes, vengeance, exécutions, viols, tabassages étaient son quotidien. La violence était l'âme damnée du pénitencier. Qu'est-ce qui avait ébranlé le directeur à ce point-là ?

Buckley les emmena dans la salle de surveillance vidéo. Découpée en une multitude d'angles de vue, la prison s'affichait sur des dizaines d'écrans comme sur les morceaux d'un miroir brisé. Couloirs, cellules, cours, rien n'échappait à l'œil froid des caméras.

Le directeur s'approcha d'un des gardiens qui cadrait un groupe suspect dans la cour à l'aide d'un joystick.

– Ray, vous voulez bien nous montrer l'enregistrement, s'il vous plaît.

– Tout de suite, monsieur le Directeur.

Buckley se cala dans le sol, croisa les bras et se tassa, comme s'il se préparait à recevoir une rafale de vent. Steven et Graziedei échangèrent un regard, puis reportèrent leur attention sur l'écran. La séquence se déroulait dans le réfectoire. On voyait la file des prisonniers qui progressaient lentement devant le comptoir de la cuisine. Ceux qui étaient servis regagnaient leurs territoires : blacks avec blacks, latinos avec latinos, blancs avec blancs. Contre les murs, les gardiens.

Buckley se pencha et tapota l'écran avec son index sur un détenu qui piétinait dans la file en tenant son plateau.

– Zlotnick, dit-il, comme si ce nom était une explication à lui tout seul.

Steven concentra son attention sur la grosse silhouette de Zlotnick : le prisonnier avance une main molle au-dessus du comptoir pour prendre une

assiette tendue par un détenu cuisinier.

– Ça commence, dit Buckley.

Soudain, sans raison apparente, Zlotnick balance son plateau sur la tête du type qui le précède, puis il fait volte-face vers le prisonnier plein de tatouages derrière lui et commence à lui déchiqueter le visage à coups de fourchette. L'homme hurle en se tenant l'œil qui pisse le sang.

Ensuite, l'enfer se déchaîne. Des exclamations et des cris explosent. Des coups de plateau martèlent les tables pour saluer ce qui semble être un début de bagarre. Les sirènes d'alarme se mettent à mugir. Zlotnick gueule des mots incompréhensibles mélangés à des rugissements de rage. Au fond du réfectoire, des insultes fusent, des détenus commencent à se taper dessus. Les gardiens se précipitent, deux d'entre eux foncent sur Zlotnick, matraques brandies. D'un geste surprenant par sa vivacité, le violeur agrippe l'un des surveillants par la mâchoire et le tire vers lui. L'homme glisse et se fracasse la tête sur le carrelage. Son arcade sourcilière éclate. Une clameur enthousiaste salue le spectacle. Des verres et autres ustensiles s'abattent sur le gardien blessé. Son collègue hésite à intervenir, Zlotnick, bavant et rugissant, a l'air d'une bête enragée.

C'est alors qu'il fait un mouvement surprenant. Malgré son embonpoint, il réussit à se hisser sur le comptoir d'un coup de reins. Il roule côté cuisine, écrasant sur son passage les plats de purée et de légumes, fracassant les assiettes garnies de morceaux de poulet noyés de sauce.

Les cuisiniers s'écartent. Un des gardiens se rue par-derrière et réussit à le ceinturer. D'un coup de hanche, Zlotnick l'envoie valdinguer dans les armoires en inox luisant comme des miroirs. Il s'empare d'une longue broche à rôti. Au moment où le gardien se redresse, Zlotnick pousse un cri de rage et lui enfonce l'ustensile dans la gorge ; il la vrille avec frénésie, arrachant la chair, tisonnant les vertèbres cervicales. Un geyser de sang jaillit des artères et des veines broyées, aspergeant le visage de Zlotnick.

Une dizaine de surveillants armés de fusils investissent en catastrophe le réfectoire.

Côté salle à manger, c'est l'émeute. Profitant de la confusion et du vacarme, des lames brillent furtivement pour régler des comptes.

Côté cuisine, prisonniers et gardiens sont figés devant Zlotnick, hypnotisés par la créature qu'il est devenu. Pique en main, visage en sang, yeux exorbités, beuglant des formules incompréhensibles, Zlotnick

ressemble à un démon échappé de l'Enfer. Un géant plein de tatouages fait un signe de croix.

Zlotnick est saisi de tremblements qui font onduler sa masse flasque. Il se met à tituber. Tout à coup, il s'arrête devant le bac où bouillonne l'huile à frites. Puis il lève sa face molle, comme s'il prenait à témoin quelque divinité infernale cachée dans le plafond et il plonge la tête dans l'huile en fusion.

Un horrible grésillement se fait entendre. Ses cheveux s'enflamment. Une bouffée de fumée s'échappe de la tête de Zlotnick qui reste prostré sur le bac.

Les gardiens se précipitent. C'est alors que Zlotnick se redresse, dégoulinant d'huile. Encore animé par une force surnaturelle, il se tourne vers les gardes. Son visage n'existe plus, il n'est qu'un amas de chairs fondues et sanguinolentes. Zlotnick fait quelques pas vers les gardiens tétanisés qui regardent la figure d'horreur avancer vers eux.

L'un d'eux lève son fusil et tire sur la créature infernale. La chose trébuche. Le gardien tire une seconde fois.

Zlotnick s'écroule en fumant sur le carrelage.

Fascinés, le regard vissé sur l'écran, les quatre hommes assistent aux derniers soubresauts qui agitent le corps du détenu.

– C'est bon, Ray, arrêtez ça, s'il vous plaît, dit Don Buckley, on en a assez vu.

Steven avait dû serrer les dents pour ne pas détourner son regard. Pour une fois, Graziedei était à court de commentaires humoristiques.

Buckley se tourna vers les inspecteurs.

– Ça fait quatre fois que je me tape cette séquence, je commence à saturer. Allons dans mon bureau, j'ai l'impression que ça sent le barbecue, ici.

Ils retraversèrent les grilles et les sas. Steven se sentait comme un plongeur qui remonte à la surface en passant les paliers de décompression les uns après les autres.

De retour dans le bureau de Buckley, Graziedei retrouva la parole.

– Qu'est-ce qui lui a pris à votre détenu de faire ça ?

Buckley tiqua sur le « votre détenu ».

– Aucune idée, des types qui pètent un câble, on n'en a de temps en temps. Mais, ça... je veux dire, comme ça, je ne l'avais encore jamais vu.

– Il avait peut-être un compte à régler avec le détenu qu’il a agressé à coups de fourchette ?

– Avec Williams ? Pas à ma connaissance. Et c’est peu probable. Zlotnick allait être libéré dans quelques jours. Pourquoi tout gâcher au dernier moment ? En plus, il se serait fait massacrer par les copains de Williams. Il ne serait jamais sorti vivant d’ici. Et puis vous avez vu la vidéo, ça n’explique pas le reste.

– Ça dépend. Il avait peut-être pris quelque chose pour se donner la pêche. Il a pu avoir forcé un peu trop sur le dosage. Il se droguait ?

Buckley haussa les épaules. Steven perçut son irritation. Les questions de Graziedei étaient lourdes, voire inutiles, si le directeur connaissait l’explication du comportement de Zlotnick, il n’aurait pas tardé à la livrer. Steven s’y serait pris autrement, mais il sentait que Graziedei voulait mener les choses. C’était de nouveau *son* enquête.

– Peut-être un peu, dit Buckley de mauvaise grâce. Graziedei le poussait à avouer que de la drogue circulait dans la prison. Cela avait beau être archiconnu, le reconnaître officiellement était toujours dérangeant. Mais je ne vois pas ce qu’il aurait pris pour se mettre dans un état pareil.

– L’autopsie nous le dira, dit Graziedei avec assurance.

Buckley lui fit un petit sourire poli.

– Tant mieux.

– Et donc, le règlement de compte ?

Le directeur se cala dans son fauteuil.

– Ce n’est pas vraiment comme ça que les choses se déroulent en prison, inspecteur Graziedei. Un groupe déclenche artificiellement une bagarre dans la cour et quelqu’un profite de la confusion pour sortir une lame et tuer. Ou ça se passe dans les douches, un type se retrouve isolé et on lui règle son compte discrètement. Le principe de base est quand même d’éviter de se faire repérer. Attaquer un détenu au réfectoire sous l’œil des gardiens et des caméras, c’est stupide. Et Zlotnick ne l’était pas.

Graziedei s’agita sur son fauteuil. Il suivait toujours son idée. Une question lui brûlait la bouche.

– Quelqu’un aurait pu le forcer à prendre quelque chose ? Pour lui gâcher sa sortie ?

Buckley émit un petit rire.

– On peut tout imaginer. Ce dont je suis sûr, c’est que personne n’aurait gaspillé une dose pour lui.

– On a plus qu'à attendre le résultat de l'autopsie, dit Graziedei en souriant.

Il n'échangea même pas un regard avec Steven pour voir si son collègue voulait poser des questions. Steven trouvait que Tony n'était pas très bon et qu'il bâclait l'entretien en jouant tout sur l'autopsie, mais il se sentait simple spectateur et n'avait pas envie de réagir. Le directeur les considéra pendant un moment.

– À cause de Zlotnick et son numéro de film d'horreur, j'ai la visite d'un tas de gens des services de l'état, et la presse ne va pas tarder à sentir l'odeur de charogne. Mais vous, pourquoi vous intéressez-vous particulièrement à la mort de ce détenu ? Qu'est-ce qui vous attire jusqu'ici ?

Graziedei se réactiva.

– On a une série de pétages de plombs qui ressemblent beaucoup à celui de votre type. Jusqu'à présent, on a un seul nom en première ligne, une certaine Ann Milande. Mais ça ne nous a pas menés bien loin. On espère que ce qui s'est passé ici va nous permettre d'avancer.

Don Buckley se figea. Il avait l'air à la fois décontenancé et contrarié. Steven et Graziedei échangèrent un regard.

– Un problème, Monsieur le Directeur ? dit Graziedei.

– Une seconde.

Buckley se leva et quitta le bureau. Le silence s'installa dans la pièce. Steven nota le changement dans la relation avec Tony. Dans le passé, ils auraient profité de cet instant pour échanger leurs points de vue. Mais une distance s'était créée entre eux. Chacun resta plongé dans ses pensées. Heureusement, l'attente ne dura pas plus d'une minute. Le directeur revint, une feuille dans la main. Il se rassit à son bureau.

– Le dix et le dix-sept de ce mois, une certaine Ann Milande a rendu visite à Zlotnick.

– Ann... Milande est venue ici ? s'écria Steven.

Il n'avait pas pu cacher sa surprise. Un sourire épanoui illuminait le visage de Graziedei. Le directeur, quant à lui, affichait une mine embarrassée qui intrigua Steven.

– On a raté quelque chose, Monsieur le Directeur ?

Buckley soupira et se leva.

– Il faut que je vous montre quelque chose, venez avec moi.

OceanofPDF.com

Buckley mena les deux inspecteurs à la consigne où l'on entreposait les effets personnels des détenus pour la durée de leur séjour. Suivant ses instructions, un préposé déposa la caisse en plastique contenant les affaires de Zlotnick sur une table devant eux. Le directeur lui fit un signe de la tête. Avec un petit sourire en coin, il ouvrit un Ziploc d'où il sortit un string léopard et un soutien-gorge rose qu'il étala sous leurs yeux.

– Bonnet D, dit Graziedei sans hésiter.

Les autres le regardèrent.

– Je connais ma femme sur le bout des doigts, expliqua Graziedei sur un ton enjoué.

Steven remarqua que Buckley n'avait pas envie de rire. Il avait reporté son attention sur les sous-vêtements qu'il regardait avec un air dégoûté. Graziedei donna un coup de menton :

– Je ne savais pas qu'on avait droit à ce genre de... divertissement en prison.

– Zlotnick n'aurait pas dû recevoir ça, dit Buckley, la mort dans l'âme. C'est entré illégalement. Les détenus sont constamment à la recherche des moyens de se procurer en fraude ce dont ils ont besoin, drogues, téléphones portables et j'en passe. Nous luttons en permanence contre ces trafics. Le gardien qui les a introduits a été sanctionné.

Buckley avait débité son texte sans hésiter, comme s'il l'avait répété pour un journaliste.

– Pourquoi vous nous montrez ça ? demanda Graziedei.

Le directeur se tourna vers le préposé.

– Vous pouvez nous laisser, Bill.

Buckley attendit qu'ils soient seuls.

– Après le suicide de Zlotnick, nous avons procédé à une fouille de sa cellule et nous y avons trouvé ces sous-vêtements. Nous les avons mis de côté avant l'arrivée de vos collègues. Vous n'avez pas idée du foin que la mort de Zlotnick va entraîner. Tous les médias commencent déjà à se focaliser sur nous. Si, en plus, on avait découvert ces pièces de sous-

vêtements dans sa cellule... Et vous reconnaîtrez que lier un soutien-gorge et un string au cirque de Zlotnick au réfectoire n'est pas la première idée qui vient à l'esprit.

Graziedei et Steven échangèrent un regard.

– Comment ça ? lança Graziedei, perplexe. Qu'est-ce qui vous fait dire que ces sous-vêtements sont liés au suicide de Zlotnick ?

– Vous m'avez dit que vous avez observé des cas de suicides similaires et vous les avez liés au nom de Ann Milande.

– Et ? lança Steven.

– C'est elle qui a fait parvenir ce soutien-gorge et ce string à Zlotnick.

OceanofPDF.com

Steven et Graziedei reprirent la route. L'ambiance ne fut plus comme à l'aller. Rien ne fut dit ouvertement, mais l'attitude de Graziedei était explicite, il redevenait le chargé de l'enquête et Steven le futur déchargé de son boulot. Il rayonnait de bonheur et faisait semblant de ne pas remarquer l'humeur sombre de son partenaire se disant, sans doute, que ce dernier ruminait sa prochaine éviction de la police.

Une main sur le volant, il agita le Ziploc contenant les sous-vêtements sous le nez de Steven. Il avait du mal à réfréner son enthousiasme.

– Un soutien-gorge et un string ! Quand je pense que je tiens peut-être les armes du crime ! dit-il en rigolant. La petite Milande est coincée.

Son idée, logique, était qu'elle s'était servie des sous-vêtements pour transmettre à Zlotnick la fameuse substance inconnue qui déclenche les envies de suicide.

– J'espère que l'analyse scientifique trouvera des traces. Je suis vraiment curieux de savoir ce qu'elle utilise.

– Sauf si ton produit a été emballé avant d'être glissé dans les sous-vêtements. Peut-être qu'ils ne décèleront rien.

– C'est possible, l'autopsie le dira. En attendant, Milande va avoir beaucoup de mal à m'expliquer qu'elle n'a rien à voir là-dedans. Je crois que je tiens ma coupable (il réfléchit), je crois pas, j'en suis sûr !

L'étau se resserrait autour de Ann, et Steven ne pouvait pas se voiler la face, elle était probablement responsable de la mort de quatre personnes.

Il ne savait plus que penser ni quoi ressentir. Avait-il été le jouet d'une habile manipulatrice ? La demande de Ann pour l'aider à trouver son père et l'existence supposée du rôdeur de chez Bennett sonnaient faux à présent. De plus, elle avait sûrement remarqué qu'elle lui plaisait. Avait-elle utilisé cette faiblesse pour l'enfumer ?

Il se sentit envahi par la déception, la tristesse, voire un début de colère. Il commençait à voir Ann sous un nouveau jour : avant de quitter la prison, le directeur les avait envoyés chez Derek Rountree. Le conseiller leur avait expliqué que Ann Milande était venue pour qu'il lui parle de son père, donc

tout naturellement, il l'avait aiguillée vers la personne la plus proche de Peter Milande, son codétenu : Larry Zlotnick.

Ann voulait mieux connaître son père, Steven l'admettait, mais comment interpréter le cadeau « exotique » fait au violeur ? Des sous-vêtements dépareillés, homme/femme, neufs, avec leurs étiquettes de prix !

Steven s'absorba dans ses pensées. Ne trouvant plus de répondant à sa jubilation, Graziedei finit par se taire. Chacun se replia sur ses centres d'intérêt. Steven réfléchit au fantôme de chez Bennett, au rituel pathologique des huit olives, à l'obsession de Ann pour retrouver le meurtrier de sa mère au bout de vingt ans. Il revit l'effroyable tête de Zlotnick enflammée peu de temps après la visite de la jeune femme. Il jeta un coup d'œil en biais sur les sous-vêtements dans leur plastique. Tous ces éléments se superposaient au passé psychiatrique de Ann et son portrait dressé par le docteur Nancy Frauman.

Et si Graziedei avait vu juste depuis le début ? Et si Ann était folle ?

OceanofPDF.com

Quelle horreur ! Elle venait de grignoter la dernière olive de l'appartement. En tremblant, Ann déposa le huitième noyau à côté des autres, fermant la couronne qu'elle avait dessinée sur la coupelle blanche.

Qu'est-ce qui m'a pris de donner une boîte de ma réserve à Steven ?

Elle lui en voulait presque.

Plus d'olives ! Et sortir pour aller au supermarché en chercher lui semblait impensable. L'idée que le fantôme de chez Bennett puisse l'attendre derrière la porte de l'appartement la terrifiait.

Et les fameux policiers censés surveiller l'immeuble en face ? Elle s'approcha de la verrière. Discrètement, elle jeta un coup d'œil chez Bennett pour essayer de les repérer. Aucune trace de vie. Où étaient-ils ? Avaient-ils seulement mis un pied dans la zone ?

Elle eut envie d'appeler Steven. Elle s'aperçut qu'il lui manquait. Mais elle réfréna son désir. Après tout, elle lui avait donné une boîte d'olives, le message était clair. C'était à son tour de faire un pas vers elle.

Elle s'écarta de la verrière et son regard tomba sur l'enveloppe jaune posée sur le piano. Elle pensa à Steven et une vague d'espoir la submergea. C'était un sentiment fort nouveau qui l'emporta. C'était grisant. Une idée folle lui traversa l'esprit. Elle alluma une bougie, puis elle saisit l'enveloppe et approcha l'un de ses coins de la flamme. Tout détruire. Pour que la fin devienne le commencement.

Tout à coup, la sonnette retentit. Ann se dressa d'un bloc, comme si on avait glissé un glaçon dans son dos.

– Police. Ouvrez !

Elle resta figée, puis elle comprit. Les policiers envoyés par Steven venaient se présenter. Elle reposa l'enveloppe à sa place et éteignit la bougie. Elle prit une longue inspiration pour se donner du courage et se dirigea vers l'entrée, les jambes flageolantes. Ouvrir à des inconnus n'en constituait pas moins une épreuve.

Elle entrebâilla la porte. Un policier en civil brandissait son insigne.

– Mademoiselle Milande, vous êtes accusée du meurtre de Larry Zlotnick. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être et sera utilisé...

Ann n'écoutait plus, elle avait les yeux braqués sur le policier qui l'accompagnait : Steven.

OceanofPDF.com

Depuis qu'ils avaient quitté la prison de Lucasville, Graziedei conduisait pied au plancher avec une seule idée en tête : arrêter Ann Milande.

En toute logique, avec les soupçons qui pesaient sur elle, le côté flic de Steven ne pouvait qu'approuver son collègue. Mais quand il l'entendit formuler son intention de se rendre directement aux abattoirs Stammers pour « chopper enfin cette salope », il eut envie de lui coller une droite en pleine face.

Malgré toutes les apparences contre elle, Steven n'arrivait pas à la condamner. Il aurait aimé se trouver seul avec elle, sans témoin, pour la confronter à ce qu'ils avaient découvert, voir sa réaction, lui donner une chance de tout expliquer, de se défendre.

– Je dois bouffer quelque chose.

Graziedei s'arrêta dans une station-service. Il avait retrouvé un appétit d'ogre. Il jaillit de la voiture en coup de vent. Steven resta seul. Il hésita un moment puis sortit son portable. D'une pichenette, il déroula le menu des contacts jusqu'à « Ann Milande ». Il voulait lui dire... lui dire quoi, au juste ? Qu'ils avaient pratiquement la preuve qu'elle était une empoisonneuse et qu'ils étaient en route pour l'arrêter ? Pourquoi ? Pour qu'elle puisse s'enfuir ?

Son index plana sur la touche « Appel ».

La portière s'ouvrit brusquement, une bourrasque de froid s'engouffra dans la voiture. Graziedei se pencha pour s'installer derrière le volant.

– Tu me tiens ça une seconde ? dit-il, en tendant un sandwich à moitié entamé qui dépassait de son sac en papier.

Steven ferma son téléphone et l'attrapa.

– T'appelais qui ?

– Personne.

OceanofPDF.com

Lorsque Graziedei lui annonça qu'elle était en état d'arrestation, ses yeux verts s'agrandirent. Ann mit quelques secondes pour réaliser la situation, puis elle se tourna vers Steven avec l'expression d'une noyée qui tend la main vers un sauveteur. Elle comprit qu'il ne la prendrait pas. Il venait l'arrêter. Le visage de la jeune femme se ferma. Elle détourna les yeux et puis... plus rien.

Graziedei lui fourra sous le nez le mandat de perquisition, elle ne réagit pas. Il serra les menottes sur ses poignets. Aucune résistance. Pas un regard pour les quatre flics qui passèrent devant elle pour aller fouiller l'appartement. Docilité absolue quand Graziedei lui écrasa la tête pour la faire entrer dans le véhicule de police. Ann était devenue une masse molle pétrie par la procédure policière.

Trop fébrile pour conduire, Graziedei s'installa côté passager. Il avait un air de triomphe collé sur le visage. Steven se coula derrière le volant. Il régla le rétroviseur intérieur, en profita pour cadrer Ann. Il chercha son regard, mais avec le soir tombant, l'habitacle était plongé dans la pénombre et la jeune femme n'était qu'une silhouette noire. Impossible de deviner si elle le lui rendait.

Sur le parcours vers le département de police, Steven profita des passages dans des zones éclairées pour jeter des coups d'œil dans le rétroviseur. Il espérait croiser au moins une fois le regard de Ann, à l'affût du moindre indice sur son état d'esprit, guettant un message muet. Mais la jeune femme gardait la tête tournée vers la fenêtre, comme si le spectacle de la rue la fascinait, comme si elle était indifférente à son sort... et à lui.

Les policiers revenus au bureau, Ann fut envoyée dans la salle d'interrogatoire. Graziedei oublia l'existence de Steven. Face à Walsh, il insista lourdement pour que le chef enregistre bien que c'était *lui* qui avait trouvé la piste Zlotnick, *lui* qui l'avait reliée aux suicides, *lui* qui avait conduit à l'arrestation de Ann Milande comme suspect principal.

Steven se sentit blessé. C'était d'autant plus humiliant que c'était inutile, puisque Walsh l'avait déjà mis sur la touche. C'était décevant, c'était

humain.

Graziedei pétait le feu. Il voulait aller vite, frapper fort, profiter d'une « dynamique de succès » comme il disait. Il tenait à interroger Ann le plus rapidement possible pour exploiter le stress de l'arrestation.

– Je veux emballer les aveux de Milande et les livrer sur le bureau de Walsh avant le coucher du soleil.

Le potentiel de l'affaire était immense. Il se découvrait des ambitions de carrière inconnues jusque-là. C'était *enfin* le gros coup qu'il n'avait *jamais* attendu.

Se grattant le derrière de la tête, arborant un air ennuyé, il s'approcha de Steven.

– Mon grand, ça te dérange si je cuisine Milande le premier ?

Le vent avait tourné. Dans le passé, lorsqu'ils formaient encore une vraie équipe, c'était toujours Steven qui interrogeait les suspects en premier. Il avait le truc pour les déstabiliser en finesse, ensuite Graziedei arrivait avec ses gros sabots pour leur asséner le coup de grâce. Ça marchait.

– Non, dit Steven en espérant paraître détaché. C'est ton enquête...

Graziedei émit un petit rire coincé.

OceanofPDF.com

Ann attendait, seule dans la salle d'interrogatoire, baignant dans la lumière froide des néons.

Steven s'installa dans la pièce attenante. Caché derrière la vitre sans tain, il verrait Graziedei la cuisiner.

Le spectacle de la jeune femme menottée lui râpa le cœur. Il se mit à l'observer. Les mains entravées posées sur la table métallique, elle se tenait toute raide sur la chaise inconfortable dédiée aux suspects. La froideur du néon accentuait la pâleur de son visage qui se détachait sur la nuit de ses cheveux et renforçait l'éclat de ses grands yeux verts. C'était la première fois qu'il pouvait l'admirer sans craindre de croiser l'un de ses regards perçants qui avait le pouvoir de le crucifier. Il se laissa envoûter par le charme indéfinissable qui se dégageait d'elle. Mais toute expression avait disparu de son visage, aucune émotion ne filtrait. Une morte n'aurait pas paru moins vivante.

Que cachait ce masque figé dans une immobilité quasi surnaturelle ? Avait-elle seulement réalisé ce qui lui arrivait ? Avait-elle peur ? Était-elle désespérée ? Éprouvait-elle de la haine pour lui ?

Une pensée lui vint à l'esprit, la dernière personne qu'il avait vue à cette même place, c'était Charles Rylander. Le parallèle lui donna envie de vomir. Mais la comparaison s'arrêtait là : Rylander était sorti libre de l'interrogatoire, Ann finirait en cellule.

Un sentiment de malaise s'empara de lui. Il se projeta chez Bennett, quand il observait la silhouette de la jeune femme derrière la verrière. Dissimulé par la vitre sans tain, il eut l'impression d'utiliser un stratagème identique à celui du voyeur : se cacher pour espionner Ann.

Il ferma les yeux pour chasser l'horrible sensation. Il se sentait lâche de ne pas assister à l'interrogatoire dans la même pièce que Ann. S'il avait insisté, Graziedei aurait renâclé, mais il aurait accepté. Avait-il peur de se heurter à l'indifférence de la jeune femme ?

Un bruit dans les haut-parleurs le fit sursauter. De l'autre côté du miroir, la porte venait de s'ouvrir. Graziedei entra dans la pièce d'interrogatoire.

OceanofPDF.com

Graziedei lâcha une grosse chemise bourrée de documents sur la table, il tira sa chaise en faisant racler les pieds sur le sol et s'assit lourdement. Le tout sans cesser de fixer Ann avec une morgue pleine d'assurance. Il voulait lui donner l'impression que l'affaire était pliée et que l'interrogatoire n'était plus qu'une vague formalité.

Il avait expliqué sa tactique à Steven : « Elle est comme un animal ébloui dans les phares d'une voiture en pleine nuit. Je vais mettre le paquet. Je vais la faire craquer avant qu'elle reprenne ses esprits et qu'elle nous balance un foutu avocat dans les pattes ».

Ann avait à peine tressailli quand Graziedei était entré. Elle lui lança un bref coup d'œil, puis elle se réfugia dans son monde parallèle. Steven se demandait si l'idée même de faire appel à un avocat lui avait traversé l'esprit. Se rendait-elle compte à quel point la situation était grave ? Bien sûr que oui, mais il craignait que la seule défense qu'elle envisageait fût de se refermer sur soi, c'était la seule attitude qu'elle connaissait.

Graziedei ouvrit la chemise posée devant lui en soupirant, comme s'il était obligé d'exécuter une opération de routine ennuyeuse. Il avait ajouté de la paperasse au dossier pour qu'il paraisse plus consistant. Le message qu'il voulait faire passer était clair : « Regarde tout ce qu'on a établi contre toi. La seule chose qui te reste à faire, ma petite, c'est d'apposer ta signature au bas de la page de tes aveux ».

– Mademoiselle Milande, je pense que vous connaissez cette personne.

Il poussa lentement une photo vers Ann, sans dépasser le milieu de la table. Elle fut obligée de se pencher pour la regarder. On y voyait un homme à côté d'une femme, une petite fille dans ses bras.

– John Spivak, annonça Graziedei.

Sans attendre, il jeta une autre photo d'un format plus grand qui couvrit la première. Ann eut un mouvement de recul. L'image montrait le corps d'un homme broyé, les boyaux étalés sur le sol, baignant dans une mare de sang.

– Toujours John Spivak, enfin d’après sa femme qui a dû l’identifier à la morgue. Quelques jours après vous avoir rendu visite à l’hôpital, il s’est jeté sous les roues d’un camion. (Il fit une grimace) Pas beau à voir, hein ? Faut espérer que la petite Élisabeth ne tombera jamais sur cette image de son père. Quoique, à notre époque, on prend tranquillement la photo d’un joli colibri au fin fond de la jungle amazonienne et, sans savoir comment, elle est déjà sur le Web. Alors, qui sait...

Ann leva les yeux sur Graziedei. Steven vit de la rage contenue dans son regard.

Graziedei l’avait sûrement remarqué, mais il ne le montra pas. Sans lui laisser le temps de se reprendre, il poussa une autre photo.

– Le docteur Kevin Matthews. Avant de faire votre connaissance.

Ann le découvrit, souriant parmi un groupe de collègues. Graziedei lança un autre cliché.

– Le docteur Kevin Matthews. Après avoir fait votre connaissance.

Ann avait compris son jeu macabre, elle détourna la tête.

– Regardez, dit Graziedei en haussant le ton. Regardez !

Il tapota avec autorité sur la photo avec son index. Ann se força à risquer un œil. C’était horrible. On voyait un visage détruit par des lacérations, des coupures, des déchirures qui semblaient provoquées par l’assaut d’une bête féroce.

– Il s’est fait ça tout seul, à coups de scalpel, avant de se jeter du quatrième étage. Remarquez, on n’est jamais mieux servi que par soi-même.

Ann ferma les yeux.

Derrière la vitre, Steven se sentait comme un ours en cage. Graziedei était odieux. C’était volontaire, il voulait écœurer la jeune femme pour qu’elle touche du doigt l’horreur de ses crimes et la choquer par son attitude. Elle pouvait fondre en larmes ou se révolter sous la provocation. Peu importait le chemin emprunté, seul comptait le but : obtenir les aveux.

C’était une comédie. Graziedei se contentait d’appliquer une technique. Il faisait son boulot. Steven pouvait difficilement le lui reprocher, il avait tenté la même approche lors de sa première rencontre avec Ann. Lui aussi avait essayé de la faire craquer en égrenant sans ménagement les noms des gens morts autour d’elle, sans occulter les détails horribles de leurs suicides. La différence, c’est qu’avec Graziedei, en plus du son, il y avait les images.

Il avait déjà lancé une autre photo.

– Tiens, une devinette : qui est-ce, à votre avis ?

Graziedei avait rusé. Dans le petit jeu de l'avant/après, il était passé directement dans le « après ». Ann vit une femme dans une pose grotesque de poupée désarticulée, un fil électrique dans la bouche, les yeux exorbités, la face peinturlurée de rouge à lèvres.

L'image percuta Ann de plein fouet. Son visage se tordit de douleur sous l'émotion. Steven faillit se ruer dans la salle pour dire à Graziedei d'arrêter.

– Vous séchez ? C'est Amber Winther, votre amie ! Difficile de la reconnaître, j'avoue, mais je vous assure que c'est elle, précisa Graziedei sur un ton ironique. Elle s'est électrocutée en avalant ce fil branché sur le courant, là. Dzzzz !

Il mima une secousse électrique. Ann se crispa, comme si elle avait reçu la décharge. Cette fois, Graziedei allait trop loin, Steven se leva et se dirigea vers la porte. Il se figea, la main sur la poignée : Ann venait de parler. Ses premières paroles depuis l'arrestation. Il avait l'impression de ne pas avoir entendu sa voix depuis un temps infini. Ça lui avait fait un drôle d'effet.

« Pourquoi me montrez-vous ces photos ? » avait-elle dit.

Steven regagna la vitre. Ann plantait ses yeux verts chargés de haine dans ceux de Graziedei. Ils brillaient d'un éclat insoutenable. Mais le policier en avait vu d'autres, ça ne l'impressionnait pas.

– Attendez, il m'en reste une et vous comprendrez, j'en suis sûr.

Graziedei fouilla dans son dossier avec un air gourmand, comme s'il s'apprêtait à lui montrer une photo de son petit dernier.

Steven tendit la tête. Il savait ce que Graziedei allait sortir. C'était atroce, il avait eu du mal à supporter l'image.

Cette fois, Graziedei glissa lentement le rectangle de papier glacé vers Ann, guettant attentivement sa réaction.

– Vous ne pouvez pas rater ça.

Ann n'osait pas quitter Graziedei des yeux, comme si elle s'accrochait à une balustrade.

– Regardez, dit Graziedei sur un ton apaisé, comme s'il lui tendait une main amicale pour aborder un passage difficile.

Ann baissa lentement les yeux. Elle grimaça d'horreur en découvrant une bouillie de chair sanguinolente gonflée de cloques et de boursouflures, mêlée à des lambeaux de peau fondue. À l'emplacement des yeux, deux cavités d'où suintait une masse gluante étaient les seules indications que c'étaient les restes d'une face humaine. Le spectacle était insoutenable. Elle

trembla et réprima une envie de vomir. Elle baissa la tête. Son visage disparut derrière le rideau de ses cheveux noirs. Elle se tassa sur sa chaise.

– Larry Zlotnick, commenta Graziedei sur un ton laconique.

Steven retint son souffle. Le temps s'était arrêté. Petit sourire de triomphe aux lèvres, Graziedei jeta un discret regard de connivence vers le miroir aveugle. Les deux inspecteurs savaient quand le suspect était à point. Ann Milande allait s'effondrer d'un instant à l'autre. Graziedei attendait tranquillement, se contentant d'observer le dessus du crâne de la jeune femme.

Enfin, Ann leva lentement la tête. Les cheveux s'écartèrent. Elle se redressa sur sa chaise. Steven s'approcha de la vitre pour mieux voir. Quelque chose s'était passé. Graziedei ne s'en était pas rendu compte, mais Ann avait changé. Steven le remarqua dans ses yeux verts où brillait un éclat d'une froideur terrifiante. Ils examinèrent la masse indistincte du visage de Zlotnick sans ciller une seule fois.

– Le violeur, dit-elle, d'un ton glacial.

– Vous ne voulez pas savoir ce qu'il lui est arrivé ?

Elle fit une moue désintéressée.

– Non.

Un peu surpris, Graziedei se cala sur sa chaise et croisa les bras.

– Il s'est plongé la tête dans un bac d'huile bouillante.

– Drôle d'idée, dit-elle d'un ton égal.

Steven sentit Graziedei tressaillir. Il ne s'attendait pas à cette réaction.

– Je ne vois toujours pas pourquoi vous me montrez ça, reprit Ann.

– Pourquoi ? Parce que toutes ces personnes sont mortes à cause de vous, voilà pourquoi.

Ann leva un sourcil.

– À cause de moi ? Je sais qu'elles ont mis fin à leurs jours, tout au moins les premières, votre collègue s'est spécialement déplacé chez moi pour m'en informer. C'est terrible, mais je ne vois pas le rapport avec moi.

– Sur les trois premiers suicides, on vous a laissé le bénéfice du doute, mais avec Zlotnick, vous vous êtes plantée.

– Quoi ? Vous m'accusez d'avoir fait ça ? fit-elle en montrant le pâté de visage. C'est insensé !

Ann forçait son indignation, Steven le sentait.

– Je pense que vous vous êtes débrouillée pour qu'il absorbe une substance qui l'a fait disjoncter.

– Mais, je lui ai rendu visite, dit Ann, c’est tout !

– Pas seulement.

Graziedei sortit une photo du soutien-gorge et du string, il la fit pirouetter devant Ann.

– C’est à vous, ça, non ?

Ann jeta un œil avec un air de dégoût.

– Disons que je les ai achetés.

– Il faut avoir un certain degré d’intimité avec quelqu’un pour lui offrir ce genre d’attention. Remarquez, c’est votre droit. Les tueurs en série ont bien leur fan-club. Certaines femmes leur envoient même des demandes en mariage.

Graziedei écarta les bras.

– Alors pour les violeurs, pourquoi pas un « femme-club » ? Moi, personnellement, je suis fan de foot. Ma femme trouve ça débile, mais moi, c’est ma passion ; alors une femme qui offre de la lingerie à un violeur, pourquoi pas ? Qui suis-je pour juger ?

Steven connaissait son partenaire, il le sentait un peu moins sûr de lui, malgré les apparences. Ann n’avait pas craqué au moment où il s’y attendait. Il poursuivait donc sa stratégie de déstabilisation dans la surenchère, cherchant le point de rupture. Il pensait faire face à un mur, il était persuadé qu’en le martelant à coups de burin assez longtemps, il finirait par s’effondrer. Ce qu’il ne semblait pas réaliser, c’est qu’il le plantait dans un lac d’ombre.

– Sans indiscretion, qu’est-ce qui a mal tourné ?

– Pardon ? fit Ann, sur un ton poli.

– Entre vous et Zlotnick ? Qu’est-ce qui a foiré ? Vous avez découvert qu’il y avait une rivale sur les rangs ? Alors vous lui avez offert votre petit cadeau d’adieu empoisonné ? Pour qu’il se souvienne de vous en enfer ? C’est ça ?

*

Steven entendit la porte du local s’ouvrir dans son dos. Il tourna légèrement la tête, juste assez pour apercevoir la silhouette râblée de Walsh.

Le chef s'approcha du miroir sans tain. Les deux hommes n'échangèrent aucun regard, s'ignorant comme s'ils ne se voyaient pas.

– Comment il s'en tire ? dit enfin Walsh.

– Il est en train de la perdre.

Lèvres pincées, Walsh hocha la tête. Le silence retomba.

– Vous savez pourquoi vous me faites chier, Steven ? reprit Walsh, sans détacher son regard de la vitre.

– La liste est tellement longue que je ne sais pas par où commencer, chef, répliqua Steven.

Walsh ne releva pas.

– Parce que de toutes les personnes de ce service, c'est vous le meilleur.

– Meilleur qu'Ehlinger ? Vous me flattez.

– Épargnez-moi vos sarcasmes à la noix. Vous êtes meilleur inspecteur que je ne l'ai jamais été. Si nous avions commencé notre carrière ensemble, c'est vous qui seriez assis dans mon bureau, je n'ai pas peur de le dire. Je l'ai vu tout de suite quand vous êtes arrivé. Vous avez le truc en plus. Je ne parle pas de sixième sens, ce genre de truc à la con. Je parle d'un bon dosage d'intelligence, de connaissances et la niaque qui pousse à aller jusqu'au bout des choses. Et en plus, vous avez la passion du métier. C'est ce qui fait la différence entre un bon policier et le policier d'exception.

Il tapota la vitre sans tain.

– Graziedei est un bon policier. Entre nous, qu'il obtienne les aveux de cette femme maintenant ou pas n'est pas très important. Dans quelques heures, avec les résultats des labos, nous aurons les preuves matérielles qui l'enverront en prison pour le restant de sa vie.

Il détacha son regard de la vitre.

– Mais vous, Steven, je suis certain qu'à sa place vous les auriez déjà obtenus, ses aveux. Vous êtes d'un autre calibre. Vous êtes taillé pour les enquêtes où être bon ne suffit pas. Sur une affaire exceptionnelle, il faut un crack pour la résoudre. Un type comme vous.

Étonné par cette franchise soudaine, Steven se tourna vers Walsh.

– Et vous avez tout gâché, continua le chef. Bon sang, Steven, je n'ai rien compris ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Je suis peut-être tombé sur cette affaire dont vous parlez.

– Quoi ? Les enlèvements ? Charles Rylander ? Ne me dites pas que vous y croyez encore !?

– Vous, non, manifestement. J’imagine qu’Ehlinger et Grasso vous ont convaincu du contraire.

– Ils m’ont apporté un certain nombre de faits.

– Ehlinger et ses statistiques, dit Steven en riant jaune.

– Entre autres.

Quelques secondes passèrent.

– Vous jouez à la loterie, chef ?

Walsh hésita un instant.

– Mmh, pourquoi cette question ?

– Vous savez quelle combinaison on ne joue jamais ?

– Non ?

– 1, 2, 3, 4, 5. On ne croit pas qu’elle va sortir, elle ne semble pas assez... hasardeuse. Pourtant elle a la même probabilité de faire gagner le gros lot que n’importe quelle autre série de nombres.

– Pourquoi vous me dites ça ?

– Parce qu’Ehlinger est capable de vous expliquer que la combinaison 1, 2, 3, 4, 5 n’a aucune chance de sortir.

– Écoutez, Steven, je ne vois pas où vous voulez en venir. Je sais que vous n’avez pas digéré que je donne votre affaire à Ehlinger et Grasso, et je comprends que vous soyez amer, mais...

– Ça n’a rien à voir avec mes rapports avec Ehlinger et Grasso, culpa Steven. Je pense que vous avez fait une erreur en m’empêchant d’enquêter sur Rylander.

Walsh soupira. Il regarda Steven avec un air découragé.

– J’étais venu vous dire que la commission se réunit demain.

Et il se dirigea vers la sortie.

– Chef.

Walsh s’arrêta à la porte.

– Vous savez pourquoi vous me faites chier ?

Walsh attendit la réponse sans se retourner.

– Parce que vous êtes un bon chef.

Le dos de Walsh se tassa légèrement. Il quitta la pièce.

OceanofPDF.com

Graziedei changea de tactique. Il avait épuisé toutes ses munitions dans le registre de l'immonde. Sans résultat. Il lui restait une dernière carte à jouer : tenter d'amadouer Ann Milande.

– Écoutez, Ann, commença-t-il sur un ton adouci, vous êtes une fille intelligente, je vous donne la chance d'éviter de passer le restant de vos jours en prison. Saisissez-la. Crachez le morceau. Les jurés sont toujours plus indulgents pour les accusés qui avouent leurs crimes.

Il laissa infuser ses arguments, mais aucune réaction ne vint de la part de Ann. Steven le vit se gratter la joue droite avec sa main gauche. C'était un signe d'énervement, il perdait patience.

– Vous savez, reprit-il en cachant son irritation, personne ne pleurera la mort de Larry Zlotnick. Au contraire, on vous remerciera d'avoir éliminé cette ordure (il se pencha et adopta le ton de la confiance), je ne devrais pas le dire, mais j'en fais partie. Ça pèsera énormément en votre faveur sur le jury, mais pour ça, vous devez m'exposer les raisons qui vous ont poussée à agir, pour que je vous comprenne.

Il attendit. Mais il n'était plus qu'un pêcheur lançant ses filets dans un lac sans poissons. Il n'avait en face de lui qu'un masque d'indifférence. Pire, d'ennui.

– Comme vous voulez, dit-il sèchement.

Il se leva brusquement, ramassa les photos, les fourra sans ménagement dans sa chemise et sortit de la pièce.

Quelques secondes plus tard, il avait rejoint Steven.

– Rien à en tirer, dit-il, cachant mal son dépit.

Tous les deux observèrent Ann en silence.

– Elle a des couilles, la petite, c'est sûr, admit Graziedei, mais je crois pas qu'elle réalise encore le merdier dans lequel elle s'est fourrée.

– Tu vas faire quoi ?

– Je vais la garder pour la nuit. Demain, dès que j'aurai les résultats du labo, je reviendrai la voir. À mon avis, elle demandera un avocat. Mais ce sera trop tard. Tant pis pour elle.

Il sortit rapidement. Steven comprit qu'il n'avait pas envie de s'éterniser sur son échec.

Bormann entra dans la salle d'interrogatoire. Le policier en uniforme venait chercher Ann pour la ramener dans sa cellule. Steven la scruta avec attention, guettant un indice sur son état d'esprit. Bormann enleva les menottes qui la reliaient à la table, la fit se lever et les lui rattacha aussitôt dans le dos, puis il posa la main sur son épaule pour la guider vers la porte. Steven la vit tressaillir un instant. Puis ils quittèrent la pièce.

Steven resta un moment à fixer la place vide où se tenait Ann quelques secondes plus tôt. Il était perplexe. Graziedei n'avait peut-être pas agi dans la subtilité au cours de l'interrogatoire, mais c'était un professionnel expérimenté, il avait sa technique et il obtenait des résultats. Pourtant, malgré ses coups de boutoir, Ann avait réagi avec un détachement surprenant. Graziedei avait-il raison, était-elle inconsciente de la menace qui pesait sur elle ? Dans quelques heures, des preuves implacables l'accuseraient du meurtre de Zlotnick. Dans la foulée, les suicides suspects seraient expliqués et on lui attribuerait la mort de quatre personnes.

Elle risquait la prison à perpétuité. Ou la peine capitale.

OceanofPDF.com

La cellule ne faisait que quelques mètres carrés. Son aménagement se réduisait à un lit en béton surmonté d'un matelas en mousse.

Dès que la porte se referma, Ann s'assit dans l'angle, amena ses genoux contre sa poitrine et les serra contre elle.

C'était une attitude qui remontait à son enfance. Elle se cachait dans le fond de la penderie de sa chambre, se recroquevillait dans le noir, immobile, silencieuse. C'était sa façon de fuir un monde encore inconnu et effrayant. Quand elle restait trop longtemps, sa mère venait l'y trouver, sauf que la dernière fois que le placard s'était ouvert, le visage d'un policier était apparu. Car si Ann s'y était réfugiée, c'était pour fuir la mort de sa mère.

Par la suite, dans les hôpitaux psychiatriques, elle reproduisit souvent cette attitude si intimement liée à l'affreux drame. Elle lui permettait de s'évader en elle-même, d'oublier la cage où on l'avait enfermée et de retrouver sa mère dans le monde des souvenirs.

Le visage enfoui dans ses genoux, Ann luttait pour ne pas craquer, mais pas à cause des accusations contre elle. Ils n'avaient aucunes preuves matérielles et seraient obligés de la libérer. Même l'interrogatoire de l'odieux inspecteur Graziedei, quoique pénible, ne l'avait pas mise en danger. Non, ce qu'elle craignait avant tout, c'était de voir remonter dans la cage où ils l'avaient enfermée, toutes les anciennes peurs et les angoisses qu'elle avait réussi à vaincre.

Pour lutter contre les fantômes du passé, elle devait penser à autre chose. L'image de Zlotnick s'imposa à elle, ou plutôt celle qui en restait. D'après le policier, il s'était plongé la tête dans l'huile bouillante. Une mort atroce. Ça n'effacerait pas les souffrances qu'il avait fait endurer à ses victimes, mais au moins avait-il vu les portes de l'Enfer s'ouvrir devant lui.

Zlotnick était le seul sur lequel elle avait souhaité que son pouvoir agisse tout en acceptant qu'il se suicide. C'est elle qui l'avait tuée. Elle était une meurtrière et savait que le violeur finirait d'une façon terrible. Et, pourtant, elle n'éprouvait aucun remords.

Ann pensa à Steven. En ouvrant sa porte aux policiers, elle avait subi un drôle de choc en réalisant qu'il venait l'arrêter. Bien des choses à peine nées étaient mortes à cet instant. Elle avait été bien stupide de croire qu'il avait été plus qu'un flic avec elle.

Ann rumina un moment, puis la fatigue finit par l'emporter et elle sombra dans le sommeil. Elle vit la face molle de Zlotnick prendre feu et son sourire vicieux se tordre en un affreux rictus tandis que sa chair grésillait et fondait. Mais Ann assistait à la scène, aussi froide qu'un glaçon. Enfin, il ne resta qu'un petit tas de cendres. Zlotnick était bien mort. Elle souffla dessus et elle plongea dans un sommeil sans rêves.

OceanofPDF.com

Huit heures du matin. Steven jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cellule. Il sentit son cœur se serrer en voyant Ann allongée sur son lit, recroquevillée, en position du fœtus. Il fit signe au gardien. Le cliquetis de la clef dans la serrure la fit sursauter.

Steven entra. Elle se redressa lentement, sur ses gardes. Il attendit qu'ils soient seuls.

– Bonjour Ann.

Elle fixa le mur en face, affichant l'air fermé qu'il lui connaissait. Il éprouvait de la pitié de la voir dans une cellule. Pourtant, il était en face d'une meurtrière de quatre personnes, mais ses sentiments pour elle étaient plus forts que lui et le débordaient.

Il s'assit à la lisière du lit. Elle se poussa un peu.

– Comment vas-tu ? enchaîna-t-il, surpris de son degré de familiarité dans un tel moment.

Elle tourna la tête vers lui. Son visage exprimait de la surprise, pas de l'hostilité.

– Quand vais-je sortir ? demanda-t-elle, sur un ton de défi.

– Je voulais te... te dire que ce n'est pas moi qui ai donné l'ordre de t'arrêter.

– C'est normal, tu n'es plus vraiment sur cette affaire, si je me souviens bien.

Steven encaissa sans broncher.

– Es-tu sûre de bien te rendre compte de ce qui se passe ?

– Je le crois, oui. Je ne suis pas stupide.

– Ce n'est pas ce que je veux dire, mais j'ai l'impression que tu prends ce qui t'arrive comme si ce n'était pas grave. Ou alors, tu n'en as rien à faire.

– Tu te trompes (elle leva les yeux au plafond), cet endroit me tue. Je n'ai rien fait et tout ce que je veux c'est m'en aller d'ici.

Steven la regarda avec tristesse. Combien de fois avait-il entendu le fameux refrain : « Je n'ai rien fait, je suis innocent, laissez-moi partir » entonné par les criminels.

C'est la tactique désespérée des coupables qui nient jusqu'à l'absurde malgré les preuves flagrantes. C'est aussi l'attitude de ceux qui refusent de s'avouer qu'ils ont commis un crime. Ceux-là, c'est à eux-mêmes qu'ils se mentent. Dans quelle catégorie Ann se situait-elle ?

– Ça n'arrivera pas, Ann. Je pense que tu ne sortiras pas d'ici. Demain, on aura les résultats de l'autopsie de Zlotnick, les sous-vêtements auront été analysés et ton appartement aura été fouillé. On saura ce qui l'a forcé à se donner la mort, lui et les autres victimes.

– Et ça va te permettre d'affirmer que je les ai tués ?

– Zlotnick en tout cas.

– À cause d'un slip et d'un soutien-gorge ?

Il hocha la tête.

– Ça vous travaille tous, on dirait, s'exclama-t-elle, pourquoi j'ai fait passer ça à ce type.

– Oui, c'est vrai. Ce cadeau de ta part à ce violeur laisse perplexe. À moins que tu aies une explication à me donner ?

– Demande à ton collègue. Il a toute une théorie sur le sujet.

– Je sais. Il est à côté de la plaque.

– Ah, parce que tu as entendu. Tu étais de l'autre côté de la vitre ?

Steven ne répondit pas. Ann prit son silence pour une confirmation.

– Je pense que ce tordu de Zlotnick t'a forcée à lui transmettre ces pièces de vêtements. Tu en as profité pour lui passer autre chose.

– Autre chose ? Qui l'a poussé à se tuer ? Comme les autres ?

Steven acquiesça lentement de la tête.

– C'est ce que je crois.

– Et pourquoi l'aurais-je tué, selon toi ?

– Je n'en sais rien. Tu as peut-être voulu te venger de lui pour une raison que j'ignore, ou c'est à cause de son lien avec ton père. Dis-le-moi ?

– Et John Spivak ? Tu penses que je l'ai tué parce qu'il était en colère après moi ? Un type que je n'ai pas vu plus de dix minutes de toute ma vie ! Et le docteur Matthews ? Il m'a soignée, alors je me suis vengée de lui, c'est ça ? Et Amber Winther, son mari abusait de sa fille donc je l'ai tuée ?

– Dis comme ça, c'est absurde, bien sûr. Je ne sais pas pourquoi ils se sont donné la mort. À moins que...

– À moins que je sois folle. Ça expliquerait tout. Non ?

– Peut-être que ton avocat te conseillera d'adopter ce système de défense. Pour ma part, je ne pense pas que tu sois folle. Et c'est pourquoi cette

histoire me plonge dans des abîmes de perplexité. Je ne comprends rien à ce qui arrive. Ces suicides n'ont aucun sens pour moi, mais tout converge inexorablement vers toi. Ça, au moins, tu ne peux pas le nier. Et toi seule détiens le chaînon manquant, mais apparemment, tu ne me le donneras pas.

Elle détourna les yeux. Il reprit.

– Dans quelques heures, les résultats des labos arriveront sur le bureau de Graziedei. Aveux ou pas, explications ou pas, il disposera de toutes les preuves pour t'accuser et...

– Et ?

Il s'approcha d'elle. Elle ne le fuit pas et affronta son regard. Il avait une expression d'effroi.

– Tu risques la prison à vie et même... la condamnation à mort. Et pourtant, tu sembles si... détachée. (Soudain il s'enflamma) Écoute Ann, comme tu l'as dit, je ne suis plus sur cette enquête, je ne devrais pas être ici. Si je suis venu, ce n'est pas pour prendre le relais de l'inspecteur Graziedei, c'est parce que...

– Parce que, quoi ?

Il plongea ses yeux dans les siens.

– Parce que, je suis inquiet pour toi... si inquiet...

Il la vit se troubler. Elle avança timidement sa main et la posa sur son bras. Elle lui sourit.

– Ne le sois pas, Steven. Ils vont devoir me libérer.

– Si tu savais comme j'aimerais que tu dises vrai...

OceanofPDF.com

Malgré la prophétie surréaliste de Ann, Steven ne voyait rien qui lui donnait à croire qu'elle serait relâchée. En tout cas, il ne pouvait rien pour elle. Il la quitta, attristé qu'elle s'en remette à l'au-delà pour s'en sortir.

Tout le monde était suspendu à l'arrivée des résultats des labos, personne ne faisait attention à Steven. Il en profita pour s'écclipser. Il ne tenait pas à regarder Tony ronger son frein en l'alimentant en cafés.

Il avait décidé d'utiliser ce moment pour mettre son plan à exécution : affronter Charles Rylander pour le confronter à sa découverte.

*

Steven faisait face à l'Iceberg, le siège de la Rylander Corporation. L'objet faisait une bosse dans sa poche. Il l'avait acheté quelques minutes plus tôt dans une épicerie. Il le serra un instant, comme s'il avait besoin de s'assurer qu'il avait du concret pour attaquer Rylander.

Il prit une inspiration et se dirigea vers le hall d'entrée du gratte-ciel.

Il n'avait pas pris rendez-vous, mais il comptait sur la curiosité de Rylander pour le recevoir, et sa carte de police valait tous les coupe-files. En la remettant dans sa poche, il pensa avec regret qu'il devrait bientôt s'en séparer.

L'ascenseur le propulsa au dernier étage. Prévenue de son arrivée, une secrétaire se leva pour l'accueillir.

– Il vous attend, dit-elle avec un beau sourire.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du bureau du patron. Elle l'ouvrit et l'abandonna en le gratifiant d'un nouveau sourire.

Rylander était au téléphone. Il se balançait sur son large fauteuil en cuir. Tournant le dos à Steven, il leva un index pour lui signifier qu'il serait à lui dans un instant.

Steven en profita pour jeter un coup d'œil autour de lui. Le bureau était plus vaste que son appartement. La décoration était moderne et raffinée. De grands noms du design et de l'art — qui ne diraient sûrement rien à Steven — devaient se cacher derrière chaque objet, chaque tableau. Les larges baies vitrées offraient une vue époustouflante sur la ville.

Steven s'assit dans un fauteuil face au bureau de verre surdimensionné de Rylander. Un avion de ligne aurait pu s'y poser. L'homme d'affaires finit par raccrocher et se tourna vers son visiteur. Un sourire radieux éclairait son visage.

– Bonjour inspecteur Whitmore. Pas trop dur de penser que vous ne serez bientôt plus dans la police ?

– Rien n'est fait.

– Rien n'est fait, vous avez raison. Pas encore. Au fait, vous tombez bien, un poste d'agent de sécurité s'est libéré dans un de mes magasins. Quelle coïncidence, c'est celui où vous avez vos habitudes ! Le moment venu, n'hésitez pas à postuler. Quoique... (il grimaça), quoique, avec les références que votre dernier employeur risque de vous donner et vos antécédents de violence, j'ai peur que votre dossier ne passe pas auprès de mon responsable des ressources humaines. Il est impitoyable. Dommage.

– Je ne suis pas venu vous demander du travail.

– Alors que me vaut le plaisir de votre visite ? dit Rylander d'un air affable en croisant ses mains sur le bureau.

– Je voulais discuter de la suite avec vous.

– Savoir ce que l'avenir vous réserve ? Nous en avons déjà parlé, il me semble ? (Il se tapa le front) Non, c'est vrai, vous n'êtes pas au courant. J'ai finalement décidé de porter plainte contre vous pour agression. Mes conseillers en communication m'ont convaincu que cela pourrait être bon pour mon image. (Il rit) Oh ! je ne prétends pas passer pour un symbole des victimes des violences policières, mais le public adore éprouver de la compassion pour les citoyens qui subissent des débordements de la part des autorités.

Il se pencha vers Steven.

– Une fois que Fred Turner et sa bande de charognards se seront occupés de vous, vous ne serez plus qu'une loque, Steven, je le crains. (Il se redressa et sourit) Cela dit, j'ai quand même une bonne nouvelle à vous annoncer.

Steven serra les bras de son fauteuil. Qu'allait-il lui tomber dessus ?

– Je n’irai pas au-delà de cette plainte. Je vous ai promis de vous pourrir la vie, mais j’y renonce.

– À quoi dois-je ce sursaut de bonté ?

– De la bonté ? Sûrement pas. C’est uniquement une question d’ennui, Steven. L’ennui, c’est ce qui nous tue plus que tout. Moi, en tout cas. Vous êtes fini, inspecteur Whitmore. Vous êtes un cadavre en sursis. On vous a retiré toutes vos affaires et on va vous virer. Vous ne serez bientôt plus qu’un policier déchu et inoffensif. Vous n’êtes plus un joueur à ma hauteur.

Il prit un petit air pincé.

– J’avoue que vous m’avez déçu. Je pensais que vous seriez un adversaire beaucoup plus coriace. D’après vos états de service et votre profil, le jeu promettait d’être passionnant. Mais je vous ai mis KO trop rapidement, et avec une facilité qui m’a surpris moi-même. Ça ne m’amuse plus. J’arrête.

– Je n’ai jamais pris ça comme un jeu.

– Vous, non, je l’ai compris, dit Rylander avec une pointe d’agacement. Pour en revenir à ce qui vous amène ici, à votre désir de connaître la suite des événements, voici ce qui va se passer : en quittant ce bureau, vous aurez perdu tout intérêt pour moi. Vous n’aurez pas seulement mis un pied hors de ce bâtiment que je vous aurai oublié. J’entendrai encore votre nom, de-ci de-là, mais vous ne serez qu’un simple élément d’une stratégie de communication établie par mon service de relation publique. Et un jour, quand Fred Turner me fera un compte-rendu des affaires en cours, il citera votre nom pour m’annoncer que nous avons gagné notre procès contre vous.

Rylander se leva.

– J’ai du travail. Je pense que nous nous sommes tout dit, inspecteur Whitmore.

Steven ne fit pas le moindre geste. Les mains jointes devant sa bouche, il réfléchissait. Rylander attendait, légèrement décontenancé.

– Comme je vous l’ai dit au début de cet entretien, commença Steven, je suis venu vous parler de la suite. Ce que vous m’avez annoncé change un peu la donne, mais honnêtement, je m’y attendais. J’ai toujours pensé que vous finiriez par porter plainte. Ce n’était qu’une question de temps. On doit toujours envisager le pire pour s’y préparer, en priant pour qu’il n’arrive jamais, mais avec un type comme vous, Rylander, il vaut mieux laisser tout espoir de côté.

Intrigué, Rylander se rassit lentement dans son fauteuil. Steven porta sa main à sa poche.

– Je suis venu vous montrer quelque chose, reprit-il. Si vous pensez que c'est la dernière fois que nous voyons, vous pourrez considérer que c'est une sorte de cadeau d'adieu.

Il sortit l'objet, suivi du regard par Rylander. Il le secoua, le posa sur le bureau et le poussa en direction de Rylander.

C'était une boule à neige, un modèle bon marché que Steven avait acheté en promotion à 9 dollars au coin de la rue. Les flocons artificiels virevoltaient dans un grossier paysage fait d'un petit sapin vert et d'une cabane en plastique marron.

– Ah, la neige ! dit-il avec emphase. Quand j'étais gamin, j'adorais être le premier à laisser mes traces dans la neige fraîche. Je me levais avant tout le monde et je sortais dans le jardin, malgré le froid. Je me racontais des histoires où j'étais un explorateur découvrant une contrée inconnue.

Les yeux de Rylander étaient fixés sur Steven, pas sur la boule.

– Mais une fois que j'avais imprimé mes traces, c'était fini, reprit Steven. La magie avait disparu.

– Où voulez-vous en venir ?

Steven fit une moue.

– Vous savez quoi ? Maintenant, pour moi, la neige n'est plus rien d'autre qu'une saleté d'eau congelée qui me pourrit la vie pendant l'hiver.

Il reposa la boule et leva les yeux vers Rylander.

– Mais pour certains au contraire, elle peut revêtir une signification très importante. N'est-ce pas... Charles ?

Rylander se figea sous la surprise, incapable de trouver une répartie. Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Rylander, Steven le vit se troubler. Il crut déceler dans ses yeux une vague inquiétude.

Mais l'homme d'affaires se reprit. Son sourire sarcastique reparut sur son visage.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Il se dressa brusquement.

– Au revoir, inspecteur Whitmore.

OceanofPDF.com

Steven sauta dans sa voiture et s'éloigna en trombe de l'Iceberg, comme s'il prenait la fuite après y avoir dérobé un trésor. Il avait du mal à contenir son excitation.

Rylander avait été déstabilisé quand il avait évoqué la neige. Quelle signification avait-elle pour lui ? Steven n'en savait rien, mais il s'était troublé, il avait eu l'air inquiet et c'était ça l'important.

Steven avait découvert que la neige était fondamentale pour le psychopathe qu'il poursuivait, au point de constituer un élément de son rituel. C'était le logiciel idiot qui avait fait tout le travail. En croisant des dizaines de statistiques, il avait remarqué qu'à chaque date d'enlèvement, il neigeait. Sur le coup, cela paraissait anecdotique, mais si le logiciel avait pris soin d'isoler ce résultat c'est qu'il sortait de la sphère de l'aléatoire. En examinant les données, Steven en était arrivé à la conclusion que le criminel *attendait* qu'il neige pour commettre ses enlèvements. Ce devait être un rituel auquel le psychopathe se sentait obligé d'obéir.

La réaction de l'homme d'affaires ne pouvait pas être une coïncidence.

Charles Rylander est le psychopathe.

Steven joua avec ces mots pendant un moment. Il avait du mal à le croire : « Charles Rylander est le psychopathe. Charles Rylander est le psychopathe ». Il répéta cette phrase comme un mantra pour en saturer sa conscience, pour ancrer cette vérité en lui.

Il rentra chez lui en baignant dans une euphorie presque intolérable. Il arpenta son salon en état de surexcitation. Puis ses nerfs lâchèrent, il tomba comme une pierre dans son divan. Il se prit la tête entre les mains et resta immobile, les yeux fermés.

Deux ans d'errance, d'efforts et de sacrifices trouvaient enfin leur justification. Son intuition était juste, ses soupçons avérés. Il avait eu raison. Contre tous.

Charles Rylander est le psychopathe. L'affirmation infusait dans son esprit, prenant la consistance d'une vérité absolue.

Enfin, il émergea de son état second. Il se leva et se rendit jusqu'à son bureau. Il poussa la porte. Il avait l'impression d'entrer dans un endroit sacré. Il se campa devant le mur des victimes et regarda les visages les uns après les autres. Il prit une longue inspiration et d'une voix où perçait le triomphe, il leur dit :

– C'est Charles Rylander.

OceanofPDF.com

– MERRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRDE !

Graziedei balança son téléphone à travers le bureau. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

– Un problème, Tony ? demanda Steven.

– Oui, un problème ! s'écria Graziedei rouge de rage. Ce putain de légiste n'a rien !

– Comment ça, rien ?

– Rien, ça veut dire rien ! Bordel, cria-t-il. C'est pas clair ? Aronowitz n'a rien trouvé dans cette pourriture de Zlotnick ! Pas de drogue, pas de substance inconnue, aucune trace de quoi que ce soit. On n'a rien qui explique pourquoi cet enfoiré a décidé de se prendre pour une frite géante !

D'un grand geste, il envoya valser le contenu de son bureau sur le plancher et saisit sa tête entre ses mains.

– Putaaaaaaain !

Son dernier espoir venait de s'envoler.

Les mauvaises nouvelles s'étaient accumulées dès la veille. La perquisition chez Ann Milande n'avait rien donné. C'était décevant, mais Graziedei avait accusé le coup, car il s'y attendait. Si Milande utilisait une mystérieuse drogue pour empoisonner ses victimes, elle disposait d'une friche de plusieurs kilomètres carrés pour la cacher. « Givrée, la Milande, mais pas idiote », avait-il dit.

Ensuite les résultats de l'examen des sous-vêtements étaient arrivés : négatifs. Aucune trace suspecte, ni dans le string ni dans le soutien-gorge.

Graziedei avait été ébranlé, mais il avait concocté une théorie de substitution à sa déception : selon lui, Milande et Zlotnick avaient un lien de tarés, d'où les visites bizarroïdes de la Milande. Il lui aurait demandé de lui fournir de la drogue. Elle en aurait profité pour y ajouter sa petite recette personnelle qui rend dingue. Le tout serait passé dans les sous-vêtements dans un sachet en plastique. D'où l'absence de traces.

« Pourquoi aurait-elle fait ça ? » avait demandé Steven. « Pour la même raison qui l'a poussée à empoisonner les trois autres, parce qu'elle est

givrée », avait répondu Graziedei. Sa théorie souffrait de zones d'ombres, mais elle n'existait que pour patienter jusqu'aux résultats de l'autopsie qui mettraient fin à toute spéculation. La culpabilité de Milande serait établie. Après, libre à elle de se murer dans le silence, Graziedei s'en fichait pas mal.

Le coup de fil du légiste venait de l'achever. Il écarta les bras en signe d'impuissance.

– C'est de la magie pure, je suis dépassé.

Steven avait accueilli les résultats avec la même stupéfaction. Mais à la différence de Graziedei qui voyait s'effondrer ses espoirs, il éprouvait secrètement un profond soulagement. Et les paroles de Ann lui revinrent en mémoire : « Ils vont devoir me libérer ». Il s'assit sur le coin du bureau de son collègue.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, Tony ?

Graziedei ne tenait pas en place, il paniquait comme un poisson sorti de l'eau.

– J'ai le droit de la garder soixante-douze heures. Je peux la faire craquer. Ouais, je peux le faire ! Il le faut !

Mais il n'y croyait plus, Steven le voyait. Il soufflait en se malaxant le menton. Puis il se tourna vers son collègue, comme si un éclair divin venait de le frapper. Il agita son index vers lui :

– *Toi*, tu vas interroger Milande, Steven. Moi, je suis grillé. Mais toi, toi tu peux la faire avouer !

Tiens, on déterre les morts quand on a besoin d'eux, pensa Steven qui n'avait pas du tout envie d'aller cuisiner Ann.

– Elle ne me dira rien de plus qu'à toi.

– Mais si, mon grand, comme au bon vieux temps ! s'écria Graziedei irrité. On fait une sacrée équipe dans les interrogatoires, hein ? On arrive toujours à leur faire cracher le morceau.

– Tu veux que j'aille lui dire : « Les résultats des labos n'ont rien donné. Nous n'avons aucune preuve contre vous, mais pourriez-vous, s'il vous plaît, avoir l'obligeance d'avouer les quatre meurtres ? Merci d'avance, Mademoiselle Milande ».

– Bon sang, Steven ! s'emporta Graziedei. Dis pas de conneries ! Vas-y au culot. Raconte-lui une histoire... dis-lui que les résultats sont positifs... qu'elle est grillée, comme son pote Zlotnick !

Steven secoua la tête.

– Ça ne marchera pas.

– Trouve un truc... je sais pas, moi... ce que t'as fait avec les photos d'enfants mutilés, ça l'a bien coincée le docteur Frauman !

Tiens, la manœuvre ne choque plus ce bon vieux Graziedei.

– Écoute Tony, repense à l'interrogatoire. Malgré toutes les saloperies que tu lui as montrées et que tu lui as balancées, tu as tout juste réussi à lui donner envie de vomir. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? On n'en tirera rien, c'est évident.

Graziedei hocha la tête lentement. Il commençait à s'y résoudre.

– Et tu l'as dit toi-même, ajouta Steven.

– Quoi ?

– Elle est givrée.

Graziedei grimaça.

– Je ne sais pas quoi faire, Steven. Je perds pied. Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

Il était désespéré et son ton suppliant avait quelque chose de pathétique. Steven le dévisagea un moment, il se dit que dans quelques heures, la commission de discipline allait le planter devant le peloton d'exécution. On lui demanderait de rendre son insigne, son arme de service et on le jetterait à la porte comme un malpropre. Sa vie était foutue.

Il décolla sa fesse du bureau de Graziedei.

– Je ne sais pas, Tony. Je vais te chercher un café.

OceanofPDF.com

C'est l'odieux Graziedei qui vint dans sa cellule lui annoncer la nouvelle. Sans présenter d'excuses, il lui dit qu'elle pouvait partir et la gratifia d'un regard haineux quand elle passa devant lui.

Ann quitta l'immeuble sans croiser Steven. Arrivée sur le trottoir, elle fut tentée de l'appeler, puis elle renonça. Tout ce dont elle avait envie, c'était de rentrer chez elle, prendre une douche et rester seule.

C'était une voiture de police qui l'avait amenée au poste, elle racla les pauvres dollars qui erraient dans sa poche et héla un taxi. Elle dut batailler pour que le chauffeur accepte de la conduire dans la zone.

Il la laissa dans le parking des abattoirs et décolla à la hâte. Restée seule, elle sentit un malaise l'envahir, elle jeta un coup d'œil sur la fenêtre du fantôme, chez Bennett. Elle ne vit qu'un trou noir.

Pas rassurée pour autant, elle monta rapidement l'escalier métallique et accéléra le pas dans la coursive. Le fond du couloir était plongé dans l'obscurité. Une boule d'angoisse serra sa gorge. Elle sentit ses jambes flageoler. Elle ralentit, réfrénant l'envie de se ruer dans son appartement.

Il est là, dans l'ombre, il m'observe. Il a guetté patiemment mon retour.

Scrutant le fond du couloir, elle introduisit en tremblant la clef dans la serrure, poussa la porte et la claqua derrière elle. Elle s'adossa, les yeux fermés, attendant que cessent les palpitations de son cœur.

Enfin, elle ouvrit les yeux... et lâcha un cri d'horreur.

Une effroyable scène de pillage s'étalait sous ses yeux.

La perquisition. Elle l'avait oubliée. Ils avaient tout déplacé, retourné, éparpillé sur le sol. Ann sentit des larmes couler sur sa joue. Elle avait l'impression d'être victime d'une souillure qui l'affectait dans son être le plus profond. Ce n'était pas tant le désordre qui la révoltait, mais c'était de sentir les yeux soupçonneux qui avaient examiné, jaugé, jugé sans respect, froidement, avec méticulosité, chaque centimètre, chaque recoin, chaque objet. C'était imaginer les doigts grossiers qui avaient palpé, soupesé, tripoté.

Elle s'approcha du piano, la seule chose de l'appartement qui comptait. Elle l'entretenait de façon obsessionnelle, traquant la moindre poussière. De grosses traces grasses maculaient la laque noire. Les flics avaient levé le capot pour inspecter l'intérieur. Ann le rabaissa avec douceur.

L'enveloppe jaune gisait sur le parquet. Ils avaient examiné son contenu, l'avaient jugé sans importance et jeté sur le sol. Elle ramassa les feuilles et les rangea dans l'enveloppe. Elle la replaça sur le piano, à l'endroit exact où elle se trouvait avant leur passage.

Elle gagna la chambre. Ils avaient balancé sans ménagement les habits de la penderie sur le parquet, arraché les draps du lit, éventré le matelas, déplacé les armoires. Ils avaient vidé son tiroir de sous-vêtements sur le sol en échangeant sûrement quelques bonnes plaisanteries bien salées. L'ombre de Zlotnick plana un instant.

La cuisine. Ils avaient empilé les boîtes de conserves, paquets, ustensiles, vaisselle sur le plateau de travail ou le plancher. Ils avaient vidé les armoires dans l'évier, emporté ses médicaments.

Aucun aspect de son intimité n'avait été épargné. Elle regagna le salon. Les flics étaient partis, mais elle sentait encore leur présence oppressante, nauséabonde. Ce n'était pas seulement l'odeur âcre de leur sueur qui empestait encore, cela tenait à quelque chose de plus malsain : dans leur façon de perquisitionner, Ann percevait leur plaisir un peu honteux du saccage, caché derrière l'alibi de la fouille professionnelle.

Ann s'effondra sur son divan.

Son dernier refuge était contaminé.

OceanofPDF.com

Graziedei sortit du bureau de Walsh avec la mine des mauvais jours. Il venait de prévenir le chef qu'il devait se résoudre à libérer Ann Milande, faute de preuves. Steven l'observa se diriger vers l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée, là où se trouvaient les cellules de détention. Il s'y rendait la mort dans l'âme. C'est toujours pénible d'annoncer à un suspect dont on est persuadé de la culpabilité qu'il est libre. Steven avait failli lui proposer d'y aller à sa place, trouvant là un bon prétexte pour voir Ann, puis il s'était ravisé. Comme Graziedei, il était sous le choc des surprenants résultats du légiste.

Il lui trottait dans la tête l'étonnante assurance avec laquelle Ann lui avait affirmé qu'elle serait libérée. Il avait besoin de prendre un peu de recul. Le suicide de Zlotnick restait une énigme et son lien avec Ann toujours aussi inexplicable.

Un café à la main, il s'attarda à la fenêtre. Quelques minutes plus tard, il vit Ann sortir sur le trottoir, elle manipula son téléphone pour passer un appel, sembla se raviser, puis elle héla un taxi, monta dedans et disparut au coin de la rue.

La jeune femme était libre, peut-être, mais elle lui devait une explication.

Graziedei réapparut peu de temps après. Il regagna sa place sans regarder personne, c'est à peine s'il remarqua la présence de Steven. Il se mit à tapoter sur son clavier. Il devait s'occuper l'esprit en faisant n'importe quoi, pour encaisser l'échec qu'il subissait.

Un peu plus tard, quand Steven se dirigea vers les ascenseurs pour s'en aller, Walsh lui lança à peine un regard à travers la vitre de son bureau. Depuis qu'il était venu lui annoncer l'heure de son passage en commission de discipline, il l'évitait soigneusement. Aux yeux du chef, Steven était devenu transparent.

Il rentra rapidement chez lui. Il avait besoin de temps pour réfléchir. Maintenant qu'il avait la quasi-certitude que Rylander était le coupable des enlèvements, il devait réussir à le coincer. Mais son petit numéro avec la

boule à neige avait été une arme à deux tranchants, désormais Rylander pensait sûrement qu'il s'était fait piéger et il ne tarderait pas à réagir.

Steven s'attendait à ce que, dans un premier temps, Rylander laisse travailler la machine à broyer : d'abord la commission de discipline qui le jetterait à la rue, puis le tribunal qui l'enverrait peut-être en prison. À moins qu'il se trompe et que Rylander soit déjà en train de lui préparer un coup tordu.

Steven sentit une immense lassitude l'envahir. Il était fatigué de penser à Rylander et son sourire vicieux, aux enlèvements, aux cadavres, à son renvoi de la police, à son avenir pourri. Une envie de voir Ann s'empara de lui, mais pas pour la soumettre à un interrogatoire ni pour évoquer des gens qui deviennent dingues et se mutilent, seulement pour parler de tout et n'importe quoi. Même d'olives noires.

Il attrapa son téléphone et l'appela. Il lui demanda s'il pouvait passer. Il bafouilla un obscur prétexte, comme quoi il voulait vérifier qu'elle se remettait de son séjour en cellule.

– Pas maintenant, je viens de rentrer chez moi. J'ai vu le travail fait par tes collègues.

– Ann, je...

– J'ai besoin d'un peu de temps, Steven. Pour le moment, tout ce qui se rapproche de près ou de loin d'un flic me donne de l'urticaire. Désolée.

Elle raccrocha.

Steven eut l'impression qu'elle lui arrachait le cœur.

OceanofPDF.com

Ann avait lavé une paire de draps et une couverture, et elle s'était improvisé un lit sur son divan. Sa nuit avait été mauvaise. Elle s'était réveillée plusieurs fois en sursaut avec la désagréable sensation que des dizaines yeux l'observaient, la détaillaient. C'étaient les mêmes qui avaient scruté chaque recoin de l'appartement.

Le lendemain, levée tôt, n'en pouvant plus, Ann avait bravé sa peur du fantôme pour effectuer un rapide aller et retour au supermarché.

Sans oser un seul regard chez Bennett, elle sortit les bidons d'eau de javel du coffre de la Chrysler et le referma.

Quelques minutes plus tard, essoufflée et en nage, malgré le froid, elle claqua la porte de l'appartement d'un coup de pied. C'était son dernier voyage. Elle posa les flacons à côté d'une impressionnante collection de produits ménagers : liquide, poudre, pulvérisateur, etc. Elle n'avait choisi que du lourd, du costaud ; ceux qui renfermaient le maximum de principes actifs, les tueurs, les exterminateurs, les destructeurs marqués « toxique », « poison », « dangereux ». Un défenseur de l'environnement aurait eu une syncope en voyant son ticket de caisse.

Elle enfila une paire de gants de ménage et jeta un coup d'œil circulaire sur l'appartement dévasté. Pas question d'effleurer à main nue le moindre objet.

Elle commença par vider le contenu de son réfrigérateur dans un gros sac à gravats de chantier. Périmé ou non, tout y passa. Les conserves alimentaires des armoires suivirent le même chemin. Puis elle entassa les ustensiles de cuisine dans le lave-vaisselle, triplant la dose de pastilles de détergent, avec l'intention de lancer plusieurs cycles en boucle, quitte à tout dissoudre. Elle empila les habits, draps et torchons devant le lave-linge. Tout passerait à la température maximale plutôt deux fois qu'une, et tant pis pour le linge « délicat » et les couleurs. Une exception avec ses sous-vêtements, elle les avait jetés dans le sac à gravats et en avait acheté d'autres.

Elle vida un grand bidon d'eau de javel dans un seau. Faisant hurler les modes d'emploi, elle y mélangea un demi-litre de nettoyeur à moquette, un flacon de liquide pour laver les vitres, une barquette de détartrant, une poudre dégraissante en paillettes, trois bouchons de soude caustique pour sanitaire. Elle prit une grande inspiration, saisit un balai équipé de son chiffon, le plongea dans la substance qui bouillonnait dangereusement en émettant des vapeurs violettes. Dans un grand splash, elle répandit le mélange sur le plancher et commença à l'étaler avec rage. Ann fit valser le balai avec une extraordinaire énergie. Elle n'allait pas se contenter de nettoyer les traînées de boue laissées par leurs chaussures, enlever leurs marques de doigts sur le mobilier, tout remettre en ordre et donner un coup d'aspirateur ; elle voulait extirper la plus petite trace du passage des flics, jusqu'à effacer le reflet de leurs regards, jusqu'à éteindre l'écho de leurs pas et de leurs commentaires.

Ce qu'elle voulait, c'était désinfecter, décontaminer. Purifier.

OceanofPDF.com

Sa tête recommença à tourner. Manquant de s'effondrer sur le parquet, Ann tituba jusqu'à la pièce voisine et ouvrit la fenêtre pour respirer. À cause des produits ménagers employés purs, l'atmosphère était devenue toxique.

Depuis deux jours, elle récurait sans relâche. Elle avait lessivé les sols, frotté les sanitaires à les poncer, lavé les murs, le tout plusieurs fois. Elle avait passé le linge et les vêtements à la machine au-delà du concevable. L'appartement était décapé au point qu'on aurait pu croire qu'il avait été refait à neuf.

Mais Ann avait le sentiment que ce n'était pas encore assez. Elle tombait sans cesse sur un coin qu'elle pensait avoir oublié ou qu'elle n'avait pas assez frotté. Et elle se précipitait sur un chiffon, versait telle ou telle mixture nettoyante et s'acharnait avec rage sur l'endroit incriminé.

Ça commençait à tourner à l'obsession. Elle allait finir par mettre le feu à tout le bâtiment pour une ultime purification. Au niveau physique et chimique, elle avait éradiqué depuis longtemps les traces des policiers, mais c'est dans son cerveau que subsistaient leurs empreintes, et celles-là, aucun produit ménager ne les effacerait.

Pour sortir de ce cercle vicieux, elle décida de marquer la fin du grand nettoyage par un symbole. Elle irait chercher huit boîtes d'olives noires au supermarché. La reprise de son rituel signifierait que son action de désinfection était terminée.

Et puis, il était temps qu'elle se relance à la recherche de son père. Elle pouvait espérer que les policiers lui ficheraient la paix. Le seul point positif dans leur intervention, c'est qu'elle avait eu la confirmation que son pouvoir ne laissait aucune trace détectable.

Elle enfila son manteau, sauta dans sa voiture et se précipita dans le supermarché du coin. Arrivée devant le rayon, elle sortit les boîtes d'olives, une par une, selon son code immuable. En les plaçant dans son chariot, elle réalisa à quel point le descriptif de son rituel avait dû paraître étrange à Steven.

Steven.

Tôt ou tard, ils devraient se revoir. Il reviendrait à la charge, elle en était sûre. Il voudrait savoir.

Et si elle lui disait la vérité et lui révélait son extraordinaire faculté de voir les souvenirs ? C'était un pouvoir qui tuait, certes, mais elle ne l'avait utilisé, en toute connaissance de cause, que sur Zlotnick. Elle eut soudain envie de partager le poids de ce fardeau avec lui. Elle verrait sa réaction. Au pire, il la prendrait pour une folle. Comme l'idée lui avait sûrement traversé l'esprit, elle n'avait pas grand-chose à perdre.

Elle sortit la cinquième boîte d'olives du rayon. Son attention se perdit dans la contemplation de l'étiquette et son esprit s'échappa. Elle se vit seule dans l'appartement décapé avec en toile de fond le fantôme de chez Bennett et pour unique réconfort huit olives sur une coupelle. L'image lui donna le cafard. C'est ce qui la décida à l'appeler :

– Les flics ne sont plus interdits de séjour ? dit Steven, cachant mal sa joie.

– Ce n'est pas l'inspecteur Whitmore que j'invite.

*

Ann traîna sur la route du retour, elle ne tenait pas à rentrer trop tôt chez elle pour attendre Steven. Dès qu'il arriverait, elle lui proposerait d'aller ailleurs, n'importe où. L'idée de passer la soirée dans l'appartement lui était intolérable. Le loft ne serait plus son refuge. Les flics l'avaient souillé à tout jamais.

Elle fit entrer lentement la Chrysler dans le parking des abattoirs. Tout lui semblait hostile autour d'elle. Ses yeux braqués au sol, elle se dirigea vers les escaliers métalliques et les escalada quatre à quatre. Elle s'engagea à grands pas sur la coursive.

Son sac de boîtes d'olives bloqué dans le creux de son bras, elle fouilla hâtivement dans sa poche pour en sortir sa clef. Elle l'enfonça fébrilement dans la serrure. Soudain, elle entendit un léger raclement sur la droite, comme un pied qui frotte le sol. Elle se raidit, des frissons la parcoururent. Elle tourna lentement la tête vers le fond de la coursive plongé dans le noir.

Quelque chose remua. Elle se mit à hurler. Elle lâcha le sac de boîtes d'olives qui explosa à ses pieds dans un affreux tintamarre.

Le fantôme de chez Bennett s'avavançait vers elle.

OceanofPDF.com

Steven gara sa voiture à côté de la Chrysler. Sa hâte de retrouver Ann lui fit survoler les escaliers métalliques. Au tournant du coin du bâtiment, il sentit son cœur faire un bond. Ann était en compagnie d'un type devant la porte de son appartement. Dans la pénombre, Steven ne pouvait pas discerner ses traits, il aperçut ce qui semblait être des boîtes de conserve éparpillées sur le sol. Il fronça les sourcils et accéléra le pas.

Entendant Steven arriver, l'homme se tourna vers lui.

– Qu'est-ce que vous foutez là ? s'écria Steven en le reconnaissant.

Rylander ne put cacher sa surprise.

– Inspecteur Whitmore ! (Il se recomposa une expression détachée), je suis venu voir mademoiselle Milande.

Steven jeta un rapide coup d'œil vers Ann. Elle avait l'air absente, elle semblait tétanisée par la présence de Rylander... ou des deux hommes qui s'affrontaient.

– Et pourquoi ?

– En quoi cela vous concerne-t-il ? dit Rylander en ricanant. C'est une visite privée.

D'un mouvement de tête, Steven montra les boîtes d'olives sur le sol.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Ann.

– Je suis arrivée et... (elle désigna le fond du couloir) il est sorti de là-bas. J'ai eu peur et j'ai tout lâché...

– Encore une fois, mademoiselle Milande, coupa Rylander, je vous prie de m'excuser pour le désagrément que je vous ai causé. Je n'avais pas l'intention de vous effrayer.

Steven scruta les ténèbres d'où était sorti Rylander.

– Qu'est-ce que vous faisiez là ?

– Je me suis mis à l'abri des courants d'air. Avec ce froid, je m'en serai bien passé. J'ai été très surpris par la réaction... excessive de mademoiselle Milande.

Il paraissait sincère sur ce point.

– Pourquoi ne pas avoir attendu au chaud, dans votre voiture ? Au fait, je n’ai vu que celle de mademoiselle Milande, comment êtes-vous venu ?

– À pied.

– Pourquoi ? Pour ne pas vous faire repérer ?

– Exactement. Mais ce n’est pas ce que vous pensez. Si on apprend que j’ai mis la moitié d’un petit bout d’orteil dans cette zone, on va spéculer sur la possibilité que je l’achète. Or, ce coin pourri n’a aucune valeur. Mes actions chuteraient immédiatement. Je me suis fait déposer à l’entrée du périmètre et je suis venu ici à pied.

Rylander se dépatouillait dans une explication vaseuse. Il paraissait très contrarié d’avoir vu le policier débarquer. Son plan avait été bouleversé. Mais lequel ?

– Et qu’est-ce que vous vouliez lui dire de si important, à mademoiselle Milande, pour faire ce trajet à pied ?

Rylander hésita. Rien ne l’obligeait à révéler le but de sa visite. Mais il avait repris tout son aplomb.

– Pas grand-chose, en vérité. Disons que depuis notre dernière rencontre, vous avez réussi à capter à nouveau mon attention, alors j’ai décidé de faire exactement ce que vous avez fait avec moi. Vous avez mené votre petite enquête sur mon entourage et bien je m’intéresse aux gens que vous côtoyez.

Steven sentit la menace à peine voilée. Les deux hommes se toisèrent.

– Foutez le camp, dit Steven, et ne revenez plus traîner dans le coin !

– Sinon quoi, vous allez me frapper ? Encore ?

– Pourquoi pas ? Ici, il n’y a pas de caméras de surveillance.

L’idée de pousser Rylander en bas des quatre étages lui traversa l’esprit. L’autre éclata de rire.

– Vous êtes gonflé, Steven, vous niez l’existence de mademoiselle Milande à nos côtés. C’est insultant pour elle. Sérieusement, vous n’oserez pas. Pas devant témoin.

– Qu’est-ce que j’ai à perdre ? Je suis fini, c’est vous qui me l’avez dit.

Rylander soutint un moment le regard dur de Steven.

– C’est bon, je m’en vais.

Il salua Ann d’un petit signe de tête.

– Mademoiselle Milande.

Il passa devant Steven en lui lançant un clin d’œil.

OceanofPDF.com

Rylander parti, Steven ramassa les boîtes d'olives et ils rentrèrent chez Ann. Une odeur composite de produits ménagers lui attaqua les narines. Le loft paraissait plus clair, comme une photo surexposée. À son grand étonnement, toutes traces de perquisition avaient été effacées.

Ann s'avança au milieu de la pièce et se serra les bras comme si elle avait froid.

– C'est ma faute, s'il est venu te voir, dit Steven en essayant d'accrocher son regard.

Elle leva les yeux vers lui.

– Comment ça ?

– Enfin, disons que c'est à cause de moi. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Rien, je veux dire, il venait de sortir du fond du couloir quand tu es arrivé. En le voyant apparaître, j'ai cru que c'était... Enfin, j'ai eu peur et j'ai crié. Il s'est excusé, il m'a dit qu'il s'appelle Charles Rylander et qu'il te connaît. C'est tout ce qu'il a eu le temps de dire. Charles Rylander, c'est bien lui, l'homme d'affaires que tu suspectes ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

Steven soupira. Il ne tenait pas à effrayer Ann en lui révélant qu'il avait dépassé le stade des soupçons.

– Probablement ce qu'il a dit. Essayer d'en savoir plus sur nos rapports. Pour me nuire par ton intermédiaire.

Les pensées les plus folles traversaient son esprit. Peut-être Rylander projetait-il autre chose qu'une conversation mondaine avec Ann. Qu'aurait-il fait, si Steven n'avait pas surgi à l'improviste ?

– Et c'est pour ça qu'il se cachait chez Bennett ?

Imaginer le fameux homme d'affaires en planque dans l'immeuble désaffecté devait lui paraître incongru, pourtant Ann faisait le rapprochement. Pour Steven, c'était plus facile de visualiser Rylander en train d'épier les gens pour faire du repérage avant de passer à l'action, c'était un mode opératoire courant chez les psychopathes. Steven sentit des sueurs froides glacer son dos. Il essaya de masquer son inquiétude.

– Je le crois, oui. Mais je pense qu’après ce soir, il ne se risquera plus dans le coin.

– Pourquoi les policiers censés surveiller l’immeuble de chez Bennett ne l’ont-ils pas arrêté avant ? Au fait, est-ce qu’ils sont venus ? ajouta-t-elle avec une pointe d’agacement.

– Oui, Ann, comme je te l’ai promis. Si tu ne les as pas repérés, c’est bon signe, ça veut dire qu’ils ont su se montrer discrets. Mais quand tu... enfin, quand on t’a arrêtée, j’ai passé un coup de fil pour qu’ils repartent. Inutile qu’ils se gèlent pend...

– Parce que tu pensais que je ne reviendrais plus ici.

C’était une constatation. Steven vit qu’elle s’était tendue. Elle guettait avec une attention extrême ce qu’il allait dire. Tous deux savaient qu’ils devaient aborder le sujet incontournable qui bâtissait un mur entre eux. Steven n’avait pas envie d’en parler à cet instant, car il craignait qu’il brise le lien fragile qui s’établissait entre eux. Mais il le fallait.

– Ann...

Elle attendit.

– Je dois te poser une question.

Elle tourna ses yeux verts et les plongea dans les siens, il vit qu’elle savait ce qu’il allait lui demander.

– As-tu tué Larry Zlotnick ?

OceanofPDF.com

La zone baignait dans une obscurité vaporeuse d'où émergeaient les masses noires des bâtiments. Un seul point de lumière brillait comme un phare dans la nuit, c'était la verrière de chez Stammers.

Ann s'assit sur le divan à côté de Steven et posa la coupelle blanche garnie de huit olives sur la table.

– Ça a commencé avec John Spivak, à l'hôpital.

Sa voix était lasse, revenir sur ces événements encore et encore lui pesait. Deux jours plus tôt, c'était l'odieux Graziedei qui lui mettait en pleine face ses photos horribles.

– Je pensais qu'il venait prendre de mes nouvelles. Mais il avait l'air fâché, il s'est énervé. Il m'a reproché d'avoir gâché sa vie. Je ne voyais pas en quoi, puisqu'il était sorti indemne de l'accident.

Elle marqua une pause. Ce qu'elle s'apprêtait à lui raconter était impensable.

– Je sais que ce que je vais te dire va te paraître insensé, délirant, dément. Et je comprendrais que tu me prennes pour une cinglée, surtout que si tu m'écoutes jusqu'au bout, tu constateras que tu n'auras pas plus de preuves qu'avant hier, quand on m'a libérée. En fait, passer pour une folle à tes yeux est le seul risque que je prends et ça m'est égal, parce que l'important c'est que *moi*, je sais que je ne le suis pas.

Elle prit une inspiration.

– J'écoutais Spivak m'insulter et c'est alors qu'une chose étrange s'est passée. Je ne sais pas trop comment décrire ça, je me suis trouvée comme... projetée dans son esprit. J'ai eu l'impression d'entrer dans sa tête...

Elle fit une légère pause et guetta la réaction de Steven du coin de l'œil. Il était immobile comme une statue de marbre.

Trop tôt pour qu'il pense que je délire.

– J'ai su pourquoi Spivak m'en voulait. C'était comme si je voyais sa pensée se former dans son cerveau. Par hasard, l'accident s'est produit sur la route qui conduit chez sa maîtresse. Du coup, sa femme a eu la preuve qu'il la trompait encore, alors qu'il avait juré qu'il avait rompu. Elle l'a

quitté en emmenant les enfants. Spivak criait après moi et en même temps, il revivait tout dans son esprit. Et c'est ce qui nourrissait sa colère. Il reportait sa culpabilité sur moi.

Je le voyais clairement à travers ses yeux. C'était *son* souvenir. J'ai pensé que je délirais, que je subissais un contrecoup de mon accident. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire tout haut ce qui défilait dans ma tête, comme pour vérifier auprès de Spivak que c'était juste. Et j'ai vu son expression, c'était de l'effarement, non, plus que ça, presque... de la peur. Il a subitement quitté la chambre et le lien s'est rompu.

Ça n'avait aucun sens ! C'était la première fois que je voyais ce type ! Je ne savais rien de lui et un moment de sa vie venait de défiler dans ma tête. C'était... dingue.

Ann se tourna vers Steven.

– Dingue, c'est le mot, non ?

– Continue, dit Steven, sans expression.

Elle prit une gorgée de thé et garda la tasse entre ses mains, pour se les réchauffer.

– Ensuite, il y a eu le docteur Matthews. Il me parlait de l'un de ses patients et le phénomène s'est déclenché. Pendant que je l'écoutais, le docteur revivait des événements pénibles concernant ce patient et je les voyais défiler dans ma tête, aussi clairement que si c'étaient mes propres souvenirs. C'était stupéfiant. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Cette fois encore, j'ai éprouvé le besoin de décrire tout haut ce que je voyais. Et j'ai eu la preuve avec sa réaction que je ne délirais pas.

Ann revivait la scène avec une telle intensité qu'elle s'était laissée emporter. Elle se calma et jeta un coup d'œil vers Steven. Il restait impassible. Son cerveau devait être en effervescence, mais rien ne filtrait. Ann n'arrivait pas à savoir s'il attendait d'en apprendre assez pour la faire interner ou s'il se contentait de la regarder s'enfoncer jusqu'au bout. Mais elle s'en fichait, elle était soulagée d'avoir pris la décision de tout raconter. Dire les choses lui faisait du bien. Peu lui importait ce qu'il penserait d'elle, même si, au fond, elle espérait qu'il la croirait.

Elle rejeta ses cheveux en arrière.

– Je continue ? demanda-t-elle avec un petit air de défi.

Steven hocha la tête. Il la fixait avec intensité, attendant la suite.

– Avec Amber, ça s'est passé au restaurant. Elle parlait de choses et d'autres, mais au fond d'elle-même, elle était hantée par le fait que son mari

abusait de leur fille. Moi, je n'en savais rien. Et puis le phénomène s'est déclenché, et j'ai vu la scène qui l'obsédait se dérouler en moi, comme si j'étais transportée dans sa tête.

Elle fit une pause, son regard tomba sur les olives. Elle reprit, sans quitter la coupelle des yeux.

– Tu dois penser que je suis folle ou que je fabule. Non ?

– Je sais que tu n'es pas folle, Ann. Et je ne vois pas l'intérêt d'inventer une histoire aussi peu crédible.

– Alors, tu me crois ?

– Je suis certain que tu es sincère, mais honnêtement, j'ai du mal à croire à l'existence de ce... pouvoir. Il doit y avoir une explication qui t'échappe.

– Mais leurs souvenirs intimes, je n'ai pas pu les inventer, ils étaient tous surpris que je les connaisse.

Steven réfléchit.

– Comme ça, à chaud, difficile de comprendre ce qui s'est passé. Est-ce que tu as subi des séances d'hypnose ? On peut suggérer des pensées à l'insu du sujet endormi, il me semble.

– Non, je n'ai jamais eu ce genre d'expériences.

– Tu es restée plusieurs mois dans le coma. Je me demande si c'est possible pour un hypnotiseur d'agir sur quelqu'un dans cet état-là.

– Tu crois qu'on aurait introduit ces souvenirs en moi, pendant que j'étais inconsciente ? Pourquoi ? Qui ? C'est absurde !

Steven réfléchit.

– Tu as raison. C'est stupide. Je dis n'importe quoi. Oublions ça. Je pense que ça nécessiterait une enquête plus approfondie.

Il s'enferma dans un long silence. Une ombre couvrit son visage, puis il reprit, la mine grave.

– Ann, je t'ai demandé si tu as tué Zlotnick. En réponse, tu viens de me décrire cet étrange pouvoir qui te permettrait de voir les souvenirs. Toutes les personnes dont tu m'as parlé se sont suicidées. Si je ne me trompe pas, tes plongées dans leur esprit et leur mort sont bien liées ?

– Oui.

– Tu penses que c'est parce que tu as utilisé de ton pouvoir sur eux qu'ils ont mis fin à leurs jours ?

– J'ai peur qu'il n'y ait pas d'autre explication.

Ann vit Steven hésiter à continuer, car ce qu'il s'apprêtait à lui demander était lourd de conséquences.

– Quand t’es-tu rendu compte que tes incursions dans leur cerveau les tuaient ?

– Tu veux que je te dise si je savais qu’ils allaient mourir ?

– Je dois te poser la question, Ann.

Ann plongea ses yeux dans les siens pendant un long moment.

– Et je vais te répondre. Non. Bien sûr que non. Je viens de t’expliquer comment les choses se sont déroulées. J’ai appris par hasard le suicide d’Amber à la télé. C’est là que j’ai commencé à me poser des questions, pas avant. J’ai appelé l’hôpital, ils m’ont dit que le docteur Matthews s’était jeté par la fenêtre du quatrième. Le suicide de Spivak, c’est toi qui me l’as annoncé à ta première visite. Ils étaient déjà tous morts quand j’ai établi le lien bizarre entre mon pouvoir et leurs... décès.

Steven la fixa avec intensité.

– Et Zlotnick ?

Elle soupira.

– Zlotnick.

Elle avait prononcé son nom comme une fatalité.

– Tu es allée le voir au parloir et quelques jours plus tard, il s’est pris pour une frite géante. À ce moment-là, si je te suis, tu savais qu’il...

– Oui, je savais.

C’était sorti sans hésitation. Sans remords. Elle vit Steven frémir.

– Je voulais le rencontrer dans l’espoir qu’il me dise où trouver mon père. Mais il a commencé à exercer un chantage abject. Il acceptait bien de m’en donner des nouvelles, mais contre livraison de petites culottes. Je ne me serais jamais abaissée à ça. Jamais ! Mais il m’a annoncé que la « justice » (elle avait prononcé le mot sur un ton sarcastique) allait le libérer pour bonne conduite et il m’a promis de me rendre une petite visite à sa sortie. Alors, j’ai pris peur. Je suis entrée dans son jeu en espérant que mon pouvoir se déclenche. Oui, je l’ai voulu et je savais ce qui arriverait à Zlotnick. Et j’ai eu accès à ses pensées les plus abjectes. Je m’en serais bien passée, crois-moi. J’ai vu ce qu’il prévoyait pour moi. À sa sortie, il comptait bien me rendre une petite visite, si tu vois ce que je veux dire. Et j’ai eu un aperçu de ses projets d’avenir, il avait l’intention de remettre ça, de violer d’autres femmes. Il ne pensait même qu’à ça, ce bon gros Larry. Mais cette fois, il se promettait d’être infiniment plus prudent. Plus question qu’on le reprenne et qu’on le renvoie en prison. Oh non !

Ann se redressa, des éclairs éclataient dans ses yeux.

– Alors je vais te dire une chose, Steven, quand ton copain m’a mis sous le nez la photo de ce qui restait de son visage, j’ai senti un grand soulagement. Et je vais ajouter quelque chose qui va peut-être te choquer : ça ne m’a pas du tout attristée qu’il ait vécu une telle souffrance dans ces derniers instants sur cette terre. (Elle reprit son souffle.) Alors, pour répondre à ta question : « As-tu tué Larry Zlotnick ? » c’est oui !

Ann avait parlé si fort que les cordes du piano vibrèrent. Elle écrasa la poche de thé de sa tasse avec sa cuillère et but une gorgée. Steven restait immobile comme une statue. Ann voyait qu’il était ébranlé.

– Alors ? dit-elle.

Il se pencha et fit claquer sa langue.

– Je ne sais pas trop quoi penser de tout ça...

– De Zlotnick ?

– Non, d’un peu tout, c’est tellement... inattendu. Ce pouvoir qui permet de lire les souvenirs et qui déclenche des suicides, c’est quand même énorme. Tu comprends que je ne puisse pas y adhérer d’un coup... Pourtant, depuis le début, quelque chose d’étrange m’intrigue.

– Moi ?

Il rit.

– Entre autres ! Mais pas uniquement. Si tu venais de débarquer avec cette histoire, honnêtement, je ne te croirais pas. Mais ça fait un moment qu’on travaille dessus de notre côté. Graziedei a bossé comme un malade pour essayer de trouver ce qui aurait pu déclencher les suicides. Drogues, virus, bactéries, produits chimiques, pharmaceutiques, alimentaires, tout y est passé. Sans résultats. Je dois admettre qu’aussi tordue et irrationnelle qu’elle puisse paraître, ton histoire est ce qui se rapproche le plus d’un début d’explication.

– Mais qu’est-ce qui te fait croire qu’un tel pouvoir existe ? Tu es policier. Tu as besoin de preuves tangibles, non ?

Il la regarda dans les yeux.

– Mais, j’ai une preuve.

– Ah bon ? dit Ann interloquée.

– J’ai un témoin.

– Qui ?

– Toi.

Il mit sa main sur la sienne et lui sourit.

– Je suis sûr que tu me dis la vérité. Et puis pourquoi inventerais-tu une histoire aussi abracadabrante ? Ce serait absurde d’essayer de me faire avaler ça. Au contraire, tu m’avoues que tu es plus ou moins responsable de ces suicides alors que tu pourrais te contenter de te taire.

Ann sentit la chaleur de sa main sur la sienne devenir une onde qui se propagea en elle. Il la croyait.

Ils mélangèrent leurs regards. Elle étudia chaque parcelle de ses yeux.

– Et Zlotnick ?

Il n’hésita pas une seconde.

– Tu as eu raison. Personne ne regrettera cette ordure.

Si, pensa Ann, Linda Zlotnick.

Ils étaient là, l’un à côté de l’autre. Leurs yeux se rencontrèrent. C’est alors que ça se passa. Il se pencha lentement vers elle. Il semblait guetter un refus, un mouvement de rejet. Elle fut surprise, mais elle se rendit compte qu’elle ne fuirait pas. Il posa un délicat baiser sur ses lèvres, puis il se recula. Il glissa ses bras autour d’elle et la serra doucement contre lui. Ils restèrent enlacés, l’un contre l’autre, sans bouger. Elle sentait le désir monter en elle, mais elle appréciait ce simple contact. C’est comme s’il ne voulait rien gâcher en se précipitant. Elle avait l’impression d’infuser en lui, de même qu’il s’accordait à elle comme un instrument de musique cherchant l’harmonie. Puis le désir les submergea comme une vague. Il l’embrassa à nouveau, mais avec passion. Elle répondit à cette urgence. Leurs mains commencèrent à s’explorer fébrilement.

Sans trop savoir comment, ils se retrouvèrent dans le lit et plus rien n’exista que leurs corps noyés dans une mer de plaisir.

OceanofPDF.com

Il était une heure du matin. Steven s'habilla et partit. Ann lui avait gentiment fait comprendre que l'idée de découvrir quelqu'un à côté d'elle au petit matin était inconcevable. Elle n'était pas prête pour ce degré d'intimité.

Ils se donnèrent un dernier baiser sur le palier et elle ferma derrière lui. Elle gagna la verrière et prit le temps de le voir paraître sur le parking. Elle le regarda monter dans sa voiture. Il lui fit un petit signe de la main avant de claquer la portière. Les phares s'allumèrent et illuminèrent une myriade de flocons de neige paniqués. Le véhicule glissa lentement et n'offrit plus que deux points rouges, comme les yeux d'un démon qui s'enfonce dans la nuit.

Tout à coup, une ombre bougea chez Bennett. Ann sentit une onde de peur l'envahir. Immobile, dans la fenêtre plongée dans les ténèbres, le fantôme l'observait...

OceanofPDF.com

– Calme-toi. Je ne suis pas loin, j'arrive, dit Steven en faisant faire un demi-tour à sa voiture qui faillit l'envoyer contre une borne à incendie.

Il jeta son portable sur le siège passager. Il n'avait jamais entendu Ann si paniquée.

Ce salaud de Rylander est resté dans la zone !

Au moins, Ann ne risquait rien. Il lui avait demandé de rester enfermée chez elle.

Il ralentit à une centaine de mètres du bâtiment de Bennett. Il sortit de la voiture et partit en petite foulée en rasant la façade. Il jeta un coup d'œil aux abattoirs Stammers. Ann avait quitté la verrière. Il entra dans le hall de chez Bennett et alluma sa lampe de poche. Il se dirigea vers l'escalier de service et entreprit la montée. Il avait gardé une bonne image mentale des lieux, il s'orienterait sans mal jusqu'au poste d'observation de Rylander.

Pendant qu'il gravissait les marches, son cerveau fonctionnait à cent à l'heure. Que risquait Rylander s'il le coinçait ? Pas grand-chose, une simple amende pour s'être introduit illégalement dans une propriété privée. Mais l'image publique de l'homme d'affaires en prendrait un sacré coup. Charles Rylander, surpris en pleine nuit dans un bâtiment désaffecté en train d'espionner une femme. Quel scoop ! Simplifié par les tabloïds, le titre deviendrait : « Charles Rylander, le voyeur ! » Ça avait de la gueule !

Il parvint sur le palier du quatrième. Il fit le tour du couloir en U, revolver au poing. Il se plaqua contre le mur au niveau de la quinzième porte. Elle était entrouverte, exactement comme il l'avait laissée à son premier passage. À croire que personne n'était venu depuis.

Une douce pensée lui traversa l'esprit : si Rylander sortait une arme et le menaçait, il serait obligé de répliquer en lui collant une balle entre les deux yeux. Par chance pour le criminel, Steven devait le capturer vivant pour l'interroger sur ses crimes.

Il poussa la porte d'un violent coup de pied et se rua dans la pièce. Il balaya les lieux avec sa torche. Personne. De dépit, il donna un coup de poing dans le mur. Ce type était insaisissable. Il rengaina son arme.

Un bruit résonna dans le bâtiment. Quelqu'un avait heurté quelque chose. Puis Steven entendit des pas précipités.

– Merde !

Il se rua hors de la pièce et courut jusqu'à la porte de service. Il la fit pivoter d'un coup d'épaule et se lança à la poursuite du fuyard dans les escaliers. Sa lampe de poche était presque inutile. Il dévala les marches en aveugle, ses pieds les effleurant à peine. Il faillit sortir au rez-de-chaussée, mais une porte métallique claqua en dessous.

Il est descendu au parking souterrain, pensa Steven. L'idée que Rylander puisse y avoir caché sa voiture et la rejoigne pour s'enfuir lui donna un coup de fouet. Il dévala l'escalier en craignant d'entendre des crissements de pneus et rugir un moteur.

Il s'arrêta devant la porte du parking. Il éteignit sa lampe et entra en prenant soin de s'accroupir au maximum, au cas où Rylander serait armé.

La porte se referma derrière lui dans un ébranlement métallique qui résonna dans l'espace plongé dans une obscurité absolue.

C'était à Steven de prendre l'initiative. Il alluma sa lampe et balaya les lieux. Aucune voiture. Rylander devait être planqué derrière une colonne. Steven hésita. Pour un adversaire armé, il constituait une cible parfaite.

La peur au ventre, redoutant d'entendre le bruit d'un coup de feu et de sentir une balle l'atteindre, il s'avança en balayant méthodiquement l'espace autour de lui. À droite, à gauche. À droite, à gauche. Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il tombe sur la bonne colonne.

Enfin, il repéra une forme noire qui dépassait l'arête d'un pilier.

– POLICE ! cria-t-il. SORTEZ DE LÀ ! VOS MAINS EN AVANT, JE VEUX VOIR VOS MAINS !

L'écho de sa voix se multiplia. C'était comme si une escouade entière de policiers investissait les lieux.

Des mains tremblantes apparurent dans le faisceau de la lampe.

– Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

Un visage avança, des yeux clignotèrent dans la lumière.

– Qui êtes-vous ? s'écria Steven.

OceanofPDF.com

Steven le colla brutalement contre la colonne de ciment.

– Ah oui, j’oubliais, ajouta-t-il en faisant semblant d’hésiter, si je me souviens, il paraît que tu as le droit de garder le silence, etc, etc. Mais ce n’est pas ça qui va nous empêcher d’avoir une conversation d’homme à homme, hein ? Rien que tous les deux. Ici, personne ne nous dérangera. Ça restera entre nous.

Le type s’était dégonflé comme une baudruche. Il en était presque à pleurnicher comme un enfant surpris le doigt dans un pot de confiture. C’était pathétique.

– Alors, tu prends ton pied en regardant les femmes en douce. C’est ça ?

– Non, c’est pas ce que vous croyez.

Steven lui enfonça le canon de son arme sous le menton et lui releva la tête. L’autre grimaça de peur.

– Ah non ? Et qu’est-ce que je crois ?

– Je ne cherchais pas à la mater à poil, c’est pas mon truc. J’veux jure. D’ailleurs, on ne peut rien voir de l’immeuble de chez Bennett. Vérifiez.

– Les givrés dans ton genre n’ont pas besoin de grand-chose pour se déclencher.

– Écoutez, non, je... cette fille me branche vraiment. Je suis amoureux d’elle.

– Mais oui !

– Quand elle vient me voir, j’ose pas lui dire ce que je ressens, au fond de moi...

– Parce que vous vous connaissez ?

– Oui, j’habite un peu plus loin. Je suis pratiquement son mecano personnel. Je lui ai prêté une caisse dernièrement, demandez-lui. Une Chrysler Lebaron. Je ne lui ai jamais manqué de respect. Rien. Je vous jure. Demandez-lui. Je viens juste la regarder pour... rêver...

C’était touchant. Steven avait envie de le croire. Il abaissa son arme.

– Tourne-toi. Mets tes mains dans le dos.

Il lui passa les menottes. Le type avait la stature d'un footballeur professionnel et le cœur d'une midinette. C'était mignon tout plein. Il en pinçait pour une femme qui se fichait pas mal de lui. C'était une histoire banale aux résonances millénaires, sauf que le contexte ne l'était pas. Ann et lui habitaient sur une île déserte. L'amour impossible se transformerait en frustration. Cela avait déjà commencé. Le type avait franchi un pas dangereux en épiant Ann. Combien de temps s'écoulerait-il avant qu'il craque ?

OceanofPDF.com

La voiture de patrouille s'arrêta devant chez Bennett. Deux flics en uniforme en descendirent, ils s'approchèrent de Steven et de son prisonnier.

L'un d'eux toisa le costaud.

– Alors, c'est à cause de toi que je me les suis gelées, là-haut ?

Sans attendre de réponse, il ouvrit la portière arrière. Phil Barr pencha sa grande carcasse. Le flic appuya sur sa tête et le tassa dans le véhicule.

Steven regarda la voiture s'éloigner dans la nuit, puis il appela Ann. Elle vint à la verrière et il lui expliqua la situation en deux mots. Elle accusa le coup.

– Phil ! s'écria-t-elle. Phil Barr !

– Eh oui, un gros timide amoureux de toi, au point de faire le guet pendant des heures pour entrevoir ton image quelques secondes.

– Qu'est-ce qui va lui arriver ?

– Oh, pas grand-chose, une amende pour entrée illégale sur une propriété privée. À part ça, sans preuve de comportement indécent, un avocat peut prétendre que son client adore se promener la nuit dans des bâtiments désaffectés. En plus, je l'ai coincé dans le parking souterrain.

– Il... il peut recommencer ?

Steven lâcha un petit rire.

– Je ne crois pas, non. Il a eu la peur de sa vie. Et puis, les gars garderont un œil sur lui.

Un silence s'installa. Steven était en bas, portable collé à l'oreille et il voyait la silhouette de Ann détachée sur la verrière. La scène avait quelque chose d'artificiel.

– Hum ! dit-il, tu veux que je monte deux minutes ?

Elle hésita un moment.

– Non. Je pense que ça ira.

– Pas de problème, Ann.

– Steven.

– Oui ?

– Merci...

OceanofPDF.com

Le lendemain, Steven se leva tôt et, petit déjeuner expédié, il se mit en route sans tarder. De sa voiture, il appela Graziedei. Pour être poli et suivre les règles, il tenait à le prévenir qu'il serait parti toute la journée pour un rendez-vous à Chicago. Cela concernait l'affaire Milande, précisa-t-il. Il avait l'impression de demander une autorisation de sortie. Graziedei lâcha un : « OK, c'est bon » sur un ton absent. Steven sentit qu'il était démoralisé. S'il lui avait annoncé qu'il avait une audience avec le pape pour parler de l'enquête, sa réaction aurait été aussi neutre.

Steven raccrocha et éteignit son portable. Il voulait rester injoignable pour la journée, surtout par Ann. Il serait obligé de lui mentir sur ce qu'il comptait faire et cela le mettait mal à l'aise.

Vers midi, il était à Chicago. Il longea le lac Michigan sur la North Lake Shore Drive. Il la quitta pour plonger dans le quartier de Gold Coast. Il gara sa voiture devant la splendide maison victorienne du professeur Ralph Hirshenson. « Héritage familial » avait précisé ce dernier à Steven. Ils s'étaient rencontrés à l'occasion d'une affaire au cours de laquelle Steven avait évité la prison à son fils entraîné dans un trafic de drogue, malgré lui. Hirshenson avait apprécié le tact et l'efficacité de Steven pendant l'enquête. Les deux hommes s'estimaient et avaient gardé le contact.

Hirshenson le fit entrer dans l'antique bibliothèque qui lui servait de bureau. La pièce était ceinturée d'étagères qui croulaient sous les vieux livres. Ils donnaient l'impression d'être les soldats usés et fatigués d'une guerre au cours de laquelle l'écriture sur papier avait été vaincue. Amers et résignés, ils tournaient le dos au Macintosh triomphant qui trônait sur le bureau en chêne.

Le professeur semblait, lui aussi, un intrus dans la pièce. Proche de la cinquantaine, il arborait une longue crinière noire striée de cheveux blancs. Il portait des jeans troués et un t-shirt élimé d'un groupe de rock industriel au nom illisible en lettres gothiques.

Il invita Steven à s'asseoir dans un gros fauteuil moelleux en cuir. En s'y enfonçant, ce dernier eut l'impression d'être un sous-marin quittant la

surface.

– En plus d'un bon dentiste et d'un avocat, dit-il, on devrait toujours avoir un professeur en neurosciences dans ses relations.

Hirshenson se mit à rire. Il était une sommité dans ce domaine à l'Université de Chicago.

– J'espère que vous n'interprétez pas le fait que je vous reçoive chez moi, et non à l'université, comme une volonté de cacher votre visite à mes confrères, dit Hirshenson sur le ton de la plaisanterie.

– J'avoue que je préfère, Ralph, répondit Steven sur le même mode. Après ce que je vous ai dit au téléphone, j'aurais peur que vous et vos collègues m'enfermiez dans votre labo pour me disséquer le cerveau.

Hirshenson rit de bon cœur.

– Attendez, ce n'est pas gagné. En fait, très peu de gens viennent dans cette pièce. Seulement ceux que j'apprécie. Les amis.

– Ce que vous me dites me va droit au cœur, dit Steven, ému.

– Bon, avant de sombrer dans la sensiblerie...

Il ouvrit une petite armoire, en sortit deux verres et une bouteille au contenu ambré.

– J'ai un bon vieux whisky hors d'âge qui trépigne d'impatience de prendre l'air.

Il remplit les verres, en tendit un à son interlocuteur et sombra à son tour dans un fauteuil.

– Au plaisir de vous revoir, Steven, dit Hirshenson en brandissant son verre.

– Je trinque à la chance de ne pas finir dans votre labo, répondit Steven en levant le sien.

– Pas si vite ! Pas si vite ! On verra une fois que vous m'aurez tout raconté.

Les deux hommes burent une gorgée.

– Vous avez toute mon attention, Steven. Je vous écoute.

Le professeur posa son verre et joignit ses mains sur son menton. Toute trace de légèreté disparut de son visage, remplacée par une concentration absolue. L'esprit du chercheur était à l'affût.

Steven hésita à se lancer. Il avait l'impression de trahir Ann. Quand elle avait révélé l'existence de son fameux pouvoir, il avait affirmé qu'il la croyait sur parole et c'était vrai. Et pourtant il était là, chez son ami, pour lui exposer ses doutes.

– Pensez-vous que quelqu'un puisse détecter les souvenirs d'une autre personne simplement en se trouvant en sa présence ?

Hirshenson soupira.

– Vous savez, Steven, au téléphone quand vous m'avez dit que vous vouliez me voir pour aborder ce sujet, j'aurais pu vous éviter de venir perdre votre temps. Je ne crois pas un seul instant que cela soit possible, mais...

– ... je suis là, termina Steven.

– Oui, parce que vous dites avoir rencontré quelqu'un qui serait doté d'une telle capacité et j'ai senti que vous preniez cela très, très au sérieux.

Hirshenson se pencha vers Steven et le fixa avec intensité.

– Honnêtement, Steven, je pense que vous êtes victime d'une manipulation. Et je veux vous apporter mon aide sans réserve pour vous ouvrir les yeux et...

– Ralph, je ne crois pas que...

– Laissez-moi finir, s'il vous plaît, mon ami. La supercherie peut être très sophistiquée. Et ce n'est pas nouveau, régulièrement des charlatans apparaissent en revendiquant des pouvoirs soi-disant paranormaux. Et des trésors d'ingéniosité sont parfois nécessaires pour démontrer leur imposture. (Il sourit.) J'ai une solution très simple à vous proposer, amenez-moi cette personne, quelques tests auront vite fait de la confondre.

– Je ne peux pas. C'est impossible, dit Steven en se raidissant. L'image de Ann avec une forêt d'électrodes plantées sur la tête le révoltait.

– Ah bon ? Elle ne voudrait pas se prêter à quelques expériences ? C'est déjà une indication, vous ne trouvez pas ?

– Non, je... c'est moi. Je ne lui demanderai jamais, dit Steven avec détermination, mais pourriez-vous envisager qu'elle soit sincère ? Je vous assure que je ne me base pas sur de simples affirmations, il y a des faits qui défient le bon sens. Admettre l'existence de ce pouvoir devient presque la plus rationnelle des explications. Croyez-moi, Ralph.

Hirshenson perçut le trouble de son ami et cacha sa déception.

– Je comprends. Dans ce cas, vous m'obligez à m'éloigner de la rigueur scientifique et m'aventurer dans les domaines hasardeux de la pure spéculation.

Il s'éclaircit la voix.

– En quelque sorte, ce dont vous me parlez est une sorte de transmission de pensée. Les parapsychologues affirment qu'elle existe depuis la nuit des

temps. Selon eux, c'est une fonction oubliée du cerveau. Elle aurait été un mode de communication privilégié dont nous aurions perdu l'usage. Si cette fonction est là, cachée sous notre crâne, nous n'en avons toujours pas trouvé la trace. Et puis, vous avez les transhumanistes. Pour eux, grâce au progrès de la technique, un cerveau sera capable de communiquer directement avec un ordinateur par l'intermédiaire des ondes cérébrales, puis de cerveau à cerveau.

À l'heure actuelle, des expériences très prometteuses d'interaction entre l'homme et l'ordinateur vont dans ce sens, mais on est loin, très loin de ce que vous rapportez. À ma connaissance, aucun équipement d'un cerveau ne permet de lire la moindre information stockée dans un autre. Alors, des données aussi complexes que des souvenirs, n'en parlons pas ! Ensuite, si on écarte la mécanique, nous devons envisager les modifications physico-chimiques, biologiques et génétiques et...

– Ralph, coupa Steven, si je peux me permettre. Ann n'est pas un sujet de laboratoire à qui on a fait subir tout un tas d'expériences pour lui transformer le cerveau. Ce pouvoir lui est tombé dessus comme par miracle.

– Hum ! Un pouvoir tombé du ciel ! J'espère que vous êtes conscient que vous me mettez à rude épreuve, Steven, dit Hirshenson en hochant la tête. Restons-en à l'hypothèse de départ : d'après ce que vous m'avez dit, son « pouvoir » serait apparu peu de temps après sa sortie d'un coma dû à un accident de la route. Son cerveau aurait-il subi une mutation radicale ? On a vu des gens qui ne connaissaient rien ni à la musique ni à la peinture se découvrir un don étonnant pour ces matières, juste après des traumatismes crâniens. Alors, l'encéphale de Ann Milande est-il devenu un super récepteur d'ondes cérébrales ?

Écoutez, Steven. Le cerveau a une activité électrique, certes, mais ce n'est pas un poste émetteur. Il n'envoie pas des pensées et des images mentales tous azimuts. Il n'est pas non plus doté de mystérieuses antennes dédiées à leur réception et qui, chez Ann Milande, auraient vu leurs capacités augmenter après son accident.

– Mais elle a réussi à découvrir des vérités que ses interlocuteurs ne lui avaient pas confiées.

Hirshenson éclata de rire.

– Vous ne lâchez jamais, Steven ! Je comprends que vous soyez bon dans votre job.

Il reversa une petite lichée de whisky dans son verre et celui de son hôte.

– Tenez, buvons à votre opiniâtreté.

– Pour ne pas dire : à mon obstination ! J’espère que je ne suis pas en train de me préparer un aller simple pour votre laboratoire !

– Ça vient, ça vient ! (Il reprit son sérieux.) Bon, je vais vous exposer une hypothèse qui pourrait être une explication : admettons que Ann Milande soit sincère et qu’elle croit fermement qu’une sorte de pouvoir lui est tombé dessus. En fait, on peut envisager que, depuis son accident, elle est victime d’une crise imaginative particulière : lorsque quelqu’un lui confie un secret important, Ann « oublie » que c’est son interlocuteur qui vient de le lui révéler. Plus tard, quand elle se retrouve en présence de l’autre personne, le souvenir lui revient et elle s’imagine qu’elle en a pris connaissance grâce à un mystérieux pouvoir.

– Donc, selon vous, Ann se joue une comédie.

– Je dirais que c’est son cerveau le coupable. Steven, je vous demande juste de faire preuve de réalisme. Avant de faire appel à un pouvoir surnaturel, ne pouvez-vous pas envisager que votre amie puisse être victime d’une sorte d’aveuglement généré par son cerveau ? Et n’oublions pas l’hypothèse d’une manipulation sophistiquée pour vous piéger.

– Et les suicides ? Elle est persuadée que c’est elle qui les provoque.

– Vous voulez m’achever, agent Mulder ! dit Hirshenson en riant. En somme, vous voulez que j’admette la réalité de ce fameux pouvoir et que j’aille encore plus loin. C’est comme si vous me demandiez d’accepter l’idée que votre amie vient de la planète Vega et qu’en plus, vous aimeriez savoir si elle peut voyager dans le temps !

– Excusez-moi, Ralph, je me rends compte que je pousse les choses un peu loin.

– Ce n’est pas grave, au point où nous en sommes, terminons la boucle. Et puis, grâce à Dieu, personne ne nous écoute ! Surtout pas mes collègues ! Admettons que le pouvoir de votre amie est une sorte de scalpel virtuel qui s’ouvre un chemin dans l’esprit de son interlocuteur. Supposons que cet examen ne soit pas anodin. Tout se passe à un niveau inconscient pour les deux protagonistes, mais l’opération fait des dégâts, elle a endommagé le cerveau. Ce n’est que quelques jours plus tard que l’effet se manifeste. C’est comme une brèche qui s’agrandit peu à peu jusqu’à ce que tout cède. Peut-être que la victime prend conscience de l’effraction qu’a subie son esprit. Être vu par ce regard extérieur est une expérience horrible. Le choc

de cette révélation est effroyable. Tout l'être est ébranlé. Alors, le salut est dans la folie et la conclusion, le suicide.

Steven hocha la tête, assimilant les propos du professeur.

– Pensez-vous que ce que vous décrivez puisse être la réalité ?

Hirshenson prit avec un air désolé.

– Un pouvoir qui lit les souvenirs et déclenche des suicides ?
Honnêtement non. Mais, quelque chose m'agace dans votre histoire.

– Quoi ?

– C'est que vous, Steven, vous y croyez. Malgré toutes mes réserves, vous restez convaincu que l'explication la plus rationnelle est la plus invraisemblable.

Steven sourit.

– Il existe donc une petite chance que ce pouvoir existe.

– Pas si vite, inspecteur ! Disons qu'une série de faits intrigants méritent qu'on s'y intéresse en gardant un esprit ouvert. Il faudrait mettre l'hypothèse, je dis bien, l'hypothèse de ce pouvoir à l'épreuve de l'expérimentation scientifique.

Il reposa son verre et se frotta le menton.

– Mais je crains que ce soit impossible à réaliser.

– Parce que Ann n'accepterait pas de s'y prêter ?

– Pas uniquement, Steven. Imaginez que nous voulions prouver l'existence d'un pouvoir qui mène les gens au suicide, j'ai bien peur qu'un élément soit particulièrement difficile à trouver pour réaliser une expérience.

– Quoi ?

– Un cobaye !

OceanofPDF.com

En quittant Chicago, Steven alluma son portable : aucun message de Ann.

L'entretien avec Ralph lui laissait un goût mitigé. Il avait l'impression que son ami avait voulu lui faire plaisir en entrouvrant une porte sur la réalité du pouvoir de Ann. Mais c'était comme s'il lui avait dit : « *Vous affirmez que vous avez rencontré un fantôme. OK, amenez-le-moi pour que je prouve qu'il existe* ».

Steven trouvait normal qu'Hirshenson soit sceptique, mais le scientifique n'avait pas réussi à faire vaciller sa conviction. Pendant toute la durée de leur entretien, Steven avait gardé à l'esprit un fait qui le troublait au plus haut point. Au parloir de la prison, une vitre blindée séparait les détenus et les visiteurs, il avait vérifié. Aucun contact physique n'avait été possible entre Ann et Zlotnick. Si le mystérieux pouvoir existait, c'est là qu'il s'était manifesté. « Quelque chose » avait réussi à traverser la vitre pour empoisonner l'esprit du violeur.

Les étendues gelées défilaient de chaque côté de la route plate et morne. Steven sentait son intérêt pour les spéculations scientifiques du professeur s'évanouir et le visage de Ann les remplacer. Il avait hâte de la retrouver. Il comptait l'appeler dès son retour en ville.

Son téléphone sonna. Une main sur le volant, il sortit son portable de sa poche et jeta un coup d'œil sur l'écran. Numéro inconnu.

– Inspecteur Whitmore, dit-il sèchement.

– Je sais, dit une voix qu'il connaissait.

– Rylander ? Qu'est-ce que vous voulez ?

– Vous ne devinerez jamais où je suis, Steven.

– Non, mais j'ai comme l'impression que vous allez me le dire.

– Dans le comté de Cuyahoga, chez un ami dans sa maison à North Valley. Il organise une petite réception. Rien que du beau monde. J'ai une coupe de champagne à la main et... une seconde, excusez-moi. (Steven l'entendit parler à quelqu'un.) On se voit plus tard, Lauren, à tout à l'heure. Steven, vous êtes toujours là ? Oui, je vous disais... Qu'est-ce que je vous

disais déjà ? Ah oui, je m'apprête à passer une excellente soirée avec des amis et vous savez ce que cela signifie ?

– Que vous avez des amis ?

– Ça veut dire que je ne suis pas en prison. Depuis votre petit numéro avec votre boule à neige, à mon bureau, je tends l'oreille, Steven. Chaque seconde, je m'attends à entendre les sirènes de police et vous voir débarquer pour m'arrêter. Mais j'écoute et rien ne se passe. Et rien ne se passera. Pourquoi ? Parce que vous n'avez rien contre moi. Votre exposé sur la neige m'a impressionné, je l'avoue ; je ne sais pas d'où vous est venue cette surprenante intuition, mais c'est sans importance, parce que je crois que c'est tout ce que vous avez. Oh, j'oubliais. Pourriez-vous présenter une nouvelle fois mes excuses à votre amie ? Je crains de l'avoir effrayée et ce n'était pas mon intention. Lui rendre visite était une erreur et cela ne se reproduira plus. De toute façon, vous savez quoi, Steven ?

– Non ?

– Elle n'est pas mon genre...

OceanofPDF.com

C'était Phil, le fantôme de chez Bennett ! La nouvelle l'avait frappée comme une gifle. Le premier moment de surprise passé, Ann avait senti une vague de colère monter en elle à l'idée de ce qu'il avait fait et de la frayeur qu'il lui avait causée.

Depuis, elle avait évacué sa rancœur. Après tout, Phil n'était rien pour elle et Steven avait assuré qu'il ne recommencerait plus. Ann était soulagée qu'il ait capturé le fantôme, cela prouvait qu'elle n'avait pas été victime d'hallucinations.

Un détail la chiffonnait : devait-elle rendre la Chrysler tout de suite ? Après ce qui s'était passé, Phil aurait trop honte pour venir la réclamer. Elle décida qu'elle lui rapporterait son paquebot quand elle n'en aurait plus besoin.

Il était tard, elle tombait de sommeil. Elle se traîna jusqu'à son lit et s'endormit aussitôt.

La matinée était bien avancée quand elle se réveilla. Ses cauchemars avaient eu pitié et ne l'avaient pas tourmentée. Elle se leva en s'étirant, se fit un thé et s'assit dans son divan. Elle repensa à ce qui s'était passé avec Steven, à la façon dont ils avaient fait l'amour. Avec les autres, cela avait été si différent.

Sa première expérience, elle l'avait eue à l'asile, aux alentours de ses seize ans. Elle savait qu'elle plaisait. Dans le personnel masculin, elle surprenait les regards qui s'attardaient sur son corps, elle entendait les réflexions, les compliments un peu appuyés, elle détectait les allusions plus ou moins subtiles.

Mais même si elle sentait naître des désirs physiques qui prenaient la tournure d'une impérieuse nécessité, elle n'aurait rien fait avec un membre du personnel infirmier. Une barrière infranchissable les séparait. Elle ressentait l'attrait qu'elle provoquait chez eux comme une agression. Comme si cela ne leur suffisait pas de fouiller son esprit, ils rêvaient en plus d'envahir son corps.

Tom Hentley fut le premier. Il était le patient de la chambre 125, il avait une vingtaine d'années. On l'avait interné à cause de son inadaptation à la société. En effet, il était incapable de la moindre méchanceté et, de ce fait, n'importe qui pouvait l'exploiter et lui demander de faire n'importe quoi. En plus, il ne connaissait pas la notion de propriété privée. Il entrait dans les magasins, se servait et sortait sans payer, sans avoir l'impression de commettre un vol. Ou bien, se promenant dans la rue, il pouvait décider de pénétrer chez n'importe qui sans y être invité.

À cela s'ajoutait le fait qu'en toute circonstance il était d'une sincérité absolue. Il semblait incapable de nourrir la moindre arrière-pensée. Un jour, il était entré dans la chambre de Ann et lui avait demandé si elle voulait faire l'amour avec lui, sans préambule. C'était si direct, si inattendu et l'attitude de Tom était si ingénue. Ann avait dit oui. Et comme Tom était beau gosse, ça avait beaucoup aidé.

L'expérience avait été assez laborieuse, ils étaient tous deux novices et gauches. Mais ils avaient recommencé plusieurs fois. Jusqu'au jour où un infirmier avait eu des soupçons. Tom avait disparu et Ann n'avait plus jamais eu de nouvelles de lui.

Une fois plongée dans la vraie vie, libérée du cycle des asiles, Ann se rendait dans des bars quand la pression sexuelle devenait impérieuse. Le romantisme n'était pas son fort, mais elle ne cherchait pas l'homme de sa vie. Ça tombait bien, car dans les endroits qu'elle fréquentait, les aspirations de la clientèle masculine se résumaient au fameux coup d'un soir.

Par contre, pas question qu'ils viennent chez elle. Elle ne tenait pas à les voir fouiner, sortir des banalités en faisant semblant de s'intéresser à elle, s'incruster jusqu'au matin à son réveil. Quant à visiter leur monde à eux, elle s'en fichait royalement, ils se rendaient donc à l'hôtel (qu'elle ne payait jamais). Une fois qu'elle avait eu ce qu'elle voulait, « Tchao, bye ! » elle mettait froidement fin à l'éphémère rencontre et s'en allait sans états d'âme.

Ses partenaires étaient souvent déconcertés — certains, humiliés — de se faire larguer d'une façon si abrupte et si glaciale. Pourtant, au bar, ils étaient si pressés d'écourter le passage obligé du minimum de conversation pour se rendre directement à la conclusion ! Mais une fois les ébats physiques terminés, ils s'attendaient à quelques marques d'attention de la part de Ann. Un peu de reconnaissance, quoi ! Un compliment ou deux sur leurs

performances, la promesse qu'elle garderait un souvenir inoubliable de la rencontre...

Avec Steven, ça avait été si différent, elle avait éprouvé une sensation nouvelle, une envie de s'abandonner entièrement à quelqu'un. Pas seulement pour ressentir du plaisir physique. Elle était en confiance avec lui et dans la fusion de leurs corps, elle avait senti que lui aussi avait cherché à la rejoindre.

Pour la première fois depuis qu'elle était sortie du coma, Ann se dit que, peut-être, retrouver son père n'était plus la chose la plus importante de sa vie.

OceanofPDF.com

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. C'était Steven, il lui demanda si elle voulait bien passer chez lui, il tenait à lui montrer quelque chose. Au ton de sa voix, elle sentit qu'il n'était pas dans son état normal.

Lorsqu'il ouvrit la porte de son appartement, Ann eut la confirmation de ce qu'elle pressentait. Il affichait une mine sombre et paraissait en proie à d'obscurs tourments.

D'une voix raide, il l'invita à le suivre au salon. Là, il resta debout, l'air désesparé.

– Tu voulais me montrer quelque chose ? lança-t-elle un peu inquiète.

Il sembla se rappeler que c'était la raison de sa présence.

– Oui, viens avec moi.

Il l'emmena jusque devant son bureau et ouvrit la porte.

– Entre.

Elle fit quelques pas. La masse de documents éparpillés, les notes couvrant les murs, tout témoignait d'un travail acharné, d'une activité fiévreuse, obsessionnelle. Ann comprit où elle se trouvait. Elle s'approcha des visages affichés sur le panneau de liège :

– Ce sont...

Steven pointa la première photo.

– Sandra Harper, disparue depuis plus de dix ans. À l'époque, elle avait deux enfants, une fille de 8 ans et un petit bout de chou de 5 ans. Lauren McReynolds, fit-il, en désignant le deuxième visage. Enlevée l'année d'après. Son mari n'a pas tenu le coup. Il a sombré dans l'alcool et on l'a retrouvé mort quelques mois plus tard. Lisa Hartzler. Pas de mari, pas d'entourage familial, son enfant de 6 ans a été confié à une famille d'accueil. Svitlana Dickerson, Courtney Baker, Annabelle Lazzaro, Janet Paulsen, Karen Swanson, toutes ont été enlevées en laissant derrière elles des vies brisées, des maris, enfants, parents, amis.

Steven s'attarda sur le dernier visage.

– Karen était ma petite amie... il y a deux ans, jusqu'à sa disparition.

Ann dévisagea Karen, notant son beau sourire lumineux, solaire. Elle ne savait pas ce qu'elle devait éprouver. Elle perçut la gêne de Steven. Au moins ne lui avait-il rien caché.

– Nous ne sommes restés ensemble que quelques mois, murmura-t-il sur un ton d'excuse. Elle est sûrement morte, comme les autres, mais ses parents m'appellent tous les mois pour avoir des nouvelles en espérant qu'elle est toujours en vie. Mais si, par une sorte de miracle insensé, elle a survécu, dans quel état se trouve-t-elle ? Quel inimaginable calvaire a-t-elle subi ? Je ne sais pas ce qui serait pire : qu'on la retrouve morte ou vivante.

Ils contemplèrent en silence son visage. Puis ils s'en détournèrent au même moment et se regardèrent.

– Ne restons pas là, dit Steven.

Ils retournèrent au salon et s'assirent l'un à côté de l'autre sur le divan.

– Pourquoi voulais-tu me les montrer, Steven ?

Il ne répondit pas, il avait l'air ailleurs.

– Quand on était gamin, commença-t-il d'une voix lointaine, on était tout le temps ensemble, moi et mon grand frère Matt. On traînait dans le quartier, on se lançait des balles sur la pelouse devant chez nous, on riait des mêmes blagues en se moquant des filles... C'était mon frère et c'était aussi mon meilleur ami...

Il marqua une pause. Sa voix s'assombrit.

– Ça s'est passé un soir de juillet. On faisait la course en vélo autour du pâté de maisons... J'étais en tête... (il sourit tristement), parce que Matt le voulait bien... Tout à coup, j'ai entendu un crissement de pneus suivi d'un grand bruit... Je me suis retourné... Matt, il... il était en train de rebondir sur la chaussée devant un gros van.

Steven parlait lentement, avec effort. Ann se rendit compte qu'il n'était pas du genre à se confier facilement, lui non plus.

– J'ai lâché mon vélo... j'ai couru vers lui. Matt saignait abondamment de la tête, au point que je ne voyais plus son visage. C'était horrible, comme dans les films... mais surtout, il ne bougeait pas... il ne répondait pas à mes appels. Et puis, derrière moi, j'ai entendu le bruit du van qui a redémarré et est parti en trombe.

Matt était déjà mort quand l'ambulance est arrivée. Il avait treize ans et demi. Je n'ai pas besoin de te décrire le drame que ça a été pour mes parents et pour moi. Mais il s'est passé un événement qui a changé ma vie. Le soir de l'accident, un policier est venu chez nous. On s'est assis à la table de la

cuisine. Il a sorti un petit carnet et a commencé à me poser des questions. Le type de van ? Son numéro d'immatriculation, au moins un chiffre ou deux ? Un défaut sur la carrosserie ? Des inscriptions ? À quoi ressemblait le conducteur ? L'avais-je déjà vu quelque part ?

À chaque fois, je répondais « Non » ou « Je ne sais pas ». Pendant que le policier me questionnait, tout ce que je voyais c'était son crayon qui restait suspendu en l'air en guettant ma réponse. Pas une seule fois, la pointe s'est posée sur le carnet pour inscrire quelque chose.

J'ai craqué, je me suis mis à pleurer. J'étais l'unique témoin de l'accident et on attendait de moi que je fournisse des informations pour retrouver le coupable. Et j'en étais incapable. J'étais mort de honte et je m'en voulais comme tu ne peux pas l'imaginer. Je me disais que mes parents étaient terriblement déçus.

Le policier m'a regardé en silence pendant un moment, puis il a commencé à me poser des questions sur mon frère et sur moi. Quels étaient nos jeux préférés, est-ce qu'on aimait le baseball, le foot, etc.

J'ai su lui répondre et là, miracle ! le policier s'est mis à prendre des notes. Et je me suis senti mieux. J'étais utile.

À la fin de l'entretien, il a rangé son crayon et son carnet sans se presser. Il m'a fait un petit clin d'œil et s'est levé. Il a dit à mes parents : « Je vous promets que je vais tout faire pour le retrouver ». Et il est parti.

Des jours ont passés, des semaines, des mois. Mes parents téléphonaient de temps en temps au poste de police. Ils recevaient des réponses vagues, on leur disait qu'ils n'avaient rien de concret, seulement des fausses pistes. Ils avaient fini par ne plus appeler.

Et puis un soir, on a sonné à la porte. C'était le policier. Toujours aussi calme. Il venait nous annoncer qu'il avait retrouvé le conducteur du van. Il avait suivi sa trace jusqu'à l'autre bout du pays, en Californie !

Je me souviens qu'à cet instant, ses paroles ont couvert ma peine. Bien sûr, il n'avait pas fait ressusciter Matt, mais nous savions qu'au moins le responsable payerait pour ce qu'il a fait.

Avant de partir, le policier s'est tourné vers moi. Il a sorti son petit carnet. Il l'a feuilleté et a arraché une page. Il me l'a donnée en me faisant un clin d'œil, le même qu'à sa première visite.

Steven prit son portefeuille dans sa poche. Il en tira une feuille de papier qu'il tendit à Ann. C'était un croquis d'une étonnante qualité. Il représentait un petit garçon si bien saisi qu'on éprouvait la tristesse qui l'étreignait. En

arrière-plan, on apercevait une femme, la tête posée sur l'épaule d'un homme. Leurs traits étaient flous, mais par leur attitude, on sentait leur accablement et leur peine.

– Je pensais que le policier notait mes réponses, en fait, il était en train de réaliser ce portrait de moi et mes parents. Il avait vu ma détresse de ne pas pouvoir l'aider et il m'avait posé des questions auxquelles j'étais sûr de pouvoir répondre, même si elles étaient inutiles.

Ann lui rendit le dessin. Steven le contempla.

– Je n'ai pas compris pourquoi il me l'a donné. Je pense qu'il a voulu simplement me montrer ce qu'il a vu ce soir-là. Une famille brisée. Une famille qu'il ne laisserait pas tomber.

Ses yeux étaient embrumés, il se tourna vers Ann.

– C'est ce dessin qui m'a décidé à entrer dans la police, Ann. J'ai voulu être cet homme qui est venu frapper à notre porte et nous a dit : « Je l'ai trouvé. » Chercher le meurtrier de ces femmes dont tu as vu les photos, c'est ce que je fais depuis deux ans, sans relâche. Je m'y suis consacré avec toute mon énergie, tout mon temps, à tel point que c'est devenu ma vie. Je leur ai fait une promesse, Ann : « Je vais tout faire pour vous trouver... et le faire payer ». Et j'ai cru que j'allais y arriver. J'ai réussi à l'identifier. C'est Charles Rylander, j'en ai la conviction, mais le moyen qui m'a permis de le découvrir l'a aussi alerté. Rylander m'a contacté. Il sait que je n'ai rien de concret contre lui. Il m'a fait comprendre qu'il ne prendrait aucun risque pour que je le coince. C'est fini.

J'ai l'impression de m'être cogné contre une vitre incassable et que, de l'autre côté, Rylander me sourit avec son petit air narquois.

La vitre est incassable, mais je dois la traverser. Je veux aller dans la pièce d'à côté, je veux me mettre en face de Sandra, Lauren, Lisa, Svitlana et les autres, et leur dire : « Il a payé ». Je veux aller voir leurs familles, je veux leur dire : « Vous pouvez faire votre deuil, car je les ai retrouvées ».

Il regarda en silence le plancher, il avait une expression douloureuse sur son visage. Sa promesse n'était encore qu'un souhait.

– Je dois traverser la vitre, Ann.

Il se tourna vers elle, les yeux brillants d'une lueur désespérée.

– Et j'ai besoin de ton aide...

*

– Laisse-moi ! s'exclama Ann en repoussant Steven qui s'avancait pour la serrer contre lui, comme si ça pouvait atténuer le choc qu'elle venait de subir.

– Tu ne te rends pas compte de ce que tu me demandes ! dit-elle, terrifiée. Non, tu ne sais vraiment pas !

Elle se leva d'un bond du divan. Il voulait qu'elle plonge dans le cerveau de Rylander pour extirper *la* preuve incontestable qu'il était le meurtrier. Elle s'enferma dans ses bras pour se protéger et fuit son regard. Elle tremblait de tous ses membres.

– C'est le seul moyen, dit Steven en se levant à son tour. Rylander m'a fait comprendre que c'est fini. Il va faire le mort. Je ne le coincerai jamais ! Jamais !

Ce qu'il lui demandait de commettre n'était ni plus ni moins qu'un...

– Un meurtre ! Tu réalises que si je plonge dans son cerveau, il va se tuer ? Non, *moi* je vais le tuer ! Je serais une meurtrière, Steven, MOI !

– Il serait condamné à mort pour ce qu'il a fait.

– Et c'est à moi de l'exécuter ?

– Ce n'est pas ça ! Je veux sauver des vies, et si on ne fait rien pour le mettre hors d'état de nuire, Rylander recommencera. Ces tarés ne peuvent pas s'en empêcher ! Dans un an, cinq ans, dix... il craquera. Peut-être qu'il finira par commettre une erreur, mais combien d'autres victimes pour en arriver là ? Qu'il puisse y en avoir une de plus m'est insupportable. Alors qu'on peut agir, maintenant.

– Tu... tu n'imagines pas l'enfer que j'ai vécu quand j'ai plongé dans le cerveau de Zlotnick.

– Mais tu l'as fait quand même, dit Steven, impitoyable. La justice allait le libérer et tu savais qu'il recommencerait à violer, à commencer par toi ! C'était un cas de légitime défense, Ann, tu n'avais pas le choix.

Oui, mais elle ne s'était pas attendue à ce que le voyage dans les tréfonds de l'esprit du violeur soit si abominable.

– Es-tu sûr, absolument sûr que c'est lui ?

– Je ne comprends pas ?

– C'est pourtant clair. Tu n'as aucun doute que Charles Rylander est le psychopathe que tu recherches ?

– Oui, j’en suis certain.

– Parce que tu as identifié son espèce de rituel lié aux chutes de neige, c’est ça ?

Elle le sentit légèrement déstabilisé.

– J’ai aussi ce témoin, ce Chris Meyer qui a vu Charles Rylander un soir de l’enlèvement de...

– Et donc, le coupa-t-elle, pour toi, ces deux éléments suffisent : c’est lui, à cent pour cent.

Il hésita un moment.

– Cent pour cent ! Cent pour cent ! Même les prélèvements ADN ne sont fiables qu’à quatre-vingt-dix-neuf pour cent et des poussières, et pourtant on les considère comme...

– Steven, je ne te parle pas d’analyses d’ADN. Je veux être sûre. Tu as ces preuves, la neige et ce témoin, qui te persuadent que Charles Rylander est coupable à cent pour cent, par contre elles ne sont pas suffisantes pour l’arrêter et le condamner. C’est bien ça ?

Elle vit un voile de doute assombrir son visage.

– J’avoue qu’une petite part d’incertitude subsiste, mais si infime que...

– Parce que s’il est innocent...

C’est elle qui l’aura tué ! Elle vit qu’il en avait pleinement conscience.

– Ann, dit-il d’une voix hésitante. Je comprends... Si tu as le moindre doute... Je ne peux pas te demander de faire ça...

Il cachait mal sa déception. Elle lui en voulait pour le chantage indirect qu’il exerçait sur elle. Il l’avait émue avec sa tirade, la larme à l’œil, sur sa vocation de policier ; il lui avait montré son mur des victimes ; il lui avait décrit le monstre qu’est Charles Rylander, et voilà qu’il lui faisait comprendre qu’elle était le dernier espoir de mettre fin à ses crimes. Comment pouvait-elle refuser ?

– Je vais le faire, dit-elle d’une voix dure.

Steven leva les yeux vers elle.

– Non, Ann. Je trouverai autre chose.

– À une condition...

La surprise figea Steven. Ann laissa planer un petit silence pour ajouter du poids à ce qu’elle allait dire :

– Tu me donneras l’adresse de mon père.

OceanofPDF.com

Ann partit en emportant avec elle le poids de l'épreuve qu'il lui avait chargée sur le dos. Ils avaient convenu de se revoir le lendemain soir pour mettre au point un plan.

Steven gardait un petit goût amer du fait qu'ils se soient quittés sur une sorte de marché. Pourtant, il ne pouvait pas lui reprocher d'avoir exigé une contrepartie, car il avait pris conscience de l'énormité de ce qu'il lui demandait et de l'incroyable confiance qu'elle lui accordait.

Il éprouvait du remords à jeter la jeune femme en pâture à Rylander, il avait peur que cela remette en cause ce qu'il sentait naître en eux. Il ne manquait plus que Rylander réussisse à gâcher aussi ça !

*

Le lendemain, Steven se rendit à reculons au bureau. À 10 h 30, il passait devant la commission de discipline.

10 h 20, c'était le moment d'y aller. Il se leva de sa chaise. Graziedei décolla les yeux de son écran et lui cria « Bonne chance » d'un ton caverneux, accompagné d'une mine désolée.

Bonne chance ! Qu'est-ce qu'il voulait dire : « J'espère que tu n'auras pas d'accident avant d'arriver à la salle de réunion » ? Parce que la chance n'était pas convoquée à la commission de discipline. On allait informer Steven qu'il était viré. Point.

Comme par hasard, Ehlinger et Grasso se trouvaient sur son chemin vers les ascenseurs.

– Quand on va au Septième Ciel, c'est pour des félicitations, commença Grasso...

– ... ou pour se faire flinguer, finit Ehlinger d'une voix suave, comme s'ils avaient répété leur numéro.

Steven chercha une réplique bien sentie, mais le cœur n'y était pas. La seule pensée qui le frappa, c'est qu'on allait le mettre dehors, alors que ces deux idiots seraient encore là pour des années.

– L'heure du Jugement dernier a sonné, claironna gaiement Ehlinger, tandis qu'il s'engouffrait dans l'ascenseur.

Il appuya sur le sept. Tiens, le bouton du 7^e Ciel était beaucoup moins utilisé que celui du premier. C'était la première fois qu'il le remarquait. Que pouvait-il en déduire ? Que les grosses pointures du Septième avaient le doigt mou ? Plus assez de terrain pour garder la forme ? Ou alors qu'ils arrivaient directement à leur étage sur un petit nuage ?

Une grappe de notes aériennes plus tard et les portes s'ouvrirent sur le 7^e Ciel. Il ressemblait étrangement à un long couloir à la moquette usée, éclairé au néon blafard. Des vitres donnaient sur des bureaux où des humains en chair et en os s'affairaient devant des ordinateurs. Pas vraiment le Paradis tel que Steven l'avait imaginé ! Il se dirigea vers le fond. Les murs devinrent opaques, c'est là où les décisions importantes se prenaient, à l'abri des regards. Le chef Walsh était en avance, assis sur une chaise, face à une porte fermée, le nez plongé dans un dossier.

Il tourna la tête à l'approche de Steven.

– Bonjour chef, vous venez faire du repérage pour votre nouveau bureau ?

– Gardez vos sarcasmes pour vous, Steven. Il désigna la porte. Ils ont tous envie de vous bouffer tout cru, là-dedans, je vous conseille de la fermer et d'éviter de faire de l'esprit.

– Dommage, il n'y a pas si longtemps, quelqu'un m'a dit que l'humour, c'est ce qui reste quand on a touché le fond.

Walsh joignit son index à son pouce.

– Vous avez encore une petite chance, c'est que personne n'a intérêt à ce que votre cas fasse des vagues. Tant que rien n'est rendu public, il reste une marge de manœuvre. Tout dépendra de votre coopération... et de votre attitude.

– Une chance de quoi ? Ne vous fatiguez pas, Walsh. Vous savez comme moi que c'est plié.

La porte s'ouvrit. Une petite femme fluette passa la tête. Steven la reconnut, c'était l'assistante de Dieu en personne.

– Entrez, ils sont prêts à vous recevoir.

Elle lança un sourire désolé à l'adresse de Steven. Par-dessus son épaule, il aperçut quelques silhouettes autour d'une table. Nulle auréole ne planait sur leurs têtes.

OceanofPDF.com

– Alors ?

– Viré. J’ai une semaine.

– Merde, fit Graziedei.

Il avait l’air sincèrement navré. C’était le vrai pote du bon vieux temps qui refaisait surface.

– Et Walsh ?

– Il m’a soutenu..., dit Steven.

– Non !? s’écria Graziedei, les yeux ronds.

–... au-dessus du vide, le temps que les autres ouvrent la trappe.

– Quel enfoiré !

Graziedei se mordit la lèvre.

– Quoi ? dit Steven.

– Ne le prend pas mal et j’ai pas envie de te voir partir au plus vite, mais pourquoi ils te font rendre ta plaque et ton arme dans une semaine ? Pourquoi pas maintenant ?

– Je ne sais pas trop.

En fait, il le savait. Au cours de la réunion, il avait perçu qu’au-delà de son cas personnel, des rivalités internes s’étaient manifestées. Il n’était qu’un instrument dans un rapport de force qui le dépassait. Pour certains, sa présence dans les locaux servait leurs intérêts pour torpiller les supérieurs de Walsh. Tant mieux, cette petite semaine de répit était une aubaine. Graziedei lui ficherait sûrement une paix royale. Ainsi, il pourrait encore disposer des moyens du bureau.

À commencer par tout de suite. Il réussit à abrégé la conversation avec Graziedei et se rendit devant son ordinateur. Il pianota sur son clavier. En moins de cinq minutes, il avait trouvé l’adresse de Peter Milande. Pas étonnant, l’ancien détenu n’avait rien d’un témoin sous protection à qui le FBI aurait donné une nouvelle identité, il avait simplement voulu se rendre dans un coin tranquille où repartir à zéro, loin des regards. En sortant de prison, il avait dû tirer à pile ou face la direction à prendre et il s’était arrêté quand ses pieds avaient touché l’océan, à Wells, une petite bourgade

tranquille dans le Maine. Il s'était trouvé un travail de livreur de fleurs. Ann n'était pas une bonne enquêtrice, car avec un peu d'astuce, elle l'aurait trouvé sans son aide.

Steven nota l'adresse sur un bout de papier et le glissa dans sa poche. En voyant à quelle vitesse il avait rempli sa part du marché et le peu que cela lui avait coûté, il se sentit mal à l'aise en pensant que pour Ann, le plus dur restait à faire : affronter Rylander.

OceanofPDF.com

Six heures du soir. Steven attendait Ann au Red Tack. Ils devaient établir la stratégie à adopter pour aborder Rylander. Elle avait exclu qu'ils se voient aux abattoirs, elle ne s'y sentait plus chez elle. Il lui avait proposé de venir à son appartement, mais elle avait refusé, prétextant que l'ombre des huit femmes disparues la mettait mal à l'aise.

Près de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient vus. Dans quel état d'esprit était-elle ? Peut-être allait-elle lui annoncer qu'elle avait changé d'avis. Si c'était son choix, il savait qu'il en serait soulagé. Il n'avait jamais été aussi près de coincer Rylander, mais il redoutait les effets sur Ann de la confrontation qui se préparait.

Comme il ne savait pas comment elle prendrait la nouvelle, il avait décidé de lui cacher son renvoi imminent de la police. Et puis tant qu'il n'avait pas rendu son arme et son insigne, il serait flic jusqu'à la dernière seconde.

Il jouait avec le bout de papier de l'adresse de Peter Milande. Voudrait-elle qu'il la lui donne dès son arrivée ? Si c'était le cas, cela montrerait à quel point le marché qu'ils avaient conclu était important pour elle. Ça ne l'arrangeait pas du tout. Il ne voulait pas croire qu'elle mettrait en balance la capture de Rylander avec une visite chez son père. Il ne savait pas trop comment il réagirait.

Il la vit entrer. Il fit disparaître le bout de papier dans sa poche.

Elle s'assit devant lui, chargée d'électricité comme si la foudre venait de la frapper.

– Ça va ? lui dit-il, inquiet.

Elle lui fit un petit oui de la tête, mais son air angoissé montrait le contraire.

– Ann, il est encore temps. On peut s'arrêter là. Rien ne t'oblige à le faire.

– Mais il continuera à enlever des femmes. Que faut-il que je fasse ?

Elle le regarda franchement. Il la considéra un moment, sentant que son assurance n'était que de façade. Il s'éclaircit la voix.

– D’après ce que tu m’as dit, ton pouvoir se déclenche quand ton interlocuteur repense à quelque chose qui est important pour lui : Spivak, sa vie brisée ; le docteur Matthews, son patient ; ton amie, sa fille...

– Zlotnick, ses viols.

Il vit son visage s’assombrir. La suite ne risquait pas d’arranger les choses.

– Dans le cas de Rylander, tu dois l’amener à penser à ses victimes. Si, à ce moment-là, ton pouvoir te donne l’accès à ses souvenirs, tu ne manqueras pas d’éléments qui prouvent sa culpabilité.

– Et comment dois-je m’y prendre ?

Steven regarda la table.

– C’est là le problème, tu n’es pas le type de femme qui le fait fantasmer.

– Désolée. Je pourrais peut-être mettre une perruque blonde ? Et sourire ?

– Ann, je...

– Excuse-moi, c’est parti tout seul.

– Ce que je veux dire, c’est que ce genre de psychopathe réagit à un type de physique très précis de femmes. En te voyant, il sera surpris, méfiant, mais ta simple apparition ne le fera pas basculer dans son imaginaire... spécial. Je crains que tu sois obligée d’engager la conversation en espérant qu’il dérive jusque...

– Je ne m’en sens pas capable. Je ne saurais pas quoi lui dire...

– Je sais. Ce n’est pas facile. J’ai pensé qu’on pourrait mettre au point un certain nombre de phrases clefs que tu pourrais lui sortir et...

– Ça ne marchera pas. J’en oublierai la moitié, je le sais. Il sentira que c’est un piège.

– C’est fort possible. Mais contrairement à ce que tu penses, ce petit jeu peut l’intriguer. C’est son genre. Il sera curieux de voir où ça le mènera. Il aura envie de jouer de la situation...

– Comment ça, jouer ?

Elle avait froncé les sourcils.

– Rylander est très habile pour essayer de déstabiliser les gens. Ça l’amuse...

Steven se rendit compte qu’elle ne tiendrait pas le choc.

– Écoute Ann, voici ce que je te propose. On ne va pas faire dans la subtilité. Oublions les phrases clefs. Je crois que le mieux serait que tu évoques le plus rapidement possible ses victimes. Espérons que le simple

fait d'entendre leurs noms sera suffisant pour faire remonter des souvenirs et déclencher ton pouvoir.

Il lui prit la main.

– Qu'on soit bien d'accord, dès que tu as la moindre preuve, tu n'insistes pas, tu décroches. Mais surtout, si tu ne te sens pas bien, tu arrêtes tout. Preuve ou pas preuve, on s'en fout, c'est toi qui passes avant tout, Ann. C'est bien compris ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

– Compris.

OceanofPDF.com

La face bleutée de l'Iceberg se dressait dans le ciel congelé. Ann prit une grande inspiration. Elle sentit l'air glacé lui brûler la gorge. Elle expulsa son appréhension sous forme d'un long souffle blanchâtre et se dirigea vers l'entrée de la Rylander Corporation.

Comme prévu, la limousine noire du patron attendait devant le parvis. Le jeudi, à 17 h 30, elle l'emmenait à l'autre bout de la ville chez un ami. C'était le seul événement régulier de l'agenda de Rylander dont Steven avait réussi à prendre connaissance.

L'entrée du hall était parsemée de divans. Ann s'assit dans un coin. Sur les murs, des écrans géants vantaient en boucle les activités du groupe. Dans le fond, une demi-douzaine de réceptionnistes occupaient le comptoir d'accueil.

Vers cinq heures du soir, les ascenseurs commencèrent à déverser le flot d'employés pressés de rentrer chez eux. Ann se leva et s'avança en prenant soin de ne pas se laisser déchiqeter par les attachés-cases, boxer par les épaules et percuter par les sacs à main. Elle avait l'impression d'être un frêle esquif remontant un torrent à contre-courant. Quelques regards furieux la crucifièrent. Qu'est-ce qu'elle foutait dans le chemin, celle-là ?

Soudain, Ann vit la crinière d'un blond flamboyant surnager au-dessus de la marée humaine : Charles Rylander. Il discutait avec deux types en costume cravate et une femme en tailleur strict, en se dirigeant vers la sortie. Le petit groupe avançait tranquillement dans une bulle de protection invisible. Les employés les évitaient comme si c'était un dangereux récif.

Rylander remarqua cette personne immobile dans l'effervescence du hall. Son regard ne fit que l'effleurer. Puis il ramena une deuxième fois ses yeux vers elle, il s'arrêta, échangea quelques mots avec ses collaborateurs qui le saluèrent et se diluèrent dans le courant des employés.

Rylander se dirigea vers Ann. Sans y prêter la moindre attention, il coupa sans difficulté le flot de femmes et d'hommes qui stoppaient net, terrifiés à l'idée de percuter le patron.

Autour de Ann, les bruits s'estompèrent, les gens devinrent des ombres fantomatiques. Ann sentit la panique l'envahir. Seul existait le regard de Charles Rylander. Celui de Zlotnick l'avait ébranlée, mais dans l'échelle de l'abjection, il n'était que celui d'une convoitise perverse, alors que chez Rylander était tapi quelque chose de beaucoup plus noir.

– Mademoiselle Milande. Je suis surpris de vous voir ici.

Un sourire avenant éclairait le visage de Rylander. Ann sentit un courant froid la glacer. Son esprit devint blanc. Tout ce qu'elle avait mis au point avec Steven s'effaça d'un coup. Elle était tétanisée, incapable de sortir le moindre mot.

Rylander la dévisageait, dévoré par la curiosité.

– Vous n'avez pas l'air bien ? Ça ne va pas ?

Dire quelque chose. N'importe quoi.

– Je n'aime pas cet endroit, articula-t-elle avec peine.

C'était ridicule. Cela le fit rire, mais il ne semblait pas se moquer d'elle. Il regarda autour de lui.

– Je vais vous faire une confidence, moi non plus. Il y a dix ans, ce genre de construction avait de la gueule. Pour étaler sa réussite, c'était le style recommandé (il fit une moue), maintenant, ça fait un peu vulgaire.

Rylander laissa planer son regard jusqu'à la limousine en attente. Il sembla calculer quelque chose, puis il reporta son attention sur Ann.

– Bon, écoutez. J'ai approuvé les plans de l'architecte de ce bâtiment et si on pousse le raisonnement à son paroxysme, je suis un peu responsable de votre malaise. Il y a un bar sympa au deuxième. Très cosy. Il reste ouvert pour une petite heure. Permettez-moi de vous offrir un verre, pour vous remettre...

Il lui adressa un beau sourire saturé de dents éclatantes.

– Vous pourrez me dire ce qui me vaut le plaisir de votre visite chez nous.

OceanofPDF.com

Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur eux. Ann crut qu'elle allait faire une crise de panique, se ruer sur les murs pour les faire exploser. Elle fixa la paroi métallique face à elle. Elle apercevait le reflet de Rylander dans l'acier brossé, réduit à l'état d'ectoplasme. Un subtil parfum d'eau de toilette de luxe flottait autour de lui. Il était soigné de sa personne. Elle sentait qu'il l'observait, la détaillait. Mais ce n'était pas le regard de Zlotnick dépourvu de la moindre gêne, Rylander se montrait plus subtil. Elle ne put s'empêcher de tourner la tête vers lui. Il sourit. Elle se déroba.

La montée s'effectua dans un lourd silence, ce n'était pas l'endroit pour parler.

Le bar, en boiseries et velours, avait un côté club anglais select. Le fond de musique lounge, censé adoucir l'ambiance, agressa Ann. C'était comme si l'on jouait un gentil air de flûte à un condamné à mort.

Un serveur bondit sur ses pieds à leur arrivée. Il les conduisit dans un petit salon privé tout en fauteuils de cuir moelleux et attendit la commande.

– Un Bourbon pour moi, Robert. Sans glace.

– Et pour Mademoiselle ?

– Un thé, dit-elle d'une voix blanche, bien qu'elle n'eût pas soif.

Sans hésiter, Robert déroula une liste impressionnante de variétés issues des quatre coins du monde. Ann choisit un thé Gyokuro au hasard, pour stopper le serveur. Une fois seuls, ils restèrent silencieux. Horriblement mal à l'aise, Ann fixait la table.

Après un court laps de temps qui parut une éternité à Ann, les consommations apparurent comme par magie devant eux. Rylander saisit son verre, sans cesser de garder Ann en vue. Il fit miroiter le Bourbon dans la lumière et en prit une petite gorgée.

– L'inspecteur Whitmore doit être vraiment au bout du rouleau.

Ann ouvrit des yeux ronds.

– Pardon, je ne comprends pas ?

– C'est Steven qui vous envoie, n'est-ce pas ? Vous venez de sa part.

– Non, je...

– Je me trompe ? Alors pourquoi vous trouviez-vous dans le hall, mademoiselle Milande ?

Ann resta sans répondre.

– Vous savez que ce type est cassé, fini ? reprit Rylander. Il a été viré de la police ! Dans une semaine, je crois, c’est terminé.

Pourquoi Steven ne lui avait-il rien dit ? Rylander afficha un petit sourire.

– Tiens, vous avez l’air surprise, vous ne saviez pas ? Quel cachottier ! Pourquoi vous envoie-t-il ? Qu’espère-t-il en vous plaçant sur mon chemin ?

Rylander explorait le visage de Ann, comme si les intentions de Steven s’y cachaient. Ann se rappela la stratégie qu’ils avaient mise au point, au moins son esprit : foncer dans le tas.

– Il sait que c’est vous.

– Moi ?

– C’est vous qui avez enlevé ces femmes.

Rylander soupira.

– Encore ? C’est un sujet de conversation récurrent entre lui et moi, vous êtes au courant ? Il m’accuse, encore et encore, mais je ne vois jamais personne venir m’arrêter. Et vous êtes la preuve que cela n’est pas pour aujourd’hui. Et je ne saisis toujours pas pourquoi vous êtes là.

Ann se sentait écrasée par la présence de Rylander. Elle ne savait pas comment s’y prendre et se contentait de se recroqueviller sur elle-même. Rylander se tapa le poing dans sa paume.

– J’ai compris ! Il attend que je vous saute dessus et que je vous éventre... ou je ne sais quoi du même genre. Il veut son flagrant délit, c’est ça ?

Il fit semblant de chercher quelqu’un dans la salle.

– Les flics sont cachés partout, ils guettent le bon moment pour me passer les menottes.

Il se mit à rire. Il voyait la jeune femme tétanisée, incapable de se défendre et il en profitait. Il s’amusait bien. Un petit sourire méprisant aux lèvres, il la dévisagea.

– Je suis désolé de vous décevoir, mademoiselle Milande, mais vous n’êtes pas mon type de femme. Rien ne se passera entre nous. Ou alors... (Il fit semblant de réfléchir, un doigt sur la bouche) oui, c’est ça ! Il vous a truffée de micros et il attend des aveux spontanés !

Il se pencha brusquement vers Ann et s’adressa à sa poitrine.

– Oh, oh ! Steven, vous êtes là ? J’espère que vous enregistrez !

– NE VOUS APPROCHEZ PAS DE MOI ! cria Ann.

Rylander recula, surpris par la violence de la réaction. Les serveurs jetèrent un coup d’œil dans leur direction.

La main de Steven se crispa sur son téléphone. Planqué dans sa voiture dans une rue voisine, il avait tout entendu depuis le début de leur rencontre. Ann avait laissé son portable allumé dans le fond de sa poche. Leurs téléphones, c’est le seul moyen dont Steven disposait pour assister à l’échange. S’il avait demandé à Walsh une camionnette avec du vrai matériel d’écoute pour coincer Charles Rylander, le chef serait devenu fou furieux.

Steven serra les dents. Il maîtrisa son envie de se ruer dans le bar pour emmener Ann et faire cesser son calvaire. Rylander s’acharnait sur elle comme il l’avait fait avec lui. C’était le même jeu. À quoi bon continuer ? Ça ne marchait pas, Ann était en pleine déroute. Mais pourquoi ne faisait-elle pas ce qu’ils avaient prévu ? C’était si simple. Pourquoi subissait-elle ses assauts alors qu’il lui suffisait de...

Rylander recommença à parler :

– Je vous ai fait peur ? Remarquez, je vous comprends, vous vous trouvez peut-être assise en face d’un dangereux tueur de femmes. Brrr ! Ça doit être angoissant ! Un peu excitant aussi, non ?

Il s’acharnait sur elle comme un boxeur finissant son adversaire coincé dans les cordes. Et le pouvoir ne se manifestait pas. Ann n’avait pas senti l’ombre d’un frémissement. C’était comme avec Zlotnick, Rylander était concentré sur elle, rien que sur elle. Et elle n’arrivait pas à le faire basculer dans son monde de fantasmes.

Les noms des victimes ! Les égrener devant lui pourrait le faire plonger dans ses souvenirs, Steven l’avait dit.

– Vous voulez dire quelque chose ?

Bouche ouverte, la jeune femme était sur le point de citer le premier nom, soudain un brouillard se forma dans sa tête. Des embryons de mots se mirent à danser sans jamais prendre forme. À la place, les visages des victimes défilèrent comme un cortège macabre. Elle avait pourtant répété leurs noms afin de les sortir d’un trait. Mais, face à Rylander, elle n’y arrivait pas. Elle sentit des sueurs froides dans son dos. Elle était en train d’échouer. Inutile de rester. Elle en avait assez. Elle se dressa.

– Vous partez ? dit Rylander d’un air déçu.

Steven serra son portable au point de faire craquer le plastique.

– Non ! fit-il, pour lui-même.

Ann mettait fin à l'entretien. Elle n'avait rien obtenu, il en était sûr. Elle quittait Rylander parce que son pouvoir ne se déclencherait pas. Le dernier espoir de coincer Rylander s'échappait avec son départ. Steven ferma les yeux et secoua la tête.

– Mais pourquoi... pourquoi n'as-tu pas fait ce qui était prévu ? dit-il à haute voix, comme si Ann pouvait l'entendre.

C'est comme si la voix de Steven trouva son chemin jusqu'au cerveau de Ann, car tout lui revint en mémoire. Comment avait-elle pu occulter ça ? C'était si simple. Elle se rassit.

Rylander observa son manège d'un air amusé. Elle plongea sa main dans sa poche et sortit en tremblant une boîte de deux centimètres de côté.

– Qu'est-ce que c'est ? Pas une bague de fiançailles, j'espère ? dit Rylander intrigué, en inclinant la tête.

Ann retourna la boîte dans sa paume et fit glisser, en le cachant, le contenu sur la table vers Rylander. Elle souleva sa main.

– Elle appartient à Janet Paulsen, dit-elle d'une voix blanche. Elle l'a perdue pendant que vous l'enleviez. On l'a trouvée sur le parking quand la neige a fondu.

C'était une boucle d'oreille en forme de pétale avec un petit rubis où scintillait un reflet rouge. Rylander la fixa avec intensité. Ann surprit une ombre d'inquiétude voiler son visage, la première depuis le début de leur rencontre.

– Je ne vois pas du tout à quoi vous faites allusion, lâcha-t-il, un sourire crispé aux lèvres.

Ann se rendait compte que Rylander tentait de garder la face, mais il était ébranlé. Il faisait un intense effort de mémoire pour replacer la boucle d'oreille dans son passé. Ann sentit un frémissement. Il accordait une immense attention à un événement très important. Et cela suffit pour déclencher le pouvoir. Elle fut transportée dans son souvenir :

« Les flocons se sont mis à tomber. Enfin. L'attente a été longue, insupportable, mais sans neige, rien n'a de sens. »

Charles est assis dans son 4x4. Il guette Janet Paulsen à la sortie du supermarché. Il l'a repérée depuis un mois, l'a étudiée, il connaît toutes ses petites habitudes. C'est difficile, car mener sa vie d'homme d'affaires en assouvissant ses besoins si peu conventionnels demande beaucoup de

détermination, d'organisation et de maîtrise de soi. C'est risqué. Mais si excitant.

La nuit est déjà tombée. Enfouis dans leurs chauds vêtements, les gens sont de vagues silhouettes, mais Charles la repère sans mal à son allure et sa chevelure blonde qui flotte en frange autour de son bonnet. Janet Paulsen regagne sa voiture en portant un sac de courses. Il la laisse ouvrir le coffre pour y déposer ses achats. Il s'approche sans être vu. Au moment où elle le rabat, il passe à l'action. D'un bras, il l'enserme dans un étau. De sa main libre, il plaque le chiffon imbibé d'anesthésiant sur la bouche. Elle lutte, mais ses forces l'abandonnent. Elle s'affaisse, inconsciente. Il la tire vers son 4x4 garé à côté. Il ouvre une portière arrière et fait glisser sa victime sur la banquette. Il lui enlève son bonnet, la contemple, se nourrit de son visage.

Des voix. Un homme et une femme approchent. Charles ferme la portière et passe à l'avant du véhicule. Il démarre. Le couple n'a rien remarqué. Dans la lumière des phares, il aperçoit un type mal habillé, à l'air ravagé, qui le regarde avec insistance. Il a vu l'enlèvement et semble reconnaître Charles. Ce n'est que le fameux témoin de l'inspecteur Whitmore, aucun danger de ce côté-là. Encore une fois, Charles convoque le visage de Janet. Il doit se souvenir avec précision, c'est capital. L'image se fait nette dans son esprit. Aucun doute, Janet ne porte pas de boucle d'oreille. »

Il avait raison, celle posée devant lui sur la table n'appartenait pas à Janet Paulsen. Elle provenait d'une paire achetée quelques heures plus tôt par Ann. Steven avait décidé de tenter le coup : « Comme l'enlèvement de Janet Paulsen date de plusieurs années, Rylander sera pris de doute en voyant la boucle. Il ne pourra pas s'empêcher d'y repenser. Espérons que ça déclenchera ton pouvoir ».

Rylander avait l'air soulagé, il regardait la boucle comme s'il venait de désamorcer une bombe. Son assurance retrouvée, il leva les yeux sur Ann. Son visage s'effondra.

– Qu'avez-vous ? dit-il.

Ann le fixait avec horreur. Le souvenir de Janet lui avait ouvert la porte de l'univers de Rylander. Elle vit l'épouvante envahir Svitlana, Courtney, Annabelle et les autres. Elle fut plongée dans un maelstrom de souffrance et d'agonie en voyant ce qu'il leur faisait subir. Elle découvrit leurs corps profanés, torturés. Il ne supportait pas les plaintes, les supplications, les cris de terreur, car la seule chose qu'il voulait leur extorquer, c'était leur rire.

La lèvre inférieure de Ann se mit à trembler. Une larme perla au bord d'un œil et glissa sur sa joue.

– Je vois ce que vous leur faites, murmura Ann. Les tortures, les humiliations...

– Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous me faites un numéro de divination ? Vous jouez très mal la comédie, vous savez ?

Les yeux verts étaient vissés en lui. Personne ne l'avait jamais regardé avec une telle intensité. Rylander essayait de paraître détaché, mais il sentait que *quelque chose* était en train de se produire.

Rivé au téléphone, Steven retenait son souffle. Le pouvoir s'était déclenché. Il aurait dû sauter de joie, mais il décelait dans la voix de Ann, un mélange d'effroi et de tristesse qui lui brisa le cœur.

Une preuve, Ann, supplia-t-il, dans une prière qu'elle ne pouvait entendre. Donne-moi une seule petite preuve, afin que je puisse venir arrêter tout ça.

Tout à coup, le regard intérieur de Ann s'élargit comme une tache s'étend sur un tissu. Il lui montra l'endroit répugnant, sombre, à l'odeur infecte, où tout se passait. L'autre. Son sanctuaire. Ann ferma les yeux un instant puis les rouvrit. Rylander se tassa sur son dossier, tant le regard était chargé de haine.

– J'ai vu où vous les emmenez, dit-elle, d'une voix tremblante.

– Emmener qui ? Où ça ? Vous racontez n'importe quoi, balbutia Rylander.

Elle le fixa avec un dégoût absolu.

– La citerne... Elles sont toutes là. Dans votre repaire, c'est là où vous les retrouvez... La citerne...

Rylander se tendit, comme sous l'effet d'une décharge électrique. La révélation fut si éclatante qu'il ne put la nier.

– Comment... !? dit-il, tremblant d'effarement. Vous ne pouvez pas connaître cet endroit ? C'est impossible !

Ann vit dans ses yeux que Charles Rylander avait *peur*.

Steven bondit hors de sa voiture. Elle avait la preuve.

Vite, en finir, la libérer de ce fou.

Rylander se leva lentement, bouche bée, l'air effrayé. Il fixait Ann, comme si elle était une prêtresse venue du fond des âges lui lancer une malédiction.

Steven courait vers l'entrée de l'Iceberg, son portable cloué à l'oreille. Il n'entendait plus rien.

Ann, que t'arrive-t-il ?

Il se précipita dans le fond du hall jusqu'aux ascenseurs. Les portes se fermèrent sur un « Monsieur ! » crié du comptoir des concierges sur un ton alarmé.

Steven arriva en courant dans le bar, le serveur s'avança vers lui d'un air résolu. Le policier le pétrifia sur place d'un coup d'insigne. Il repéra Ann. Elle était seule. Il se précipita vers elle, tout en cherchant Rylander dans la salle. Déjà parti.

Steven s'accroupit à côté de Ann et posa sa main sur son épaule. La jeune femme sursauta.

– Ça va ? dit-il avec inquiétude, Ann, ça va ?

Elle semblait perdue. En Enfer.

– Tu as parlé d'une citerne, dit-il.

Il craignait de la brusquer, mais il devait savoir.

– Elle est dans une usine désaffectée, lâcha-t-elle d'une voix morte.

– Tu as l'adresse ? dit-il, tandis qu'un stylo jaillissait par miracle au bout de ses doigts.

Elle lui indiqua l'endroit comme si elle lui parlait de l'intérieur d'une tombe. Il l'inscrivit sur une serviette de table, puis reporta son attention sur la jeune femme. Elle était sous le choc, plus morte que vivante. Il hésita, il devait foncer à la poursuite de Rylander, mais il n'avait pas envie de l'abandonner.

– Ça ira ? Tu veux que je reste ? dit-il en trépignant sur place.

Elle ne réagit pas. Steven lui jeta un dernier regard inquiet, puis il s'élança. Une fois dans l'ascenseur, il tapa avec rage sur le bouton du rez-de-chaussée. « Allez, dépêche-toi ! », cria-t-il au cadran d'affichage, pour accélérer la descente. Dès que les portes s'entrouvrirent assez pour glisser une épaule, il jaillit dans le hall. Il vit la limousine en attente, devant le bâtiment.

– Vous avez vu passer Rylander ? cria-t-il à la réception, en brandissant sa carte de police. Un employé le regarda avec condescendance.

– *Monsieur* Rylander ? Quand ?

– Là, tout de suite ! Maintenant ! À l'instant ! cria Steven.

Voyant la moue naïtre sur le visage du gardien, il s'écarta du comptoir sans écouter la réponse. Rylander était sans doute descendu du bar

directement au parking VIP du sous-sol. Steven s'y précipita. Un préposé lui indiqua que Monsieur Rylander venait de partir au volant de sa Mercedes.

Steven réalisa ce que ça voulait dire : Charles Rylander était en fuite !

OceanofPDF.com

Son premier réflexe fut de sonner la charge, d'appeler du renfort pour bloquer les routes, surveiller les aéroports, fermer les frontières, déclarer l'état d'urgence dans tout le pays. Pourtant, il n'en fit rien. Difficile d'expliquer au chef Walsh que son amie Ann Milande — principale suspecte dans l'enquête des suicides de Graziedei — venait de lui confirmer que Charles Rylander est un tueur en série. Comment ? Grâce aux informations puisées dans le cerveau du criminel à l'aide d'un pouvoir mystérieux.

Sans preuve obtenue de façon conventionnelle, Steven était condamné à agir seul. Il sauta dans sa voiture. Avant de démarrer, il se connecta à Internet par son portable et grappilla quelques informations sur l'usine dont venait de lui parler Ann. Il tapa l'adresse dans le GPS, plaqua le gyrophare sur le toit et démarra en trombe.

Doublant les véhicules rencontrés devant lui, il se demandait dans quel état d'esprit se trouvait Rylander. En entendant évoquer la fameuse citerne, ce dernier n'avait rien dû comprendre à l'étrange numéro de Ann. Il devait se dire que son repaire était grillé et se demander pourquoi on ne l'avait pas arrêté plus tôt. Un type comme lui devait avoir préparé depuis longtemps un plan de sauvetage pour disparaître, probablement à l'étranger. *Ou alors, il se croit tellement supérieur qu'il a estimé qu'il ne se ferait jamais démasquer : il n'a peut-être rien prévu !*

Steven devait faire vite, il fonçait sur la route couverte d'une fine couche de neige, déblayant son passage à coups de sirène et de gyrophare. Sans y croire, il projetait son regard loin devant, au cas où il repérerait la silhouette de la Mercedes blanche. Il y avait une chance infime que Rylander se dirige vers la citerne. À moins que le psychopathe n'ait disjoncté et qu'il entreprenne une sorte d'ultime pèlerinage suicidaire sur les lieux de ses crimes.

C'était possible.

OceanofPDF.com

Le soleil déclinait quand il aperçut l'usine. D'après ce qu'il avait vu sur Internet, c'était une biscuiterie dont l'activité avait été déplacée dans un autre état pour des raisons fiscales. Le plus important, c'est qu'elle appartenait à la holding détenue par Rylander. Il était chez lui, c'était un endroit idéal pour commettre ses crimes en toute discrétion.

Steven dissimula sa voiture dans un chemin transversal, non loin de l'usine. Il prit sa lampe de poche, la glissa dans son manteau et s'engagea sur la voie principale menant à l'entrée. Les sens aux aguets, il examina les alentours. N'y régnaient que le froid et le silence. Il ne repéra aucune trace d'activités récentes dans la neige, ni de pas ni de pneus de véhicule. L'endroit donnait l'impression de ne pas avoir été visité depuis un bon bout de temps, mais le périmètre était étendu et Rylander connaissait sûrement plusieurs moyens d'y pénétrer en toute discrétion.

Il s'arrêta devant le portail de l'usine. Une clôture d'au moins deux mètres cinquante de hauteur, surmontée de rouleaux de barbelés, ceinturait le périmètre.

Steven plongea son regard à travers le grillage. L'ancienne biscuiterie était un ensemble de grosses masses en brique sans âme d'où dépassaient deux cheminées.

La preuve de la culpabilité de Rylander était à portée de main. Il lui suffisait d'entrer, de repérer la citerne, d'identifier un élément ou deux qui relierait le psychopathe à ses crimes et de passer un coup de fil à Walsh pour tout déclencher. Le problème, c'est que Steven ne *pouvait* pas, ne *devait* pas pénétrer dans le périmètre de l'usine. L'obstacle n'était pas la clôture, mais la loi. Il n'avait pas de mandat légal pour s'introduire dans une propriété privée. S'il entraît et découvrait une montagne de preuves accusant Rylander, elles seraient rejetées en bloc. Le tribunal prétexterait que l'officier de police ne les avait pas recueillies en suivant la procédure officielle.

Rylander serait déclaré non coupable.

OceanofPDF.com

Minuit passé. Steven tambourinait avec impatience sur son volant. Cela faisait deux heures qu'il guettait l'arrivée de Chuck en rongant son frein. Chaque minute qui s'écoulait augmentait les chances de Rylander de réussir sa fuite, si c'était l'option qu'il avait choisie. Contenant mal sa rage, il imaginait le psychopathe dans quelques mois ou années, caché dans un endroit du monde sous une fausse identité, avec quelques millions en réserve, reprenant en toute discrétion ses activités de tordu.

Enfin, des phares trouèrent l'obscurité sur la route principale. Le véhicule ralentit et tourna pour s'engager lentement sur le chemin qui menait à l'entrée de l'ancienne biscuiterie. Steven fit quelques brefs appels de phare. Deux minutes plus tard, le pick-up dégingué se gara à côté de lui. Un grand maigre aux yeux lavasses en descendit, les cheveux cachés sous un bonnet. Chuck était un délinquant de petite envergure, vaguement dealer, vaguement voleur, vaguement informateur de Steven. Ce dernier avait assez fermé les yeux sur ses petits trafics pour que Chuck se sente obligé de lui filer un coup de main.

Il détailla la clôture de grillage et pointa un index vers la masse sombre de l'usine.

– Alors vous voulez que j'entre là-dedans, illégalement. Je me souviens plus, vous êtes pas censé être vaguement du côté de la loi, inspecteur ?

– Je ne te force pas.

Mais Steven le regardait avec un air qui affichait le contraire. Chuck se gratta un début de barbe mal entretenue. Vu ce que le flic pouvait sortir sur lui, il savait qu'il n'avait pas vraiment le choix.

– Je risque quoi, moi, avec mon ardoise chez la justice ?

– Pas grand-chose, je te promets, quand j'aurai dit au juge que grâce à toi, on a arrêté un dangereux criminel. Un peu de sursis, une tape sur les doigts...

– Et le salut de mon âme dans tout ça ?

– Ta conduite de ce soir remettra tes compteurs à zéro devant l'Éternel, je te le garantis. Rassuré ?

Chuck fit une moue.

– Vaguement.

Il prit une grosse pince coupante, un pied-de-biche et une lampe de poche à l'arrière de son pick-up, puis les deux hommes se dirigèrent vers la clôture.

– Bon, fit Steven, tu es censé entrer pour repérer si tu peux récupérer quelque chose d'intéressant. Fais comme si je n'étais pas là.

– C'est pas juste, inspecteur. Vous allez voir tous mes trucs.

– Je ne regarderai pas, je te promets, dit Steven sans détourner les yeux.

Chuck longea la clôture principale sur la droite sur une trentaine de mètres, suivi par Steven. Il se campa devant le grillage, brandit la pince et jeta un rapide coup d'œil aux alentours en faisant semblant de ne pas voir Steven.

– Pas de flic à l'horizon.

Il entailla le rideau métallique sur une hauteur d'environ un mètre cinquante. Puis il donna une volée de coups de botte pour élargir le trou. Il déposa la pince contre la clôture et contempla son œuvre.

– Des années de pratique pour en arriver là.

– Vas-y, entre, lui dit Steven.

Chuck prit un air méfiant.

– C'est pas un coup foireux ? Vous allez pas me passer les menottes dès que j'aurai mis un pied de l'autre côté ?

Steven éclata de rire.

– Un piège d'une redoutable sophistication pour coffrer l'ennemi public numéro un : Chuck Fisher ! La route pour Washington s'ouvre à moi ! Allez, grouille.

Les deux hommes franchirent le grillage et s'approchèrent du bâtiment central. Quelques minutes plus tard, Chuck avait enfoncé une porte avec son pied-de-biche et ils entrèrent dans l'usine. Chuck alluma sa torche.

– Alors, qu'est-ce qu'on cherche ? dit-il d'une voix qui résonna dans l'espace.

– Une citerne, quelque chose dans le genre.

– Dans ce genre-là ?

Chuck balaya les environs avec sa lampe. Steven suivit les rayons lumineux qui se reflétèrent sur des dizaines de cuves en inox de toutes tailles.

– Vaguement, dit Steven, un peu découragé.

L'idée était de trouver un repaire dont Rylander aurait dissimulé l'accès depuis des années. *À deux, ça peut prendre des heures !* pensa Steven.

Ils s'avancèrent dans le bâtiment, balayant à coups de lampe les vestiges de l'activité industrielle. De longs tapis roulants s'entremêlaient en un réseau complexe qui sillonnait la salle sur toute sa longueur, des chaînes automatisées hors d'usage se croisaient dans les airs. Partout reluisaient des cuves de toutes les tailles.

– Étonnant que tout ce matos soit encore là, commenta Chuck.

Steven approuva en silence. Une volonté de Rylander pour rendre sa cachette plus difficile à trouver ?

Après avoir arpenté l'usine une première fois sans rien découvrir, ils en étaient à repasser les salles l'une après l'autre avec attention. Ils se séparèrent pour doubler leurs chances.

Déjà une heure écoulée. Steven s'imaginait Rylander dans son avion privé, cap sur l'impunité. La recherche s'avérait plus difficile que prévu. Steven avait cru, un peu légèrement, qu'une citerne serait facile à trouver. Il regrettait de n'avoir pas demandé plus de précisions à Ann. Au fait comment allait-elle ? Il s'était totalement absorbé dans la chasse au Rylander et avait négligé de prendre de ses nouvelles. Il hésita à l'appeler et décida d'attendre d'avoir du concret, afin qu'elle sache que son épreuve avait été utile. Encore une petite demi-heure de recherche, et s'ils ne trouvaient rien, il lui passerait un coup de fil.

Il éclairait le dessous d'un four géant lorsqu'il entendit Chuck crier son nom, multiplié par l'écho. L'appel provenait du fond du bâtiment, la partie la plus ancienne de l'usine.

Steven entra dans la vieille chaufferie. Assis sur un gros bac en plastique retourné, Chuck attendait tranquillement. Il tourna la tête à l'arrivée du flic. Plusieurs énormes citernes s'alignaient les unes à côté des autres, reliées par un réseau inextricable de canalisations. Ils avaient déjà inspecté l'intérieur des cuves. Ça n'avait rien donné. Auraient-ils mal fouillé ?

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Vaguement, dit mollement Chuck. Il braqua sa grosse lampe sur un empilement de palettes dans un coin.

– Il y a ce tas-là, dit-il. À première vue, il ressemble à un tas de palettes. Sauf qu'on peut se demander ce qu'il fait là.

Steven essaya de suivre son raisonnement. En s'y attardant, on pouvait déceler quelque chose d'artificiel dans le fait d'avoir déposé les palettes à

cet endroit. C'était un peu léger, mais au point où ils en étaient...

– Pourquoi tu n'as pas commencé à les dégager ? dit Steven en s'avancant vers le tas.

Chuck agita les doigts.

– Je ne voudrais pas laisser d'empreintes.

– C'est toi qui es censé faire les découvertes. Au boulot.

De mauvaise grâce, Chuck le rejoignit en traînant des pieds. Les deux hommes déblayèrent rapidement le tas de palettes. Ils mirent à jour un couvercle en métal rouillé d'environ un mètre de côté scellé dans le sol. Un gros cadenas en condamnait l'ouverture. Steven sentit son cœur bondir : une citerne enterrée.

OceanofPDF.com

Chuck s'absenta quelques minutes et revint en tenant un énorme coupe-boulon de 50 cm de long sur son épaule.

– Un type comme toi ne sort jamais sans sa trousse à outils, hein, Chuck ? commenta Steven en esquissant un sourire.

– Ben, c'est comme votre flingue pour vous, les flics, rétorqua Chuck.

Les deux lames se refermèrent sur l'anneau de métal. Chuck donna une forte pression et le cadenas sauta dans un claquement.

– Vas-y, ouvre, dit Steven sur un ton impératif.

– Je vais trouver quoi, là-dedans ? dit Chuck avec appréhension.

– Tu n'es pas censé le savoir.

– Je le sens pas trop ce coup-là, inspecteur.

– Dépêche-toi !

Chuck s'accroupit et entreprit de soulever le couvercle. Il pivota autour de ses charnières sans problème, on les avait graissées pour qu'il soit facile à ouvrir. Le poulx de Steven accéléra. Chuck fit basculer le carré de métal qui retomba sur le sol en ciment dans un grand fracas. Une puanteur épouvantable s'échappa par le trou.

– Pouah, fit Chuck en faisant une grimace.

Il recula et se détourna. Les effluves atteignirent Steven. C'était une atroce odeur de mort et de putréfaction. Tous ses doutes s'évanouirent à cet instant.

C'est là.

Surmontant son dégoût, il s'approcha en se protégeant le nez dans le creux de son coude. Il se pencha par l'ouverture et braqua un bref instant le rayon de sa lampe dans le trou noir. Il voulait une rapide confirmation visuelle. Ce qu'il entraperçut fut si horrible qu'il manqua défaillir. Il fit un violent effort pour se ressaisir, il devait tenir devant Chuck.

– Viens jeter un coup d'œil, dit-il sèchement.

Chuck s'était éloigné. Il n'avait pas l'air d'aimer la façon dont tournaient les événements.

– Hein ? Pourquoi ? Vous savez, inspecteur, si vous voulez que ça fasse vrai, et bien, si j'étais venu seul, ben là, je serais déjà reparti.

– Amène-toi et regarde là-dedans, je te dis, insista Steven en haussant le ton.

Avec appréhension, la main plaquée sur le nez, Chuck s'approcha et se pencha sur le trou noir. Steven alluma sa lampe.

– Ah ! C'est quoi, ce bordel ! cria Chuck, horrifié. Il recula et tomba en arrière. À moitié à quatre pattes, il s'éloigna de quelques mètres et vomit.

– C'est bien, dit Steven, ça fait vrai.

Il le rejoignit et attendit qu'il retrouve ses esprits. Il était blême et des larmes coulaient sur ses joues. Il secouait la tête comme pour rejeter ce qu'il avait entrevu.

– Putain, qu'est-ce qui s'est passé là-dedans ?!

– Tu vas prendre quelques photos.

– Hein ? Quoi ? Vous êtes dingue ! beugla-t-il.

« Vous êtes dingue ! Vous êtes dingue ! Vous êtes dingue... ! » L'écho répéta le message sur un ton accusateur. Steven ne s'en émut pas, il évaluait Chuck. Le pauvre type se recroquevillait sur lui-même, il n'était pas en état de faire ce qu'il lui demandait. Steven tendit la main.

– Passe-moi ton portable.

Chuck s'exécuta sans discuter.

Un genou à terre, masquant sa bouche et son nez, Steven glissa l'appareil dans le trou de la citerne. Le flash pétilla deux fois. Steven vérifia la qualité des clichés. Cela ferait l'affaire. Il se releva et essuya le téléphone avec un mouchoir pour ne pas y laisser d'empreintes. Avec un type comme Chuck, mieux valait ne rien négliger.

Il se dirigea vers Chuck qui s'était assis sur le bac en plastique et regardait le sol avec un air hébété.

– Bon, dit Steven, je résume : tu es venu fouiner dans la biscuiterie dans le but de récupérer ce qui traîne. Tu fouilles sous le tas de palettes, tu découvres la citerne et tu l'ouvres. Quand tu vois ce qu'il y a dedans, tu ne vas pas plus loin. Tu décides de m'appeler pour me prévenir. Preuves à l'appui, tu m'envoies deux photos (il lui tendit le portable), tu es prêt ?

– Vaguement, grommela Chuck.

– Tu es sûr ? Secoue-toi un peu, on ne va pas y passer la nuit !

Chuck saisit le téléphone d'une main hésitante comme si c'était un objet répugnant.

Steven s'éloigna d'une vingtaine de mètres. Chuck tapa un numéro. Le portable de Steven sonna. Après plusieurs coups, il prit l'appel.

– Inspecteur Whitmore.

– Inspecteur ? Euh, c'est Chuck... Chuck Fisher...

– Chuck ? Tu n'as pas vu l'heure ? dit Steven en imitant une voix ensommeillée. Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai trouvé quelque chose...

Chuck n'eut aucun mal à adopter le ton juste pour décrire ce qu'il avait entrevu. Pas la peine de faire semblant d'être ébranlé, il l'était. Il donna l'adresse de l'usine, puis envoya les photos à Steven sans y jeter un œil.

Steven s'assura qu'elles étaient bien arrivées et rejoignit Chuck qui lui demanda :

– Qu'est-ce que je fais des photos ?

Steven réfléchit.

– À ta place, je n'en aurais plus besoin. Efface-les.

Chuck les supprima de son appareil avec soulagement, puis il attendit, l'air morne, l'œil bas. Steven l'observa.

– Dans la vraie vie, dit-il, qu'est-ce que tu ferais maintenant ?

– Je me casserais.

– Et bien, dégage !

OceanofPDF.com

Chuck parti, Steven décida de s'accorder un moment pour faire le point. Il s'assit sur le siège en plastique et regarda l'ouverture béante de la citerne. Du point de vue légal, le fait que Chuck lui ait signalé une évidente scène de crime avec photos à l'appui lui donnait le droit d'entrer dans la biscuiterie et de descendre dans la citerne. La procédure officielle était respectée. Mais la petite manœuvre qu'il avait mise au point ne devait souffrir d'aucune faille, il se leva et sortit de la biscuiterie.

Il se rendit à sa voiture et la ramena devant l'entrée de l'usine, puisque c'est là où il aurait dû la laisser à son arrivée à la suite de l'appel de Chuck. Sur son GPS, il programma l'itinéraire depuis son domicile jusqu'à la biscuiterie. L'appareil lui indiqua 1 h 23 min de temps de trajet. Il ajouta une demi-heure pour sortir de chez lui, après le coup de fil de Chuck, et se rendre à sa voiture. Il arrondit le tout à deux heures, puis il retourna dans le bâtiment.

Il s'assit sur le bac en plastique et regarda sa montre. Il décida d'attendre deux heures avant d'entrer dans la citerne. Il aurait pu descendre tout de suite, mais il avait peur qu'une vague d'émotions violentes lui fasse perdre sa lucidité. Un simple coup d'œil par l'ouverture l'avait secoué, dans quel état le plongerait les découvertes qu'il ferait à l'intérieur ? Il ne voulait surtout pas commettre d'erreur, comme appeler trop tôt Walsh, et compromettre la chronologie de sa mise en scène.

Il consultait sa montre sans arrêt. Le temps s'écoulait à une lenteur désespérante. Fasciné, il ne pouvait détacher ses yeux de l'ouverture comme s'il craignait qu'en détournant son attention une seule seconde, l'œil noir de la citerne se referme et que toute trace du repaire disparaisse.

Il faillit plusieurs fois céder à l'impulsion de descendre. *Pour en finir ! En finir, une bonne fois pour toutes !* Mais l'image de Fred Turner le retint. Il l'imaginait, lui et son armée de collaborateurs, mobilisés jour et nuit. Il les voyait disséquer minutieusement le moindre élément de son enquête. Ils étaient à l'affût de la plus petite faille juridique, de l'infime vice de procédure, du minuscule manquement au règlement qui, le jour du procès,

obligerait le juge à prononcer ces mots abominables : « Monsieur Rylander, vous êtes libre ».

OceanofPDF.com

Dernier coup d'œil à sa montre : les deux heures étaient révolues. Steven se leva et s'avança vers l'ouverture. Luttant contre la puanteur, il fit une rotation et s'engagea sur l'échelle. Il cala sa lampe entre ses dents, mais l'odeur assaillit sa bouche, il faillit vomir et la recracha. Elle percuta le fond de la citerne avec un bruit métallique.

Il descendit lentement dans le noir et arriva au bas de l'échelle. Il se baissa et tâtonna. Le sol était poisseux. Une couche indéterminée d'une substance gluante le recouvrait par endroits. Enfin, ses doigts butèrent contre la torche.

Il se redressa. Son pouce trembla sur l'interrupteur. Il n'osait pas allumer, car la lumière lui montrerait ce qu'il avait entrevu du haut de l'ouverture. Mais il devait le faire. C'est à cet instant qu'il réalisa la vraie raison pour laquelle il avait attendu deux heures avant de descendre, c'était pour retarder ce moment.

Son pouce poussa le carré de plastique et la lumière jaillit. Devant lui, le cadavre momifié pendait à ses chaînes.

– NOOON ! hurla Steven.

Il sentit ses forces le quitter et s'effondra sur le sol poisseux. Il ne voulait pas voir les lambeaux de chair arrachés, la tête penchée qui le regardait avec un affreux rictus à travers les mèches de cheveux blonds, la peau coupée par endroit. Ne pas voir les vieux couteaux, les tournevis rouillés, les morceaux de tôles étalés sur une table branlante à côté de la momie et colorés par la teinte cramoisie du sang séché.

Il ne voulait rien voir, car lorsqu'il avait allumé la lampe, une myriade d'étincelles avait pétillé sur la petite chaîne en or pendant autour du cou décharné de la momie. Il avait reconnu le collier tout simple qu'il lui avait offert pour célébrer le simple bonheur d'être ensemble.

– Karen, murmura Steven d'une voix sans vie.

OceanofPDF.com

Ann ne vit même pas Rylander quitter le bar. C'est seulement lorsqu'elle sentit une main se poser sur son épaule qu'elle revint en partie à la réalité. À travers un mur d'eau, elle entendit Steven lui demander quelque chose. Elle lui donna l'adresse de la biscuiterie comme si c'était une autre qui parlait, puis Steven ne fut plus là.

Le lien direct établi par le pouvoir avec l'esprit de Rylander était rompu, mais Ann en sentait le contrecoup. L'impact avait été si fort. Elle avait l'impression de tourbillonner dans les remous d'un bateau d'où l'on venait de la jeter.

Ann dérivait dans les relents de souvenirs de Rylander quand une odeur satura son nez et la ramena dans le bar VIP. C'était le parfum de l'eau de toilette de Rylander. C'était une fragrance délicieuse et fine, mais qui ne cachait plus la puanteur authentique du monstre qui se tenait quelques minutes plus tôt devant elle : l'odeur de la citerne.

Rester une seconde de plus lui parut intolérable, Ann se leva d'un bond et se dirigea vers la sortie. Le serveur s'avança vers elle, portant une coupelle sur laquelle flottait l'addition. D'un regard assassin, elle le fit battre en retraite et quitta le bar moelleux imbibé de musique sirupeuse.

La Chrysler était garée à l'endroit où elle avait rejoint Steven avant de se rendre dans l'Iceberg. Il était parti pour l'usine. Avait-il réussi ? Ann n'avait pas envie d'y penser. Elle était épuisée, elle en avait assez de tout ça, elle voulait seulement... s'éloigner. Elle démarra la voiture et roula au hasard. À droite, à gauche, encore à droite, encore à gauche... comme si se perdre dans le labyrinthe des rues sèmerait les horreurs qui l'avaient envahie. Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle. Tout ce qu'elle voulait, c'était oublier. Oublier Rylander, oublier Steven. Oublier...

OceanofPDF.com

Le temps n'existait plus pour Steven. Il restait dans le silence et le noir, prisonnier de sa peine. Une petite voix s'insinua en lui : « Tu dois continuer, lui dit-elle. Tu leur as promis. »

C'est vrai, ce n'est pas encore fini, se dit-il. Je dois aller jusqu'au bout. Pour Karen, pour les autres... pour Ann. Afin de se donner du courage et arrimer sa détermination, il martela ses pensées comme s'il clouait des plaques d'acier sur son crâne pour s'en faire un heaume.

Il se releva lentement. Il ralluma sa torche électrique qu'il avait éteinte et projeta le rayon lumineux autour de lui, sans s'attarder sur la momie. Rylander avait dû récupérer des matériaux et des vieux meubles abandonnés dans l'usine pour aménager son repaire. Il les avait adaptés à la courbure du sol, mais le travail était grossier, c'était une main fruste, malhabile qui avait œuvré. Tout baignait dans une indescriptible crasse.

Comment Rylander pouvait-il avoir érigé un endroit si répugnant en sanctuaire ? Comment imaginer qu'il se complaisait dans un lieu pareil ? Lui, si soigneux de sa personne, si raffiné, évoluant dans le monde du luxe et du bon goût. Et Steven comprit : l'exploit était inverse. C'est ici que le monstre donnait libre cours à sa nature véritable. La question était plutôt : comment l'être abject parvenait-il à se dissimuler derrière le personnage de Charles Rylander ?

Le rond de la lampe se focalisa sur la bâche en plastique opaque qui occultait le fond de la citerne. Steven avança et tendit la main pour écarter le rideau. Qu'allait-il découvrir de l'autre côté ? Tout à coup, un bruit le figea. Ça venait de là-haut. Une bouffée de peur l'assaillit. Il se précipita vers l'échelle, son pied glissa sur un barreau et son menton heurta un montant métallique, il en perdit sa torche. Il tordit la tête vers le haut, le temps de voir le panneau s'abattre dans un bruit qui ébranla la citerne.

– NON !

Il sauta sur l'échelle, il poussa le couvercle. Bloqué. En proie à une peur incontrôlable, il tapa comme un fou le métal au-dessus de lui.

– CHUCK ? ... C'EST TOI ? OUVRE ! ... CHUCK ! cria-t-il.

Pourquoi Chuck lui aurait-il joué ce genre de tour ?

– OUVREZ ! hurla-t-il une, deux, trois fois, sachant que le couvercle resterait clos. Soudain, il eut la vision glaçante de Rylander penché pour mieux entendre ses cris de détresse, un petit sourire aux lèvres.

Il se tut. Oui, ce ne pouvait être que Rylander. Une raison obscure l'avait poussé à venir visiter son antre. Depuis combien de temps était-il arrivé ? Avait-il assisté à la mise en scène avec Chuck ? Avait-il attendu avec patience, tapi dans l'ombre, que Steven se décide à s'enfoncer dans la citerne ?

Surtout ne pas céder à la panique. Steven redescendit l'échelle, ramassa sa lampe et sortit son portable. Il composa le numéro de Walsh. Il était temps d'appeler la cavalerie.

– Merde !

Il faillit fracasser le téléphone contre la paroi.

« Pas de réseau ».

OceanofPDF.com

En ouvrant la porte de son appartement, Maeko poussa un cri de frayeur.

– ANN ! s'écria-t-elle, en découvrant le visage livide et les yeux hallucinés de son amie. Tu as une mine atroce !

Chez Maeko, c'était le seul endroit où Ann avait pensé se réfugier. Elle savait qu'elle ne poserait pas de questions indiscrètes, ne la jugerait pas, accepterait tout, quels que soient son humeur et son état.

Maeko tenta d'engager la conversation, mais elle abandonna. Ann était épuisée, sans forces, elle ne tenait plus debout, tout ce à quoi elle pensait, c'était dormir.

Tandis que Maeko préparait le lit d'appoint, Ann entreprit de se déshabiller, mais elle piqua du nez plusieurs fois et faillit s'écrouler. Son amie la guida jusqu'au lit et la coucha. Elle lui enleva ses vêtements et rabattit une couverture chaude sur elle.

Ann sombra dans le sommeil. C'est alors que les cauchemars commencèrent. Les horreurs qui s'étaient déversées en elle entamèrent une danse endiablée.

OceanofPDF.com

Garder le contrôle. Ne pas paniquer.

L'épaule endolorie, haletant, en nage, Steven redescendit de l'échelle. Dans une impulsion désespérée, il avait encore tenté de soulever le couvercle. Il devait se résigner à accepter que son seul choix se résumât à attendre que quelqu'un vienne. Deux personnes savaient où il se trouvait : Chuck et Ann. Inutile de compter sur le trafiquant, il ferait le mort. Restait Ann.

Elle finira par s'inquiéter.

En était-il si sûr ? La confrontation avec Rylander l'avait traumatisée. Elle était sous le choc quand il l'avait quittée. Avait-elle récupéré ? Était-elle capable de penser à lui ?

Avant de sombrer dans un noir désespoir, Steven décida de reprendre l'exploration du repaire où il l'avait laissée. Il braqua le faisceau de sa lampe sur la bâche, l'écarta et passa de l'autre côté.

Le volume correspondait à environ un tiers de la citerne. Apparemment, c'était le « bureau » de Rylander. Il avait grossièrement bricolé un plan de travail avec des planches récupérées et calées sur des bidons. Quelques accessoires de bureau : crayons, ciseaux, règle, gomme, etc. Une chaise crasseuse en plastique marron complétait le mobilier. Des dossiers s'alignaient sur une étagère. Steven en sortit un au hasard. Les lettres S.V étaient inscrites au marqueur noir. « Svitlana Dickerson », murmura Steven. Il le feuilleta, il contenait beaucoup de photos de Svitlana, prises à son insu par Rylander. Elles étaient toutes recadrées ou découpées au plus serré pour supprimer l'environnement et ne garder que le visage ou l'ensemble du corps, comme si Rylander voulait isoler la jeune femme du monde. À part ça, des bulletins météo avec des prévisions de chutes de neige surlignées au marqueur fluorescent. Les habitudes de Svitlana étaient consignées sur des feuillets avec des notes sur sa vie quotidienne, ses relations. S'y mêlaient des coupures de presse, des plans de rues. C'était le travail classique du criminel qui rassemble le plus d'informations possible sur sa cible avant de passer à l'action. Steven sentit un drôle de malaise l'envahir en voyant

certains éléments défiler sous ses yeux : il avait collecté les mêmes au cours de ses investigations sur la jeune femme.

Il remit le dossier en place puis sauta au dernier. Il portait les lettres K.S : Karen Swanson. Steven tourna la couverture avec appréhension. Comme dans le cas de Svitlana et des autres victimes sans aucun doute, il trouva beaucoup de photos prises à la dérobée et isolées du contexte. Steven feuilleta rapidement et constata avec soulagement — si un tel sentiment avait sa place dans un moment pareil — que le dossier était purement factuel. Les notes et remarques de Rylander étaient froides, techniques, elles ne concernaient que la préparation de l'enlèvement. Apparemment, le tueur ne pénétrait pas très loin dans l'intimité de ses victimes, leur personnalité ne semblait pas l'intéresser. Seul leur aspect physique l'attirait.

Steven sauta à la fin du dossier. Il s'arrêta sur une photo et sentit sa gorge se nouer. Karen était en compagnie d'un homme qui la tenait par la taille. On le devinait, car Rylander avait découpé son visage et une grande partie de son corps pour isoler la jeune femme. Mais Steven reconnut, en arrière-plan, la salle du petit café où il se rendait avec Karen, le dimanche matin. Rylander était présent ce jour-là, posté avec son appareil photo braqué sur eux. L'homme qu'il avait évacué à coups de ciseaux, c'était Steven.

À l'époque de la prise de vue, savait-il qui était Steven ou n'était-il, pour lui, qu'un intrus à éloigner de son fantasme ?

Steven replaça la photo dans le dossier. Le dernier document était un bulletin météo sur lequel une information avait été encerclée plusieurs fois en rouge avec une joie sauvage : « Neige à prévoir en fin de journée ». Triste confirmation de l'importance qu'elle revêtait pour Rylander. C'était le jour où Karen avait été enlevée. Il referma le dossier.

Steven secoua sa torche en jurant. Elle s'était mise à clignoter depuis un moment et sa lumière faiblissait. L'idée de se retrouver dans le noir complet commençait à l'inquiéter.

Il reporta son attention sur une autre étagère. Elle était longue de près de deux mètres. Accrochés à une tige par des anneaux formés de fils de fer, deux morceaux de toile grossière et décolorée cachaient son contenu.

Steven s'approcha et tendit la main. La lumière de sa lampe faiblit, comme si elle refusait d'éclairer ce qui s'y dissimulait.

Il écarta lentement les pans de tissus. Un sentiment d'horreur le parcourut. Elles étaient toutes là, soigneusement alignées l'une à côté de l'autre : Sandra, Lauren, Lisa, Svitlana, Courtney, Annabelle, Janet. Ou tout

au moins leurs têtes dans divers stades de pourrissement et de dessèchement. Les plus anciennes, réduites à l'état de squelette. Devant chaque crâne, une étiquette indiquait le prénom de la victime. Rylander les avait placés dans l'ordre chronologique de leur enlèvement. Seule manquait la tête de Karen qui se trouvait encore de l'autre côté.

Il ne s'était pas contenté de les aligner avec soin. Avec un bâton de rouge à lèvres — rangé sur un coin de l'étagère —, il avait dessiné, d'un trait grossier, une imitation de rire sur chacun des visages. À la fraîcheur du maquillage, Steven déduisit que le cinglé les redessinaient souvent, sans doute pour lutter contre leur effacement dû à l'effritement des peaux, comme si son esprit tordu voulait les marquer toutes d'un rire éternel.

OceanofPDF.com

Le cri réveilla Maeko en sursaut. Ou plutôt c'était une sorte de rire triste et effrayant. D'un revers de main, elle jeta sa couette et se précipita dans le salon. Ann était dressée sur son lit, toute bouleversée, respirant avec peine. Maeko s'assit à ses côtés et la prit par les épaules. Elle se rendit compte que Ann tremblait.

– Ça va ? lui demanda-t-elle, inquiète.

– Je... je crois que j'ai fait un cauchemar.

– Moi, j'en suis sûre. Je ne sais pas de quoi tu rêvais, mais ça devait être assez flippant. Ne me raconte surtout pas, c'est pas la peine, je ne tiens pas à gâcher ma nuit. Tu veux que je t'apporte quelque chose, du thé ou... ?

– Non, ça ira, Maeko, merci. Il faut juste que je me repose.

D'un coup d'œil appuyé, Maeko fit un check-up de son amie, puis elle se leva.

– OK ! Je te laisse, mais si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

Ann fit un petit oui de la tête. Une poignée de secondes plus tard, elle était seule.

Non, elle n'avait pas rêvé. Un souvenir de Rylander était venu la hanter. Comme si elle était présente dans la citerne, elle avait assisté à l'épouvantable requête formulée par le psychopathe. Non content de les garder en captivité, il voulait qu'elles lui offrent leur rire. Mais pas un rire forcé, pas une imitation. Un rire authentique, vrai, qui n'est pas commandé par la peur.

Comment pouvait-il être assez malade pour imaginer que ces femmes terrorisées trouveraient la force de lui donner ce qui ne naît que de la joie et du bonheur ? Pensant que c'était le seul moyen de sortir de l'ancre de l'horreur, certaines d'entre elles finissaient par essayer de le combler. Dans un effort pathétique, elles n'émettaient que des caricatures de rire allant du gloussement apeuré au ricanement hystérique entrecoupé de sanglots, de hoquets ou de supplications. Bien entendu, Rylander n'était jamais satisfait et les punissait pour ces pitoyables tentatives qu'il tenait pour de véritables insultes. Mais arrivait toujours un moment où il voulait croire qu'il avait

obtenu le rire qu'il attendait, car il ne supportait pas l'idée qu'elles meurent sans lui avoir offert l'ultime cadeau. À ce stade, les pauvres femmes étaient pratiquement mortes et le détraqué se contentait de la moindre imitation de rire, celle-là même qu'il punissait sévèrement la veille.

Une fois le psychopathe satisfait, il ne lui restait plus qu'à ancrer ce rire dans l'éternité en le marquant symboliquement sur le visage par une caricature grotesque dessinée au rouge à lèvres.

Et la tête de la victime partait s'aligner sur l'étagère des trophées. Pourtant, Ann sentait déjà pointer en Rylander le sentiment de doute, de frustration, de colère. Il avait l'impression que le don qu'elles lui avaient offert était en fait un dernier rire pour se moquer de lui et grâce auquel, en fin de tout, elles réussissaient à lui échapper. Alors, naissait dans son cerveau malade, la conviction qu'il lui faudrait trouver une nouvelle proie pour tout recommencer.

OceanofPDF.com

Au bord de l'écœurement, Steven examinait l'étagère macabre des trophées de Rylander. Une pensée lui donna la nausée. Par association d'idées, il avait superposé les visages souriants de son mur des victimes aux têtes qui s'alignaient devant lui. Comme lui, Rylander avait tenu à les avoir toutes sous les yeux. D'un geste sec, il referma le rideau.

Restait à explorer le fond de la citerne. La torche révéla un tas informe caché sous de grosses couvertures décolorées par le temps et l'accumulation de poussière. Steven s'avança. Un sombre pressentiment l'envahit. Il souleva un pan de tissu. Un bout de pied en état de décomposition glissa et se stabilisa avec un petit mouvement ressort. Les corps étaient là. Seuls les visages intéressaient Rylander. Il leur accordait l'honneur de l'exposition sur l'étagère et jetait les restes sous les couvertures, où ils pourrissaient comme des déchets.

Steven n'en supporta pas davantage, il lâcha le coin de tissu crasseux.

Ainsi s'achevait la visite du paradis infernal de Charles Rylander. Il y avait de quoi le condamner plusieurs fois à la peine de mort. Toutes les preuves étaient réunies, encore fallait-il qu'elles voient le jour. Steven devait sortir de là, sinon la citerne risquait bien de devenir sa tombe.

C'est alors que sa lampe torche se mit à papillonner et s'éteignit. Et ce fut le noir total.

OceanofPDF.com

Steven resta plusieurs heures dans l'obscurité. De temps en temps, il allumait son portable pour savoir l'heure. 5 h du matin vint s'afficher et toujours pas de sirènes de police dans le lointain, pas de bruits de pas précipités au-dessus de lui ni d'éclats de voix criant son nom. Apparemment, personne ne s'inquiétait pour lui. « Personne », c'est-à-dire Ann ! Steven chassa cette pensée, il ne voulait pas croire qu'elle l'ait abandonné.

Se morfondre dans le noir dans un tel endroit était propice aux ruminations les plus lugubres. Steven se rappela l'une de ses visites au Texas. Il s'y était rendu pour interroger un prisonnier en attente d'exécution dans le couloir de la mort. Le criminel avait été condamné à la peine capitale pour des meurtres innommables. Il avait dit à Steven :

« Vous pensez que je suis la pire des ordures que vous avez rencontrées, inspecteur Whitmore ? Que je ne fais pas partie de l'espèce humaine, que je suis un monstre, hein ? Mais je vais vous dire une chose. Le mal est un puits. Plus vous commettez de crimes et plus vous vous enfoncez. Les petits assassins barbotent en surface, mais moi ce qui m'intéressait, c'était aller voir tout en bas. Plus je tuais et plus je descendais, je descendais. L'obscurité devenait de plus en plus dense et je rencontrais de moins en moins de monde. Enfin, j'ai croisé une dernière personne et j'ai continué à descendre, descendre... sans fin. Et puis j'ai touché le fond, impossible d'aller plus bas. Il y fait froid, inspecteur, très froid, mais ça n'a rien à voir avec la température. Il y règne aussi un noir absolu qui n'est pas dû à l'absence de lumière. J'étais seul avec moi et mes crimes. Tout à coup, venue de beaucoup plus bas que moi... bien plus bas, j'ai entendu une voix qui m'a dit : « Salut Bill ! »

Et il s'était mis à rire : « On trouve toujours meilleur que soi... ou pire, ça dépend dans quel sens vous le prenez. »

Réduit à l'impuissance, Steven s'était assis sur la chaise branlante qu'occupait Rylander devant son bureau de fortune. Avec l'attente dans le noir, l'odeur épouvantable, l'horreur de ce qui s'était passé là, Steven

n'avait pu s'empêcher d'imaginer Rylander dans son univers. Il le voyait constituer ses dossiers, les feuilletant avec délice. Il le sentait au comble de l'excitation quand une victime était à sa disposition de l'autre côté et dessinant avec amour l'horrible caricature de rire sur les visages morts. Il s'attendait à entendre la voix du puits briser le silence et dire : « Salut, Bill, je m'appelle Charles ! »

Il pensa à Ann. Le voyage qu'il venait d'entreprendre dans l'esprit de Rylander, elle l'avait fait avant lui, mais de l'intérieur. Quelle épouvantable épreuve avait-elle subie ! Lui était un flic qui tentait, par son imagination, de se mettre dans la peau d'un psychopathe, mais Ann, par sa plongée dans son esprit, avait été Charles Rylander.

Et tout à coup, il sut pourquoi ça clochait. Depuis qu'il s'était assis à la place de Rylander, quelque chose d'évident lui échappait. Justement, parce qu'il n'était pas assez Rylander.

Quel sombre idiot, pensa-t-il, Rylander ne travaille pas à son bureau dans le noir, il a forcément prévu un système d'éclairage.

Il se leva et alluma son téléphone portable. S'aidant du halo blafard diffusé par l'écran, il entreprit l'exploration de la citerne en cherchant des bougies, un interrupteur, une batterie, de quoi faire un feu de joie... n'importe quelle source de lumière.

C'est derrière l'échelle métallique qu'il trouva la lampe de camping branchée sur une bonbonne de gaz. Rylander devait la prendre à son arrivée et la remettre à cette place à son départ.

Steven tourna le bouton. La clarté jaillit et l'aveugla un moment. Il saisit la lampe par l'arceau métallique servant de poignée et fit un mouvement circulaire. Il eut l'impression de repousser les ombres comme s'il agitait un bâton enflammé pour tenir à distance les loups d'une meute.

La lumière lui fit du bien au moral. Il reprit espoir, sans savoir pourquoi. Évitant de regarder la momie de Karen, il gravit l'échelle pour examiner avec attention les charnières de la plaque de métal. Grâce à la puissance de son éclairage, il constata qu'elles étaient scellées d'un côté dans le béton par des boulons, mais ils étaient si rouillés qu'une pince ne les desserrerait pas. *Ça tombe bien, j'ai oublié d'en prendre une ce matin, se dit Steven avec dérision.*

Il redescendit et rafla les instruments pointus les plus solides étalés sur la table à côté de Karen. D'un violent effort de volonté, il se força à ne pas imaginer à quoi ils avaient servi.

En équilibre précaire sur l'échelle, il commença à taper dans le ciment en attaquant les pas de vis à leur base. Par chance, le béton était assez friable. La tâche serait longue, mais pas impossible. Comme burin, il utilisa les scalpels, tournevis rouillés et autres morceaux de métal au fur et à mesure qu'ils se tordaient ou s'usaient.

Au bout d'une demi-heure, la première charnière fut libérée de sa gangue de ciment. Elle tomba sur le sol en résonnant, accompagnée d'un cri de victoire. La deuxième suivit, peu de temps après. Steven tenta de soulever le couvercle. Impossible. En utilisant une barre de fer trouvée en bas comme levier, il réussit à le faire glisser centimètre par centimètre sur le côté. L'espace libéré lui permit d'apercevoir le dessous d'une palette. Rylander devait en avoir empilé quelques-unes pour bloquer et masquer l'ouverture. Soufflant comme un bœuf, Steven déplaça le tas d'une cinquantaine de centimètres, en forçant sur son levier. Dès qu'il eut dégagé assez d'espace, il se glissa hors de la citerne. Dans sa hâte, il s'écorcha le dos sur un angle de la plaque.

Il se releva, s'épousseta. Les premières lueurs du jour perçaient les fenêtres de la biscuiterie. Steven eut l'impression d'assister à la naissance du monde. Il jeta un coup d'œil par l'ouverture de la citerne, comme pour vérifier qu'aucune partie de lui-même n'y était restée. Puis il sortit son portable. Il sélectionna un numéro. Avec un sourire mauvais, il appuya sur la touche. La sonnerie retentit à l'autre bout, puis une voix se fit entendre :

– Walsh.

OceanofPDF.com

Les sirènes de police réveillèrent Steven en sursaut. Exténué, il s'était assoupi sur une palette. Puis la lueur des gyrophares anima les vitrages comme des illuminations de Noël. Pour Steven, avec ce qu'il avait découvert, c'était les fêtes avant l'heure, sauf que le père Noël qui entra dans l'usine n'en avait ni le costume ni l'air jovial. Walsh, accompagné d'une bonne dizaine de flics, fonçait sur lui.

Le chef se campa devant lui, arborant la tête du type réveillé au petit matin par un coup de poing. Il n'avait pas cru Steven lorsque ce dernier lui avait dit qu'il détenait une citerne de preuves établissant que Charles Rylander était un tueur en série. Steven lui avait envoyé des photos pour le convaincre. L'étagère de têtes avait remplacé mille explications.

Steven se leva de sa palette et désigna le trou béant.

– C'est là.

Walsh se contenta de hocher la tête, l'air sombre. Pour lui, l'ascenseur pour le 7e Ciel venait de se bloquer entre deux étages. Il fit un geste vers les gars de la Scientifique qui piaffaient d'impatience, en combinaison blanche et valise métallique à la main. Ils se ruèrent vers la citerne, comme si l'heure du petit déjeuner venait de sonner.

Steven s'éloigna. Il n'avait qu'une envie, quitter la zone avant que Walsh retrouve ses esprits et le saoule de questions. En se dirigeant vers la sortie, il vit Graziedei s'encadrer dans la porte. Il se hâtait de rejoindre les autres, mais lorsqu'il reconnut Steven, il s'arrêta et prit un air penaud. Il devait s'en vouloir d'avoir douté à ce point de son partenaire et de l'avoir traité un peu à la légère ces derniers temps.

Non, pitié, pensa Steven, pas de repentir, pas d'excuses.

Une grimace de dépit déformait les traits de Graziedei lorsqu'il ouvrit la bouche.

– Écoute, mon grand...

Steven passa tout droit devant lui.

– J'ai besoin de prendre l'air, lâcha-t-il, au passage. Va voir, tu comprendras.

Le froid du dehors enserra sa tête dans un étau et une bouffée d'euphorie l'envahit. Il avait réussi. L'avenir se débouchait devant lui. Un mandat d'arrêt allait être lancé contre Rylander. On allait le réintégrer — avec félicitations ! L'enregistrement vidéo où il frappe Rylander virerait de la bavure policière à l'acte héroïque.

Mais le plus important c'était Sandra, Lauren, Lisa, Svitlana, Courtney, Annabelle, Janet... Karen. Il pourrait aller voir les familles. Elles n'en avaient pas fini avec leur douleur, mais elles pourraient mettre un visage sur le responsable des crimes et commencer un vrai deuil.

Karen.

La découverte de son cadavre momifié avait provoqué un choc épouvantable qui ébranlait encore Steven. Dans l'obscurité de la citerne, il n'avait pu s'empêcher d'imaginer, avec horreur, le sort que le monstre avait réservé à Karen. Pour Steven aussi, l'heure du deuil était arrivée. Alors que le cadavre pendait dans le noir, de l'autre côté de la bâche, il avait senti se dénouer une question qui le rongait depuis deux ans. Une vérité lui était apparue : l'amour qu'il éprouvait pour Karen était mort depuis longtemps. Seule la disparition de la jeune femme avait maintenu l'illusion qu'il vivait encore en lui. Désormais, Karen avait rejoint le cortège des victimes de Rylander, à égalité avec toutes les autres.

Cette pensée le tourna vers Ann. Par réaction avec ce qu'il venait d'endurer au voisinage de la mort et des cadavres, il sentit une force de vie le traverser. Un désir impérieux se manifesta en lui, il voulait aller retrouver Ann pour lui dire en face que, grâce à elle, le monstre avait été démasqué. Mais, plus que tout, il avait envie de la serrer dans ses bras, de refaire l'amour, d'être avec elle.

Arrivé près de sa voiture, il prit son portable et ouvrit son répertoire, mais il resta pétrifié, le doigt en l'air. Une sombre pensée venait de le rattraper. Il avait envie d'annoncer à Ann qu'il venait la rejoindre, mais c'est un message d'une tout autre nature qu'il se contraignit à lui envoyer. Et sous la forme d'un texto :

« J'espère que tu vas mieux depuis que je t'ai laissée. Bonne nouvelle, Rylander est cuit. Grâce à toi. Je ne peux pas venir te voir tout de suite. Trop occupé sur place. Désolé. Dès que je suis libre, je t'appelle ».

Son message lui parut si froid. Il chercha une petite formule pour adoucir un peu le ton. Il n'en trouva pas. Il ne savait pas écrire ces choses-là. Surtout pour couvrir un mensonge.

Il appuya sur « envoi » et monta dans sa voiture. Il avait conscience que ce qu'il s'apprêtait à faire pourrait tout gâcher entre eux.

OceanofPDF.com

Ann passa deux jours complets à dormir. Éveillée dans de rares moments, elle flottait dans un état de malaise et de mal-être. L'usage du pouvoir semblait avoir épuisé toute son énergie. À cela s'ajoutait l'abattement émotionnel dû au spectacle des atrocités auquel elle avait assisté. Après le voyage dans le cerveau de Zlotnick, la découverte de l'univers de Rylander l'avait achevée.

Enfin, vers dix heures du matin, elle émergea de son état de confusion. Quelques minutes lui furent nécessaires pour réaliser où elle se trouvait. Elle se rappelait avoir laissé son corps en pilotage automatique traîner son âme brisée jusqu'au seuil de chez son amie.

Elle se dressa sur le lit d'appoint. Ses habits étaient repliés sur une chaise à côté. Elle se leva et enfila sa chemise. Elle découvrit un mot sur le plan de travail de la cuisine : « Je rentre vers 16 heures. Fais comme chez toi, ma grande. Explore le frigo et les armoires, tu trouveras sûrement quelque chose à grignoter. Pas d'olives noires, désolée !!! Tu aurais dû prévenir que tu passerais. Tu trouveras des serviettes propres dans la salle de bain à ton attention. À plus. Bises. Maeko ».

Ann prit une longue douche bien chaude. Elle s'habilla et se rendit à la cuisine. Elle ouvrit machinalement le frigo, mais rien ne la tenta, son estomac était bloqué.

Son portable sonna. C'était un texto de Steven : « Si tu veux, on peut se voir ». Elle s'aperçut qu'elle avait manqué un message daté de la veille. Steven s'inquiétait pour elle. Il lui annonçait que Rylander était cuit, grâce à elle, et qu'il était trop occupé pour passer.

La nouvelle de la mise hors d'état de nuire de Rylander lui provoqua un profond soulagement. L'épreuve qu'elle avait endurée avait valu la peine. Sans trop savoir pourquoi, elle ne répondit pas. Quelque chose la dérangeait. Elle avait besoin d'un peu de temps pour le comprendre.

Elle décida de partir sans attendre le retour de Maeko. Son amie l'interrogerait sur son état, sur ce qu'il lui était arrivé, et elle serait obligée

de mentir et d'éluder ses questions. Maeko ne méritait pas ça. Ann savait qu'elle ne se formaliserait pas de son départ.

Elle jeta ses serviettes de bain dans le panier de linge sale, replia le lit d'appoint et sortit en claquant la porte derrière elle.

Elle ne se souvenait plus de l'endroit où elle avait laissé la Chrysler. Au bout d'un quart d'heure, elle la trouva garée de biais, une roue avant sur le trottoir. Un vrai miracle qu'elle n'ait pas de contravention.

Une fois dans sa voiture, Ann mit le chauffage à fond et attendit que le pare-brise se dégivre. Le message de Steven trotta dans sa tête : « Si tu veux, on peut se voir ». Pourquoi s'était-il contenté d'envoyer un texto ? C'était comme s'il redoutait de lui parler de vive voix. Mauvais présage.

Elle décida de répliquer sur le même mode. Elle lui écrivit qu'ils pouvaient se rejoindre au Red Tack dans deux heures, si ça lui convenait. La réponse arriva, d'une éloquence rare : « OK ».

Avant d'aller au rendez-vous, Ann se mit en route vers les abattoirs. Elle avait hâte de changer de vêtements, ceux qu'elle portait étaient imprégnés du parfum d'eau de toilette de Rylander.

Pousser la porte du loft lui donna l'impression de rentrer après un long voyage. L'odeur des produits ménagers s'était dissipée et tout semblait redevenu comme avant. Sauf que l'image du paysage de dévastation laissé par les policiers persistait dans son esprit. Plus jamais elle ne s'y sentirait chez elle.

Elle se dirigea vers la chambre. C'est alors qu'elle remarqua la petite lumière du répondeur qui clignotait. Son cœur bondit dans sa poitrine. Les messages étaient si rares — autant que les coups de sonnette de visiteurs. Elle tendit son index vers la touche PLAY avec autant d'appréhension que s'il était le bouton déclenchant le feu nucléaire.

OceanofPDF.com

Une bière devant lui, Steven attendait Ann avec un mélange d'anxiété et d'impatience. Ils étaient sans nouvelles l'un de l'autre depuis plus de deux jours. Dans quel état la retrouverait-il ?

Lorsqu'elle poussa la porte du Red Tack, il vit tout de suite que la confrontation avec Rylander avait laissé des traces. Elle lui parut exténuée, l'air plus sombre que d'habitude.

Elle s'assit en face de lui. Pamela, la serveuse, s'approcha pour prendre sa commande. Elle la renvoya d'un geste de la main.

Steven éprouvait du remords pour l'épreuve qu'il lui avait fait subir, même s'il ne pouvait savoir, à l'avance, à quel point l'expérience serait terrible.

Elle regardait la table, comme si lever les yeux demandait un trop grand effort. La tristesse marquait son visage.

C'était un sentiment qu'il pouvait partager avec elle, car sa visite dans la citerne l'avait, lui aussi, plongé dans des abîmes d'affliction et de chagrin. Pourtant, il observait une certaine réserve dans l'attitude de la jeune femme, presque de la froideur. Il la mit sur le compte d'une fatigue extrême.

– Comment te sens-tu ? J'ai vu que tu étais méchamment secouée. J'aurais peut-être dû rester avec toi...

– Il fallait bien que tu coinces Rylander.

Il décelait un soupçon de reproche dans sa voix. Il ne releva pas et embraya sur le récit de ce qui était arrivé après qu'il l'eut quittée. Il avait décidé de passer sous silence son enfermement dans la citerne. Il se disait que son accident de parcours n'était rien comparé aux horreurs subies par les victimes du monstre et il se sentait un peu idiot de s'être laissé piéger par Rylander.

– Depuis que je suis dans la police, j'ai vu pas mal de saloperies, mais ça, ça dépasse tout.

Il raconta sa découverte de l'ancre de Rylander. Ann frémit d'horreur. Il faillit abandonner, mais elle lui demanda de continuer. Il avait l'impression qu'elle en avait besoin, comme si elle voulait qu'il confirme l'existence du

repaire du monstre dont elle n'avait vu que des images volées par son pouvoir. Il évoqua donc, mais sans s'attarder sur les détails, les instruments de torture, les têtes alignées sur l'étagère, les corps sous la bâche. Elle s'affaissait parfois, au bord des larmes.

– Et pourtant, dit-il, moi, je n'ai effleuré que la surface des choses. Toi, tu es entrée dans l'esprit de ce malade. Tu les as vues vivantes. Tu as assisté aux supplices qu'il leur faisait subir. Je savais que ce type était givré, mais pas à ce point-là... Ça a dû être terrible pour toi. Ce que je t'ai demandé était... inhumain... Je suis désolé.

Il avança sa main pour saisir la sienne, mais il vit ses traits se durcir.

– Au moins, tu as eu ce que tu voulais, dit-elle d'une voix froide.

Steven suspendit son geste. Pourquoi ce raidissement ?

– Enfin presque, dit-il, un peu décontenancé. On n'a pas encore arrêté Rylander, mais ce n'est qu'une question de temps av...

Elle le fixa avec un regard où perçait une lueur de reproche.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu as été renvoyé de la police ?

Steven ouvrit de grands yeux.

– Je... Ce n'était pas vraiment important. Et puis, j'y suis encore... au moins pour quelques jours. Je ne vois pas ce qui te préoccupe ?

– J'imagine qu'après ta découverte de la culpabilité de Rylander, ils vont te garder. Tu es sauvé !

Il fronça les sourcils, il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

– Oui, dit-il prudemment, je pense qu'ils pourront difficilement faire autrement.

– Je l'ai tué.

Les mots étaient tombés comme un couperet. Steven resta bouche bée.

– Dans quelques jours, reprit-elle, il va se donner la mort... Et c'est moi qui ai tout déclenché.

– Mais c'est une ordure sans nom ! s'écria Steven bouleversé par les scrupules incompréhensibles de la jeune femme. Un monstre abject ! Tu l'as vu toi-même, Ann ! Personne, mieux que toi, n'a percé la nature de ce déchet de l'humanité ! Tu ne *peux* pas, tu ne *dois* pas éprouver le moindre remords !

Ann planta ses yeux dans les siens.

– Je t'ai déjà posé la question et je te la repose. Étais-tu sûr à cent pour cent que Rylander était coupable ?

Steven resta sans voix. Elle vit frémir son doute.

– C’est bien ce que je pensais.

– Ann, qu’est-ce qui t’arrive ? Je ne comprends pas, nous avons déjà parlé de ça, pourquoi me le demandes-tu encore ? Pourquoi maintenant ?

– Parce que jusqu’au bout je n’étais pas sûre que c’était lui, malgré tout ce que tu m’as dit. Oui, il était odieux avec moi ; oui, il essayait de me déstabiliser, de me rabaisser, mais j’avais l’impression que ce n’était qu’un jeu, un jeu morbide, malsain, écœurant, mais seulement un jeu. Jusqu’au bout, j’ai douté. Même quand j’ai avancé la boucle d’oreille, je n’étais pas sûre. J’ai dû entrer dans son esprit pour avoir la certitude de sa culpabilité. Et alors...

Elle s’enflamma.

– Et si ça n’avait pas été lui, ton coupable ? Et si le pouvoir s’était quand même déclenché au cours de la conversation, comme avec le docteur Matthews ou Amber ?

Steven voyait que la peur rétrospective d’avoir risqué de condamner un innocent la minait, pourtant ce n’était pas cela qui expliquait son attitude hostile. Il commençait à saisir ce que Ann suggérait. C’était injuste.

– Quoi ? s’écria-t-il. Tu penses que je t’ai envoyée dans les pattes de Rylander dans une espèce d’opération désespérée de dernière minute, dans le seul but de sauver ma place ?

Ann se pencha et cacha son visage entre ses mains.

– Je ne sais pas, je ne sais plus.

Steven regretta d’avoir durci le ton.

– Ann, dit-il doucement, tu ne peux pas croire que je voulais garder un poste à tout prix, pas après ce que je t’ai raconté sur moi, pas après ce que tu as vu dans mon bureau. Je peux te dire que, même renvoyé de la police, j’aurais continué à traquer Rylander sans relâche.

Elle ne réagit pas. Il n’entendait que sa respiration.

– Et je t’assure du plus profond de mon être que si j’avais disposé de ton pouvoir, je l’aurais utilisé sans hésiter sur Rylander, et ça, malgré l’infime possibilité qu’il soit innocent.

Il la laissa méditer en silence ce qu’il venait de dire.

– Maintenant, abandonnons ce pauvre type à son triste sort. La seule chose qui compte, c’est que bientôt, il aura disparu de la surface de la Terre et qu’il ne commettra plus de crimes. Grâce à toi.

Ses paroles semblaient l’avoir un peu apaisée. Elle redressa la tête. Des larmes avaient coulé sur ses joues. Elle prit une serviette en papier dans le

distributeur de table et s'essuya le visage.

– Puis-je avoir l'adresse de mon père ? lâcha-t-elle soudain.

Steven se crispa. On y était. C'était le moment qu'il redoutait depuis le début de leurs retrouvailles. Il pouvait encore s'en tirer, ne rien lui avouer.

– Ann.

– Quoi ?

– Je dois te dire quelque chose...

Elle planta ses yeux dans les siens.

– Quoi ? répéta-t-elle, avec un mélange d'appréhension et de méfiance troublant sa voix.

Il semblait tétanisé.

– Enfin, quoi, Steven ? insista-t-elle en crispant ses poings.

Il baissa la tête. C'était plus fort que lui, il ne pouvait pas lui cacher la vérité.

– J'ai vu ton père.

OceanofPDF.com

Sourire aux lèvres, Pamela s'approcha de leur table pour vérifier si tout allait bien. En découvrant leurs expressions, elle comprit que ce n'était pas le moment et bifurqua vers un autre coin de la salle. Ann tremblait de colère.

– Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

– Je voulais me faire une idée.

– Une idée ? Grand dieu ! Une idée de quoi ?

– Je voulais le voir en face, écouter sa version, le préparer à ta venue.

– Mais pour qui te prends-tu, Steven ? Tu crois que je ne suis pas assez grande pour aller voir mon père, seule ? Tu crois vraiment que j'ai besoin d'un intermédiaire ?

– Ann...

– Quoi ?

– Ce que je vais te dire risque de te faire un choc. Ton père...

Steven semblait incapable de poursuivre.

– Quoi, mon père ? Et bien, vas-y, parle !

– Il... il n'a pas tué ta mère...

Ann écarquilla les yeux.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Elle s'est suicidée.

Elle regarda Steven comme s'il venait d'un autre monde.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est lui qui t'a dit ça ?

Steven se pinça les lèvres. Tout se déroulait aussi mal qu'il l'avait prévu, mais il devait continuer. Peu importaient les réactions de la jeune femme, elle l'entendrait jusqu'au bout.

– Je vais te répéter ce qu'il m'a raconté. Je te demande juste de m'écouter sans m'interrompre, s'il te plaît. Quand il est entré dans le salon de votre maison, ta mère était déjà morte, étendue sur le sol. Elle s'était donné un coup de couteau. Elle avait découvert que ton père avait une liaison avec une autre femme. Elle ne s'en remettait pas, elle n'arrivait pas à surmonter l'épreuve. Ça l'a détruite. Quand il l'a trouvée ce jour-là, il s'est senti

responsable. Il a eu l'impression de l'avoir tuée de ses propres mains. C'est pour ça qu'il a déclaré que c'était lui le coupable. Il a enlevé le couteau pour y mettre ses empreintes, pour qu'on l'accuse de l'avoir assassinée et qu'il soit condamné.

Il se tut. Elle le regarda en silence avec un air de mépris, puis elle éclata de rire. C'était un rire sans joie, de dérision, en réaction à la cascade d'absurdités qu'il venait de débiter.

– Et tu l'as cru ! Mon père fait vingt ans de prison pour meurtre. Il ne remet jamais en cause sa culpabilité et, en vingt ans, il ne revient pas une seule fois sur sa version ! En vingt ans ! Et toi tu débarques, il t'offre un café ou une bière et, tout à coup, ça sort tout seul : « Je vous explique, inspecteur Whitmore, ma femme était déjà morte quand je suis entré. Mais vous comprenez, comme je l'avais trompée, j'ai trouvé tout naturel de me faire accuser de son meurtre. Vous voulez une autre bière ? »

– Ann, je...

Elle ne lui laissa pas la parole.

– Alors, c'est comme ça que ça se passe ? L'inspecteur Whitmore débarque chez les gens, il agite sa petite plaque de police et miracle, ils lui racontent leurs secrets les plus intimes ?

– Non, quelque chose a changé pour ton père.

– Pitié, non ! Pas ça ! Ne me dis pas qu'il n'est plus le même, qu'il est devenu un héros ou qu'il a rencontré Jésus et racheté son âme ! On m'a déjà fait le coup !

– Ce qu'il y a de nouveau, c'est que sa fille cadette cherche à le voir avec une obstination sans bornes.

– Et alors ?

– Et alors ? Pendant son séjour en prison, tu n'es jamais allée lui rendre visite, tu n'as jamais communiqué avec lui et subitement, tu veux le contacter à tout prix pour avoir des explications. C'est ce qui l'a poussé à me dire...

– La vraie vérité ! coupa-t-elle. Et il te charge de me la transmettre, toi, un type qu'il voit pour la première fois de sa vie. Et pourquoi ne veut-il pas me la dire en face ? Ça éviterait les interférences.

– Il veut tourner la page. Ne plus revenir dans le passé.

– Facile. Dis plutôt qu'il a peur d'affronter sa fille. Alors, il t'a servi une belle histoire où il passe pour une sorte de héros de tragédie grecque. La pauvre idiote gobera tout, c'est tellement romantique.

– Ann, il n’a aucune raison de te mentir. Plus maintenant.

Elle secoua la tête.

– Tu es extraordinaire, Steven ! Tu me rappelles les psys. Ils savent toujours mieux que toi qui tu es, ce que tu penses, mais dans le fond, concernant leur « moi profond », ils ne sont pas plus avancés. (Elle ricana.) Et tout leur fatras de mots n’est qu’un brouillard qui cache qu’ils sont perdus comme les autres. Tu veux savoir la vérité ? Tu ne veux pas que je rencontre mon père parce que tu as peur que j’utilise mon pouvoir sur lui. Et tu es prêt à gober n’importe quoi pour me dissuader d’y aller. Et cette histoire débile qu’il t’a servie tombe formidablement bien pour toi. Un peu trop même, je me demande si ce n’est pas toi qui l’as inventée.

– Ne dit pas de conneries, Ann, s’il te plaît. Je ne jouerai jamais avec le drame de ta famille. Par contre, tu as raison, je redoute que tu rencontres ton père. Je comprends ton besoin viscéral de t’expliquer avec lui, mais je crains que tu ne te contentes pas de l’écouter. Je ne vois pas comment tu pourrais résister à l’envie de laisser agir ton pouvoir. Bon sang, Ann ! tu ne peux pas lui faire subir le même sort que Zlotnick et Rylander. C’est ton père !

– Arrête de dire ça ! Il ne l’est plus depuis longtemps. Il a peut-être payé sa prétendue dette à la société, mais moi, je m’en fous complètement, je ne suis pas la société. Je veux qu’il me raconte ce qui lui est vraiment passé par la tête. Je veux la vérité ! Oh, mais j’y pense ! Il y en a deux, maintenant. Alors, suicide ou meurtre ? Malheureusement, je ne sais plus quel mensonge je dois croire. Et le moyen pour le découvrir, c’est que j’aille lui demander moi-même. Finalement, ton intervention a redoublé mon envie d’aller le voir. Puis-je avoir son adresse ?

– Ann, je ne peux pas te laisser faire ça.

– Faire quoi ?

– Utiliser ton pouvoir...

– Qu’est-ce qui te rend si certain que j’ai l’intention de le faire ? Je veux peut-être avoir une simple conversation avec lui, sans intervention paranormale. Après tout, il a réussi à te convaincre, toi, le policier qui en a vu d’autres, il devrait pouvoir faire preuve du même degré de persuasion avec moi, sa fille.

– Tu sais bien que ça ne se passera pas comme ça, Ann, je suis désolé. Je ne peux pas prendre le risque. Ça ferait de toi une meurtrière.

– Une meurtrière ? s'exclama Ann, mais j'en suis déjà une. Tu ne l'avais pas remarqué ?

– Ann, tu vois ce que je veux dire. Zlotnick était un prédateur sexuel et Rylander un abominable meurtrier. Mais là...

– C'est vrai, j'avais ton autorisation pour Rylander.

Elle lui lança un mauvais sourire de défi.

– Et qu'est-ce que ça fait, après tout ? Criminelle ou pas, tu ne pourras pas le prouver ! Le pouvoir ne laisse pas de traces. Tu ne pourras pas m'envoyer en prison ! Jamais !

– Je me fous pas mal de te coincer, Ann, l'important pour moi, pour toi, c'est que cette mort sera entre nous pour toujours. Es-tu prête à tout gêcher ?

Steven attendit. Le visage de Ann était dur, implacable. Il comprit qu'elle ne céderait pas.

– Très bien, dit-il.

Il fouilla dans sa poche.

– Voici l'adresse. (Il jeta le bout de papier sur la table.) De toute façon, tu finirais bien par la trouver un jour ou l'autre. Va voir ton père, fais-toi ton idée par toi-même.

Ann fixait le papier, les yeux brillants. Steven continua :

– En te la donnant, je me fais potentiellement complice d'un meurtre. Fais ce que tu dois faire. Mais réfléchis, pense à nous. Si tu commets l'abomination de te servir de ton pouvoir, ce sera la fin. Vas-y, prends-la.

Ann ne fit pas le moindre geste. Elle leva lentement ses yeux vers Steven.

– Sais-tu ce qui se passe chez une personne quand je l'utilise ?

– Qu'est-ce... ?

– Rien. Tout au moins, elle ne se doute de rien. Moi, je le sens qui se déclenche et va fouiller au plus profond de son cerveau. J'ai accès à ses souvenirs et pourtant, elle ne s'en rend absolument pas compte. Incroyable, non ? Des pans entiers de sa vie défilent devant moi et elle n'a conscience de rien !

Steven commença à avoir un drôle de pressentiment.

– Pourquoi tu me dis ça ?

Elle se leva et le toisa avec un petit sourire inquiétant.

– Tu crois vraiment que j'ai besoin que tu m'inscrives l'adresse de mon père sur un bout de papier pour que j'en prenne connaissance ?

Et elle partit.

OceanofPDF.com

Steven la regarda quitter le restaurant sans réagir. Elle avait laissé le papier sur la table. Il était en état de sidération. Son cerveau n'arrivait pas à accepter l'énormité de ce qui venait de se produire. Il se repassa en boucle les derniers échanges avec la jeune femme pour être certain de bien comprendre ce qui, pourtant, était l'évidence.

Elle a utilisé son pouvoir sur moi pour obtenir l'adresse !

C'était inconcevable, insensé.

Il se projeta quelques minutes plus tôt. D'après Ann, ses « victimes » n'étaient pas conscientes de l'intrusion dans leur cerveau. Qu'en savait-elle ? Il essaya de se rappeler si quelque chose de bizarre s'était produit en lui. Des picotements ? Un malaise passager ? L'impression qu'un œil étranger l'observait ? Rien.

La peur le submergea comme un tsunami. Spivak, Matthews, Winther, Zlotnick. Tous se dressèrent devant lui. Il vit défiler les photos de leurs dossiers, celles prises après leurs suicides. Les récits de leurs fins tragiques s'entrechoquèrent dans sa tête. Il revit Zlotnick plongeant sa tête dans l'huile bouillante et faillit vomir de terreur.

Il se leva brusquement. Oubliant de payer, il enfila son manteau et passa en courant devant Pamela interloquée. Il voulait rattraper Ann. Avoir une explication. Qu'elle lui dise ce qu'elle avait en tête. Il sortit pour apercevoir la Chrysler qui disparaissait au coin de la rue. Il saisit en tremblant son portable. L'appareil lui échappa des mains et tomba dans la neige. Il le ramassa, composa le numéro de Ann. La sonnerie fit place à une voix synthétique qui lui demanda de laisser un message. Il fut incapable de prononcer le moindre mot. Si Ann ne décrochait pas, c'est qu'elle n'avait pas envie de l'entendre. « ... Si vous n'êtes pas satisfait de votre message, appuyez sur la touche dièse pour le réenregistrer... »

Il mit fin à l'appel. Comme un éclair, un espoir fou le traversa. Peut-être avait-il réussi à la convaincre de ne pas aller trouver son père ? C'est pourquoi l'adresse lui était devenue inutile. Peut-être avait-elle simplement voulu lui faire peur ?

Peut-être.

OceanofPDF.com

Il faut plus de dix heures de voiture pour se rendre à Wells, dans le Maine. Au bout de quelques heures de conduite, Ann décida de s'arrêter. Il était à peine six heures du soir, mais elle était crevée. Elle avait piqué du nez plusieurs fois et manqué de balancer la Chrysler dans le fossé. Les événements des dernières heures lui avaient siphonné les faibles réserves nerveuses qu'elle s'était reconstituées.

Elle se dégotta un motel du côté de Rochester dans l'état de New York, sur la 90. La tête sur l'oreiller, elle s'endormit aussitôt. Elle se réveilla vers dix heures du matin. En milieu d'après-midi, elle arrivait à Wells, une petite ville au bord de l'Atlantique bien sympathique. Elle devait l'être surtout en période estivale, car l'hiver avait jeté une couverture de plomb sur toute la région. De toute façon, Ann n'en avait rien à faire de l'océan, elle s'arrêta non loin de chez son père sans avoir aperçu la moindre goutte d'eau salée.

C'est donc là que tu te caches.

Ann s'était garée de l'autre côté de la rue à une centaine de mètres et observait la « planque », une maison banale en bardeaux défraîchis fondue dans un voisinage sans âme. Sa nouvelle vie. Une camionnette stationnait devant, avec l'enseigne « Mary and Jack Florist » peinte sur les côtés. Pour vivre, il devait se contenter de livrer des fleurs pour Mary et Jack. Il était loin, l'architecte à l'avenir prometteur. Tout sentait la médiocrité, la petite vie étriquée, la honte et la solitude. C'était surtout comme ça que Ann avait envie de percevoir les choses. Elle était satisfaite de voir où il avait échoué. Découvrir qu'il habitait un joli cottage face à l'océan avec une grosse voiture dans la cour et une nouvelle compagne l'aurait salement dérangée.

Elle observait la façade de la maison depuis plus d'une demi-heure. Aucun signe de vie, pourtant il était chez lui, elle en était certaine.

Qu'attendait-elle ? La vérité était là, à une poignée de secondes. Il lui suffisait d'aller sonner à la porte.

Plus personne ne peut me mentir.

Une rue à traverser. Quelques pas et tout sera fini...

Ann frappa violemment le volant.

– STEVEN ! hurla-t-elle comme s’il se cachait dans l’habacle. Elle éclata en sanglots, de rage et de colère.

« Réfléchis », lui avait-il dit. L’idiote, c’est ce qu’elle avait fait. Pendant tout le trajet, elle avait ruminé ses arguments et senti ses convictions s’effriter. Steven n’était pas n’importe qui. Il était inspecteur de la police criminelle et passait son temps à traquer le mensonge chez les témoins et les suspects. Elle avait du mal à croire que Peter Milande ait berné si facilement le policier. Son père lui aurait donc dit la vérité ? Sa mère se serait suicidée ? Ann était-elle sur le point de condamner un innocent à mort ?

Et même si elle gardait foi en l’hypothèse de sa culpabilité, elle commençait à douter qu’elle oserait employer son pouvoir sur lui. Plonger dans l’esprit de Zlotnick et Rylander avait été des expériences si terrifiantes. Fouiller celui de son père lui ferait vivre le meurtre de sa mère. Y était-elle prête ?

Les yeux rivés sur la maison, elle repensa à Steven. Il avait sonné à cette porte : « Bonjour, Monsieur Milande, je suis l’inspecteur Whitmore. Comme votre fille risque de venir pour vous exploser le cerveau, j’aimerais régler deux trois petites choses ».

Elle resta encore un moment, marinant dans ses doutes, traversée par de brusques envies de se précipiter de l’autre côté de la rue pour en finir une bonne fois pour toutes. Soudain, une idée lui frappa l’esprit. Mais, oui, elle avait peut-être un moyen de trancher le dilemme qui la paralysait. Pour cela, elle devait vérifier une dernière chose.

Elle tourna la clef de contact et démarra la Chrysler. On aurait dit un monstre mécontent réveillé en sursaut. Ann amorça un demi-tour. Au passage, elle lança un coup d’œil vers la maison. Elle crut voir quelqu’un bouger derrière la fenêtre de l’étage.

– Tu n’es pas encore sauvé, dit-elle d’une voix lugubre.

OceanofPDF.com

Que fait-on quand on n'a plus que quelques jours à vivre ? Rien. C'était le programme qui semblait s'imposer à Steven.

Rentré chez lui, il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, terrassé par la peur, il gâcha toute la matinée à ruminer. Il avait plusieurs fois pensé se ruer à l'hôpital pour se faire examiner, mais il s'était ravisé. Jusqu'à preuve du contraire, le pouvoir n'avait laissé aucune trace matérielle, Graziedei s'était épuisé en vain à en chercher. Qu'allait-on faire de lui ? Le brancher sur un tas d'appareils pour le mettre en « observation » en attendant le bouquet final ? L'idée de passer ses derniers jours avec une blouse fendue au niveau de la raie des fesses acheva de le dissuader de s'y rendre.

L'angoisse l'empêchait de penser clairement, il guettait toutes anomalies dans son comportement. D'après leurs proches, les victimes n'avaient pas fait état de la moindre étrangeté annonciatrice de leur basculement dans leur folie autodestructrice. Mais aucun d'eux ne savait que le pouvoir de Ann les avait touchés.

L'inaction était mortifiante. Il regrettait de n'avoir pas sauté dans sa voiture, la veille, pour foncer chez Peter Milande. Peut-être aurait-il rattrapé Ann sur le parcours. En pleine nuit, il avait envisagé de prendre un avion pour se rendre à Wells. En fait, il était perdu.

Steven jeta un coup d'œil à sa montre. L'ironie de la situation voulait que le temps qu'il lui restait à vivre soit compté et qu'il ait hâte qu'il s'écoule plus vite. La raison était qu'il nourrissait le vague espoir que Ann ait bluffé et ne possède pas l'adresse. Il avait l'intention d'appeler Peter Milande pour en avoir le cœur net. Si elle n'était pas passée, ce serait bon signe. Dans le cas contraire, Steven n'aurait plus qu'à cocher les heures qui lui restaient avant son show le plus déjanté de son existence.

19 h. Ayant calculé la durée du trajet pour se rendre à Wells, il estima que c'était le moment d'appeler.

« Oui ».

La réponse de Peter Milande lui fit l'effet d'un crochet dans l'estomac.

« Enfin, je crois ».

Steven serra son portable et retint sa respiration.

Milande dit qu'il avait vu quelqu'un attendre dans une voiture, près de la maison. Il n'avait pas distingué la conductrice, mais il était à peu près sûr que c'était Ann. Steven demanda une description du véhicule. Une vieille Chrysler bleue, précisa Milande.

Steven raccrocha, ses derniers espoirs venaient de s'envoler. Pour une raison inconnue, Ann avait renoncé à sa confrontation avec son père, mais ça ne changeait rien pour Steven. Il sentit l'étau de peur qui lui nouait les tripes se serrer un peu plus. Pourquoi ne lui avait-il pas donné tout de suite cette foutue adresse ?

OceanofPDF.com

Assise sur un banc, Doris Milande regardait son linge tournoyer dans le séchoir d'un œil morne. Elle se disait que le spectacle évoquait son existence : une loque projetée dans tous les sens contre les parois de la vie. La porte de la laverie s'ouvrit et mit un terme à sa méditation. Doris tourna la tête.

– Ann ? s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu fais là ?

Sa sœur venait vers elle d'un pas décidé. Elle se planta devant elle.

– Comment tu as su où je suis ? demanda Doris sur un ton méfiant. Oh, et puis c'est pas grave.

– Ta voisine, répondit Ann en s'asseyant sur le banc, à ses côtés.

Sa détermination était effrayante. Elle examina un moment sa sœur comme si elle cherchait le meilleur endroit pour la mordre. Un peu inquiète, Doris se poussa pour s'éloigner. Ann attaqua sans préambule.

– Le jour où il l'a tuée, il paraît qu'il t'a emmenée faire un tour en voiture pendant une heure avant qu'il se rende à la police. C'est vrai ?

Doris écarquilla les yeux :

– Quoi ? J'y crois pas ! Tu es encore avec ça ? Tu es revenue pour remettre ça ? T'es malade, ma pauvre, c'est en train de te bouffer complètement.

– Réponds à ma question : c'est vrai ? dit Ann en haussant le ton.

– Merde ! Qu'est-ce que ça peut bien faire ? s'exclama Doris. Ça fait des années, des années... Pourquoi tu viens me faire chier avec ça ?

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Doris, je dois savoir. Qu'est-ce que vous avez fait ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Réponds-moi !

– Comment veux-tu que je me rappelle... c'était rien que des conneries ! Il avait pété les plombs ! Il était comme dingue... Il me foutait les jetons ! J'écoutais à peine. Je comprenais rien. Moi, tout ce que je voulais, c'était me barrer de cette voiture !

– C'est vraiment ce qui s'est passé ?

– Quoi ? Il venait de tuer maman, ça ne te suffit pas ? s'écria Doris en s'emportant.

– C’est vraiment ce qui s’est passé... ou bien c’est ce qu’il t’a dit de raconter à la police ?

Ann vit une ombre voiler le regard de Doris.

– Tu débloques complètement, ma petite. Mais alors là, complètement !

Un bip attira son attention. Elle se leva brusquement.

– Désolée, mon linge est sec. J’en ai assez entendu. Je rentre chez moi. Contente de t’avoir revue.

Elle s’avança vers le séchoir, ouvrit le hublot. Une main agrippa son avant-bras et la fit se retourner.

– Eh ! Qu’est-ce qui te prend ? Lâche-moi ! s’écria Doris en se dégageant.

Ann la saisit par les épaules et la secoua.

– Dis-moi la vérité ! Je suis prête à tuer pour la connaître ! Tu m’entends ? À TUER !

– Ça va pas, non ?! Tu es complètement givrée, dit Doris morte de peur.

Soudain, le visage de Ann se figea de stupeur. Elle lâcha sa sœur et s’effondra sur le banc. Elle laissa tomber sa tête dans la coupelle de ses mains et fondit en larmes. Une faille avait commencé à s’ouvrir dans l’esprit de Doris et le pouvoir allait s’y engouffrer. Dans un effort de volonté, Ann avait réussi à l’empêcher d’agir, mais elle se rendait compte du drame qui avait failli se produire : quelques secondes de plus et elle condamnait sa sœur à une mort atroce.

Ann était en larmes. Interdite, Doris la regardait sans comprendre, elle ne savait pas trop comment se comporter. Elle jeta un coup d’œil autour d’elle comme si une réponse flottait dans les airs. Une grosse dame attirée par les éclats de voix disparut au bout de l’allée. Doris hésita un moment, puis elle s’assit sur le banc. Elle posa gauchement sa main sur l’épaule de sa sœur qui craquait devant elle.

Doris laissa courir son regard sur Ann qui hoquetait, le visage caché. La jeune femme ne ressemblait plus à la fillette qu’elle avait connue, mais le timbre particulier de ses sanglots lui rappelait tellement les crises de larmes de sa petite sœur. Elle soupira.

– Et puis merde.

Elle se leva.

– Viens, petite sœur, ne restons pas là... J’ai des choses à te dire.

OceanofPDF.com

Elles s'étaient assises à la table de la cuisine, chez Doris.

Ann avait surmonté son choc et retrouvé un semblant de calme. Elle fixait ses yeux perçants sur son interlocutrice, guettant l'apparition du premier mot. Doris s'alluma une cigarette. Une infinie tristesse voilait son visage. Elle exhala en soupirant un nuage de fumée et, d'une voix lasse et monocorde, le regard perdu dans le passé, elle commença son récit :

– Quand on est entrés dans le salon, maman était étendue dans une mare de sang, un couteau planté dans le ventre... papa s'est précipité vers elle... il criait : « Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! », il était en larmes... il est resté comme ça, pleurant sur elle... Moi, je ne comprenais rien, je ne réalisais pas ce que je voyais... maman morte ! Ce n'était pas possible...

Elle tira sur sa cigarette et souffla une nouvelle bouffée de souvenirs.

– ... Puis papa a dégagé le couteau du corps et il a essuyé le manche avec le bas de son t-shirt, c'était... c'était (elle secoua la tête) bizarre... puis il l'a pris dans son poing, il l'a serré... J'ai compris, plus tard, qu'il effaçait les empreintes de maman pour que la police trouve les siennes... Ensuite, il s'est levé, il s'est tourné vers moi, il était presque surpris de me voir là.

Doris fit une pause pour reprendre du courage. Cela devait faire bien longtemps qu'elle avait évoqué le souvenir du drame.

– Après, il m'a emmenée en voiture. Il m'a expliqué que maman avait fait ça parce qu'il l'avait trompée et que ça l'avait détruite... « C'est comme si je l'ai tuée de mes propres mains » qu'il disait... « Je dois payer pour ça, je dois payer pour ça » qu'il répétait... il voulait que je dise à la police que j'étais entrée après lui et qu'il tenait le couteau à la main. Il voulait aller en prison, c'était incroyable, c'était insensé... il me suppliait... il était si désespéré...

Doris tira une dernière fois sur sa cigarette et l'écrasa dans l'assiette qui servait de cendrier.

– Il a fini par me convaincre. J'ai dit à la police qu'il avait le couteau à la main, etc. Au début, je suis allée le voir en prison. Mais je n'arrêtais pas de le supplier de me laisser revenir sur mon témoignage. Je lui disais qu'il

n'avait rien à faire là, que c'était horrible pour toi, pour moi, qu'on avait besoin de notre père. Lui, il répondait qu'il était désolé, mais qu'il devait aller au bout de... de ce truc de merde, de payer pour ce qu'il avait fait à notre mère. Ça devenait trop dur. Pour lui comme pour moi. Un jour, il m'a demandé de ne plus venir...

Doris laissa mourir sa phrase et sombra dans le silence. Elle regarda la table, repéra une miette de pain qui traînait et la chassa d'une pichenette.

La version de Doris corroborait celle de son père, recueillie par Steven. Les yeux rivés sur elle, Ann n'avait raté aucun mot, aucune intonation. Doris lui paraissait sincère, mais devait-elle lui faire confiance ? Après tout, sa sœur n'était plus qu'une étrangère. Difficile d'évaluer ses capacités au mensonge et à la dissimulation. Doris et son père étaient-ils restés en contact ? Comment savoir s'ils n'avaient pas mis au point leur petite histoire en prévision de la visite de la cadette ? Un beau conte inventé pour adoucir l'image du père, pour qu'elle arrête sa quête de vérité ?

À moins de laisser le pouvoir sonder sa sœur, ce dont elle se sentait incapable, Ann n'arriverait pas à se faire une opinion définitive. Sans trop savoir quoi penser, elle décida de s'en aller, mais Doris leva les yeux vers elle et sortit de son silence.

– Il m'a fait jurer de ne rien te dire. Ça n'a pas été facile de tenir cette promesse, tu peux me croire, j'ai vu comment tout ça t'a détruite. Je t'assure que malgré mon serment envers lui, j'avais l'intention de tout te dire un jour, quand tu serais plus grande. Après tout, tu as le même droit de savoir la vérité que moi. Mais les choses... enfin, rien ne se passe jamais comme on croit que ça ira...

Elle commença à caresser sa manche gauche.

– Je ne cherche pas d'excuses, Ann, mais je n'en pouvais plus de la vie chez tante Peggy. Il y avait la mort de maman en toile de fond et papa en prison. Et puis, il y avait Willy. Je sais que je t'ai abandonnée, Ann. Je le sais, crois-moi. Et je m'en veux encore. Je suis partie avec lui. J'aurais suivi n'importe qui pour foutre le camp et Willy m'avait promis une vie de rêve.

Elle releva la manche. Des traces de piqûres grêlaient son avant-bras. Un petit sourire désabusé s'afficha sur ses lèvres.

– Il a tenu parole.

Ann poussa un cri de surprise.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? s'écria Doris en voyant l'air retourné de sa sœur.

Les yeux exorbités, Ann fixait le tatouage sur l'avant-bras de Doris : une tête grotesque cernée de flammes.

OceanofPDF.com

Mordu par le froid, Steven remonta le col de son manteau, claqua la porte de sa voiture et marcha vers l'entrée du night-club. Sans se cacher, sans s'exciter, les guetteurs se passaient l'info : « Flic en vue ». Les dealers disparaissaient dans tous les trous disponibles, comme des escargots dans leur coquille. Pas de panique excessive, le flic était attendu par l'Anguille.

Deux Noirs baraqués gardaient l'entrée du club. L'un d'eux cracha son cure-dent et ils pivotèrent comme des portes d'écluse pour le laisser passer.

Peu de monde, la clientèle du soir n'était pas encore arrivée. Collés à une estrade, quelques mâles hébétés reluquaient une fille à moitié nue qui exécutait mécaniquement quelques déhanchés lascifs autour d'une barre.

Le QG de l'Anguille était au premier. Steven se heurta au deuxième point de contrôle, au bas de l'escalier. « Le flic est attendu ». On s'écarta. Il monta les marches sous les regards fermés. Méfiance, dédain, mépris.

Steven fut introduit dans le bureau. L'Anguille l'invita à s'asseoir. Une demi-douzaine d'hommes de main assistait à l'échange. Son surnom, l'Anguille ne le devait pas à son physique. Il était bien trop gros, au point de déborder du fauteuil dont il ne s'extirpait jamais, d'après la légende. Il avait une peau noire trop tendue, lisse comme celle d'un bébé. Une balle dans n'importe quelle partie du corps l'aurait fait exploser comme une baudruche. Ce n'était pas près d'arriver, car il avait gagné son surnom par sa faculté à échapper aux tentatives d'assassinat visant à l'éjecter du circuit, et sa capacité à esquiver toute condamnation pour le trafic de drogue qu'il dirigeait. Le tout sans bouger de son fauteuil.

Il était très intelligent et curieux, Steven savait qu'il serait intéressé à le recevoir.

– Très étonnant de vous voir dans ces conditions, inspecteur Whitmore, dit l'Anguille, amusé.

– Tu as ce que je t'ai demandé ?

Le trafiquant esquissa un geste imperceptible de sa main potelée et l'un de ses hommes s'éclipsa. Puis, il se cala dans son fauteuil et sourit.

– Il y a des rumeurs comme quoi vous seriez sur le point d’être remercié de la police ?

– Tu fais attention aux ragots, toi, maintenant ?

– C’est juste pour dire quelque chose en attendant. Je ne suis pas doué pour parler de la pluie et du beau temps, je ne vois jamais le ciel.

De retour, l’homme de main posa un coffret allongé devant Steven. D’un signe de tête, l’Anguille l’invita à l’ouvrir.

Il contenait une seringue et une fiole.

– Il est efficace ton produit ? dit Steven.

– Très. La mort est instantanée. J’ai demandé à ce que l’on porte une attention particulière à votre commande, inspecteur.

– Qu’est-ce qu’il y a dedans ?

– La composition ? Je ne suis pas certain que vous vouliez savoir. L’important c’est qu’il vous donne satisfaction, non ?

Steven prit la boîte.

– Combien ?

– Rien. Cadeau de la maison. (Il sourit de toutes ses dents.) Pour une fois qu’on peut rendre service à la police.

Coffret en poche, Steven quitta les lieux.

Une piqûre mortelle. C’était la solution expéditive à laquelle il s’était résigné. Dès les premières manifestations de la folie suicidaire, il s’injecterait le produit.

Bonne ou mauvaise idée ? Steven n’en savait rien. Il naviguait à vue, dans l’urgence, sans trop réfléchir, sa raison obscurcie par la peur. La seule chose dont il était sûr, c’est que l’instinct de survie le poussait à rester en vie. Il n’utiliserait la seringue qu’au tout dernier moment, en priant qu’un ultime éclair de lucidité lui permette de le faire.

OceanofPDF.com

Seringue en poche, Steven décida de se rendre aux abattoirs Stammers. Il espérait que Ann serait rentrée chez elle après son retour de Wells. Il avait craqué et lui avait laissé plusieurs messages sur son téléphone. Elle n'avait toujours pas répondu. Elle l'évitait.

La menace qui pesait sur lui paraissait tellement inconcevable, si irréaliste, et pourtant elle le plongeait dans un état d'angoisse.

Il ne savait pas quelle serait sa réaction si Ann était chez elle. Il n'était pas capable de se projeter au-delà d'un désir simple : la voir. Au moins une ultime fois.

Déception. La Chrysler n'était pas dans le parking. D'après les traces de pneus incrustées dans la neige gelée, Steven déduisit que Ann n'était pas repassée depuis leur dernière rencontre. Il monta quand même jusqu'à son appartement et sonna plusieurs fois. Il insista. C'était absurde, elle n'était pas chez elle, c'était évident, mais il n'avait pas pu s'en empêcher.

Il décida d'attendre la jeune femme dans sa voiture. Au point où il en était, que pouvait-il faire d'autre ? Mais la situation devint vite intenable. Steven remuait les pensées les plus morbides. L'image des suicidés et leurs fins tragiques le hantaient. Il se voyait s'arracher les yeux et les avaler pour s'étouffer ou s'arroser d'essence et craquer une allumette... En plus, il guettait le moindre signe annonciateur de la crise de folie. Le petit coffret donné par l'Anguille reposait sur ses genoux.

Et pourquoi pas en finir tout de suite ? Il faillit plusieurs fois se jeter sur la seringue.

Il força son esprit à penser à autre chose et c'est ce qui le sauva d'un geste définitif. Sa nature profonde de flic fit resurgir un problème qui le tracassait depuis qu'il avait rendu visite à Peter Milande, mais sur lequel il n'avait pas pris le temps de se pencher.

Le temps ! Il lui en restait si peu, et pourtant Steven eut l'impression que régler le détail qui le chiffonnait était la chose la plus importante qu'il devait faire. La dernière peut-être...

Il démarra la voiture. Une bouffée d'énergie venait de lui donner un nouvel élan. Il n'attendrait pas la fin dans la peur et l'inaction. Être flic, c'était sa vie. Et c'est comme ça qu'il entendait la terminer : en faisant son boulot de flic.

OceanofPDF.com

Le tatouage de Doris.

D'après sa sœur, c'était juste un dessin rock sans aucun sens particulier. Ann avait vu la tête cernée de flammes lui sauter au visage comme dans son cauchemar et une évidence l'avait frappée : elle n'atteindrait jamais l'ultime vérité en interrogeant son père ou sa sœur. Elle devait retourner dans la maison familiale, là où le drame s'était déroulé.

Elle avait cinq ans quand les policiers l'avaient emmenée. La gamine était trop petite pour avoir enregistré l'adresse de papa et maman dans sa mémoire et, depuis, Ann n'y était jamais retournée. Elle avait fait une croix sur ce lieu dramatique. Elle devait d'abord repasser chez elle pour déterrer de vieux documents pour y dénicher l'adresse exacte.

L'idée de devoir faire un crochet par les abattoirs ne lui plaisait guère. Elle craignait d'y croiser Steven. Il lui avait envoyé plusieurs messages, mais elle n'en avait pas pris connaissance, car elle avait la tête ailleurs et voulait éviter toute nouvelle confrontation avec lui. La quête de sa vérité était redevenue sa préoccupation principale.

Effleurant la pédale d'accélérateur, Ann laissa glisser la Chrysler le long de la façade des abattoirs, prête à faire demi-tour à la moindre alerte.

Avec soulagement, elle constata que le parking était vide. Elle passa la grille et gara la Chrysler à sa place habituelle. En sortant du véhicule, elle regarda autour d'elle avec appréhension. Et s'il avait caché sa voiture pour pouvoir la surprendre ?

Pas de mouvement. Personne. Elle monta en hâte l'escalier métallique. Quelques affaires de rechange à prendre, trois ou quatre boîtes de paperasse à fouiller, et elle serait repartie. Elle devait pouvoir s'en tirer en moins d'une demi-heure.

Arrivée au dernier étage, elle risqua un œil au coin du mur. Personne dans la courive. Elle se pressa jusqu'à la porte de son appartement. Cherchant ses clefs, elle scruta le fond du couloir où Rylander l'avait attendue. Elle sentit une boule se former dans son estomac, Steven allait-il surgir de l'ombre ?

Non, ce n'est pas son genre, se rassura-t-elle.

La clef força un peu dans la serrure. Ann franchit le seuil et poussa un cri d'horreur. C'est comme si elle effectuait un saut dans le passé : l'appartement était dans le même état qu'après la perquisition de la police. Non, c'était pire : les flics, eux, s'étaient contentés de tout retourner sans ménagement, cette fois, c'était un vrai saccage. Meubles renversés, bibelots fracassés sur le plancher, un esprit enragé avait laissé libre cours à son envie de destruction.

– NOOOOOOOON ! cria Ann d'une voix déchirante. Elle venait de voir le piano. L'un de ses pieds avait été abattu et l'instrument gisait sur un côté comme un paquebot en train de couler. On avait défoncé son couvercle à coups de pieds. Le clavier était en miettes. On aurait dit qu'une gueule tabassée avait craché des dizaines de dents blanches et cariées.

Ann s'avança, hébétée. Comment pouvait-on faire une chose pareille ? Qui avait fait ça ?

Soudain, elle fut brutalement tirée en arrière. On plaqua quelque chose sur sa bouche. Une odeur âcre lui envahit le nez.

Elle sentit sa conscience sombrer, puis ce fut le noir total...

OceanofPDF.com

Cela aurait dû être un moment de triomphe personnel.

Comme Steven s’y attendait, le vent avait tourné pour lui. C’est par pelletées entières que les équipes sortaient de la citerne les preuves de culpabilité de Rylander. Empreintes, traces ADN, sperme séché, etc. Steven était devenu le héros du jour. On le félicitait, on lui donnait des tapes dans le dos, de grands sourires éclairaient les visages, mais rien de tout cela ne l’atteignait. Il avait l’impression d’être enfermé dans une bulle d’eau d’où les sons lui parvenaient assourdis et les mouvements paraissaient flous. En fait, tout cela lui était égal. Même les tranches déconfites de Grasso et Ehlinger le laissèrent indifférent.

Steven jeta un coup d’œil vers le bureau de Walsh. Vide, heureusement. Il n’avait ni le cœur ni l’envie de perdre son temps à lui faire son rapport.

– On l’a convoqué au 7e Ciel, dit Graziedei en désignant le plafond. Ça doit chauffer (il fit un clin d’œil), comme en Enfer.

Steven ne réagit pas. Il se débarrassa de son partenaire comme de ses collègues sans difficulté. Ils s’étaient attendus à le voir débarquer en gagnant qui a pris une sacrée revanche, alors qu’il se traînait une mine d’enterrement. Graziedei, qui devait se sentir mal à l’aise de l’avoir lâché en route, préféra le laisser tranquille.

Il attrapa une pile de dossiers et s’assit à son bureau. Il fouilla jusqu’à ce qu’il trouve ce qu’il cherchait : le rapport d’enquête de Jenkis et Blake, les deux officiers de police qui avait fait le constat de la découverte du corps de Kate Milande.

Et il se plongea dans leur procès-verbal. Il voulait en avoir le cœur net.

Quitte à mourir, autant ne pas mourir idiot.

OceanofPDF.com

C'était une longue plainte mélancolique et résignée.

Le chant de la souffrance.

Non, ce n'était pas ça. Ann s'en rendit compte en reprenant connaissance. C'était le vent qui s'infiltrait dans la grande salle des abattoirs Stammers.

Comment se retrouvait-elle là ? Que lui était-il arrivé ?

Le froid la fit sortir de sa torpeur. Elle entrouvrit les yeux. La salle baignait dans la pénombre. Était-ce la nuit ? Tendus au-dessus d'elle, ses bras lui faisaient mal. On lui avait lié les mains. On l'avait attachée... *il* l'avait attachée. Un mauvais pressentiment la traversa, elle roula ses yeux sur le côté. Une sorte de console à roulettes avait été tirée à ses pieds. Sur le dessus s'empilaient des objets qu'il avait dû récupérer dans la salle : couteaux, crochets, vrilles, clous. Elle *connaissait* cette préparation. Une bouffée de terreur la submergea. Elle se mit à hurler tout en se débattant. Son cri se répercuta sur les murs en un chœur horrifié. Les chaînes qui l'entravaient tintaient au-dessus d'elle.

Surgies de ses souvenirs de la citerne, des visions l'envahirent. Elle *savait* ce qu'il leur faisait. Elle lutta un moment, puis se laissa retomber, sans forces. Elle n'entendait que son souffle haletant et le cognement de son cœur dans sa poitrine.

Puis il y eut un petit bruit de frottement.

Ann redressa la tête. Il avait attendu dans l'ombre qu'elle s'épuise, comme à chaque fois. Il s'avança vers elle, il était nu, insensible au froid polaire qui régnait dans la salle. Une vague de dégoût la traversa quand elle s'aperçut qu'elle le trouvait beau. Il avait un corps parfait, harmonieux, sculpté par la pratique sportive. Un demi-dieu. Nu, c'était toujours comme ça qu'il se présentait à ses victimes. Malgré l'horreur de la situation, sa beauté plastique avait dû les subjuguier. C'est ce qu'il voulait, les provoquer, les troubler avant qu'elles réalisent ce qui les attendait.

Mais Ann voyait qu'elle ne l'excitait pas, il n'était pas en érection. Elle en connaissait la raison : « Je suis désolée de vous décevoir, mademoiselle

Milande, lui avait-il dit au bar, mais vous n'êtes pas mon type de femme. Rien ne se passera entre nous ».

Elle ne collait pas à son fantasme, pourtant il avait reproduit la mise en scène immuable. Elle savait qu'il l'avait attachée comme les autres parce que c'était son moyen d'affirmer sa domination.

Il approcha son visage du sien, presque à l'embrasser. Elle sentait son eau de toilette de luxe, parfumée à l'odeur de mort.

– Tu m'as surpris avec tes stupéfiantes connaissances sur mes activités.

Ses lèvres tremblaient, il luttait pour maîtriser sa colère.

– Je ne sais pas comment tu les as obtenues et ça n'a plus d'importance. Mon sanctuaire a été découvert, j'ai vu l'inspecteur Whitmore sur place. À cause de toi, la police va me traquer pour le restant de mes jours. Et si ces crétins finissent par m'avoir, je pourrai dans le couloir de la mort.

Du coin de l'œil, Ann aperçut sa main se tendre vers la table, tâtonner. Il rapprocha quelque chose à l'aspect rouillé qu'il pressa sous sa gorge : un couteau. Elle sentit une pointe lui entailler la peau. Du sang se mit à couler. Une onde de frayeur l'envahit. Elle faillit crier, mais réussit à se contenir. Entendre leur peur, la voir déformer leurs traits, c'était son désir. Il se reflétait dans ses yeux avides qui scrutaient son visage.

– Tu n'es pas mon genre. Mais je vais faire une petite exception, parce que personne n'a le dernier mot avec moi, surtout pas une femme. Avant que je disparaisse pour toujours, je veux que tu fasses quelque chose pour moi.

Elle sentit la pression augmenter sur sa gorge.

– Je veux t'entendre rire.

OceanofPDF.com

Steven ferma avec circonspection le rapport de Jenkins et Blake. Il l'avait relu plusieurs fois, cherchant la faille. Il n'en avait trouvé aucune.

Les relevés étaient soignés, bien circonstanciés, les procédures respectées à la lettre : Peter Milande appelle la police pour signaler qu'il vient de tuer sa femme. Jenkins et Blake trouvent Kate Milande gisante sur le sol dans une mare de sang, le mari à ses côtés, couteau en main. Sa fille témoigne avoir vu son père qui tenait l'arme au moment où elle est entrée dans le salon. La conclusion est limpide : Peter Milande a tué sa femme. Une affaire triste, mais facile. Jenkins et Blake ont fait du bon boulot.

Alors pourquoi Steven avait-il été si crédule quand Peter Milande lui avait affirmé qu'elle s'était poignardée ? Comment avait-il pu gober une telle histoire ? Un suicide ne se maquille pas en meurtre si facilement. Une scène d'agression au couteau ne ressemble en rien à celle où l'on se donne volontairement la mort. C'est pourquoi, en excellents professionnels, Jenkins et Blake avaient pu, sans l'ombre d'un doute, croire Peter Milande.

Steven s'en voulait d'avoir été aussi négligent, aussi mauvais. Il n'avait même pas été capable de faire le travail de base du policier : confronter l'histoire de Peter Milande à l'épreuve des faits. Il aurait dû se précipiter sur le rapport d'enquête de Jenkins et Blake. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? La vérité, Ann la lui avait crachée en pleine figure, il avait sauté à pieds joints sur la version de Peter Milande parce qu'elle lui donnait le prétexte d'empêcher la jeune femme d'aller interroger son père.

– Tu repars ? lui lança Graziedei.

Steven ne répondit pas, il était déjà dans l'ascenseur.

Pourquoi Peter Milande avait-il inventé cette version ? Au point où il en était, Steven s'en foutait. Un besoin plus urgent l'obsédait : trouver Ann. Il avait besoin de lui dire ce qu'il avait découvert. Pourquoi ? Il n'en avait aucune idée. C'était même plutôt dangereux, car en lui confirmant que son père était bien l'assassin qu'elle croyait, il risquait de la renvoyer chez lui.

Mais peut-être que la vie de Peter Milande était devenue moins importante que revoir Ann une dernière fois.

OceanofPDF.com

Un sourire tordu déformait son visage, il enfonça encore un peu la pointe du couteau dans la gorge de la jeune femme. À l'instant précis où Rylander dit qu'il voulait l'entendre rire, Ann sentit les souvenirs affluer. Le rire était si fortement lié au passé du tueur, si fondamental qu'il avait déclenché le pouvoir.

Ann vit se matérialiser l'image de l'imposante demeure familiale des Rylander. Enfouie dans l'hiver, on aurait dit un bateau de croisière bloqué dans la banquise. C'est là où, des années plus tôt, tout avait commencé :

« Au premier étage, le jeune Charles observe l'allée du parc par la fenêtre de sa chambre.

Elle n'arrive toujours pas.

Il est venu pour les vacances de Noël par obligation. Il aurait préféré rester avec les copains bloqués à l'université, mais il doit entretenir les meilleures relations du monde avec Père. Son héritage est en jeu. Le prix à payer, c'est écouter les incessantes leçons du vieux. Il était obligé de faire profil bas. C'est une sorte d'entraînement. Heureusement, ce n'est qu'une question de temps avant que le vieux meure. Ensuite, il fera ce qu'il veut...

En attendant, le plus grand péril qui le guette, c'est l'ennui.

Enfin, la voilà.

En plein hiver, venir en vélo ! C'est très courageux... ou stupide. Il préférerait qu'elle soit stupide.

Amanda. C'est son prénom. Pourquoi pas ? Elle est un pion dans l'armée des domestiques du domaine. Blonde, bien foutue. Quelques années de plus que lui. Elle ne prend son service qu'un jour sur deux, mais c'est toutes les nuits qu'elle nourrit ses fantasmes. Amoureux ? Certainement pas. Ce dont il est sûr, c'est qu'elle l'obsède.

Tiens, elle pose son vélo contre un arbre. Et elle s'engage sur le chemin qui descend au petit pavillon caché dans les bois près de la rivière. Que va-t-elle y faire à cette période de l'année ?

Et si c'était l'occasion ?

Il se décolle de la fenêtre. Il fait un détour par sa salle de bain et examine son reflet dans le miroir. Quelle sacrée belle gueule ! Beau, riche, intelligent, jeune, libre : la main gagnante. Encore une qui ne pourra pas lui résister. Une servante. Ça le changera des pétasses de l'université, saturées de frics, cockées à mort, déjà blasées de tout. On dit qu'il est arrogant, mais c'est inévitable quand l'intelligence se marie à la confiance des maîtres du monde. Mais il sait feindre la simplicité, c'est une sorte d'entraînement.

Il attrape un manteau en laine de mohair et sort. Personne ne le remarque. Tant mieux. L'air glacé frappe son visage, le vivifie. Il adore le froid. Il n'hésite pas à courir dehors, torse nu, quand il gèle, pour s'endurcir.

Une petite couche de neige recouvre le sol. Il marche jusqu'à l'endroit où elle a posé son vélo contre l'arbre. Il s'engage dans le chemin qui descend à la cabane, suivant ses traces sur la piste blanche.

Le chalet en bois surplombe la rivière à pic. L'eau vive rongant les rives enneigées paraît noire.

Charles pousse la porte et entre. Amanda est assise à la table en chêne qui trône au milieu de la pièce. Elle tourne la tête vers lui, elle n'est pas surprise de le voir débarquer sans s'annoncer et l'accueille par un sourire avenant :

- Charles ! dit-elle sur un ton joyeux.
- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Ferme, tu fais entrer le froid.

Il déteste ce ton familier. Pas assez maître-domestique. Mais il ne le montre pas. C'est un bon exercice.

Charles claque la porte derrière lui, puis il s'approche de la table. Couteau en main, Amanda réduit en miettes un mélange de pain sec et de graines étalé sur une feuille de papier.

- C'est pourquoi ?
- Tu veux dire pour qui ?

Elle pointe sa lame vers une fenêtre. À travers la vitre, Charles aperçoit un nichoir accroché à une grosse branche d'arbre. Deux passereaux sautillent avec impatience sur son toit.

– C'est dur pour eux de trouver de quoi manger à cette période de l'année. Et puis ta mère aime bien voir des oiseaux quand elle vient ici.

C'est bien un caprice de Mère, se dit Charles, faire chauffer le chalet pendant tout l'hiver alors qu'elle ne s'y rend qu'une fois ou deux dans la saison. « Pour me retrouver » affirme-t-elle, bien qu'elle soit incapable de rester seule une minute. Elle a besoin de monde autour d'elle, pour qu'on la

vénère... ou la déteste. Il la comprend. C'est d'elle qu'il tient ce besoin de voir s'allumer chez les autres une lueur d'admiration... ou de jalousie.

Dehors, une petite neige lâche ses flocons. Il s'assied en face d'Amanda. Tandis qu'elle coupe une pomme en cubes, ils parlent de tout et de rien ; il raconte sa vie à l'université. Il glisse un ou deux ragots pas bien méchants sur son père. Ça la fait rire.

– Tu veux du café ? lui demande-t-elle.

– Avec plaisir.

Il attend, elle reste assise. Il hésite une seconde. C'est une servante.

– Je vais le faire, dit-il en se levant.

Il est sûr que ce genre de concession payera. Touché ! Il surprend un petit sourire conquis.

Elle a fini sa mixture, elle replie les coins de la feuille de papier et va ouvrir la fenêtre. Elle doit se pencher pour charger les graines dans la mangeoire. Charles voit ses formes se tendre, ses courbes se dessiner. Il sent gonfler son pantalon. Elle rentre le buste, ferme les battants. Il détourne les yeux assez lentement pour qu'elle capte son regard qui s'attarde sur elle. Bien joué. Il met l'eau dans la cafetière.

– Tant que je suis là, je vais en profiter pour vider l'âtre, dit-elle en s'approchant de la cheminée.

Il jette un coup d'œil. Il n'y a presque pas de cendres. C'est un prétexte pour rester, il le sent. Ils sont sur la même longueur d'onde.

– Au contraire, dit-il, on va se faire un feu. Comme Mère ne vient jamais, on commande du bois et il ne sert à rien. Autant en gaspiller un peu avant qu'il pourrisse.

Le feu n'est pas facile à allumer, le bois est trop humide. Ils s'y mettent à deux, l'un souffle tandis que l'autre casse des bûchettes. Ils se frôlent par accident, puis leurs corps s'effleurent. Impossible de démarrer ce feu. La fumée se déverse dans la pièce. Ils rient. Ils abandonnent avant d'enfumer tout le chalet.

Ils sont tout proches. Les regards se mêlent et s'attardent. Puis comme des aimants, leurs lèvres se touchent. Les vacances de Noël risquent d'être moins ennuyeuses que prévu. Ils roulent sur l'épais tapis moelleux étalé devant la cheminée. Les vêtements s'évaporent. Elle a un corps de rêve. Bien vu. Elle est étendue, le supplie de venir sur elle. Il a une trique d'enfer. Le show va commencer. Il a gardé son slip. Il le fait glisser vers le bas.

C'est alors que l'impensable se produit. Elle se met à rire.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demande-t-il, interloqué.

Elle ne cesse pas. Il ne comprend pas. Ça n'a aucun sens. Puis tout devient clair. Elle se moque de lui. Pour la première fois de sa vie, dans cette position, le membre dressé face à cette fille qui rit, il se sent ridicule. Personne ne lui a infligé pareille humiliation. Toute sa confiance en lui s'effondre, en même temps que son érection.

– Arrête, lui crie-t-il.

Mais le son clair aux accents moqueurs résonne encore comme une unimaginable insulte qu'il doit faire taire. Une fureur monte en lui qui l'envahit comme un mégashoot.

Il saisit son cou.

– C'est moi qui te fais rire ? dit-il en la secouant.

– Tu me fais mal, glisse-t-elle dans un râle.

A-t-elle parlé ? Il ne voit que son rire qui le nargue et qui déforme son visage. Il serre plus fort, il la sent qui se débat. Il croit l'entendre suffoquer, mais elle rit encore, peut-être plus fort. Il serre, serre, serre.

Ça ne marche pas. Sans lâcher son étreinte, il regarde autour de lui. Il voit le tisonnier, là, contre la cheminée. C'est ça, lui défoncer sa petite gueule, c'est le seul moyen de la faire taire. Il libère une main qu'il tend vers l'arme. Le rire cesse. Il se tourne vers elle. Son cou est violet, son visage bleu, ses yeux vides fixent le plafond. Elle ne rit plus depuis longtemps. C'est le cadavre d'une morte qu'il s'acharnait à faire taire ».

OceanofPDF.com

Morte.

Charles la contemple. L'énormité de ce qu'il vient de faire inonde sa conscience.

Tu l'as tuée.

À son grand étonnement, il ne ressent aucune culpabilité. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Stupéfait, il s'aperçoit que son membre est à nouveau dressé. Soudain la panique l'envahit. Il doit partir, vite, avant qu'on découvre qu'il est venu dans le chalet. Il rassemble ses vêtements, se rhabille en vitesse, fonce vers la sortie. Il se fige à la porte.

Ils se sont embrassés. Son ADN doit pulluler dans sa bouche.

Ils sauront que c'est moi. Son cœur s'affole, des bouffées de peur le font transpirer.

Une pensée le traverse. *Tu ne peux pas paniquer. Pas toi. Calme-toi, maîtrise-toi.* Il réalise une série d'inspirations et d'expirations pour oxygéner son cerveau. Il retourne au milieu de la pièce, prend une chaise, la tourne vers le cadavre et s'assied. Il joint les mains sur ses lèvres, comme une prière, et observe la morte comme source d'inspiration.

Tu es intelligent, tu es un génie. Le meilleur en mathématiques.

Le problème est le suivant : quelles que soient les inconnues de l'équation, le résultat doit être « Charles égale non coupable ». Il doit penser vite, avant que le retard d'Amanda à son service devienne suspect. Et si quelqu'un remonte l'allée et voit la bicyclette ? Ça compliquerait les choses. Il se concentre, jongle avec les éléments du problème. Cela doit être le plus simple possible. Il visualise la scène :

« *Elle pose son vélo contre un arbre, elle vient à la cabane pour donner à manger aux oiseaux. Elle leur prépare la nourriture, ouvre la fenêtre pour la mettre dans le nichoir, elle se penche trop, perd l'équilibre et tombe dans la rivière. Le courant est fort et tumultueux. Il l'entraîne.* »

Son corps va se fracasser contre les rochers, elle sera méconnaissable quand on la découvrira, plusieurs kilomètres en aval. Les marques

d'étranglement passeront pour l'œuvre du torrent. Si l'on conclut à l'accident, il n'y aura pas de recherche ADN.

Il suffit de la pousser dans la rivière.

Il rhabille la fille, puis il va ouvrir la fenêtre. Quelque chose l'arrête. Une fulgurance traverse son cerveau : sur le chemin qui mène de l'allée au chalet, ses empreintes de bottes dans la neige signent son passage.

On saura que quelqu'un était là. Moi !

Il doit revoir la mise en scène. Rien ne doit conduire les enquêteurs au chalet. Changement d'histoire : *Amanda n'est pas venue dans la cabane, n'a pas nourri les oiseaux. Elle est tombée dans la rivière avant d'arriver jusqu'ici.*

C'est ce qu'il doit réussir à faire croire. D'abord, effacer toute trace du passage d'Amanda. Charles récupère le contenu de la mangeoire. Les oiseaux l'auraient vidée, mais à quel rythme ? La fille a apporté une pomme entière, des morceaux de pain et des graines. Est-ce un problème si l'on ne les retrouve pas sur elle ? Pas vraiment. Elle sera ballottée pendant des heures dans l'eau : la pomme peut s'être perdue, le pain gonfle, se désagrège dans le courant et les poissons mangent les graines. C'est plausible.

Charles avale les cubes de pommes. Il verse les miettes de pain et les graines sur le morceau de papier journal. Il fourre le tout dans le manteau d'Amanda.

Charles sourit. Un policier qui découvre des miettes dans une poche serait-il assez malin pour imaginer un meurtre ? Il éclate de rire. Si ce bon vieux Jerry Bleckman est toujours le shérif du comté, ça ne risque pas d'arriver. Jerry aura conclu à l'accident avant même qu'on ait retrouvé la fille.

Il traîne le corps jusqu'à la fenêtre, le prend sous les épaules et le soulève. Il n'est pas lourd. Pas pour lui. Il le fait basculer. Comme une masse, il tombe dans l'eau, roule et disparaît, emporté par les flots tumultueux. La rivière court sur des kilomètres en dehors de la civilisation. Avant qu'on le découvre, beaucoup de temps se sera écoulé.

Charles se sent affûté comme jamais. Le danger lui procure un sursaut de lucidité. Il a l'esprit clair, son cerveau pense vite. Il aime ça.

La cheminée. Il rassemble les vestiges de leur feu raté et les balance dans la rivière. Il replace des coussins, pousse des chaises, vide le filtre de la

cafetière, lave les tasses. Puis il laisse courir son regard autour de lui, à l'affût du moindre détail qui clocherait. Rien. Impeccable.

Il se dirige vers la bibliothèque où sont rangés les livres de Mère. Si jamais l'enquête remonte jusqu'à lui et que la police le questionne, il dira qu'il est venu chercher un bouquin. Il en saisit un, au hasard, et le glisse dans sa poche.

Erreur !

S'il a pris la peine de s'aventurer jusqu'au chalet en plein hiver pour un livre, c'est qu'il est important. Il remet celui qu'il a choisi à sa place et parcourt avec attention les rayonnages, mais il n'y trouve que des romans à l'eau de rose. Mère est brillante, cultivée, mais elle a un faible pour ce genre de littérature. Elle en a un peu honte, c'est pourquoi ses livres « sentimentaux » sont entreposés dans son chalet, comme s'ils n'étaient pas dignes des rayonnages de la grande bibliothèque de la demeure.

Charles se rabat sur le dernier volume d'une série interminable d'une auteure à succès. Il pourra prétendre avoir voulu le prêter à Deborah, une fille de l'université qui est fan.

Il sort du chalet. Devant lui, les traces dans la neige d'Amanda et les siennes se côtoient tout au long du chemin. Il commence à remonter, mais en prenant soin de poser ses bottes sur les traces de la fille pour les couvrir. L'écartement de ses enjambées à l'aller et au retour est différent, mais c'est logique qu'il soit plus court dans le sens de la montée.

Une fois arrivé à l'allée principale, il se retourne et étudie le résultat. On a l'impression qu'une seule personne est descendue au chalet. Parfait.

Le vélo.

Il le décolle du tronc sur lequel il est appuyé et le cale sur son épaule. Il constate avec satisfaction que les pneus n'ont pas laissé de traces sur le sol de neige tassée. Il quitte le domaine et s'avance sur la route. Il guette l'horizon, redoutant de voir surgir une voiture. Il jette des coups d'œil fébriles derrière lui pour vérifier que personne ne sort de la propriété. Si on le surprend avec un vélo, ce sera suspect. Que pourrait-il inventer comme baratin pour se justifier ?

Rien.

Une angoisse désagréable s'empare de lui, mais rien de comparable avec le frisson du danger qu'il a éprouvé dans le chalet. Cette fois, c'est une peur viscérale, elle vient du fait qu'il est à la merci du hasard.

Ma vie peut être foutue si quelqu'un arrive et je n'y peux rien.

Il déteste ça.

Ça ne doit plus se reproduire.

Étrange pensée. C'est comme s'il savait qu'il revivrait ce genre de situations et qu'il devrait s'y préparer.

Il avance sur quelques centaines de mètres et s'arrête à un endroit où le chemin longe la rivière de près. Ça descend en pente raide et l'eau n'est qu'à trois mètres.

Il imagine la scène : Amanda roule sur sa bicyclette, elle dérape sur une plaque de verglas et glisse dans le torrent. C'est jouable.

Il saisit le vélo par le guidon et la selle, et, d'une poussée énergique, il l'envoie hors du chemin ; le vélo se maintient en équilibre sur un mètre à peine, cale dans la neige, bascule en avant et tombe dans la rivière. Charles le regarde tourbillonner dans le courant tumultueux, buter sur des obstacles invisibles et finir par s'encaster dans des rochers. La roue arrière dépasse le niveau de l'eau, mais quelqu'un doit avoir une bonne raison pour s'approcher de la berge à cet endroit et scruter la rivière pour la repérer.

Charles n'a plus qu'à rentrer.

C'est alors qu'une piqûre de froid frappe sa joue, puis une autre. Des flocons virevoltent dans l'air.

Charles lève les yeux vers le ciel gris, moucheté de blanc. Une grosse chute de neige s'annonce, elle couvrira toutes les traces en un rien de temps. Les faits seront impossibles à décrypter, la probabilité qu'on le soupçonne est proche du néant. Une joie sauvage envahit le jeune homme. C'est un cadeau du ciel, c'est comme s'il recevait une sorte d'absolution pour le meurtre qu'il vient de commettre. Lui qui ne croit en rien, surtout pas en un être supérieur niché « Là-haut », il s'entend murmurer un merci plein de gratitude, les yeux tournés vers le ciel.

Il retourne au domaine. Il retrouve sa chambre sans avoir croisé personne. Soulagé, il s'écroule sur son lit. Il s'aperçoit qu'il tremble.

Je m'en suis sorti.

La tension retombe. Mais la colère monte quand il pense à l'affront dont la fille a été capable. Au moins, il l'a punie.

Et puis il retrouve cette incroyable sensation, la vague de plaisir qui l'a submergé au moment précis où il serrait sa gorge et qu'il voyait sa vie s'échapper. (Il regarda ses mains.) Il avait aimé la tuer. Il avait ressenti une telle impression de puissance. Et il avait eu cette trique d'enfer, comme il n'en avait jamais eu. L'expérience a été une révélation, une initiation.

Une pensée traverse son esprit. Il la rejette tant elle est effrayante. Mais elle revient, s'insinue en lui. Elle le trouble, le fascine, elle devient désir, certitude. Il la murmure comme une promesse.

Je tuerai encore.

Il se lève et gagne la fenêtre. De gros flocons noient le monde sous une couche d'un blanc immaculé.

La neige qui efface toutes traces.

OceanofPDF.com

Ann sentit la douleur augmenter dans sa gorge, là où la pointe du couteau entrait dans sa chair. La respiration du tueur s'accélérait. Une lueur de folie brûlait dans ses yeux.

– Donne-moi ton rire, répéta Rylander.

Leur rire, c'est ce qu'il cherchait à obtenir de ses victimes, afin de retrouver l'intensité de la première fois, avec Amanda.

– Non, Charles.

Ann avait prononcé ces mots comme si une autre personne s'était exprimée à travers elle.

Un sourire tordit la face de Rylander.

– Bien sûr que si, rétorqua-t-il, elles finissent toutes par m'obéir.

– Je n'ai aucune raison de rire. Au chalet, si j'ai ri, ce n'était pas pour me moquer de toi.

Rylander sursauta.

– Le chalet ?

Les mots sortaient de la bouche de Ann comme s'ils étaient prononcés par... Amanda. Les intonations de la première victime de Rylander coloraient sa voix.

– J'étais crispée, intimidée, même si tu ne t'en rendais pas compte. C'était un rire nerveux, mais je ne me moquais pas de toi, Charles, je t'assure.

Rylander pâlit. Ann sentait que son pouvoir agissait toujours sur le psychopathe, elle put observer qu'il perdait pied avec la réalité : son esprit se brouillait, devenait confus. À la place de Ann, Rylander voyait Amanda ressuscitée.

Il baissa son couteau. À travers Ann, la voix reprit :

– Tu sais ce que nous allons faire, Charles ? nous allons retourner au chalet. Nous allons recommencer. Et cette fois, je ne rirai pas.

Rylander hésitait.

– Détache-moi, dit-elle doucement. Emmène-moi à la cabane. Les choses se passeront comme tu le veux.

Rylander hocha la tête et se mit à sourire. Une étrange lueur brillait dans ses yeux.

– D'accord, dit-il. On y va.

Ann vit l'effroyable désir qui grandissait en lui. Il comptait refaire l'amour avec « Amanda » et la tuer. Il voulait retrouver l'intensité du plaisir de cette première fois qu'aucune de ses autres victimes ne lui avait procuré.

Un éclat de bruit métallique retentit aux pieds de Ann. Rylander venait de lâcher son couteau. Il tendit ses mains au-dessus d'elle pour détacher le fil de fer qui lui liait les poignets. Ses pectoraux frôlèrent son visage, Ann frissonna de dégoût. Elle faillit détourner la tête, mais réussit à contrôler sa répulsion.

Il ne comprendrait pas ce rejet. Il ne doit pas se méfier.

Rylander s'accroupit. Elle sentit qu'il lui détachait un pied, puis l'autre.

Libre.

Elle voyait le dessus de sa tête, sa chevelure blonde si soignée. Elle n'aura pas d'autre occasion. La rage submergea la peur qui l'habitait. Elle prit une inspiration et, de toutes ses forces décuplées par la haine, elle donna un violent coup de genou dans le menton de Rylander.

Il bascula en arrière en grognant. Ann fouilla des yeux la table où il avait installé ses « instruments ». Elle vit une sorte de masse. *Bien sûr, il aime casser des os.* Assis sur le sol, Rylander se frottait la mâchoire. Le coup de genou ne lui avait pas fait très mal, il l'avait ramené à la réalité. Il leva un regard mauvais vers Ann. Ce n'était plus Amanda qu'il voyait.

Ann le frappa en pleine tête. Le choc fit un bruit effroyable. Le cuir chevelu explosa en une gerbe de sang. Rylander s'affala sur le côté. Dans la demi-obscurité de la salle, une mare presque noire commença à s'étendre autour de lui.

Masse levée, Ann se campa au-dessus de lui, prête à frapper une seconde fois. Mais Rylander ne bougeait plus. De sa plaie au crâne coulait un flot de sang couvrant son visage d'un masque rouge sombre.

Ann sentit ses forces quitter ses mains qui s'étaient mises à trembler au-dessus de sa tête. Elle lâcha la masse qui percuta le sol dans un bruit sourd. Elle contempla un instant le corps parfait étendu à ses pieds. La chute l'avait laissé dans une sorte d'abandon lascif, une pose féminine qu'il aurait détestée.

Elle prit son élan et lui donna un monumental coup de pied dans les parties. Il ne réagit pas. Elle s'éloigna rapidement vers la sortie, sans se

retourner.

Personne ne l'empêcherait de poursuivre son but. Pas même Charles Rylander.

OceanofPDF.com

Steven franchit la grille des abattoirs Stammers. Pas de Chrysler dans le parking, Ann n'était toujours pas rentrée. Il arrêta sa voiture et sortit. À tout hasard, il observa le sol. À l'endroit où la jeune femme avait l'habitude de se garer, il remarqua deux traînées sombres. Il s'approcha et s'accroupit. C'étaient des traces laissées par des pneus qui avaient arraché la neige jusqu'à l'asphalte. Pour une raison inconnue, Ann avait démarré en trombe.

Steven se redressa et retourna à sa voiture. Au moment de s'installer derrière le volant, il jeta un regard vers l'appartement, comme si, par un coup de baguette magique, il verrait Ann lui faire signe de monter. Un détail attira son attention. Sur un côté de la verrière, il remarqua une découpe bizarre sur une vitre. Il plissa les yeux. Pas de doute, le carreau était brisé à cet endroit.

Sa gorge se serra. Quelque chose d'anormal s'était passé. Il se précipita vers l'escalier métallique. Le cœur pompant son sang, il parvint au quatrième et courut sur la coursière jusqu'au loft. La porte était entrouverte. Il la poussa d'un coup de pied et entra en braquant son arme devant lui. L'effroi le figea sur place. Tout avait été saccagé. Son cerveau s'affola, il imagina Ann étendue dans un coin, victime d'une attaque. Il repensa aux traces de démarrage de la Chrysler, elles avaient sûrement été laissées par son assaillant en s'enfuyant.

Reste calme, méthodique, applique les règles.

C'était au-dessus de ses forces, il se rua comme un fou dans tout l'appartement, foulant du pied toutes les procédures. Personne. Il poussa un soupir de soulagement. Il rangea son arme dans son étui, se calma et refit un tour. Dans la chambre, il vit un portemanteau encastré dans la vitre cassée qu'il avait vue d'en bas. On l'avait balancé avec rage.

Une folie destructrice s'était libérée dans l'appartement. Au moins, Steven n'avait pas détecté de traces de lutte, Ann devait être absente quand la tempête s'était déchaînée.

Il sélectionna son numéro sur son téléphone. Il retomba sur le répondeur.

– Je suis chez toi. Quelqu’un a tout saccagé. Je me fous de tes états d’âme à mon sujet. Rappelle-moi, dès que tu as ce message.

Il raccrocha et reporta son attention sur les dégradations.

Qui a fait ça ?

Des cambrioleurs qui se seraient amusés à tout dévaster ? Phil Barr, le type frustré de chez Bennett, pétant un câble ? Les hypothèses moururent les unes après les autres, tandis qu’en naissait une bien plus terrifiante : l’œuvre de Charles Rylander.

Steven se précipita hors de l’appartement. Rendu sur la coursive, il composa le numéro de Walsh sur son téléphone. Il voulait le prévenir qu’il pensait que Rylander était dans le coin.

« Occupé ». Steven se pencha par-dessus la balustrade pour jeter un coup d’œil aux alentours. Il repéra des empreintes de pas suspectes dans la neige. Quelqu’un avait longé le bâtiment.

Walsh attendrait. Steven rempocha son téléphone et courut jusqu’aux escaliers métalliques qu’il descendit quatre à quatre.

La neige avait une trentaine de centimètres d’épaisseur. Les traces partaient des marches, menaient jusqu’à l’angle et continuaient derrière les abattoirs. Elles étaient confuses, mais Steven discerna de grosses empreintes masculines, mêlées à des plus petites, faites par des chaussures de femme.

Ann.

Steven sentit une décharge d’adrénaline monter en lui. Il s’élança jusqu’au coin et courut le long des traces. Elles s’arrêtaient devant une porte d’accès à l’édifice.

Ressortant son arme, Steven pénétra avec prudence dans la grande salle d’abattage. Il s’octroya quelques secondes pour s’habituer à la pénombre et se mit en marche. Les sens aux aguets, guettant le moindre bruit, le plus petit mouvement, il glissait en pesant moins qu’une ombre. Il progressait allée par allée, ne négligeant aucun recoin.

Au détour d’un long évier en céramique, il aperçut un corps nu, étendu sur le sol, à une trentaine de mètres. Ann ! Son cœur fit une embardée. Il pressa le pas. En s’approchant, il se rendit compte avec soulagement que c’était un homme, couché sur le côté, en position de fœtus. Il souffla, expulsant une grosse bulle d’angoisse.

Le corps baignait dans une mare de sang. Steven reconnut les mèches blondes pointant sur la tête maculée d’un rouge sombre : Rylander.

Qu'est-ce qu'il fout là ? À poil ?

Steven sentit ses nerfs se tendre en découvrant des préparatifs qui ne lui laissaient aucun doute sur leur fonction : d'un rail — sur lequel glissaient jadis les carcasses de bétail — pendaient des chaînes destinées à attacher quelqu'un. Il avait rassemblé des outils et des instruments sur une console.

Ce salaud de Rylander a voulu remettre ça. Avec Ann.

Gorge serrée, Steven inspecta le sol sous l'installation : aucune flaque de sang, quelques morceaux de fils de fer. Ses yeux tombèrent sur la masse qu'avait utilisée Ann. Des cheveux blonds étaient collés à son extrémité rougie par du sang. Rylander n'avait pas eu le temps de commencer. Les choses n'avaient pas tourné comme le monstre l'avait espéré. Un miracle s'était produit, Ann s'était échappée.

Rassuré sur son sort, Steven reporta son attention sur Rylander. Du bout du pied, il poussa sur son épaule pour le faire basculer sur le dos. Deux fentes blanches s'ouvrirent sur la face couverte de sang.

— Ins... inspecteur Whitmore, gémit une voix pâteuse.

Rylander était vivant.

OceanofPDF.com

Dans la pénombre, les yeux épouvantés brillaient comme des phares sur son visage ensanglanté.

– Je me rends ! glapit Rylander affolé, en ramena son bras pour se protéger. Ne faites pas ça, je vous en prie. Écoutez, Steven ! Ne me tuez pas !

Dans la vie normale, Steven aurait informé Rylander qu'il était en état d'arrestation. Il lui aurait lu ses droits, puis appelé les secours ; une ambulance serait arrivée sur les chapeaux de roue. En aurait jailli une équipe médicale surentraînée qui aurait mis toutes ses compétences et toute sa foi en sa mission pour soigner la blessure du pauvre meurtrier et soulager sa douleur.

Mais Steven avait braqué son revolver sur l'espace entre les deux yeux du déchet humain. Il faisait des efforts intenses pour résister à l'envie de lui exploser la tête. Rylander agita ses bras devant lui, comme s'il voulait créer un écran de protection contre les balles.

– Je vous en prie, ne tirez pas, l'implora-t-il. Ne me tuez pas !

Il se mit à trembler. Ses suppliques étaient pathétiques. Nu, la face grimaçante de peur, il était pitoyable. Quel contraste avec le Rylander arrogant, si sûr de lui ! Steven voyait son vrai visage, celui d'un type sournois au courage de pacotille qui se créait une illusion de pouvoir sur les femmes par la ruse et la lâcheté.

– Écoutez, Steven, dit Rylander d'une voix craquelée, tout ce que j'ai dit à votre propos et sur votre petite amie, je le regrette. Sincèrement. C'était le jeu, vous vous souvenez ? Le jeu. Je vous provoquais, rien de plus, vous vous en êtes rendu compte ? Mais le jeu est fini. On oublie tout. Sans rancune. Hein ?

Steven baissa son arme. Il vit la tension disparaître dans tout le corps de Rylander.

– C'est ça, c'est très bien, Steven, dit Rylander, comme s'il calmait un cheval fougueux. Je vais vous suivre. Je n'opposerai aucune résistance, je vous le promets.

Steven se pencha et avança la main. L'autre la saisit. D'une brusque traction, Steven le fit se relever. Rylander chancela pour trouver son équilibre.

– Vous n'êtes pas très bavard, hein ? dit Rylander en cachant par instinct ses parties génitales.

Le policier lui prit un poignet qu'il emprisonna dans le bracelet d'une paire de menottes.

– Euh, vous devriez peut-être me laisser me rhabiller, non ? Mes vêtements sont par là.

Steven le poussa devant lui.

– Eh, que faites-vous ? Vous n'allez pas m'emmener dehors comme ça ?

L'inspecteur l'orienta vers le fond de la salle.

– Je ne comprends pas ? s'écria Rylander qui recommençait à paniquer. La sortie n'est pas de ce côté ! Où me conduisez-vous ? Vous ne dites rien ? Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Parlez-moi, bon Dieu !

Steven se souvenait de l'endroit. C'était dans le fond, un peu sur la droite. C'était tellement incongru d'en trouver un dans des abattoirs. Une bâche grossière le cachait. D'un large mouvement, il découvrit le juke-box. Rylander regarda l'objet sans comprendre.

– Où voulez-vous en venir ?

D'une poussée, Steven le balança contre le mur à côté de l'instrument. Sans lui donner le temps de réagir, il ferma le bracelet libre des menottes autour d'un tuyau de canalisation.

– B... bon sang ! Qu'est-ce que vous faites ? bégaya Rylander, paniqué. Parlez-moi, bordel ! PARLEZ-MOI !

Steven s'éloigna.

– Je veux appeler mon avocat, vous m'entendez ? J'ai droit à mon coup de fil ! Je veux appeler mon avocat !

Steven disparut dans le fond de l'allée.

– Vous n'avez pas le droit de me laisser là ! hurla-t-il dans le vide. Ce... c'est illégal ! Eh ! Vous entendez ? Revenez Steven ! REVENEZ !

Sa voix s'étrangla. Il tira avec frénésie sur sa paire de menottes, puis il abandonna. Seul dans la pénombre, il se recroquevilla et se mit à trembler. Même sa résistance au froid avait été vaincue.

Il sombrait dans la résignation lorsque son visage s'éclaira. Au bout de l'allée, la silhouette de Steven venait de réapparaître.

– Vous avez changé d’avis ! lui cria-t-il. C’est la seule chose à faire, Steven. C’est tout à votre honneur ! Détachez-moi et emmenez-moi au poste !

Son soulagement fut de courte durée, il se figea, à l’écoute. Un drôle de couinement accompagnait l’arrivée du flic. Steven poussait devant lui le chariot sur lequel le psychopathe avait disposé ses outils de torture. Envahi par un sombre pressentiment, Rylander se tassa contre le mur.

Steven arrêta la petite console à roulettes. Les yeux de Rylander s’agrandirent quand il vit l’inspecteur prendre un couteau rouillé et l’examiner dans la faible lumière. Rylander trembla, cette fois de terreur.

– Qu’est-ce que vous allez faire ? Vous n’y pensez pas ! Je vous en supplie. Vous êtes en colère, je le comprends. Je ne savais pas que Karen était votre amie, je vous le jure ! Vous m’en voulez, c’est ça ? Bon sang ! Steven, dites quelque chose !

Il se mit à sangloter. Steven s’avança, s’accroupit et approcha le couteau des yeux de Rylander.

– NOOOON ! hurla Rylander. Il détourna la tête et s’enfonça dans le mur. Mais Steven se contenta de déposer l’ustensile sur le sol, puis il se redressa et se tourna vers le chariot. Semblant hésiter, il choisit un gros crochet à viande avec un manche en bois. Il le plaça à côté du couteau.

Rylander rouvrit les yeux. Steven disposait, un à un, les instruments devant lui. À quel étrange manège le flic se livrait-il ?

– Vous installez ça devant moi, d’accord. Qu’est-ce que je dois comprendre ? Il y a un message ?

Sans lui répondre, Steven finit de déposer le reste des outils et se redressa pour contempler son œuvre. Rylander regarda avec un mélange d’inquiétude et de stupéfaction : les instruments de torture formaient un arc de cercle autour de lui. Soudain, un éclair brilla dans son œil.

– Vous me rendez un culte ! C’est ça, Steven ? Vous m’admirez ! Vous me rendez hommage ! Je le sentais. Je vous ai dit que vous finiriez par tomber en adoration devant moi, vous vous souvenez ?

Steven fit quelques pas sur le côté et disparut derrière le juke-box. Rylander se pencha pour essayer de voir ce qu’il faisait.

– Vous pouvez m’enlever les menottes, Steven, vous pouvez me détacher. Que faites-vous ?

Steven tira sur le fil électrique de l’instrument et ramassa la prise. Ce qu’il s’apprêtait à faire était inutile, juste une petite touche de poésie.

En allant chercher le chariot de Rylander, il était passé par le local technique et avait ouvert l'armoire électrique.

Le courant alimente l'appartement de Ann. Combien de chances qu'il arrive encore jusqu'ici ? Aucune.

Il avait abaissé le levier du disjoncteur central. Miracle. Une petite veilleuse s'était allumée sur le tableau. Une victoire incroyable contre les probabilités. Gagner quand on a zéro chance. Ehlinger en ferait une attaque.

Il avait enclenché le coupe-circuit du courant qui devait alimenter la zone du juke-box et avait poussé son chariot pour aller retrouver Rylander.

Steven enfonça la prise dans le mur. Le Wurlitzer One More Time 1015 se mit à cracher ses couleurs criardes, jaune, orange, violette. Des bulles d'air montèrent dans les tuyaux transparents qui couraient sur l'instrument.

Fasciné, le psychopathe regardait l'explosion de lumières bigarrées qui vibraient sur le visage du policier. Dépassé par ce qui se passait, il avait fini par se taire.

Steven fouilla dans son portefeuille et sortit une pièce de vingt-cinq cents. Il parcourut des yeux le répertoire des chansons, hésita. La plupart ne lui disaient pas grand-chose. Trop anciennes pour qu'il les connaisse.

Il eut une pensée pour Franck Stammers, l'homme qui avait installé le juke-box pour adoucir les derniers instants des bêtes. Quel titre aurait-il choisi pour Rylander ? « The Girl Can't Help It » de Little Richard. Ça semblait approprié. Il inséra la pièce dans la fente, tapa 7-0-4 sur le clavier de sélection des morceaux. Puis, avec attention, il observa le plateau circulaire chargé de disques 45 tours qui pivota et s'immobilisa. Un bras mécanique piqua un vinyle, le fit basculer à l'horizontale pour le placer sur la platine. Puis la tête de lecture s'abaissa.

Les premières notes emplirent la salle.

Steven s'approcha de Rylander et, le dominant de toute sa hauteur, il le contempla un long moment. Nu, tassé contre le mur sale, tremblant de froid, baignant dans son propre sang, les yeux exorbités, et le visage marqué par la stupéfaction et la peur, c'était une bonne image du monstre qu'il avait traqué pendant deux ans. La dernière qu'il garderait en mémoire.

Il se retourna et s'éloigna. Rylander beugla quelque chose, mais Steven n'écoutait plus, il en avait fini avec le psychopathe. Ses cris se perdirent dans le chant des choristes qui scandaient obstinément le refrain :

« She can't help it, the girl can't help it,
She can't help it, the girl can't help it »...

OceanofPDF.com

Ann n'était pas revenue depuis son enfance, la maison familiale lui parut plus petite que dans ses souvenirs. Abandonnée depuis des années, elle pourrissait lentement. Personne n'y venait plus. Il faut dire que le propriétaire était resté la moitié de sa vie en prison, et ses deux filles n'étaient pas du genre à passer pour tondre la pelouse. Si la maison a été mise en vente, personne n'en a voulu. Qui souhaite habiter dans un endroit où quelqu'un a été assassiné ?

Ann jeta un coup d'œil furtif au voisinage et, mal à l'aise, s'avança avec hésitation dans l'allée. Elle se sentait comme une étrangère en terre hostile. Elle gravit les quelques marches jusqu'à la porte d'entrée. Sa mère avait l'habitude de cacher une clef de secours sous le gros caillou, à gauche de l'escalier. Ann le débarrassa de sa couche de neige et le souleva : rien.

Elle fit le tour de la maison. D'un coup de coude, elle fit exploser l'un des carreaux de la porte de derrière. Elle passa la main pour faire pivoter le loquet de la serrure, de l'intérieur, et entra.

Sa première impression fut que tout était resté exactement comme dans son souvenir, mais voilé par une couche de poussière grise. Elle se rendit dans la cuisine. Sur le plan de travail, les appareils ménagers étaient passés de démodés à vintage. En voyant le moule à muffins près de l'évier, Ann faillit fondre en larmes. Des flashes visuels lui montraient sa mère qui sortait les gâteaux fumants du four et les posait sur la table.

Tant mieux. Ne te retiens pas. Laisse tes émotions t'envahir.

Avec appréhension, Ann fit les quelques pas qui la séparaient du salon. Elle resta tétanisée sur le seuil, incapable d'avancer.

Tu dois le faire.

Elle tendit son courage comme un arc, prit une inspiration et regarda dans la pièce. Malgré le temps passé, une tache sombre s'étendait encore sur le plancher, là où...

Une vague de douleur lui fit détourner la tête.

Non. Tu ne dois pas reculer. Affronte ça.

Elle se força à s'absorber dans la contemplation de la tache pendant un long moment. Pour s'en imprégner.

Maman est morte là. Oui, là. Les traces, c'est son sang à elle.

Puis Ann se dirigea vers l'escalier. Elle se rappela combien les marches étaient malcommodes à escalader sur ses petites jambes. Elle monta au premier étage. Elle gagna la porte de sa chambre et prit une inspiration. Sa main trembla quand elle l'ouvrit. Tout était resté comme dans sa mémoire. Quelques touches de roses par-ci par-là, mais pas trop, maman ne voulait pas céder trop facilement au stéréotype : rose égale fille. Des soleils éclatants et des fleurs multicolores égayaient les murs. La bande des peluches se serrait comme des sardines sur l'étagère au-dessus du lit. Rien n'avait bougé : la petite chaise vert pomme était rangée sous le bureau de la même couleur. Bib, le bébé déglingué en plastique, fixait le plafond pour toujours. Les minuscules sandales jaunes parsemées d'étoiles s'alignaient bien sagement sur le tapis qui représentait une scène rigolote avec des oursons, des champignons et des chapeaux magiques.

Rien n'avait changé. Un léger voile de poussière recouvrait tout comme un masque de tristesse.

Ann se dirigea vers le placard, ouvrit les portes. C'était son refuge secret — connu de tout le monde — où elle seule avait le droit de se cacher. Maman faisait toujours semblant de l'y trouver par le plus grand des hasards.

Ann s'accroupit et *le* chercha. *Il* devait être là, elle en était sûre. Eh oui, couché sur une batterie de baskets et de souliers, Ruby, son lapin adoré, lui tendait les bras comme s'il attendait son retour. Ruby, le compagnon de toutes ses aventures, l'ami fidèle, le complice des sales coups. La petite Ann l'avait lâché quand les portes s'étaient ouvertes brusquement et que le gros policier avait tendu les bras pour l'arracher à son refuge. Personne n'avait pensé à rapporter Ruby à la fillette.

Elle poussa les robes d'enfant suspendues aux cintres, elle se plia et s'assit dans le coin du placard, comme elle l'avait toujours fait. Comme il lui sembla étroit. Elle referma les portes. Un demi-jour se diffusa par les fentes horizontales. Elle reconnut la lumière tamisée. Elle seule n'avait pas vieilli.

Elle serra Ruby contre son cœur — c'est ce que faisait la petite Ann quand elle devait aborder un problème important — et elle ferma les yeux. Elle n'avait pas fait le déplacement pour une balade nostalgique dans son

enfance, mais pour régler des comptes. Depuis des années, une personne savait ce qui s'était réellement passé dans le salon. Cette personne lui cachait la vérité, le moment était venu de l'interroger.

Ann se recroquevilla dans la position où on l'avait trouvée, vingt ans plus tôt. Et elle s'abandonna aux souvenirs qui la submergeaient depuis son entrée dans la maison. Elle se laissa emporter dans un fleuve d'émotions, revoyant le visage de maman riant, triste, inquiet ou en colère selon les vilains tours que la petite Ann venait de commettre. Doris apparut en joyeuse copine de jeux, puis en ado rebelle à la mine ténébreuse. Papa était toujours de bonne humeur, faisant le clown à ses anniversaires...

C'étaient les souvenirs d'une enfance heureuse, insouciante où tout drame s'évanouissait dès que flottait l'odeur des muffins cuisant dans le four. Ils défilaient dans une joyeuse cohue, entraînant Ann dans leur ronde, et ils se fracassèrent contre le mur du Grand Secret.

Le mur était rouge. Rouge comme le sang qui s'étendait autour de maman allongée dans le salon. Une craquelure le zébra, une lumière jaillit par la fissure. Ann sentit le pouvoir s'ouvrir en elle.

Et tout devint clair.

OceanofPDF.com

« Un beau soleil d'été inonde la chambre. La petite Ann est en réunion avec Ruby, Sabby et Jasper. Qui des trois peluches dormira avec elle ce soir ? La discussion est âpre, mais la réponse finale est toujours : « Tous les trois ! »

Tout à coup, un long cri interrompt le débat. Ann tend l'oreille. Ça venait du rez-de-chaussée. C'était la voix de maman, mais pas celle qu'elle a d'habitude, quand elle l'appelle parce que c'est l'heure de manger ou qu'elle est en colère.

Ann se lève, prend Ruby par une oreille et sort de sa chambre. Elle avance sur le palier jusqu'à l'escalier.

– Maman ? dit-elle d'une petite voix.

Pas de réponse. Elle descend quelques marches et s'arrête pour voir ce qui se passe dans le salon entre deux balustres. Maman est couchée sur le sol dans une grosse flaque rouge. C'est du sang, Ann le sait, elle a le même qui sort de son doigt quand elle se pique, et de son genou quand elle tombe dessus. Mais pourquoi il y en a autant sur le plancher ? Et pourquoi maman dort dedans ?

Tiens, il y a Willy, le copain de Doris. Il a l'air tout énervé devant maman, il se tord les mains comme s'il venait de casser un vase. C'est bizarre, il y a un gros manche qui dépasse du ventre de maman. C'est celui du grand couteau qu'elle utilise pour enlever la peau des poissons, Ann le reconnaît : il lui fait peur. Qu'est-ce qu'il fait dans son ventre ?

– Maman ?

Willy tourne la tête d'un coup, comme si on lui avait donné une claque. Il la fixe, stupéfait.

Il vient vers elle. Il est en bas de l'escalier. Il met un pied sur la première marche. On entend un craquement.

– T'aurais pas dû sortir de ta chambre, petite conne.

Pourquoi il lui dit un mot « interdit de dire » ?

Il monte doucement, marche après marche. Il fait un peu comme elle, quand elle s'approche d'un papillon dans le jardin. Il a peur qu'elle

s'envole ?

Il lui sourit, mais on dirait une grimace. Il n'est pas comme d'habitude. Il a toujours l'air méchant et bête, mais là, il a l'air surtout méchant. Il lui fait peur. Elle n'ose pas bouger, elle serre Ruby contre elle.

Des voix se font entendre. Elles viennent du dehors.

– Jusqu'à dix heures, je te le promets. (C'est Doris.) Allez, quoi, c'est juste une soirée entre filles. Papa, s'te plaît !

– Pas question de te dire oui ou non. Trop risqué. Demande à ta mère. Si elle refuse, je n'y serais pour rien. (Il rit.)

– Lâche !

Willy s'est figé. Il a peur, Ann le voit. Pourquoi ? Ce ne sont que Doris et papa qui rentrent. Il se tourne vers elle. Il fait une grimace méchante.

– Écoute-moi bien, toi. Tu leur dis pas que tu m'as vu. Tu comprends ? Jamais !

Il a la bouche toute tordue. Il tremble comme s'il était malade. On voit toutes ses dents, même la noire. Il lève l'index et le secoue pour l'avertir.

– Tu le dis à personne, tu m'entends, à personne ! Sinon, je tue ta sœur, je tue ton père et je reviens te tuer toi aussi !

Ann ouvre des yeux ronds. Là, sur son avant-bras, il a un dessin, une tête de monstre grimaçant dans du feu.

– Je reviens te tuer ! T'as compris ?

Willy redescend l'escalier rapidement. Il lui jette un dernier regard chargé de méchanceté, se tourne un instant du côté des voix et disparaît à l'opposé.

Ann se précipite dans sa chambre et court se réfugier dans le placard. Elle ferme les portes et se tasse dans le coin. Dans sa tête, le Gardien du Grand Secret lui répète sans cesse : « Oublie, sinon je reviens te tuer ! Oublie, oublie, oublie... » Il a la tête du monstre dans le feu. La petite Ann ferme les yeux et serre Ruby contre son cœur : « Je ne dois rien dire à personne, Ruby, aide-moi à garder le Grand Secret ».

*

Ann était en état de choc. *Tout est de ma faute.* En fouillant son propre esprit, le pouvoir lui a tout montré. Terrorisée par Willy qui menaçait de

tuer sa famille, la petite Ann lui a obéi. Elle a enfoui le Grand Secret dans un coin inaccessible de sa mémoire, gardé par l'horrible tête enflammée. Parce qu'elle n'a pas su se rappeler ce qui s'est passé, son père s'est accusé du crime d'un autre. À cause d'elle, de son oubli, de son silence, il s'est condamné à gâcher sa vie en prison.

Ann sombra dans la confusion où peine et chagrin se mêlèrent au remords et au désarroi.

Il faisait nuit quand quelque chose la tira de l'état de demi-mort où elle s'était réfugiée. Surgie du néant, une tête enflammée fonça sur elle comme dans son cauchemar. Sauf que ce n'était plus le dessin grotesque d'un tatouage, mais le visage grimaçant de Willy qui lui disait : « Tu le dis à personne, tu m'entends, à personne ! Sinon, je tue ta sœur, je tue ton père et je reviens te tuer, toi aussi ! ».

Ann ne fut pas réveillée par la peur, mais par la colère et la haine. Et tout son être cria un seul mot : *vengeance*.

OceanofPDF.com

Steven claqua la porte métallique derrière lui, emprisonnant la chanson dans la grande salle des abattoirs.

Pauvre Little Richard et ses choristes, enfermés avec Rylander. Triste public. Heureusement, leur calvaire s'achèverait quand le dernier refrain s'éteindrait. Puis le bras articulé se déploierait pour reprendre le disque et le ranger dans l'oubli. Quelques bruits de mécanisme plus tard, Rylander retrouverait le silence, seul dans la salle immense, glacée, plongée dans la pénombre.

Il pourrait crier, hurler, personne ne viendrait le sauver. Il finirait par le comprendre et se résignerait. Puis il aurait tout le loisir de s'interroger sur le sens et l'utilité des instruments déposés en arc de cercle autour de lui par l'inspecteur Whitmore.

Devant la porte de la grande salle qu'il venait de refermer, Steven se pencha pour examiner les traces dans la neige. Dans le fond de celles laissées par Ann, il constata que les empreintes de semelles étaient à contre-courant de celles de Rylander. Le détail lui avait échappé en arrivant, car, dans l'urgence, il s'était contenté de foncer pour parer au pire. Cela confirma ce qu'il pensait avoir compris dans la salle d'abattage : Ann avait réussi à s'enfuir. Une seule trace du tueur à l'aller et une de Ann au retour, Rylander l'avait portée de l'appartement à la salle d'abattage.

Pas de trace de sang sur la piste jusqu'au pied de l'escalier métallique. A priori, Ann n'avait pas été blessée. Quel soulagement !

Où était-elle passée ? Quel était son état d'esprit après l'effroyable confrontation avec Rylander ? Avait-elle sauté dans sa Chrysler pour fuir sans savoir où aller ?

Avec amertume, il constata qu'elle n'avait pas éprouvé l'envie ni le besoin de l'appeler. Était-il sorti de ses pensées pour toujours ?

Son téléphone sonna et fit bondir son cœur dans sa poitrine. *Ann !*

C'était *Graziedei*.

– Tu devineras jamais qui est là, mon grand...

Puis, le silence. *Graziedei et ses devinettes*. Steven l'aurait tué.

- Qui ? demanda Steven, puisque c'était ce que l'autre attendait.
- Milande.

OceanofPDF.com

Steven se rua hors de l'ascenseur. Il traversa le bureau des inspecteurs comme une flèche de vent, faisant plier les têtes sur son passage.

– Tony, où elle est ? cria-t-il à Graziedei repéré à la machine à café.

– Dans la salle d'interrogatoire, mais attends ! Steven att...

Steven avait déjà bifurqué vers le couloir. Il ouvrit la porte du local et stoppa net.

Effrayée par son entrée brusque, elle sursauta.

– Excusez-moi, dit Steven, mais... qui êtes-vous ?

Une junkie, il le décela au premier coup d'œil.

– D... Doris Milande...

– Milande ! s'écria-t-il. Vous êtes la sœur de Ann ?

Il s'approcha, elle se tassa comme un animal effrayé.

– Où est-elle ? demanda-t-il. Vous savez où elle se trouve ?

– Non, je... j'en sais rien.

Il cachait mal son impatience.

– Pourquoi êtes-vous ici ?

Elle s'enflamma.

– Elle veut le tuer ! Vous devez l'en empêcher !

– Qui ça ? Qui veut tuer qui ?

– Elle ! Ma timbrée de sœur ! Dépêchez-vous !

– Mais qui ? Qui veut-elle tuer ?

– Willy, mon copain... enfin mon ancien copain.

Steven fit le tour de la table et s'assit.

– OK ! Racontez-moi tout.

Doris s'excita.

– On n'a pas le temps, ça va être trop tard ! Elle va le buter, je vous dis !

– Alors, faites vite.

Lèvres tremblotantes, Doris se frotta les avant-bras avec nervosité.

– Elle est venue me poser des questions sur notre père. Il a été condamné...

– Je connais l’histoire. Donnez-moi la version courte, seulement ce qui s’est passé avec Ann.

– Elle voulait savoir la vérité. Je lui ai dit que notre mère était morte quand nous sommes entrés dans le salon, moi et mon père.

Steven prit quelques secondes avant de comprendre : Doris donnait la même version que Peter Milande.

– Attendez. Vous êtes en train de me dire que votre père n’a pas tué votre mère ? Qu’est-ce que vous me racontez ?

– C’est la vérité.

Steven était perplexe. Le rapport d’enquête du meurtre de Kate Milande était toujours ouvert dans un coin de sa tête. Vérité et mensonge commençaient à devenir les faces interchangeable d’une pièce lancée au hasard. Le père et la fille devaient mentir, mais ce n’était pas le moment de la braquer.

– Comment votre sœur a-t-elle réagi ?

– Mal. Elle a comme... pété un câble, en fait surtout quand elle a vu ça.

Elle remonta sa manche et découvrit son tatouage avec la tête enflammée. Steven se pencha pour l’examiner.

– Pourquoi, il a un sens spécial ce dessin ?

– Non. Enfin, je ne sais pas.

– Et pour elle, il doit bien avoir une signification ?

– Je n’en sais rien.

Elle fit une moue dégoûtée. Steven réprima un mouvement d’humeur, Doris Milande commençait à l’énervier sérieusement.

– Attendez, ce dessin ne s’est pas tatoué sur votre avant-bras par inadvertance. Vous ne l’avez pas choisi au hasard. Il veut dire quoi ?

– Rien. Il ne veut plus rien dire. C’est juste le tatouage de mon ancien copain. Enfin, le même. Il voulait que j’aie le même que lui, c’est tout. J’ai juste pas le putain de fric pour me le faire enlever, cracha-t-elle.

– Alors, Ann... (il se reprit) ... votre sœur voit ce tatouage et part en vrille, c’est tout ?

– Elle a eu une sorte de réaction, comme si elle avait un choc intérieur, quelque chose comme ça, et elle est partie.

– Et pourquoi vous pensez qu’elle veut tuer Willy ?

– Elle m’a appelée ce matin pour avoir son adresse. Elle m’a dit qu’elle va le tuer !

– Pourquoi elle ferait ça ?

– Parce qu’il a tué notre mère !

– Quoi ?

– Enfin, c’est elle qui le dit. Elle va lui faire payer pour ce qu’il nous a fait, à moi, à notre père et à elle... C’est ce qu’elle dit.

Le copain Willy serait le meurtrier de Kate Milande ! Steven étudia la junkie. Elle semblait clean, mais pas vraiment nette. Même à jeun, son cerveau dérapait sur le bas-côté de la lucidité. Elle pouvait délirer honnêtement. Mais Steven n’avait pas le temps de démêler le vrai du psychédélique. Et surtout, c’était la seule piste qui pouvait le mener à Ann.

– Et vous lui avez donné son adresse ?

– Non, je ne la connais pas. On ne se voit plus.

– C’est quoi son nom, à votre copain ?

– C’est plus mon copain...

– Willy comment ? cria Steven en réprimant une envie de lui filer deux baffes.

– Willy Lupo.

Steven en prit note sur un bout de papier, puis il scruta Doris. Il avait un choix à faire : rentrer chez lui, s’ouvrir une bière, dire adieu à ses plantes vertes, s’installer dans son divan, poser sa seringue sur ses genoux et attendre que le *pouvoir* lui donne le signal de s’autodétruire. Ou croire Doris Milande et se lancer à la recherche de Willy Lupo dans l’espoir d’empêcher Ann de commettre un meurtre.

OceanofPDF.com

Son temps était compté. Utilisé sur elle-même, le pouvoir la condamnait à mourir dans un bref délai comme ses victimes.

Pas un bien grand sacrifice, pensa Ann. Après ce qu'elle avait découvert sur son rôle dans le sort de son père, le poids de la culpabilité lui faisait accepter le prix de la vérité. Tout ce qui comptait désormais, c'était trouver Lupo.

Elle le localisa sans difficulté. Son imbécile de sœur n'avait pas été capable de la renseigner, mais Ann repéra son adresse dans l'annuaire.

C'était une maison cradingue dans une banlieue pourrie. Des morceaux de voitures rouillées gisaient dans le jardin, sur le côté, les poubelles débordaient d'immondices. Il devait faire la honte du quartier.

Lupo n'était pas là, mais une blondasse défraîchie ouvrit la porte à Ann. Elle tenait probablement les rôles de femme de ménage, pute au lit, punching-ball. Elle ne ressemblait pas à Doris, mais la même expression ravagée marquait son visage, les mêmes traces de piqûres criblaient son avant-bras. D'une voix monocorde, elle informa Ann que Willy bossait à la casse automobile de Warren's Salvage Yard.

Ann s'y rendit aussitôt. « Tout au fond à droite, après le tas de moteurs, lui dit le préposé du bureau à l'entrée, c'est là que vous le trouverez ». Elle remonta dans la Chrysler et s'engagea entre les murs d'épaves.

Au détour d'une montagne d'acier, elle aperçut le dos d'un type. Des gerbes d'étincelles jaillissaient de sa tête. Penché sur un établi, il découpait un bout de métal avec un chalumeau.

Elle s'arrêta à une dizaine de mètres de lui et coupa le contact. Il ferma l'arrivée de gaz et releva ses lunettes de soudeur sur son front.

Ann sortit de sa voiture. Elle eut du mal à le reconnaître. Le pouvoir lui avait montré un jeune adulte. C'était un homme fait qui se tenait devant elle. Il paraissait plus tassé et plus petit que dans son souvenir de gamine, mais il dégageait une impression de solidité qu'il n'avait pas à l'époque. Bouger du métal à longueur de journée l'avait renforcé. Il avait la quarantaine entamée. Ses cheveux se dressaient toujours en mèches folles,

mais commençaient à se raréfier. Ce qui n'avait pas changé, c'était la lueur sournoise dans son regard.

Tandis qu'elle approchait, Lupo la reluqua de la tête aux pieds, avec les pauses classiques aux endroits habituels. Une seule idée dans sa tête : évaluer la marchandise. Ann sentit la haine monter en elle. Pas pour ce regard, elle l'avait vu tellement de fois se poser sur elle, mais parce qu'il était le salaud qui avait tué sa mère.

Il portait une grosse chemise en laine polaire contre le froid. Il enleva sans se presser ses gants de protection. Il prit le chiffon qui dépassait de sa poche et s'essuya les mains. Puis il sortit un paquet de cigarettes et s'en alluma une.

– Beau châssis, dit-il en la dévisageant avec un petit sourire plein de sous-entendus. Elle soutint son regard. Il fit glisser ses yeux sur la droite, au-dessus de l'épaule de la jeune femme. Chrysler Imperial Lebaron années 70, c'est ça ?

Ann ne répondit pas.

– Vous ne voulez pas qu'on la désosse, j'espère ? Ce serait dommage.

– C'est vous que je viens voir.

– Moi ?

– Je suis Ann Milande, dit-elle en essayant de ne laisser filtrer aucune émotion.

Il tira sur sa cigarette et détailla la jeune femme.

– Ann Milande.

Il se contentait de constater un fait.

– La sœur de Doris.

– La petite Milande, bien sûr, s'écria-t-il, jouant la surprise. La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais pas plus haute que ça. (Il tendit la main comme une toise.) Dis donc, tu es devenue une vraie femme. Avec tout ce qu'il faut là où il faut, prends ça comme un compliment.

Il lui fit un faux de sourire, il se méfiait.

– Comment va ta sœur ? Ça fait un bail que j'ai pas eu de nouvelles. On a fait un petit bout de chemin ensemble, tu le savais ? Puis on s'est largués. Elle a continué à venir me voir pendant un moment, quand elle était en manque... d'un peu tout. (Il lui fit un clin d'œil.) Puis un jour, plus rien, plus de nouvelles.

Il souffla une bouffée de fumée, réévalua Ann.

– Tu prends la relève ? Elle t’a refile le filon ? Pas de problème. Si tu as de quoi payer, je peux te trouver tout ce que tu veux. Et je te ferai un prix spécial famille.

– Ça ne m’intéresse pas.

– T’es clean ? C’est ça ? Félicitations. T’es le contraire de Doris, alors, parce que ta sœur, elle a dû essayer tout le catalogue. Remarque, si t’as pas de fric, je connais d’autres moyens de se faire du bien... (il sourit), gratuitement.

Lupo louvoyait, il gagnait du temps pour la cerner. Du temps, Ann n’en avait pas à perdre.

– Vous vous souvenez de ce que vous m’avez dit ?

– Hein ? Je ne comprends pas trop. Tu veux dire, à l’instant ?

– Quand vous avez tué ma mère.

Lupo se figea.

– Hein ? De quoi tu parles ?

– Quand on était dans l’escalier, après que vous l’avez poignardée.

– Oh, oh ! Du calme, chérie ! Qu’est-ce que tu racontes ? Dans l’histoire, c’est ton père le méchant !

Ann s’enflamma.

– Vous m’avez ordonné de ne pas dire que vous étiez là ! Vous avez menacé de tuer toute notre famille !

Lupo jeta sa cigarette.

– C’est quoi ces conneries ? Milande a tout avoué. Il est allé en taule pour ça. J’ai rien à voir dans le drame familial, moi !

– Je vous ai vu !

– Tu m’as vu ? Ça veut dire quoi, ça : « Je vous ai vu » ?

– À côté de ma mère, dans le salon, le jour où vous l’avez tuée. Elle était morte et vous étiez là et...

– Une minute ! Ce jour-là, je n’étais même pas dans le quartier !

– Vous racontez n’importe quoi !

– Ah ouais ? Au fait, Doris m’a dit que ça t’a pas mal cramée, cette histoire. On t’a retrouvée dans un placard, si je me souviens bien. T’as pas craché un mot pendant des mois, tu faisais juste des dessins de ta maman allongée dans une mare rouge avec un couteau dans le ventre. D’après Doris, ça t’a traumatisée, c’est ce que les médecins lui ont dit. Remarque, c’est pas la peine de faire des millions d’années d’étude pour deviner que c’est ça qui t’a déglinguée.

Il fit un pas vers Ann. Elle recula.

– Je suis vraiment désolé pour toi, mais apparemment t’as passé pas mal de temps chez les loufoques. Et la dinguerie c’est comme l’alcool et la drogue, une fois qu’on est tombé dedans, je pense qu’on s’en sort jamais vraiment. Alors je sais pas ce qui t’as pris de débarquer pour me balancer tes conneries et je m’en fous complètement. Mais tu devrais peut-être te demander si t’es pas en train de débloquer.

Lupo réussit à ébranler Ann. Elle n’était plus sûre. De toute sa vie, elle n’avait jamais douté un instant que son père fût l’assassin de sa mère. C’est en voyant le tatouage sur le bras de sa sœur en écho de la tête enflammée de son cauchemar, qu’elle avait senti l’urgence d’utiliser son pouvoir sur elle-même. Il lui avait montré Willy Lupo à côté de sa mère morte.

Mais était-ce la réalité ou une invention de son cerveau ? Après tout, la petite Ann n’avait jamais aimé Willy et elle avait dû apercevoir son tatouage un jour ou l’autre. Et si, au cours de son coma, Ann avait concocté une histoire avec Willy dans le rôle du méchant ? Et si son pouvoir lui avait révélé un souvenir fabriqué de toutes pièces ?

Ann sentit les tentacules de son étrange faculté se tendre vers Lupo. Il devait repenser à l’époque du drame et une porte s’était entrouverte dans son cerveau. Il suffisait de s’y glisser pour tout découvrir.

Elle hésita. Par un effort de sa volonté, elle pouvait arrêter l’incursion du pouvoir. Tout son être lui criait que Lupo était le meurtrier de sa mère, et pourtant le doute subsistait qu’elle avait tout inventé.

Les paroles de Steven résonnèrent dans sa tête : « Si j’avais disposé de ton pouvoir, je l’aurais utilisé sans hésiter sur Rylander, malgré l’infime possibilité qu’il soit innocent ».

Steven avait choisi d’ignorer ses doutes sur la culpabilité de Rylander, Ann sut qu’elle n’en était pas capable. Lupo n’avait peut-être rien à voir avec le meurtre de sa mère, l’infime possibilité existait. Ann décida de fermer son esprit au pouvoir et de s’en aller, ainsi Lupo ne risquerait plus rien.

Mais Willy Lupo commençait à s’énervier, il leva son index et l’agita devant le visage de Ann.

– Voilà ce qui va se passer : tu vas faire demi-tour, tu vas transporter ton joli petit cul dans ta bagnole, tu vas te casser et j’entendrai plus jamais parler de toi, OK ?

Sa manche glissa et Ann vit le dessin de la tête grimaçant dans les flammes tatouées sur son avant-bras. Et tout devint clair dans son esprit. Elle n'eut pas besoin du pouvoir pour être certaine qu'il était le meurtrier de sa mère. Elle avait reconnu son geste, c'était le même qu'il lui avait adressé dans l'escalier, quand il l'avait menacée de la tuer ainsi que sa famille.

Et Ann investit les souvenirs de Willy Lupo.

OceanofPDF.com

Ann se sentit projetée dans le passé, le jour de la mort de sa mère. Flottant dans l'esprit de Lupo comme une ombre, elle suivit le cours de ses pensées :

« Surtout ne pas me faire voir. C'est pas parce que je sors avec Doris que ses parents seraient contents que j'entre chez eux sans prévenir.

Bon, le fric. Si je veux me financer mon ecstasy et commencer mon petit commerce de deal, il faut que je me dépêche. Du cash, ça doit être facile à trouver dans cette baraque, les Milande sont pleins aux as. Lui, il est architecte ; elle, elle bosse dans l'événementiel, un truc comme ça. Elle est payée pour que des événements se produisent ! Quelle connerie ! N'empêche que ça rapporte, vu la Lexus et la BMW parkées devant la baraque.

Les Milande ! Avec leurs airs supérieurs. Ils n'aiment pas que je sorte avec leur fille. La mère, surtout, elle fait toujours la tronche quand je débarque, même quand elle fait semblant de sourire. J'ai pas assez le style « petit con friqué bien propre sur lui ». Mais Doris, le côté « destroy », c'est justement ce qu'elle aime chez moi.

Entré sans problème. Facile, ils laissent tout ouvert. Je me sens pas net, c'est pas le moment de vomir. J'aurais mieux fait de pas me shooter avant de venir. Mauvaise idée.

Direct à la cuisine. La mère a une réserve de liquide dans un des tiroirs, le premier à droite. 20 dollars ! Quoi, c'est tout ? Bon, c'est toujours ça. Direction : le bureau de ce bon vieux Peter, ensuite la chambre à l'étage, le coffre à bijoux de madame.

– Willy !?

Merde ! Madame Milande ! Je l'ai pas entendue arriver. Elle a dû me voir mettre le billet dans ma poche. Je dois raconter un truc et vite. Rien, je trouve rien. C'est trop le bordel dans ma tête. J'aurais dû rien prendre. Qu'est-ce qu'elle a ? Elle a peur ? De moi ? Je lui fais peur ! Non, c'est le couteau dans ma main. Celui qui était sur le plan de travail, je me souviens

pas de l'avoir attrapé. Elle va se mettre à crier. Tout est en train de foirer. À cause d'*elle*. Cette salope. »

OceanofPDF.com

Lupo leva le couteau au-dessus de Kate Milande.

Maman, attention ! hurla Ann épouvantée.

La lame s'abattit vers le cœur de sa mère à la vitesse réelle du présent. Mais, dans une étrange superposition des temps, Ann la voyait aussi se mouvoir à une lenteur proche de l'immobilité, comme si, par sa volonté, elle réussissait à étirer le temps pour retarder l'inéluctable.

Recule-toi, maman ! Écarte-toi ! Tu as tout le temps d'éviter le couteau.

Soudain le futur explosa en un kaléidoscope de solutions où Ann tentait de sauver sa mère. Dans l'une, elle lui criait de fuir, dans l'autre elle tendait les mains pour détourner l'arme, dans une autre encore elle s'interposait entre la lame et sa mère, ou elle se jetait sur Lupo... Mais aucune d'elles n'empêcherait l'inévitable : le couteau se rapprochait inexorablement de la poitrine de sa mère. Il *devait* percer son cœur parce que cela s'était déjà *passé*.

La pointe de la lame n'était plus qu'à quelques millimètres...

– MAMAN ! hurla Ann. Tout son esprit, tout son être rejetèrent la scène finale. Elle ne voulait pas voir sa mère mourir.

– Qu'est-ce qui te prend ?

C'était Lupo qui parlait. Ann revint à la réalité en une seconde. Elle le vit tel que le pouvoir l'avait montré : un crétin, un abruti sans conscience, un parasite vulgaire, dérisoire.

Des larmes coulèrent sur ses joues, Ann laissa exploser sa douleur et sa rage.

– Vingt dollars ! Vous avez détruit notre famille pour vingt dollars ! Pour vous payer votre dose d'ecstasy !

Il la regarda avec l'air de stupeur et de panique qu'ils avaient tous quand elle leur balançait leurs petits secrets en pleine face.

– Qu'est-ce que tu racontes ? C'est n'importe quoi !

– Vous pouvez nier, je m'en fous ! VOUS ÊTES DÉJÀ MORT !

– Hein ? Ça veut dire quoi, je suis déjà mort ?

Ann éclata de rire. Un rire nerveux, effrayant. S'y mêlaient la joie animale de savoir que Lupo finirait comme Zlotnick et un incontrôlable déversement d'émotions. C'était comme si son rire était la conclusion finale du drame affreux qui avait empoisonné sa vie.

Lupo tendit le bras vers sa table de travail et saisit une barre de fer pleine de graisse et de boulons. Il la brandit devant Ann.

– Tu te fous de moi ? Je vais t'écraser la gueule !

– Allez-y, cria-t-elle, dans un ricanement proche de la folie. Vous l'avez fait, il y a vingt ans. Vous m'avez déjà tuée !

Une grimace tordit la face de Lupo. Il leva la barre, mais il suspendit son geste, des sirènes de polices s'étaient mises à hurler.

– Les flics !

OceanofPDF.com

Si Steven avait demandé un porte-avions et le creusement d'une voie d'eau jusqu'à la casse automobile Warren's Salvage Yard, il l'aurait obtenu. C'était fou avec quelle facilité Walsh lui avait accordé l'unité d'intervention pour capturer Willy Lupo, sans demander de justificatif. « Je vous fais entièrement confiance, Steven », lui avait dit le chef. Depuis le coup de théâtre avec Rylander, le 7e Ciel s'était dégagé pour Steven. Dommage que cela n'ait plus beaucoup d'importance.

Déferlant en meute, les voitures de police se déployèrent à l'entrée de la casse, gyrophares et sirènes en action. Les flics en jaillirent.

– Il est où, Willy Lupo ? cria Steven en surgissant dans le bureau, son insigne brandi comme une arme de poing. Le préposé faillit avoir une attaque.

– D... dans le fond... après le mur de moteurs... avec la jeune dame...

– Comment elle est ?

– Euh...

– Elle a quoi comme voiture ?

Le type s'enfonçait dans sa chaise, sous l'impact des questions.

– U... une Chrysler bleue.

Steven bondit hors du bureau. Il interpella Graziedei qui attendait avec les autres.

– Elle est au fond avec Lupo.

– Des flics, gronda Lupo. T'es venue avec des flics ! Il lâcha sa barre de métal, saisit Ann par le poignet et l'attira vers lui. Il lui plaqua une main sur la bouche. De l'autre, il rafla quelque chose sur l'établi. Il entraîna la jeune femme derrière une vieille carcasse de Ford fabriquée en rouille et brandit un tournevis devant ses yeux affolés.

– T'as pas intérêt à bouger, sinon je te crève.

Par les fenêtres sans vitres, il observa l'allée d'où ils arriveraient.

– C'est pour ça que tu m'as dit que je suis mort ? À cause des flics ?

Il n'attendait pas de réponse. Sa main puait la rouille, la vieille graisse, la crasse. Ann vit des mouvements entre les épaves. Les policiers. Steven était parmi eux. Elle sentit une bouffée de joie l'envahir.

Tordant un œil vers le bas, elle repéra un coin de métal pointu qui saillait de la carcasse de la Ford. Elle prit une inspiration et donna un fort coup de tête vers l'avant. Le dessus de la main de Lupo s'empala sur l'arête de fer. Il laissa exploser un cri de douleur.

– ICI ! hurla Ann.

– Sale pute, gronda Lupo. Ann sentit une brûlure atroce au niveau de l'estomac. Lupo venait de lui enfoncer le tournevis dans le ventre. Lupo la lâcha. Elle vacilla et tomba sur ses genoux.

Lupo se faufila entre deux épaves pour déguerpir par l'arrière de la casse.

– Merde, grogna-t-il.

Les silhouettes de deux flics longeaient la clôture. Impossible de fuir.

OceanofPDF.com

Un homme hurla de douleur. Steven s'arrêta. Une femme cria : « ICI ! » C'était Ann. Steven sentit son cœur faire un bond. Ça venait du fond. Il se mit à courir. Il dépassa le mur de moteurs, vola au-dessus d'un pare-chocs abandonné dans le chemin, tourna au coin d'une colonne d'épaves et s'arrêta net.

– Non, fit-il, les yeux écarquillés d'horreur.

Rien ne le préparait à la scène qu'il découvrit. Lupo se tenait à côté d'une monstrueuse cisaille à couper la ferraille. Il maintenait la tête de Ann entre les énormes lames, une main plaquée contre l'interrupteur vert de mise en marche.

– AVANCEZ-PAS ! rugit Lupo, ou je lui fais sauter sa jolie petite gueule.

Steven entendit les bruits de pas précipités de ses collègues qui s'arrêtaient derrière lui.

– Merde, murmura Graziedei dans son dos.

Steven remarqua un filet de sang sur la main qui appuyait sur l'interrupteur. Lupo avait l'air hagard, comme un animal pris au piège. Steven devait faire très attention : un seul mot saisi de travers, un geste mal interprété, et cet imbécile pouvait dérailler.

– AVANCEZ-PAS, je vous ai dit, cria Lupo.

Du coin de l'œil, Steven vit apparaître ses collègues prêts à descendre Lupo. Quels abrutis ! Ils allaient le faire craquer.

– Arrêtez, leur commanda-t-il. Baissez vos armes. Monsieur Lupo, regardez.

Il leva son revolver, canon pointé vers le ciel.

– Nous ne sommes pas là pour vous, monsieur Lupo. C'est un malentendu. Nous venons chercher Ann Milande. Nous n'avons rien à vous reprocher.

Steven s'exprimait sur un ton calme. Lupo hésitait, mais il restait fébrile et les tremblements de sa main blessée devenaient inquiétants.

Ce débile est capable d'appuyer sur le bouton malgré lui, à tout moment.

– Il ment, dit une voix faible à côté de Lupo.

Il lança un bref regard vers Ann.

– Quoi ?

– Ils savent que vous avez tué ma mère...

Ann se tordit en grimaçant sous l'assaut d'une pointe de douleur.

– C'est moi... je leur ai dit que c'était vous.

– Hein ? fit Lupo, en roulant des yeux.

– Écartez votre main de cet interrupteur, reprit Steven d'une voix apaisante. Éloignez-vous lentement de cette machine. Je vous en prie, monsieur Lupo.

Gratte-toi le nez, espèce d'enfoiré, pensait Steven, le doigt sur la gâchette de son arme. *Rien qu'une seconde, éloigne ta main de ce foutu interrupteur, fais-moi ce plaisir.*

– Il essaie de vous embobiner, murmura Ann. Si vous faites ce qu'il dit, ils vont vous abattre comme... le salaud que vous êtes...

Lupo se crispa sous l'injure.

– Ne faites pas de bêtise, Willy, dit Steven qui avait cru voir un mouvement d'humeur sur son visage. Il est encore temps d'éviter le drame.

Rien qu'une petite seconde.

– Allez-y, tout est de ma faute, reprit Ann... vengez-vous sur moi... appuyez.

Steven sentait ses collègues trépigner. Comme lui, tous avaient envie de coller une balle entre les deux yeux de Lupo.

Une toute petite seconde.

– Tout va bien se passer, Willy, vous allez tranquillement lever les bras et vous allez vous écarter, répéta Steven d'une voix calme. On aurait dit qu'il prodiguait une thérapie antistress.

– Allez-y, dit Ann d'une voix faible.

Lupo lui lança un regard en biais, un mauvais sourire s'afficha sur son visage.

– J'ai compris ce que tu cherches, connasse. Tu sais que t'es foutue, alors tu veux que je t'achève pour qu'ils me descendent. Hein ? Je les intéresse pas, moi, c'est toi qu'ils veulent.

« *Merci* », dit Steven en visant la tête de Lupo. La main venait de s'écarter de quelques centimètres du bouton. Les lunettes de soudeur explosèrent, Lupo bascula vers l'arrière, tandis qu'une gerbe de sang giclait de son crâne. Ann s'effondra derrière la machine.

Steven se précipita, suivi des autres flics.

Peut-être que Lupo avait l'intention de se rendre, pensa-t-il, ou seulement de se gratter le nez.

Je t'enverrai un questionnaire dans l'au-delà.

Il rangea son arme dans son étui. Pendant que ses collègues s'assuraient que Lupo était mort, il s'approcha de la cisaille et s'agenouilla à côté d'Ann. Il aperçut le sang sur le sol. Il vit la tache sombre au niveau du ventre de la jeune femme.

– Une ambulance ! Appelez une ambulance ! lança-t-il, paniqué, à la ronde. Ça te fait mal ?

– Un peu, pas trop, murmura-t-elle d'une voix faiblarde.

– Laisse-moi regarder.

Il écarta les pans du manteau, souleva avec précaution le pull et le t-shirt. La blessure était méchante. Lupo avait agi avec force et conviction. Un relent de haine submergea Steven. Zlotnick, Rylander et Lupo. Ann avait eu son lot de raclures de l'humanité.

Son sang s'écoulait de sa plaie. Beaucoup trop vite. Steven était livide, comme s'il perdait le sien au même rythme qu'elle. Il s'assit à ses côtés et colla la tête de la jeune femme contre sa poitrine. Il avait l'odeur de ses cheveux dans le nez.

– L'ambulance va arriver. Ils vont s'occuper de toi. Tiens bon.

– Non, fit Ann d'une voix faible.

Il sentit une nuance de panique dans sa voix.

– Mais si, ne t'inquiète pas. Ça va aller.

– Non, je... il ne faut pas...

– Il ne faut pas quoi ?

– C'est trop tard. Je... j'ai regardé en moi.

Il fronça les sourcils.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Mon pouvoir... je l'ai utilisé sur moi... pour découvrir la vérité...

– Quoi ? Tu... tu ! Non ! dit Steven horrifié.

– Je devais savoir... j'ai plongé dans mes souvenirs... tu comprends ce que ça veut dire ?

Il ne pouvait pas le croire. Elle n'avait pas fait ça. Oh si, elle en était capable ! Ann s'était condamnée elle-même. Il jeta un coup d'œil à Lupo étendu quelques pas plus loin. *Cela valait-il vraiment le coup de massacrer ta vie pour coincer cette ordure ?* Il reporta son attention sur elle. Il lui en voulait, il était fou de chagrin.

– Steven, lui glissa-t-elle dans un souffle. Je ne veux pas finir comme... tous les autres, tu comprends ? Je... tu vas faire ce qu'il faut, hein ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? L'ambulance ne va pas tarder et...

– Tu as compris ?

– Ann, je...

Elle agrippa son bras.

– Tu vas le faire, tu me le jures !

Il crut devenir fou. Non, il ne pouvait pas promettre une chose pareille !

– Steven, murmura-t-elle. Excuse-moi...

– Mais, pourquoi ?

Elle plongea ses beaux yeux verts dans les siens et tendit sa main. Il l'enferma dans les siennes.

– Excuse-moi, je... je... excuse-moi...

Mais elle n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout. Il la sentit s'affaïsser. Ses yeux se fermèrent.

– Non ! Attends ! Pas maintenant... Ann, je t'écoute. Pourquoi tu t'excuses ? Dis-moi pourquoi ?

Paniqué, Steven remonta la manche de la jeune femme, dégagea son fin poignet pour trouver son pouls. Il battait encore. Ann était seulement évanouie.

Au loin, une sirène hurlait. L'ambulance approchait.

– Dépêche, susurra-t-il pour l'accélérer en scrutant l'allée.

Mais le doute l'assaillit. Pourquoi ? Pour sauver Ann ? Ils allaient la soigner et la remettre d'aplomb pour qu'elle se suicide en pleine forme, quelques jours plus tard, dans des conditions horribles ?

OceanofPDF.com

Elle ne voulait pas finir comme ça. Il n'avait pas promis, mais elle lui faisait confiance. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Le soir était tombé sans qu'il s'en rende compte. Un lampadaire diffusait une lumière pâlotte. Ses collègues étaient réduits à des ombres. Ils discutaient tranquillement, car tout était terminé et la tension s'était relâchée. C'était le moment idéal pour agir, pendant qu'elle était inconsciente. Idéal ! Le mot sonnait comme une insulte à la vie.

Discrètement, Steven glissa la petite boîte hors de sa poche, il sortit la seringue et la fiole. Il perça l'opercule avec l'aiguille et tira le piston. Il le poussa pour éjecter quelques gouttes de produit.

« Peu importe l'endroit où vous vous piquez », avait précisé l'Anguille en souriant.

Il remonta un peu plus la manche du manteau. Il approcha l'aiguille et la posa au-dessus du poignet de la jeune femme. Il sentait la peau fine et chaude au bout de ses doigts.

Il contempla longuement son visage. Jamais plus il ne verrait l'éclat de ses yeux, sa mine sombre et lugubre, ses sourires rarissimes et précieux.

Il appuya sur le piston.

Et c'est à ce moment qu'il sut qu'il l'aimait...

OceanofPDF.com

L'ambulance était arrivée et avait enlevé le corps de Ann.

Le lendemain matin, Steven se rendit au bureau. Il n'était plus qu'un mort-vivant : un mort qui s'étonnait d'être encore vivant, un vivant qui se demandait pourquoi il n'était pas déjà mort.

Il n'acceptait pas la disparition de Ann, refusait son choix de s'être condamnée elle-même. Il se sentait dans un état étrange, car c'était une question de jours voire d'heures avant qu'il la rejoigne. Sans la présence de Ann dans sa vie, il accueillait avec soulagement la mort qu'il redoutait quelques heures plus tôt.

Le temps qu'il lui restait à vivre, il comptait l'employer à comprendre. Des zones floues entouraient encore Ann et il était venu les dissiper. C'était un moyen de la maintenir vivante jusqu'au bout, même si sa tentative était aussi vaine que vouloir tenir une ombre à bout de bras.

Et puis il était flic. Examiner des coïncidences, des témoignages, des listes de suspects, c'était tout ce qu'il savait faire. Après tout, il était peut-être un type pour qui la vie n'est qu'une succession d'enquêtes. Il lui restait à mettre sa signature au bas du rapport de sa dernière affaire pour pouvoir tourner la page. Pour toujours.

Au bureau, les gens restaient à distance en voyant sa tête d'enterrement. Ils devaient penser que sa peine s'expliquait par une découverte faite lors d'une perquisition dans le bureau de Rylander au siège de sa société. Les policiers avaient trouvé un dossier sur Steven contenant une photo où on le voyait en compagnie de Karen Swanson, l'une des victimes, et où la nature de leur relation était facile à deviner.

Même Grasso et Ehlinger la mettaient en veilleuse. Ils avaient compris qu'il était plus prudent d'éviter les sarcasmes et autres piques malveillantes. Personne ne se doutait que c'était Ann qui occupait ses pensées.

Graziedei était sorti. Walsh était fourré au 7e Ciel, il tentait sûrement de convaincre sa hiérarchie qu'on lui devait le succès de son inspecteur. Tout cela tombait fort bien, Steven put se replonger dans les dossiers toute la matinée sans être dérangé. C'était étrange de constater comme tout avait

basculé en quelques jours. Il lui semblait si loin le temps où Ann Milande et son cortège de suicidés n'étaient qu'un obstacle entre lui et la seule affaire qui comptait vraiment : Charles Rylander.

C'était à cause de cela qu'il avait négligé de porter son attention sur le dossier qu'il avait sous les yeux. Mais s'il l'avait lu plus tôt, il n'en aurait rien tiré d'essentiel, alors que les faits qu'il découvrit prirent une dimension bien plus dramatique.

C'était un formulaire SF91 : le rapport de déclaration de l'accident entre Ann et John Spivak. Steven examina le schéma qui représentait les deux voitures en situation sur la route, puis il lut le commentaire de John Spivak :

« La Toyota (véhicule 2) arrivait très vite. Devant moi, j'ai vu la conductrice donner un grand coup de volant à droite. Sa voiture a fait un brusque écart vers le ravin puis elle a dévié et elle est venue s'encaster dans la mienne ».

Steven relut le passage : *« J'ai vu la conductrice donner un grand coup de volant à droite.*

Un mauvais pressentiment l'envahit. Il ouvrit Google Maps. Il voulait voir à quoi ressemblait le lieu de l'accident. L'adresse était : Route 120, en Pennsylvanie. Quelqu'un — sûrement le policier qui avait fait le constat — avait rajouté les coordonnées GPS en marge sur le formulaire pour préciser l'endroit. Heureusement, car les indications faisaient atterrir sur une route perdue dans la Sproul State Forest.

Steven bascula en mode Street View afin de se téléporter sur les lieux. Il se matérialisa sur une belle route bordée de feuillus à travers de douces collines, avec d'un côté une paroi abrupte en rocher et de l'autre une vue plongeante sur la superbe Susquehannah River. C'était très joli, très bucolique, mais pourquoi Ann était-elle allée dans un endroit pareil ? Elle n'avait pas du tout le profil de la randonneuse en manque de nature.

« J'ai vu la conductrice donner un grand coup de volant à droite ».

En jouant sur les flèches du logiciel, Steven progressa par à-coups en s'imaginant à bord de la voiture de Ann. Il s'arrêta sur un endroit. C'était là, il en était sûr : une barrière ininterrompue courait tout le long de la route sauf à un endroit où un chemin abrupt descendait à la rivière située plusieurs dizaines de mètres en contrebas. Pour l'emprunter, on voyait qu'il fallait ralentir et s'y engager avec prudence.

« La voiture arrivait très vite. La conductrice a donné un grand coup de volant à droite ».

Steven comprit ce qui s'était passé dans la tête de Ann. Sa virée avait tout du dernier voyage. Elle avait dû rouler au hasard des routes, puis elle avait estimé que le moment était venu.

Ann avait voulu se jeter dans la rivière.

OceanofPDF.com

– C’est l’odeur qui l’a alerté.

Steven sursauta.

– Quoi ?

Il n’avait pas entendu Graziedei approcher, il était toujours sous le choc de ce qu’il venait de découvrir. Il devait avoir l’air fou, car Graziedei le regardait avec une lueur d’inquiétude dans les yeux.

– Excuse-moi, je voulais pas...

– Qu’est-ce que tu me disais, Tony ? marmonna Steven qui reprenait pied dans le monde réel.

Son collègue jeta son manteau et son écharpe sur le dossier de sa chaise.

– C’est vrai, t’es pas au courant. Je reviens des abattoirs Stammers.

Steven se raidit.

– Ah oui, pourquoi ?

– C’est à cause de Phil Barr, le type qui habite près de chez Milande.

Le fantôme de chez Bennett !

– Qu’est-ce qu’il a fait ? demanda Steven sur un ton sec.

– Il a prêté une bagnole à Milande et il voulait aller chez elle pour la récupérer, mais il a senti une drôle d’odeur qui sortait des abattoirs. Il est entré pour jeter un coup d’œil et ce qu’il a trouvé était pas beau à voir du tout. Il a alerté aussitôt la police. J’en reviens. Tu ne sais pas sur qui on est tombés ?

Encore une devinette.

– Non, dit Steven d’une voix fatiguée en se reculant sur son siège.

Les yeux de Graziedei étaient braqués sur lui, guettant sa réaction.

– Charles Rylander.

– Quoi ? Rylander ? Chez Stammers ? s’écria Steven en jouant la surprise.

– Enfin, une version un peu abîmée. On a mis un petit moment avant de l’identifier.

– Quoi ? Il est mort ?

– D’où l’odeur de pourri sentie par Barr. En fait, il était attaché à un tuyau, complètement à poil et le corps en lambeaux. Torturé à mort, à première vue.

– À première vue ?

– Oui, parce que d’après le légiste, il s’est fait ça tout seul. Il y avait un tas de couteaux, de crochets autour de lui. Il n’avait que l’embarras du choix.

– Ça paraît dingue.

– Ouais. Ce qui l’est encore plus, c’est que ça ressemble étrangement à la façon de se suicider de Zlotnick et compagnie, et que ça s’est passé à deux pas de chez Ann Milande.

Steven hochla la tête.

– Bizarre, en effet.

Graziedei observait toujours son collègue avec attention.

– Toi et tes idées de génie, vous auriez pas une petite explication, par hasard ?

– Pas la moindre, fit Steven en soutenant sans ciller le regard inquisiteur.

– Et bien, ça restera un mystère, dit Graziedei en soupirant.

Il s’éloigna d’à peine un mètre puis se retourna.

– Ah, au fait, j’oubliais.

Il fouilla dans sa poche.

– C’est avec ça qu’il était attaché.

Il sortit une paire de menottes qu’il balança sur le bureau. Steven remarqua une coulée de sang sur le coin d’un des bracelets. Il leva les yeux vers Graziedei. Ce dernier reprit :

– Je sais pas à qui elles sont, mais à mon avis, elles n’ont rien à faire sur la scène de crime. Rylander s’est suicidé, pas vrai ? Il a pas mal mérité ce qu’il lui est arrivé. C’est pas la peine de compliquer l’enquête inutilement, tu crois pas ?

Les deux hommes se regardèrent en silence, un moment.

– Tu veux un café ? dit enfin Graziedei, en esquissant un sourire.

OceanofPDF.com

Une fois le café expédié, Steven quitta le bureau au plus vite. Il voulait repasser chez Ann, il avait le vague pressentiment qu'il s'y cachait une explication. À quoi ? Il ne le savait pas vraiment. C'était sans doute un dernier réflexe de flic, le besoin d'enquêter jusqu'au bout. C'était l'idée qu'en retournant encore et encore sur une scène de crime, on pouvait découvrir le détail oublié qui donnait un nouvel éclairage sur une affaire en panne.

Il sauta dans sa voiture et se mit en route vers les abattoirs Stammers avec, en toile de fond, de sombres pensées. Si Ann avait eu l'intention de mettre fin à ses jours en se balançant dans la rivière, cela expliquait qu'elle n'ait pas hésité à utiliser le pouvoir sur elle comme ultime recours. Son obsession à découvrir la vérité concernant la mort de sa mère avait justifié, à ses yeux, le sacrifice d'une vie, la sienne, qui n'avait déjà plus de valeur.

Avait-il si peu compté pour elle ? Leur aventure avait-elle été une simple parenthèse, une passion éphémère vouée dès le début à mourir ?

Il gara sa voiture devant chez Stammers. Le froid le cueillit dès sa sortie du véhicule. Il ajusta son col en râlant sur cette saleté d'hiver qui n'en finissait pas. Il réalisa avec amertume qu'il n'aurait bientôt plus à s'en préoccuper.

Un bruit de moteur le fit se retourner. Une vieille Ford arrivait avec un fort cognement de soupapes. Il manquait le capot et les deux phares avant. La voiture s'engagea dans le parking. Steven serra les dents en voyant Phil Barr au volant. La Ford s'arrêta à côté de lui et la masse imposante de l'amoureux fantôme en descendit.

– Qu'est-ce que tu viens faire là ? aboya Steven.

Phil agita les bras devant lui comme s'il se rendait à l'ennemi.

– Je veux juste bien faire, inspecteur, juste bien faire. C'est moi qui ai appelé la police pour dire ce que j'ai vu dans les abattoirs.

– Je sais, qu'est-ce que tu veux ?

Phil sortit avec précaution une enveloppe blanche de sa parka.

– Quand Ann n’était pas là, je veux dire à l’hosto, c’est moi qui m’occupais de son courrier. Enfin, elle n’en a pas reçu beaucoup. Même pas du tout, en fait. Sauf hier.

Il tenait la lettre par un coin avec précaution entre deux gros doigts, comme s’il craignait de la briser.

– Je vous ai vu passer et je me suis dit que... vu que j’ai pas le droit de m’approcher d’elle... de Ann, vous pourriez lui donner...

Il tendit l’enveloppe à Steven qui la captura d’un geste vif. Le nom de l’expéditeur était indiqué dans le coin gauche : Maeko Sakamoto.

– Elle va bien ? dit Phil en relevant sa casquette sur son front.

Concentré sur son examen, Steven mit quelques secondes à réagir.

– Quoi ?

– Ann, elle va bien ?

Steven pointa un index menaçant.

– Casse-toi.

Phil battit en retraite. Steven regarda la Ford s’éloigner, puis il reporta son attention sur la lettre. Il hésita un moment puis l’ouvrit. Il en sortit une photo. Son cœur se serra en reconnaissant Ann. Elle se tenait dans la grande salle de chez Stammers, le regard tourné hors cadre comme si elle contemplait quelque chose. La lumière qui paraissait surnaturelle donnait l’impression que Ann s’était échappée dans un autre monde.

Un post-it était collé au verso : « *OK, le modèle est super, mais si le photographe n’est pas là, pas de photo !!! Bises. Maeko* ».

Le cœur gros, Steven soupira et remit le portrait dans l’enveloppe, puis le tout dans la poche de son manteau. Il se dirigea vers l’escalier métallique montant chez Ann. Il posa un pied sur la première marche lorsqu’une image l’arrêta : Rylander. Steven n’était pas venu pour lui, mais il eut envie de jeter un dernier coup d’œil dans la grande salle.

Les équipes de police avaient piétiné le chemin qui longeait le mur jusqu’à la porte d’entrée du bâtiment. Sur leur passage, elles avaient effacé les traces de Rylander et de Ann.

Steven cassa les scellés protégeant l’accès et entra dans la grande salle d’abattage. Il faisait très sombre. Il n’avait pas pris de lampe torche et s’orienta à la faible lueur des rares fenêtres. L’épouvantable puanteur qui régnait encore aurait suffi pour guider n’importe qui au bon endroit : l’odeur de la folie et de la terreur.

Le corps du psychopathe avait été enlevé, seule subsistait une grande flaque noire. On avait délimité son emplacement avec du ruban adhésif, mais il était impossible de deviner une forme humaine. Rylander avait dû finir recroquevillé en une sorte de tas.

Des giclures de sang impressionnantes souillaient le mur. Les gars avaient emporté les outils de torture comme pièces à conviction. Tant mieux, car Steven n'avait aucunement envie d'imaginer la façon dont Rylander avait mis fin à ses jours.

Il médita devant la flaque de sang. Aucun reflet de lumière ne la troublait, c'était un trou noir où se découpait la forme indistincte dessinée par le ruban adhésif. Une silhouette qui n'a rien d'humain sur un puits d'ombre, c'est l'image que Steven garderait de Charles Rylander.

Dans le fond de sa poche, quelque chose agaçait le bout de ses doigts. Il sortit l'objet. C'était la deuxième boucle d'oreille de la paire qu'ils avaient utilisée pour perturber Rylander.

Une drôle d'idée lui passa par la tête. Il se pencha et la déposa au milieu de la silhouette découpée. Il se recula et contempla l'effet. On avait l'illusion que la boucle flottait au-dessus du néant. Une illusion, c'était grâce à cela que Rylander était tombé.

Steven déporta son attention vers le juke-box. Il s'approcha pour l'examiner. Pas la moindre éclaboussure de sang. Si près de Rylander, ça tenait du miracle. La bâche était là où il l'avait laissée. Il la ramassa et en couvrit l'instrument. Il vérifia la prise sur le côté. Elle était toujours branchée, il la déconnecta.

Puis il se rendit au local technique. Dans l'armoire électrique, il trouva le bouton du coupe-circuit et le levier du disjoncteur central dans la position où il les avait laissés. Apparemment, aucun de ses collègues ne s'était interrogé sur le fait que le juke-box était sous tension et n'avait poussé un raisonnement jusqu'ici. Il éteignit le courant et, avec un chiffon, essuya ses empreintes laissées sur les manettes.

Il voulait effacer tout lien entre lui et les derniers instants de Rylander. C'étaient des précautions inutiles et sans importance, il le savait, mais il ne pouvait s'empêcher de pousser le détail jusque-là. Il joua avec l'idée qu'il restait une trace de son passage : ses empreintes sur la pièce qu'il avait introduite dans le juke-box. À la place de ses collègues, il savait qu'il les aurait trouvées. Aller au fond des choses et bien au-delà, c'est ce qui lui

avait permis de coincer cette ordure de Rylander. Walsh avait raison, il n'était pas un *bon* flic. Il était bien plus.

Il quitta la grande salle des abattoirs Stammers. Dès qu'il fut sorti, il aspira une longue bouffée d'air frais. Il en avait fini avec le psychopathe.

OceanofPDF.com

Steven monta jusqu'à l'appartement. Il sortit les clefs qu'il avait récupérées dans le manteau de Ann et entra.

Il ressentit la même impression d'écœurement que la première fois devant l'état de dévastation dans lequel Rylander avait laissé les lieux. Il eut un flash : Ann ouvre la porte et découvre le spectacle de désolation. Après le viol de la perquisition, la folie vengeresse du psychopathe.

Steven s'avança dans la pièce. Voir son piano massacré avait dû anéantir Ann. Rylander n'y était pas allé de main morte. Quelle fureur dans la destruction, quel acharnement ! Comme s'il avait su exactement comment faire le plus de mal à Ann.

Steven laissa fureter son regard. Il laissait son instinct le guider, lorsqu'une petite lumière rouge clignota dans le coin de son œil. Il tourna la tête, c'était le répondeur. Il s'approcha et appuya sur « Play ».

Il entendit une longue plage de silence avec, en bruit de fond, une respiration, puis une voix d'homme commença à parler sur un ton hésitant : « Ann, c'est moi... Peter... enfin, ton père. J'ai appris que tu cherches à me rencontrer. (Nouveau silence, on sentait la difficulté à poursuivre.) Ça ne me disait rien... Ne crois pas que je n'ai pas envie de te revoir, c'est parce que j'essaie de vivre sans remuer ce... enfin, ce qui s'est passé. Et je crois que tu veux justement me parler de ça... Et puis j'ai réfléchi, je comprends que c'est très important pour toi. Je pense que tu as le droit d'entendre ce qui arrivé à ta mère et mon rôle dans tout ça, par ma bouche. (Nouveau silence.) Passe me voir, si c'est ce que tu veux. Voici mon adresse : j'habite à Wells dans le Maine... »

Steven laissa filer la fin du message, abasourdi. Il vérifia la date d'enregistrement : trois heures avant qu'il offre à Ann le morceau de papier avec l'adresse de son père. L'évidence le frappa : Ann savait où Peter Milande habitait *avant* qu'il se résigne à le lui révéler.

Après que Steven soit passé chez lui, Peter Milande avait peut-être éprouvé du remords à s'être confié à un inconnu, fut-il de la police. Il avait décidé d'appeler sa fille et lui avait laissé son adresse sur le répondeur.

Steven avait peur d'oser croire ce qu'il devait en conclure. *Elle n'a pas utilisé son pouvoir sur moi !*

Elle n'en avait pas eu besoin. Comment avait-il pu croire qu'elle ferait une chose pareille ? L'immense chape de plomb qui l'écrasait se désintégra. Le poids de la menace d'une fin sordide s'évanouit. Il se redressa et éclata de rire. Un rire de soulagement presque hystérique. Un sentiment d'euphorie l'envahit, il se sentait animé d'une nouvelle rage de vivre.

Ann avait sûrement testé sa confiance en lui réclamant l'adresse. Elle avait dû se sentir trahie devant son refus et la révélation de sa visite chez son père avait été le coup de grâce. Quand il lui avait tendu le papier, c'était trop tard, il l'avait blessée trop profondément. Elle était partie en colère en lui laissant croire qu'elle avait fouillé son cerveau pour obtenir l'adresse.

Mais c'était sans importance, une seule chose comptait. *Elle n'a pas utilisé son pouvoir sur moi.*

Steven fut pris d'une irrépressible envie de quitter cet endroit défiguré où planait l'ombre du psychopathe. Il se dirigea vers la sortie, il voulait s'éloigner des abattoirs Stammers imprégnés de l'odeur de Rylander et fuir cette zone maudite empestée par la mort. C'est alors que son regard tomba sur l'enveloppe jaune. Elle gisait dans les ruines du piano. Il l'avait remarquée dès sa première visite et au cours des suivantes, toujours au même endroit sur le capot de l'instrument où elle jurait comme une fausse note.

Il s'avança, se pencha et tendit la main pour la ramasser. Son téléphone sonna à cet instant. Il suspendit son geste, se releva et prit l'appel :

– Inspecteur Whitmore, dit-il.

– Oui, bonjour inspecteur. C'est le docteur Roberts. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

– Je vous écoute.

– Elle s'est réveillée. Elle veut vous parler. D'urgence.

OceanofPDF.com

Steven avait été incapable de le faire. Ce qu'elle lui avait demandé, ce soir-là dans la casse, était au-dessus de ses forces. L'idée de tuer Ann avait failli le rendre fou. Tout son être avait refusé le geste mortel. Lorsqu'il avait poussé le piston, sa main avait dévié la seringue et le poison avait giclé sur le sol.

L'ambulance était entrée en trombe dans la casse. Steven ne pouvait se résoudre à croire qu'on ne pourrait rien pour Ann. Les autres étaient morts par « surprise ». Cette fois, c'était différent. On mettrait Ann sous surveillance et quand le phénomène se déclencherait, les médecins pourraient l'endiguer. Et si la crise de folie survenait quand même, ils feraient tout leur possible pour adoucir ses derniers instants. C'est ce que Steven pensait. Et puis, il lui répugnait de voir mourir Ann dans cet endroit sordide, baignant dans son sang, dans le froid et la nuit, à deux pas du cadavre de Lupo.

Il lui avait caressé ses cheveux si noirs.

« Je ne t'ai rien promis », lui avait-il chuchoté en jetant la seringue, comme si c'était une consolation.

Puis il s'était retrouvé dans l'ambulance, les yeux rivés sur le peu qui restait visible du visage de Ann inconsciente, enfoui sous un masque respiratoire.

– Méchante blessure, avait susurré l'un des infirmiers en voyant la plaie dans le ventre de Ann.

Asséchant le distributeur à café, Steven avait tourné plusieurs heures dans la salle d'attente de l'hôpital, jusqu'au moment où le docteur Roberts — le chirurgien qui avait soigné Ann — était venu le voir.

– L'opération s'est bien déroulée. Pour le moment, elle est sous anesthésiques, elle restera inconsciente plusieurs heures. Inutile de perdre votre temps en restant ici, inspecteur, vous ne servez à rien. Retournez chez vous, je vous appellerai pour vous donner de ses nouvelles.

Steven avait obtempéré. Il avait pris sa voiture et roulé sans but dans la ville. À quoi bon rentrer chez lui ? Pour dormir ? Pourquoi sombrer dans

l'inconscience alors que c'était si important de rester vivant ? Ne pas s'endormir... Au moins jusqu'à demain, pour voir Ann une fois encore... rester éveillé jusqu'au bout... jusqu'au bout de la folie. Ne pas devenir fou, pas avant de l'avoir revue... ne pas s'endormir... Rester éveillé...

Le coup de klaxon lui avait fait l'effet d'une décharge électrique. Hébété, il avait levé la tête de son volant et réalisé qu'il s'était assoupi à un carrefour.

Conscient qu'il était au bout du rouleau, il s'était réfugié sur le parking d'un centre commercial et s'était rendormi. Au petit jour, une patrouille de police lui avait demandé de dégager la place.

« Je suis flic ! » avait-il marmonné comme une justification avant de démarrer. Puis il s'était rendu directement au bureau avec l'idée de se replonger dans le dossier de Ann en attendant son réveil.

OceanofPDF.com

Quand le Dr Roberts vit débouler Steven, il hésita à appeler la sécurité. Le policier avait une mine épouvantable et fonçait vers lui comme un rhinocéros devenu fou. Steven bouscula une infirmière qui poussait un chariot de médicaments et se cogna dans un type qui sortait de sa chambre en pyjama.

– Elle est tirée d'affaire, lui lança le Dr Roberts du bout du couloir, avant qu'il défonce un mur.

Lorsque Steven arriva à son niveau, il commença un exposé sur le déroulement de l'opération. Les seuls mots que Steven entendit furent les derniers : « Vous pouvez aller la voir ».

Quand il poussa la porte de la chambre, il retrouva aussitôt son calme. C'est presque à pas de loups qu'il s'aventura dans la pièce.

Ann tourna la tête et lui sourit. Ce sourire fut tout pour Steven. Il justifia qu'il n'ait pas appuyé sur la seringue. Pour cet instant magique, il aurait tout donné.

Il approcha une chaise du lit pour être au plus près d'elle. Elle avait les traits tirés, la fatigue de l'intervention chirurgicale marquait son visage, mais ce qui frappa Steven, ce fut son expression de tristesse.

« Pardonne-moi ! » furent ses premières paroles.

– De quoi tu parles ? s'exclama Steven, abasourdi.

Elle posa sa main sur la sienne.

– Je n'ai pas eu le temps de te le dire... il faut que tu saches... Je n'ai pas utilisé mon pouvoir sur toi pour découvrir l'adresse de mon père...

Il lui prit les deux mains.

– Ne t'en fais pas, Ann, je sais...

Elle ne l'entendit pas :

– Je... j'étais en colère... Je savais que tu ne risquais rien, je voulais juste te faire peur. C'était stupide. Oh oui ! Tellement stupide. J'allais te le dire et puis... tout s'est accéléré, je n'avais plus que la mort de ma mère en tête et j'ai foncé, foncé...

– Je te dis que je le sais (il sourit). J’ai écouté le message de ton père sur ton répondeur. Je l’ai entendu te donner son adresse. Ça m’a fait comprendre ton petit numéro. J’en ai déduit que tu ne m’as pas sucé le cerveau.

Elle le regarda avec stupéfaction, à moitié rassurée.

– Et oui, dit-il, je suis moins bête que j’en ai l’air.

– Je suis désolée, Steven.

– Que j’aie l’air bête ?

Un petit sourire fleurit sur les lèvres de la jeune femme.

– C’est horrible, tu as dû avoir tellement peur, reprit-elle. Si tu savais comme je m’en veux, d’autant plus que tu avais raison, dans le fond.

– Écoute, c’est sans importance, ce qui compte c’est que...

Il ne put terminer sa phrase, il baissa les yeux. Il s’apprêtait à dire : « C’est que je sois là, bien vivant ». Et la réalité lui revint en pleine face dans toute sa cruauté. Il était vivant, mais Ann était en sursis pour quelques jours, jusqu’à ce que...

– Qui a-t-il ? demanda Ann, voyant sa mine s’assombrir.

– Je n’ai pas pu...

– Quoi ?

– Dans la casse. Je n’ai pas pu... exaucer ton dernier vœu. Je n’en ai pas eu la force.

Il tourna vivement la tête vers elle.

– Ann ! Je sais que tu voulais éviter de finir comme les autres... Mais te tuer... je n’aurais pas pu faire une chose pareille ! Écoute, on a les meilleurs médecins du monde, je suis sûr qu’ils trouveront le moyen de...

Son visage était déchiré. Ann posa sa main sur sa joue.

– Tant mieux que tu ne m’aies pas écoutée. (Elle sourit.) Et si je me souviens bien, tu n’as rien promis. Et au moins, nous sommes ensemble... encore un peu...

OceanofPDF.com

Le docteur Roberts se montra sceptique quand Steven lui dit que Ann serait victime d'une crise qui la pousserait à se suicider. Difficile de préciser que l'agent responsable était un mystérieux pouvoir qui suçait les souvenirs des gens dans leur cerveau. La détermination absolue de Steven et sa plaque de police convainquirent le Dr Roberts de garder Ann en observation. « Le temps qu'il faudra » avait martelé Steven.

Il appela Walsh pour poser des vacances. Il tenait à rester aux côtés de Ann jusqu'au bout.

– Vous avez droit à deux semaines, combien en voulez-vous ? lui demanda Walsh, ravi de se passer de lui. Une ? Deux ?

La question ébranla Steven.

Dans combien de temps Ann sera-t-elle morte ?

– Deux semaines, précisa-t-il, d'une voix blanche. Il avait l'atroce impression que c'était lui qui fixait la terrible échéance.

*

Ann se demandait si Steven avait emménagé à l'hôpital. Il passait tout son temps avec elle. La nuit quand elle se réveillait, elle le trouvait sur sa chaise, un faible sourire aux lèvres pour tenter de masquer son inquiétude ou endormi dans des positions les plus inconfortables.

La journée, ils ne se disaient pas grand-chose. Leurs seuls souvenirs communs touchaient aux événements horribles qui les avaient rapprochés et ils n'avaient pas envie de perdre leur temps à les ressasser. Ils se contentaient d'être ensemble et ça leur suffisait. Rongé par l'angoisse, Steven essayait de densifier l'instant. Il se nourrissait de la présence de la jeune femme, comme s'il faisait des réserves pour toute une vie.

L'attente était intolérable. Surtout pour Steven. Ann acceptait ce qui devait arriver avec fatalité. C'est l'impression qu'elle dégageait. Pas de

crise de panique, aucun signe d'effondrement, pas de manifestations de peur à l'approche de la fin. Elle paraissait... attentive.

Une phrase revenait tourmenter Steven : « *J'ai vu la conductrice donner un grand coup de volant à droite* ». Sans l'avouer à Steven, Ann avait-elle toujours cette idée en tête ? Attendait-elle la fin avec soulagement ?

Le huitième jour, Ann l'accueillit avec un petit air triomphant.

– Record battu, dit-elle avec entrain. J'ai tenu plus longtemps que Spivak.

Elle souriait comme si c'était une bonne nouvelle. Steven cacha mal son désarroi. L'inéluctable approchait.

OceanofPDF.com

Un nouveau jour commençait à se lever. De son lit, Ann regardait les flocons ouatés virevolter par la fenêtre dans la lueur d'un soleil faiblard. Elle pensait ne plus voir la neige tomber sans qu'apparaisse le spectre de Rylander. Il n'en était rien, c'était comme si un voile blanc se déposait lentement sur ses souvenirs, effaçant toute trace du psychopathe. Même Lupo commençait à perdre de sa consistance. Et jusqu'à Zlotnick dont la substance nauséabonde se désagrégeait.

Elle se tourna vers Steven. Il avait l'air d'une marionnette calée tant bien que mal sur la chaise. Il ne la quittait pas, c'était touchant. Elle estima qu'il avait assez dormi. Ou plutôt, elle mourrait d'impatience de lui annoncer la nouvelle.

– Va te chercher un café, lui commanda-t-elle, alors qu'il émergeait. J'aimerais que tu sois un peu réveillé pour m'écouter.

Il obéit, à moitié conscient. Il revint avec deux gobelets. Il lui en tendit un. Elle le posa sur la tablette et le regarda prendre une gorgée. Après son petit tour au distributeur de café et l'annonce de la nouvelle qu'elle comptait lui révéler, Steven était réveillé. Il attendait avec impatience. Elle s'éclaircit la voix.

– Je crois que je vais survivre, dit Ann d'une voix timide.

Steven ne réagit pas.

– Enfin, je ne crois pas, j'en suis sûre...

Il sourit faiblement. Avoir dépassé le record de Spivak donnait à Ann l'illusion qu'elle était sauvée. Pour fuir l'effroyable échéance, elle se réfugiait dans un ultime déni de réalité.

– Je ne voulais pas te donner de faux espoirs en t'en parlant et je n'en étais pas sûre moi-même, mais c'est devenu une certitude (sa voix s'affermissait), je le sens au plus profond de mon être.

Son regard quitta la pièce.

– Ça s'est passé quand j'ai plongé dans les souvenirs de Lupo. Il brandissait le couteau (elle leva le poing au-dessus de sa tête, revivant la scène), il allait l'abattre, mais j'ai repoussé de toutes mes forces la fin de

son geste. Je n'aurais pas pu supporter de voir ma mère se faire assassiner sous mes yeux. Tout mon être s'est rebellé contre cette image. Et je crois qu'à ce moment précis le pouvoir m'a abandonnée. Depuis que je suis ici, je guette, tu t'en doutes, le moindre avertissement que le processus va se déclencher. Mais je m'en fais pour rien, je le sais maintenant. C'est devenu une vérité absolue : je ne risque plus rien.

Elle se tut et reporta son regard sur Steven. Il souriait, émerveillé, comme s'il assistait à un spectacle magique qu'elle venait de projeter devant lui.

– C'est fantastique.

Il se leva, s'assit à côté d'elle, la prit dans ses bras.

– C'est fantastique, répéta-t-il, la tête enfouie dans ses cheveux, incapable de trouver d'autres mots. C'est fantastique...

OceanofPDF.com

Le ciel était bas et lugubre. À cause d'un redoux, la neige commençait à fondre et les rues prenaient un aspect sale et boueux. Les gens barbotaient dans une soupe d'un blanc jaunâtre. On aurait dit que l'hiver prenait un méchant plaisir à plonger la ville dans un état de dépression.

« Saleté d'hiver », pensa Steven en riant, tandis qu'il se rendait chez Ann. Deux jours s'étaient écoulés depuis qu'elle lui avait assuré qu'ils ne devaient plus craindre les effets du pouvoir. Il avait ressenti quelques piques d'inquiétude en voyant des grimaces de douleur tordre son visage, mais elle l'avait rassuré : « C'est ma blessure qui me démange », avait-elle dit avec une telle sérénité qu'il s'était apaisé.

Il passait tout son temps à l'hôpital, autant que possible dans sa chambre, les yeux rivés dans les siens, les mains de la jeune femme captives des siennes. C'est elle qui brisa l'ensorcellement.

– Je vais sortir aujourd'hui. Ils doivent me faire un dernier bilan, j'en ai pour la matinée. Hum, tu crois que tu pourrais passer à mon appartement me prendre deux, trois trucs ?

Hors de question pour Ann de remettre les vêtements qu'elle portait à son arrivée, même lavés du sang qui les souillait : ils finiraient à la poubelle. Steven avait sauté dans sa voiture. Il avait l'impression de voler en se rendant aux abattoirs. Il se sentait un autre homme. C'est fou la vitesse à laquelle le cerveau était capable de tourner la page. Comme elles lui semblaient lointaines les deux années occupées à la traque obsessionnelle du psychopathe, alors qu'elle était l'unique but de son existence quelques jours plus tôt ! Même l'invraisemblable enquête autour de Ann avec son cortège de suicides et son mystérieux pouvoir commençait à glisser au second plan. Et jusqu'à la terrifiante menace de mettre fin à ses jours qui lui paraissait irréaliste.

Il le devait à une personne : Ann. Les jours passés à ses côtés avaient amplifié ce qu'il éprouvait pour elle. Il se gardait bien de le lui montrer, de peur de l'effrayer. Chez elle, aussi, il décelait un trouble mal dissimulé. Il le remarquait dans les regards voilés et parfois étonnés qu'elle lui lançait, il

surprenait les petits sourires en coin, entendait sa voix vaciller par moments. Avec espoir, il voyait naître entre eux un sentiment qui survivrait aux drames qu'ils avaient endurés. C'était un sentiment qui leur faisait peur et les comblait d'un bonheur auquel ils commençaient à croire, mais qu'ils n'osaient encore s'avouer.

L'arrivée dans le parking de chez Stammers le laissa indifférent. Il monta l'escalier métallique et parcourut la coursive sans une pensée pour la tache sombre étalée dans la grande salle d'abattage. Il retrouva sans émotion l'appartement dévasté. C'était devenu le décor d'une pièce de théâtre sans acteurs.

Mais un gros problème l'attendait quand il entra dans la garde-robe. Une question le pétrifia : quoi prendre ?

Ann ne semblait pas accro aux dernières tendances, mais méfiance, c'était une femme, Steven ne tenait pas à faire l'erreur de sa vie. Les vêtements de Ann n'occupaient qu'une partie infime d'une pièce taillée aux exigences de la cantatrice. Il se rabattit prudemment sur ce qu'il jugea être du basique et du confortable. Il dégotta un grand sac de voyage, y déversa t-shirts, pulls, pantalons en laine polaire, sous-vêtements jusqu'à ce qu'il soit bourré et tassa le tout.

Au moins, elle aura le choix dans mon mauvais goût.

Il boucla le sac et se dirigea rapidement vers la sortie. Il avait hâte de retrouver Ann.

C'est alors que son regard tomba sur l'enveloppe jaune.

OceanofPDF.com

– Waouh ! s’écria Ann en découvrant le contenu du sac de vêtements. Il y en a au moins pour un mois là-dedans ! On passe par l’Alaska pour rentrer chez moi ?

Elle se tourna en souriant vers Steven, mais son visage se figea. Il se tenait au milieu de la chambre, l’air triste.

– Quoi ? fit-elle, inquiète. Il t’est arrivé quelque chose ?

– Ann, souffla-t-il d’une voix blanche.

– Oui, quoi ? répondit-elle avec appréhension.

Il était tellement désolé. Il la regardait la bouche ouverte, incapable de parler. Il sentit qu’il n’y arriverait pas. Il s’assit sur le bord du lit et plongea sa main dans son manteau. Il en sortit l’enveloppe jaune et la déposa entre eux.

Il l’avait ramassée au pied du piano en ruine et un sombre pressentiment l’avait envahi. Une étiquette était collée sur le recto avec un nom : Ann Milande. Dans le coin, il y avait un en-tête : Centre Medical Wexner de l’état de l’Ohio, département de chirurgie orthopédique.

Elle contenait des clichés radiographiques de mains droite et gauche. Une lettre les accompagnait. Steven en entreprit la lecture, mais buta sur les premiers mots : « articulation interphalangienne distale du 4e rayon, base du deuxième métacarpien, phalange proximale du 2e rayon, etc. » Tout ce jargon lui était incompréhensible.

Le nom d’un docteur Carlson figurait au bas du rapport, accompagné d’un numéro de téléphone. Steven le composa. Il expédia les présentations : « Inspecteur Whitmore, je mène une enquête », etc. Lorsqu’il lui demanda de décrypter les radios, il ne se fit pas prier, ravi d’avoir un policier en ligne. De la criminelle !

– Pour faire court et clair, Mademoiselle Milande est atteinte d’une forme très rare d’arthrose prématurée, dit-il avec une pointe de gourmandise. C’est irréversible, je le crains. Avec le temps, certains de ses doigts vont se raidir. Pour la vie de tous les jours, elle sera à peine gênée. Par contre, comme je lui ai dit, elle ne pourra plus jouer de piano, elle n’aura plus assez de

dextérité et de précision dans les doigts, et des douleurs articulaires la paralyseront. En plus...

Steven laissa retomber son bras et lâcha le téléphone. Il n'écoutait plus, il avait compris. Les paroles du docteur Nancy Frauman lui revinrent en mémoire : « C'est la musique qui l'a sauvée. Sans elle, Ann ne serait plus de ce monde ».

Steven regarda la date d'affranchissement de l'enveloppe. Ann l'avait reçue deux jours avant sa tentative de suicide. Le piano était sa seule raison de vivre et une maladie rarissime venait de la lui enlever. Ann n'avait plus la force de jouer, toute l'énergie qui lui restait dans les mains, elle l'avait concentrée dans un dernier geste désespéré : *un grand coup de volant à droite pour en finir*.

Steven regarda une nouvelle fois les radios, une par une. Bien plus que la photographie de défauts dans des os, c'était la cassure d'une âme qu'elles révélaient.

OceanofPDF.com

Steven guettait la réaction de Ann. Elle fixait le rectangle jaune d'un air résigné, absent. Elle se taisait.

– J'ai parlé avec le docteur Carlson, dit Steven d'une voix hésitante. Il m'a expliqué au sujet de tes doigts et... du piano.

Il vit ses mains se recroqueviller comme des fleurs se fanant. Ann les ramena lentement sous son drap. Le plus dur restait à dire :

– Je... j'ai lu le rapport de ton accident avec la description de Spivak de ce qui s'est passé. Il affirme t'avoir vu donner un brusque coup de volant vers le ravin et...

Il avança la main et lui releva le menton, il voulait voir ses yeux :

– Ann, je sais que le piano était la chose la plus importante pour toi. Et c'est pour ça que...

–... j'ai voulu me jeter dans la rivière ?

Elle planta ses yeux dans les siens.

– Et tu crois que je vais recommencer, c'est ça ?

C'était bien la pensée qui lui tordait l'estomac. Il baissa la tête.

– Idiot.

Il la releva, comme si elle lui avait donné une tape sur le front. C'est alors qu'il vit une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Un sourire espiègle arquait les lèvres de Ann.

– Tu es sûr que tu es fait pour être policier ? dit-elle, parce que je me pose sérieusement la question. Je me demande si tu as bien noté comme j'ai été ravie de t'annoncer que je n'ai plus rien à craindre des effets du pouvoir. J'ai même passé plusieurs jours à t'en convaincre pour te rassurer.

Elle se pencha vers lui.

– Alors, tu penses vraiment, toi, le soi-disant brillant inspecteur, que je suis très contente de ne plus être condamnée à me suicider pour pouvoir le faire volontairement ?

Steven la regarda, stupéfait. Elle lui offrit un sourire lumineux comme il n'en avait jamais vu.

– Je ne sais pas si tu as remarqué, reprit-elle, mais depuis ma première tentative, quelqu'un est arrivé dans le décor, pas très doué pour choisir des vêtements, c'est certain, mais impossible de l'ôter de ma tête. En fait, je n'arrête pas de penser à lui.

Il ne pouvait y croire. Il n'était pas rassuré, pas encore.

– Et le piano ?

Elle sortit ses mains de sous les draps, saisit l'enveloppe et l'envoya voler dans la pièce.

– C'est un instrument merveilleux, mais il n'a jamais été qu'un moyen pour entendre la musique qui est en moi. Je ne jouais que pour moi, rien que pour moi. Mais je crois que j'aimerais partager ma musique et il n'est pas nécessaire d'être un virtuose pour en écrire. Je suis très triste de ne plus pouvoir faire courir mes doigts sur le clavier, c'est certain, mais (son sourire s'élargit) je survivrai...

Elle lui prit les mains et plongea ses yeux verts dans les siens.

– Steven, je n'ai pas l'intention de disparaître, en tout cas, pas en Alaska. Je veux rester... avec toi.

– Ann... ! dit Steven.

Ils s'abandonnèrent à cet instant, se nourrissant simplement l'un de l'autre.

– Au fait, tu n'as pas oublié de l'apporter ? demanda-t-elle d'un ton léger.

Il sursauta, ramené à la réalité.

– Tu ne perds pas le nord ! Non, bien sûr, c'est trop important.

Il tira le sac à lui. Il fouilla dans les vêtements sans ménagement sous le regard consterné de Ann et en sortit une boîte d'olives noires. Il la posa sur la tablette. Ann s'en empara comme un oiseau de proie et fit gicler le couvercle. Avec une cuillère en plastique, elle cueillit une olive qu'elle tendit à Steven.

– Je me suis dit que ce serait bien de fêter la fin de la menace du pouvoir. Et... et nous deux. Quoi ?

La mine effarée, Steven pointait un index sur la boule noirâtre qui tremblait au bout de la cuillère.

– Faire la fête, avec ça ? Tu rigoles ? Écoute, je ne suis peut-être pas doué pour choisir une garde-robe, mais je n'ai pas l'intention de te confier le département festivités. Tu as fait tes derniers examens ?

– Oui.

– Tu n'as plus rien à faire ici ?

– Non.

– Alors, qu'est-ce qu'on attend pour foutre le camp ?

OceanofPDF.com

Épilogue

La neige s'était remise à tomber. Le cimetière disparaissait sous une couche de silence blanc.

La camionnette apparut au bout du chemin. Elle glissa sans bruit et s'arrêta devant les grilles. L'homme sortit du véhicule, il marcha jusqu'à l'entrée. Il poussa l'une des portes métalliques et s'engagea sur l'allée centrale. À cause de l'épaisseur de neige, sa progression était malaisée. Il n'était qu'une minuscule tache sombre avançant péniblement dans l'immensité blanche. Il lui fallut plus de cinq minutes pour se rendre au bout du cimetière. La neige confondait les tombes et gommait l'identité des morts, mais il serait allé les yeux fermés sur celle qu'il venait visiter.

Il s'y recueillit un moment, puis, avec son gant, il dégagea la plaque. Un nom apparut : KATE MILANDE, suivi de ses dates de naissance et de mort.

Avec une infinie précaution, l'homme sortit la rose rouge qu'il avait protégée dans son blouson et la déposa avec douceur sous le nom.

Il se recueillit longtemps, puis il se décida à quitter la tombe.

Il n'avait pas atteint les grilles que la rose avait disparu. La neige l'avait déjà recouverte, à moins qu'une main montée des profondeurs soit venue la cueillir.

L'homme regagna sa camionnette et repartit.

À son arrivée, chez lui, il vit que le courrier était passé. Une lettre reposait dans le fond de la boîte postale. Pas de nom d'expéditeur.

Il rentra et s'installa à la table de la cuisine. Il prit un couteau et l'approcha pour ouvrir le pli, mais il se ravisa. C'est avec les dents d'une fourchette qu'il déchira l'enveloppe.

Elle contenait une photo. Celle d'une belle jeune femme aux cheveux noirs — comme les siens. L'endroit était étrange, très sombre et une drôle de lumière l'éclairait, elle. Ce qui le frappa, c'était son expression. Ses yeux

étaient tournés vers quelque chose qu'on ne voyait pas, et pourtant il avait l'impression que c'était en elle qu'elle regardait. Et il se lisait sur son visage une sorte d'apaisement, comme si toutes les questions avaient enfin trouvé leurs réponses.

*Il retourna la photo. Au dos était écrit un simple mot : « Ann, ta fille ».
Et Peter Milande se mit à pleurer...*

Mot de l'auteur

Peut-être avez-vous été traversé par ce vieux fantasme : détenir le pouvoir d'entrer dans le cerveau des gens afin de connaître la vérité sur ce qu'ils pensent. D'un autre côté, pénétrer ainsi l'intimité d'une personne à son insu est une effraction inqualifiable. C'est pourquoi, l'idée m'est venue que l'utilisation de ce pouvoir aurait un prix : la mort de celui qui en serait victime.

Que faire alors d'un tel pouvoir ? Qu'en feriez-vous ? Oseriez-vous l'utiliser sur des inconnus ? Résisteriez-vous à la tentation de sonder l'âme

de vos proches ? Seriez-vous prêt à payer l'atroce prix de la vérité ?

Heureusement, je n'ai pas eu à répondre à cette question pour moi-même, car ce dilemme s'est incarné dans le personnage de Ann Milande. C'est elle qui a dû l'affronter dans sa quête.

Ami lecteur, amie lectrice, vous m'avez fait le plaisir d'acheter mon livre et de le lire, et je vous en remercie.

J'espère que vous l'avez apprécié, mais pour le savoir, je ne dispose que de deux moyens. Le premier est que vous laissiez votre commentaire et votre note sur Amazon. Le deuxième est un peu plus... délicat à exposer. Imaginez que ce fameux pouvoir ne soit pas une fiction et que j'en dispose réellement. Si c'est le cas, et si vous ne laissez pas de commentaires sur Amazon, j'espère que vous me pardonneriez à l'avance de l'exercer sur vous pour connaître votre avis sur mon livre.

Marc Larmigny

Retrouvez-moi sur :

<https://www.facebook.com/marc.larmigny.auteur/>

Visitez mon site :

<http://marclarmigny.wix.com/author>

Copyright © Marc Larmigny 2016

OceanofPDF.com